

PATRICIA EBERLIN



*Corps à corps
avec l'ange*


Arbre d'Or

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2014

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

Patricia Eberlin

Corps à corps
avec l'ange

Appel de l'ange

Madeleine en pleurs

C'est par une journée splendide que, devant l'azur de sa piscine et la vanité de son existence, Renée lâche toutes les larmes de son corps. Elle n'en peut plus de se sentir aussi creuse alors qu'elle possède tout ce qui est censé apporter le bonheur. Assise dans l'herbe, incapable d'arrêter le flot de ce chagrin en provenance de quelque insondable profondeur, elle sanglote sans même chercher à l'arrêter. « Encore un peu et la piscine déborde » songe-t-elle avec dérision, surprise et dépassée par cette crise de larmes inattendue.

Renée est mariée à un homme très bien, directeur d'une agence de sécurité, bien assis dans la vie. Il a repris l'affaire de papa avec succès et l'admiration reconnaissante dudit paternel heureux de voir son œuvre pérennisée. Bonne épouse, elle a fabriqué trois enfants, un garçon, une fille, un garçon. Guillaume a onze ans ; de caractère autonome, il grandit bien. Fanny a dix ans, elle a du caractère tout court, elle, mais c'est encore une petite fille qui ne se console que dans les bras de sa maman. Et puis il y a Charly, le dernier, qu'elle chouchoute. Elle est consciente de ne pas l'aider à grandir comme les autres, elle veut le garder bébé, parce que justement, c'est le dernier. Après lui, le prochain fera d'elle une grand-mère. Il a huit ans, son bout d'chou, et encore ses rondeurs de poupon. Elle fond devant lui.

Renée habite et entretient la belle maison familiale et

ses occupants, fréquente le fitness toute l'année et le Club Med pendant les vacances et c'est quand elle a récemment commencé le golf que la voix s'est mise à hurler que ça n'allait pas du tout. Mais alors pas du tout. Pourtant, elle est plutôt bonne en golf.

Ce sont les premiers beaux jours qui annoncent le printemps. Elle a fait venir le gars de la maintenance qui a débâché et nettoyé la piscine, puis il a vérifié les filtres, ouvert les vannes, et le bassin a mis le reste de la journée à se remplir. L'eau est chauffée grâce à un système de circulation dans les tuyaux installés sur la toiture qui captent la chaleur des premiers rayons de soleil. Dans quarante-huit heures, l'eau sera à bonne température, alors qu'on est encore à dix jours de l'équinoxe. C'est une fois la piscine pleine qu'elle s'est mise à pleurer, dans une synchronicité sans aucune logique.

Lentement, elle recommence à penser. Elle veut comprendre, parce que ce n'est pas normal de pleurer ainsi comme une madeleine. « C'est quoi, cette expression ? Ça pleure, une madeleine ? » Elle se lève pour aller jusqu'à son bureau, elle ouvre son navigateur internet et tape l'expression dans le moteur de recherche.

Marie-Madeleine en pleurs aux pieds de Jésus a répondu madame Google. « Ah bon, il ne s'agit donc pas de celle de Proust. » Pourquoi s'était-elle imaginé une brioche en pleurs ? L'idée la fait sourire. Elle requiert donc une majuscule, cette Madeleine en larmes, mais la question demeure, pourquoi s'est-elle mise à pleurer ainsi ?

Rentrés de l'école, les enfants ne se sont rendu compte de rien, mais quand Claude est rentré du travail, il lui a demandé ce qui n'allait pas. Les vannes se sont rouvertes.

Quand au bout d'une semaine, elle pleurait toujours sans raison, son mari lui a suggéré de consulter.

Il est neuf heures du matin quand elle franchit le seuil du cabinet du bon Docteur Denny. Une amie lui a recommandé ce thérapeute en le qualifiant ainsi, elle allait tout de suite savoir s'il serait bon pour elle aussi. Elle est tellement lourde de ce chagrin qui ne s'arrête pas qu'elle est décidée à tout faire pour qu'il cesse, même consulter un psy qui s'appelle « déni ».

Pendant deux heures, elle pose sa vie en vrac. Elle ne sait pas ce qu'elle raconte, il l'écoute, ça lui fait du bien. À plusieurs reprises, elle se demande s'il arrive à suivre. Il prend des notes sur un grand bloc quadrillé d'une immense écriture penchée et illisible. On dirait qu'il gri-bouille des grandes diagonales, car trois phrases seulement peuvent prendre place sur un format A4.

Il écoute attentivement, pousse la boîte de kleenex à portée de sa main, fait quelques remarques, pose une ou deux questions et puis à la fin, il délivre son diagnostic : « névrose dépressive ». Après, il dit que oui, il va pouvoir l'aider, qu'il faudra plusieurs séances hebdomadaires et qu'ils vont se revoir très vite. Il termine en disant :

— Ne vous inquiétez pas, tout vous sera restitué.

D'entendre cela lui fait un bien fou. Elle se sent soudain légère. Son mal est une maladie, elle a un nom, elle a une cure et elle est même couverte par la caisse maladie. Une mélodie résonne en elle qui s'était tue depuis trop longtemps, celle de l'espoir.

Rendez-vous en poche pour la semaine suivante, elle

marche lentement sur le trottoir pour rejoindre sa voiture. L'air sent bon l'oxygène, et elle se demande pourquoi elle n'a pas consulté plus tôt. Elle trouve la réponse qui n'est pas flatteuse. Question d'orgueil. Quand le diagnostic a été formulé, elle a été soulagée parce qu'on allait la prendre en charge, cette maladie, mais elle n'en reste pas moins une maladie mentale. « Quelque part, je suis folle » admet-elle avec lucidité. « Et personne n'a envie d'admettre qu'il est fou », continue-t-elle *in petto* pour juguler une panique en gestation.

Les semaines suivantes, Renée se sent revivre. Elle a acheté un beau cahier et une plume à encre pour noter ses réflexions. En date du 3 septembre, elle écrit : « Il me semble que j'ai un sol sous mes pieds pour la première fois de ma vie ». Elle a trente-huit ans.

Neuf mois plus tard, d'accord avec le docteur Denny dont le nom s'est avéré un oxymore tant il l'a aidée à regarder la réalité en face et à cesser, justement, d'en faire le déni, Renée décide qu'elle va bien et règle la dernière consultation.

Cependant, quelque chose a été initié qui ne pourra plus s'arrêter. Elle est partie à la recherche d'elle-même et elle a désormais soif de mieux se rencontrer. Pour la première fois, elle s'intéresse à elle-même d'une façon sainement égoïste. Non pas un égocentrisme blessé qui l'a fait se prendre pour le nombril du monde pendant de difficiles années de jeunesse, mais un réel intérêt pour la personnalité repliée en elle. Afin de l'aider à se déplier, elle consulte divers thérapeutes, dont une astrologue de bonne réputation. Le jour de la consultation, cette der-

nière l'accueille avec sa carte du ciel établie et analysée au préalable. Elle lève les yeux du document, plonge son regard dans celui de Renée avec un air compatissant et dit :

— Ça n'a pas dû être très facile pour vous...

Elle interprète alors des astres difficiles, des configurations hostiles et des aspects tendus. Elle relève son hypersensibilité et lui donne des pistes pour faire de ses difficultés autant d'outils de compréhension et d'évolution. Un miroir dans lequel Renée se reconnaît avec étonnement en même temps qu'elle se découvre.

L'astrologue poursuit :

— Votre famille possède un double karma d'égoïsme et d'abus de pouvoir. Votre enfance a été une succession de prises de pouvoir en famille, c'était à qui serait le plus fort. Vous avez dû vous défendre très tôt, alors que vous aspiriez à de la complicité entre frères et sœurs.

Elle décrit ensuite l'ambiance familiale avec une telle précision que Renée demande :

— C'est quand que vous viviez avec nous ?

L'astrologue sourit et continue. Au bout de deux heures d'une analyse des plus édifiantes, Renée se sent à la fois pleine et libre, comme extirpée d'une gangue qui l'enlissait.

Dès lors, sa voix intérieure, enfin écoutée, la guide vers des livres, des gens, des événements qui lui fournissent autant d'éléments de compréhension. Le plancher qui se solidifie sous ses pieds lui fait comprendre à quel point elle buvait la tasse en permanence. Elle apprend à se connaître, sa sensibilité n'est désormais plus une tare, elle

peut cesser de la blinder contre les autres, elle l'accepte et apprend laborieusement à la faire respecter.

En chemin, elle se rend compte qu'elle est sévèrement handicapée de la communication. Ayant appris à refouler ses émotions, elle a longtemps été incapable d'analyser ses réactions et c'est ce qu'il l'a amenée à la névrose dépressive. Jour après jour, désormais, elle déroule la spirale dans l'autre sens pour s'ouvrir mieux à la vie grâce à ses rencontres avec des gens nouveaux et à ses lectures.

Elle va mieux, elle le partage avec Claude. Sa vision des choses est en train de changer et, bien qu'il l'écoute, elle se rend vite compte qu'il n'a pas le même élan qu'elle. Claude-le-bien-assis est un homme conforme, il recherche la sécurité au point d'en avoir fait son métier et il est heureux ainsi.

— Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place, répète-t-il souvent.

Il a suggéré qu'elle consulte parce qu'il ne savait pas comment réagir devant son désarroi. Il a refilé la patate chaude à un autre. Il est content qu'elle ait suivi son conseil, mais il n'assume pas les conséquences. Il a eu une patience toute relative pour la thérapie de Renée dont il ne comprend pas les états d'âme. Il veut ignorer ce qu'elle vit car le miroir qu'elle lui tend inconsciemment le dérange dans sa vie bien ordonnée.

Quand elle lui a annoncé qu'elle avait terminé sa thérapie, il a eu un commentaire soulagé suggérant que désormais, les choses allaient pouvoir «être comme avant». Renée ne voit pas ce qu'il veut dire, car rien a changé dans sa vie à lui, routinière à outrance. Toujours le même boulot, le même métro, le même dodo.

Quant à elle, elle n'a aucune envie de revenir en arrière. Elle change. Elle se sent vivante, à nouveau, elle retrouve des envies longtemps mises de côté à cause des enfants et des tâches domestiques. C'est ainsi qu'elle a recommencé à peindre et à faire de la photo. Elle prend également un cours de poterie où elle a fait de nouvelles rencontres enrichissantes.

C'est en cabotant d'un intérêt à l'autre qu'elle est tombée sur cette formation en massage qui a retenu son intérêt. Claude n'aime pas les changements et elle a compris depuis longtemps qu'il faut les distiller à doses homéopathiques, c'est donc à petites doses qu'elle manifeste sa volonté de la suivre. À sa grande surprise, Claude accepte non seulement l'idée mais également le montant de la formation.

Elle a commencé les cours à la rentrée de septembre et l'été suivant, avant le Club Med traditionnel en famille, elle participe à un stage d'évolution personnelle prévu dans le cadre de ladite formation.

Renée a chargé le frigidaire de victuailles, congelé des petits plats cuisinés avec des étiquettes éloquentes pour Claude pendant son absence du foyer — qu'elle a ripoliné avant son départ —, elle a confié les enfants à ses beaux-parents et elle a joyeusement pris la route direction sud de la France. Elle respire. Elle chante au volant, pour la première fois depuis... non, elle ne se rappelle plus la dernière fois qu'elle a chanté. Elle en avait perdu jusqu'à l'envie. Elle cherche dans sa mémoire les moments heureux où elle chantait ainsi comme un pinson.

Elle se revoit petite fille, flanquée de cinq frères et sœurs dans une habitation modeste. Un immeuble des années soixante de conception rigide pourvu du confort minimum. L'architecture d'inspiration communiste de l'époque avec une seule prise électrique par pièce. L'industrie de l'électroménager ne battait pas encore son plein, on était déjà content d'avoir un aspirateur. L'espace vital manquait, il avait fallu vite trouver une stratégie pour exister, défendre sa place. Une partie de cette stratégie consistait à faire le clown, elle avait vite compris que faire rire pouvait lui éviter le pire et lui apporter certains avantages. Elle avait une nature gaie et heureuse.

Elle se souvient aussi de sa lucidité. Ou plutôt extralucidité. Elle voyait l'intérieur des gens. Elle discernait leurs intentions mais elle était trop jeune alors pour analyser et comprendre les arcanes de l'âme humaine et ce

qu'elle voyait la terrorisait. « Madame Irma voit tout et n'y comprend rien », résume-t-elle en y repensant. C'était effrayant d'y voir aussi clair pour une enfant, alors petit à petit, elle avait enfoui ce talent. Ignorer cette intuition a provoqué bien des déboires dans ses relations jusqu'à ce jour, au point qu'elle en est arrivée à croire que parfois, elle manque singulièrement de discernement. Ce souvenir lui noue l'estomac. « Je suis partie à la recherche de ma dernière chanson et je tombe sur une angoisse, tout va bien. Je me demande si je ne devrais pas consulter à nouveau » se dit-elle en chassant ces pensées sombres dans un grand soupir.

Début juillet au milieu des lavandes dans les montagnes du Lubéron. Un très beau mas en pierres couvert des tuiles typiques de la région, avec une grande terrasse couverte de canisses. D'abord prévu comme relais équestre, les propriétaires ont suivi l'air du temps, ils ont transformé la grange en salle de réunion et accueillent des stages de yoga et d'évolution personnelle. Ils proposent de la nourriture bio et végétarienne. C'est là que se déroule le « trekking intérieur » auquel Renée participe avec une vingtaine d'autres élèves de la même école alternative.

Elle est arrivée un jour en avance, une option qu'elle a choisie avec cinq autres personnes, y compris Maurice, le « gourou », comme elle l'appelle, afin de s'octroyer une journée de détente supplémentaire. Arrivés successivement entre le milieu et la fin de l'après-midi, ils ont tour à tour installé leurs affaires dans la maison et ils sont allés dîner ensemble au village. L'ambiance était joyeuse, le rosé provençal frais et abondant et, au retour au gîte, ils ont prolongé le chahut dans le dortoir jusqu'aux petites

heures du matin, quand le propriétaire a tambouriné le couvre-feu depuis sa chambre à coucher, juste au-dessous.

En rigolant encore, Maurice a souhaité bonne nuit à voix basse et regagné sa chambre. Il est le seul à avoir une chambre privative, il en a besoin pour se ressourcer après une journée d'animation. D'habitude, Coline l'accompagne dans les stages, mais pas cette fois. Ça ne va pas très fort entre eux depuis qu'elle a avorté il y a six mois. Il se croyait prêt à être à nouveau père, treize ans après son aîné conçu avec son ex-femme. Quand Coline lui a annoncé qu'elle était enceinte, il a eu quelques jours de grand malaise. Il a fini par lui avouer ses réticences. «Je devais être honnête, c'était la moindre des considérations» se dit-il en y repensant alors que la présence de son amoureuse lui manque à côté de lui dans le lit. Le statut de père absent ne lui convient pas du tout, il avait rêvé d'avoir une ribambelle d'enfants et s'était imaginé papa-gâteau. Un divorce hautement conflictuel et une ex-femme toujours haineuse avaient vilainement handicapé sa relation avec César, son fils. Petit à petit, ils sont devenus des étrangers, et Maurice se sent aujourd'hui démunie face à ce préadolescent imperméable à son affection. Il est d'autant plus torturé que depuis peu, il regrette la situation avec Coline. Le bébé aurait dû naître ces jours et cette idée le chagrine. Il n'en dit rien, évidemment, il sait que Coline a avorté à contrecœur. Il pousse un grand soupir et s'endort avec un étrange sentiment de solitude.

Il est sept heures du matin, Renée est tirée d'un sommeil pourtant profond par une aube puissante, bien qu'elle n'ait dormi que trois heures et qu'elle se sente encore fatiguée. Est-ce l'euphorie de se retrouver seule et

sans contraintes ? Elle retrouve l'ambiance de sa jeunesse avant Claude et les enfants, l'époque des virées entres copains, le début de l'âge adulte quand enfin, elle n'a plus eu de comptes à rendre à personne. Elle se sent libre et ivre de cette liberté. Elle sait déjà qu'elle va savourer chaque minute de cette courte semaine et que ses enfants ne vont pas lui manquer. Elle s'étonne à peine de ne ressentir aucune culpabilité.

Elle descend aux douches où se trouve Louise, déjà réveillée elle aussi, et dans le même état vasouillard. Grande et mince, c'est une jeune femme qui parle peu, mais chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est pour dire quelque chose que Renée trouve profond. Elle envie sa tranquille assurance. Louise est en train de passer une brosse dans ses cheveux très courts et très frisés. Étonnée qu'elle ait à le faire, Renée lui dit d'un ton pâteux :

— Tu te coiffes ?

— Ouais, j'ai des nœuds, répond Louise.

Mimant le ton des annonces d'aérogare, Renée dit :

— « Le mouton est un animal à poil laineux... »

Et puis elle tonitruue :

— À poil, les nœuds !

Louise se plie en deux de rire au-dessus du lavabo. Elle suffoque :

— T'es con, mais t'es con !

Renée est renversée. C'est un gag idiot qu'elle et son frère faisaient tout le temps, qui ne la fait plus rigoler depuis longtemps et qu'elle a débité presque par réflexe, mais le rire de Louise est contagieux et les voilà toutes

deux hilares. Le ton est donné. Renée retrouve l'habit de clown de son enfance.

Plus tard, le petit groupe part pour prendre le déjeuner au village. À table, Maurice raconte son récent voyage au Népal. Il vient de vivre une expérience qui l'a marqué et partage avec chaleur. Les autres l'écoutent avec ravissement relater sa rencontre avec un gourou.

— ...Et à la fin, il m'a donné mon nom d'âme : « Androz ».

— C'est fort de fruit, ne peut s'empêcher Renée.

Il rit avec les autres pour ne pas passer pour un grincheux, mais il est vexé. Il regarde Renée de travers. Il ne compte plus le nombre de fois que son attitude le pique au vif. Elle a des questions pertinentes, mais souvent dérangeantes. Elle veut tout savoir, tout comprendre et il n'a pas toujours réponse à tout. Il devrait être heureux d'une telle bonne volonté chez une élève, mais il ne sait pas pourquoi, parfois, elle l'agace prodigieusement.

— Ah oui, je n'avais fait le rapprochement avec les compotes de fruits. En fait, ça s'écrit avec un « z », précise-t-il tout de même.

Il attend que tous aient fini de plaisanter pour demander que désormais, on veuille bien l'appeler Androz. Il se sent mieux en phase avec ce nom qu'avec Maurice.

— Et puisqu'on en parle, j'aimerais vous demander à tous de cesser de m'appeler « gourou ». Je sais que vous plaisantez, mais tout le monde ne comprend pas la plaisanterie, le sujet est délicat, surtout pendant ce genre de stage. Le reste de l'année, je m'en fiche un peu. Si vous pouviez respecter ceci, je vous en serais reconnaissant.

Renée observe Maurice. C'est un homme dans la quarantaine, d'allure virile tirant sur l'androgynie. Il est long, félin et il a une voix chaude et douce, presque féminine. Une voix qui parle à la colonne vertébrale des femmes qui succombent toutes à son charme. Il est à la fois flatté et encombré de ce succès systématique. Ses yeux bleus et les quelques cheveux argent dans sa chevelure châtain font chavirer Renée qui craque pourtant plus facilement pour des hommes plus typés que lui. « Tu préfères les métèques » avait résumé un jour un copain un peu trop blond qui n'avait pas réussi à la séduire.

Renée a de l'entraînement en ce qui concerne les quolibets, son nom de famille étant Coquenver. Sa récente thérapie lui a fait prendre conscience à quel point les moqueries de l'enfance, soi-disant inoffensives, cuisent encore dans son cœur, de concert avec toutes les petites et grandes blessures, ces choses trop denses pour les grandes sensibilités. Elle respectera donc celle de Maurice et ne l'appellera plus gourou. Promis.

L'ambiance autour de la table est toujours joyeuse et chacun y va de son histoire drôle. C'est au tour de Carol :

— Tu connais l'histoire de la grenouille à grande bouche ? C'est une grenouille à grande bouche qui se promène auprès de tous les animaux de la création en leur demandant ce qu'ils mangent pour leur dîner. Moi, je mange de l'herbe, répond la vache. Moi, je mange des feuilles, répond la girafe. Moi, je mange des vers, répond la poule, et ainsi de suite jusqu'au moment où elle rencontre le lion. Moi, je mange des grenouilles à grande bouche, répond le lion. Ooh, ben y'en n'a pas beaucoup par ici, dit la grenouille.

Carol énonce cette dernière phrase en se pinçant la

bouche en cul-de-poule. C'est un éclat de rire collectif. L'ambiance générale est tellement joyeuse que par la suite, il suffira qu'à table, quelqu'un demande s'il « reste un peu de pain vers vous ? » pour qu'on réponde, la bouche pincée, que « non, y'en n'a pas beaucoup, par ici ».

De retour au gîte après le repas, chacun se disperse et l'après-midi s'étire dans la langueur de l'été dans le sud. Les uns se sont installés sous les canisses et discutent à voix douce tandis que d'autres sont allés faire la sieste.

À seize heures, toutes les participantes étant arrivées, le stage est inauguré. En effet, il n'y a que des femmes qui pénètrent dans la salle de réunion. C'est une annexe au corps de la maison. Hormis la porte, sa seule ouverture est une baie vitrée orientée au sud qui donne sur un paysage de collines, de champs de lavande et de verdure. Il y fait frais toute la journée grâce aux courants d'air provoqués par les portes et fenêtres ouvertes en permanence. On est à la fois dedans et dehors. L'ambiance y est sereine et chargée d'énergie ; c'est à la fois un cocon et un creuset qui sent bon la garrigue et qui inspire confiance. Les participantes, au nombre de quarante, s'installent par terre, d'abord sagement assises en tailleur, puis rapidement vautrées dans toutes les positions tout en prenant des notes.

Avant le stage, la brochure a prévenu qu'il s'agit d'un moment de rencontre avec soi-même, que dès lors qu'on joue le jeu, il peut se passer des choses qui bousculent, qu'il vaut la peine de s'impliquer et qu'il peut y avoir des moments difficiles, mais que le résultat sera de toute façon gratifiant. Le public est averti et quelque peu sur la sellette.

Maurice-Androz propose un tour de présentation. Cha-

cun donne son prénom et le pourquoi de sa présence ici et maintenant.

— Je m'appelle Renée, je suis ici pour terminer une formation, je suis dans l'amour et l'ouverture et me réjouis de vivre d'enrichissantes expériences en votre compagnie.

Si elle était sincère, elle aurait dit : « Je suis obligée de faire ce stage sinon je n'ai aucune chance d'obtenir mon diplôme, je n'ai aucune idée de ce qui va se passer et ça me fout une trouille majeure et est-ce que ma maman pourrait venir me chercher ? » Elle va mieux depuis sa thérapie, mais parler en public l'intimide et parler d'elle encore plus. Elle a donc préparé ses mots en attendant que vienne son tour, elle les a débités d'une voix un peu saccadée et maintenant, son cœur fait un bruit assourdissant dans sa poitrine. Elle est en train de reprendre ses esprits quand soudain, une voix incroyablement familière déclare :

— Je m'appelle Kalinda, je suis...

« Mais non, elle ne s'appelle pas Kalinda ! C'est... », pense-t-elle alors que son cœur saute de joie. Elle lève la tête pour retrouver un visage connu, mais non. Elle n'a jamais vu cette fille. Pourtant elle connaît cette voix, c'est... Ah ! Elle l'a sur le bout de la langue, son nom est là, à la surface de ma mémoire, et puis il s'évanouit dans un regret impuissant. Renée est troublée. C'était si fort, ce bonheur de la reconnaître, mais que vient-il donc de se passer ? Il lui semble même discerner un être cher sous les traits du visage de cette femme. Elle est belle, elle a des yeux noirs, des cheveux longs et frisés, un sourire tendre. Non, le souvenir faiblit, il ne reste que cette inconnue et un souffle de regret dans l'âme de Renée.

Androz trône au milieu de ces femmes qui le regardent toutes avec attente. Sa position est loin de lui déplaire. Il aime régner, même si ce rôle n'a pas toujours été un plaisir, mais longtemps une charge. Cadet d'une famille de cinq enfants, il a quatre sœurs plus âgées que lui. Mâle tant espéré, il est arrivé enfin, six ans après sa sœur qui le précède. Adulé par toutes ces femmes, il a été comblé d'amour et d'attentions pendant ses années formatives. En grandissant, ses sœurs ont traversé naturellement leur âge de chipie et il est devenu l'objet de leurs tracasseries. Lui, un être doux et affectueux, a eu du mal à faire face quand elles se liguaient avec mauvaise foi contre le seul mâle de la fratrie. Son père souvent absent, et surtout absent de son éducation comme c'était le cas la plupart de temps à cette époque, il n'a pas eu de modèle masculin fiable et n'a su comment développer sa virilité. Encore aujourd'hui, il est souvent empêtré avec cela, d'autant que son père est mort quand il a eu dix-sept ans. Ses parents, des catholiques fervents et pratiquants, ont inculqué à leurs enfants des valeurs morales rigides et dogmatiques. Encore aujourd'hui, Androz s'y sent à l'étroit, bien qu'il ait fait le tri dans ses croyances.

Assis sur un coussin de méditation confortable, il expose le programme de la semaine et le but du stage. Puis il propose le premier exercice. Comme il souffle un mistral vif, Androz propose de sortir pour expérimenter « la prise de contact avec l'élément air ».

— « Élémentaire, mon cher Watson », plaisante Renée.

Androz rit avec les autres ; il reconnaît, elle a un sens de l'humour qui l'amuse beaucoup.

Dehors, Renée ouvre les bras dans le vent et fait l'avion. C'est un jeu que les enfants font spontanément, mais à

l'instant, elle se sent complètement ridicule, raide dans son corps, coincée dans sa tête. C'est à cet instant précis qu'elle décide de détruire ses barrières intérieures, sinon, elle sent que les prochains jours vont être un enfer. Elle envoie valser le juge sévère en elle. Allez ! On joue ! Elle ouvre ses bras encore plus grands et laisse le vent faire claquer son t-shirt. Elle lève le menton, l'air emmêle ses cheveux, frappe son cou, tourbillonne dans sa nuque. Elle sourit et puis elle rit. Bientôt, elle n'a plus froid, elle danse avec le mistral. À côté d'elle, Ariane, une jeune fille blonde aux cheveux longs, claque des dents, baisse la tête et retient sa chevelure. Recroquevillée, elle hurle qu'elle « déteste ce jeu ! » Ariane est une élève avec qui Renée a échangé plusieurs exercices de massage pendant les cours, avant qu'elles ne se parlent vraiment. Leur relation a été physique avant d'être verbale, ce qui leur donne une curieuse complicité.

Renée rigole et crie :

— Allez, vas-y, dis-lui, au vent, comment tu le détestes !

Ariane accepte de se détendre, elle se prend au jeu et insulte les éléments. L'exercice finit une fois de plus en chahut.

Renée sait que son excitation est provoquée également par la peur de devoir se dévoiler. Elle renifle que ça ne va pas être une promenade de santé, mais que pour vivre au mieux une telle expérience, il est impératif qu'elle lâche ses résistances et ose se mettre à nu. La sincérité avec soi-même va être indispensable, sinon, ça risque de faire mal, le but du jeu étant du *développement* personnel. Elle a sûrement peur de découvrir des choses sur elle-même.

Petite, son Arlequin intérieur venait sur le devant de

la scène, pirouette, cacahuète et le pire était désamorcé, mais « éviter les conflits n'est pas les résoudre ». Encore une grande sagesse acquise en thérapie avec le docteur Denny. Elle sait qu'il va falloir composer avec Arlequin et l'envoyer se calmer à l'occasion.

Plus tard, dans le réfectoire, l'humeur est détendue. Les gens sont soûlés de vent et de joie. Au bout de quelques heures seulement, un lien s'est déjà tissé, une certaine confiance est installée grâce à Androz qui a bien posé la règle : pas de jugement de la part de quiconque, y compris de soi-même.

Après le repas du soir, retour dans la salle pour un voyage chamanique sous forme de relaxation guidée. Alors que tout le monde a retrouvé son calme et s'est allongé, Renée conserve une furieuse envie de rire. Une adolescente en goguette ! Elle n'arrive pas à se rassasier de cette joie enfantine retrouvée ; voilà trop longtemps qu'avec Claude, ils ne rigolent plus comme avant. Elle passe des bons moments avec ses enfants, mais jamais des rires de potaches comme ceux-là qui font mal aux abdominaux et aux zygomatiques. Au moment de la méditation, elle fait de son mieux, néanmoins, pour respirer amplement et se détendre.

Androz a mis une musique douce et il démarre la visualisation. Il commence par une prairie. Renée se retrouve dans le champ de tout à l'heure, avec le même vent. Puis elle voit des chardons partout, de l'herbe folle. Qu'est-ce qu'ils font là, ces chardons ? Ce n'est pas ce qu'elle voudrait, elle s'étonne de cette image qui s'impose contre son gré. Androz continue :

— Il y a des arbres, une rivière qui coule, des grenouilles...

« Des grenouilles ? Il a osé dire des grenouilles ? Il fait exprès ? À grandes bouches, les grenouilles, peut-être ? » Elle ouvre une paupière en direction de Louise allongée à côté d'elle. Par bonheur elle ne bronche pas ! « Non, non, non, surtout ne pas rire ! » Elle se mord les lèvres, maîtrise une lente inspiration et contrôle le spasme qui secoue son ventre en expirant.

Elle revient à l'exercice et parvient à juguler son mental qui veut faire le pitre. Elle fait la bonne élève qui suit les instructions, mais son mental galope comme un cheval fou. Alors qu'elle est censée se balader dans une forêt, elle se voit sur une route, au milieu d'un peloton de cyclistes qui ont tous le même casque en forme de coquille d'œuf. « N'importe quoi ! » commente le juge intérieur. « On a dit, pas de jugement ! » rétorque la voix. Puis, les instructions susurrées par Androz sont de traverser un tunnel. Elle y est. Son tunnel est plein de cailloux, de mottes de terre, c'est un boyau étroit et il lui semble qu'elle revit sa naissance. Elle écarte cette interprétation mentale — « Plus tard, l'analyse » — pour ne rester qu'observatrice de ce qui est véritablement la projection d'un film intérieur inédit et non pas le souvenir d'un vécu. Ensuite, Androz suggère une clairière. Elle y arrive aisément.

— Dans cette clairière, vous rencontrez un animal, dit la voix chaude d'Androz.

Sur l'écran virtuel de Renée, c'est un lapin qui se présente. Elle le fixe sans commentaire intérieur pour la première et seule fois de la méditation. Après un moment de silence, Androz indique que c'est le moment de revenir à la réalité et d'ouvrir les yeux pour une restitution en groupe. À tour de rôle, chacun décrit son animal et les émotions que la rencontre a suscitées. Il y a une meute de

cerfs, des loups, un faucon, un lynx, un chien polaire, un cheval, un lion. « Mais aucune grenouille », note Renée, toujours d'humeur badine. Quand arrive son tour :

— J'ai rencontré un beau lapin domestique gris-bleu. Il était grand, magnifique. Son œil rond me regardait de profil. Les pensées qui me viennent à son sujet : il est agile, domestique, il a une grande puissance dans son arrière-train. J'ai ressenti une paix silencieuse face à lui.

Androz explique que cet animal-totem sera le fil conducteur de chacune pendant toute la semaine, qu'il s'agit de se familiariser avec lui et d'entendre les messages qu'il délivre. Il laisse un moment aux participantes pour prendre des notes.

Il propose ensuite un travail à deux de « prise de contact physique ».

— Non, non, rien de sexuel, précise-t-il en souriant. Pas encore...

Tout le monde rit. Assises dos à dos, les partenaires s'entrelacent par les coudes et se laissent aller dans un mouvement spontané. Renée trouve immédiatement le contact bienfaisant. Elle laisse aller sa tête qui se balance et une vertèbre cervicale craque, provoquant une agréable détente. Derrière ses yeux défilent des images de la région. L'entrée d'une grande propriété, une allée bordée de cyprès d'un vert très sombre, un étang. Elle ignore d'où elles viennent, ce n'est pas un souvenir à elle, elle n'a pas connaissance d'un tel endroit. Sa nuque tombe en arrière ce qui lui donne l'impression d'avoir le cou cassé. Elle voit un tube dans sa gorge libérant un passage ; elle prend conscience d'un blocage qui vient de lâcher. Pen-

dant les deux jours suivants, une sensation de brûlure des bronches persistera.

Tout cela est nouveau pour elle. À tel point qu'elle se soucie peu de sa partenaire, uniquement préoccupée par ses propres sensations. C'est à peine si elle se rend compte de l'égoïsme qu'elle cultive depuis son arrivée. Le bien-être d'une seule personne est important à ses yeux, le sien. La psychothérapie s'était occupée de lui guérir la psyché, la formation en massage l'a aidée à apprivoiser le toucher, ce genre d'exercices a un effet curateur vibratoire. Elle prend note sans tout comprendre et remarque que ces nouvelles expériences d'un registre subtil tout comme l'égoïsme dont elle fait preuve depuis le début la nourrissent autrement.

Chacune tire ensuite une « carte des anges » où est inscrit un seul mot qui va également les accompagner pour la semaine. Renée tire *confiance*. « Mazette, il va m'en falloir, de la confiance ! »

Un effet collatéral à ce travail énergétique est qu'elle perd la notion du temps et, plus étrange encore, certaines fois, elle perdra la notion de passage d'un jour à l'autre, comme si la nuit n'était qu'une sieste pendant la journée.

Ce soir, fatiguée, déstabilisée, elle pense qu'elle vit une histoire de fous avec des dingues qui semblent trouver tout cela très normal. Curieusement, la voix en elle est d'accord et ce n'est pas la moindre de ses surprises. Alors elle lâche cette peur d'être folle parce que les autres participantes sont aussi folles qu'elle, qu'elle les connaît comme des gens normaux en temps normal, et surtout parce que ça fait très longtemps qu'elle n'a pas autant ri !

Le lendemain, Renée se réveille à nouveau en même temps que le jour. Elle a mal dormi. Depuis quelque temps, son sommeil ressemble à un combat et au réveil, elle a l'impression d'avoir passé la nuit dans un corps à corps avec elle-même dont elle ne garde aucun souvenir, juste une grande fatigue.

Le premier exercice du matin est de définir son objectif pour la semaine. Androz fait une longue introduction pour alerter sur l'importance du bon choix de l'objectif.

— Un mauvais choix pour un but peut vous amener au mieux sur une voie de garage au pire dans un endroit nocif pour vous. Il serait dommage de vous y égarer. Réfléchissez donc à trouver un objectif qui soit en adéquation avec votre but idéal. Le but idéal, c'est votre mission de vie, ce pour quoi vous êtes incarné dans cette vie sur Terre, ici et maintenant. Pour le trouver, il faut contacter votre Moi Supérieur, votre guide intérieur.

Le vocabulaire new age hérisse un peu le poil de Renée qui est agacée par le manque de simplicité. Androz propose une méditation sur une musique planante, suivie d'un exercice à deux pour lequel il recommande, comme à chaque fois, de changer de partenaire. En binôme avec Sabine, elles passent leur objectif respectif au filtre de la pertinence. Sabine est une élève qui termine sa première année de formation. Les deux femmes ne s'étaient jamais rencontrées avant le stage et le premier contact a été chaleureux. C'est Sabine qui vient de proposer à Renée de faire l'exercice ensemble.

Renée déclare vouloir travailler sur le « recevoir ».

— Tu vois, je me rends compte que je donne beaucoup, mais je ne sais pas recevoir. Je crois que c'est parce que je

ne veux pas être débitrice et quand je reçois, je me sens ensuite redevable.

— Ah ouais, dit Sabine, c'est une forme de prise de pouvoir.

— T'as raison. Il faudrait alors que je travaille sur le pouvoir. Non, peut-être mieux encore, sur la confiance. Parce que si je veux avoir le pouvoir, si je veux contrôler, c'est parce que je n'ai pas confiance.

— Alors le lâcher prise, non ?

— Peut-être. Encore que si je réfléchis bien, tout est dans « recevoir » : la confiance, le lâcher prise au niveau du pouvoir. Je vais rester avec le recevoir...

— Tu es sûre ? Tu te sens bien avec ça ?

— Je me sens bien avec ça.

C'est au tour de Renée de tester la pertinence de l'objectif de Sabine, ce qu'elle fait en fouettant la même mayonnaise mentale.

Quand l'exercice est terminé, Androz propose la « danse de la terre ».

— C'est quoi, ça ? demande Renée qui n'a pas écouté les consignes.

— C'est ce que tu veux. Laisse-toi aller en communion avec la Terre-Mère. Descends tes racines au sein de Gaïa et exprime son mouvement avec ton corps, répète Androz.

Il a mis une musique tribale africaine à fond les percussions. Un sentiment de ridicule revient paralyser Renée. Mais c'est quoi ces clowns qui se contorsionnent en plein après-midi sur une musique de sauvages ? Au secours, elle veut rentrer chez elle ! En même temps, elle a envie

de lâcher son armure, elle est venue pour cela. Il est lourd, son carcan, il casse la magie de sa vie, il lui ôte la joie.

Elle ferme les yeux et se laisse aller. Tant pis pour le ridicule qui n'a jamais tué personne, c'est bien connu ! Pour la première fois, elle envoie consciemment la sale voix intérieure se faire voir chez les Grecs pendant qu'elle prend son pied avec les Africains. Elle autorise son corps à faire tous les mouvements qu'il veut. Elle lève les genoux tout en baissant les hanches, elle tape des pieds au sol, ils brûlent d'une chaleur tellurique en provenance du centre de la Terre qui monte le long de ses jambes, imprimant à son corps des mouvements chaloupés et sensuels. Dès ce moment, elle qui a toujours les pieds froids les aura chauds en permanence.

Puis c'est la « danse de l'air » sur une musique aérienne. Désinhibée par l'exercice précédent et par les copines qui font de même, elle y va à fond. Elle se voit arbre enraciné par la plante de ses pieds qu'elle ne décolle pas du sol pour danser. Un vent puissant bouscule le haut de son corps qu'elle jette en avant, en arrière et de côté, sans perdre l'équilibre. Androz lui dira par la suite qu'elle paraissait étonnante de stabilité dans ses mouvements exagérés.

Soudain, alors qu'elle bouge toujours les yeux fermés, elle a la sensation que quelqu'un se tient juste derrière elle, sa tête proche de son épaule. Elle ouvre les yeux pour voir qui, mais il n'y a personne. C'est pourtant une présence incroyablement familière. Ce n'est pas la première fois qu'elle ressent cette présence-là, mais c'est la première fois qu'elle en prend conscience. Qui est ce grand frère protecteur invisible ?

La restitution de groupe, une fois de plus, rassure Re-

née. Elle n'est finalement pas si dingo. Elle découvre que les autres non seulement vivent des choses similaires, mais que parfois, elles traversent des contrées bien plus angoissantes que les siennes. Ces partages intimes et profonds avec ses frères humains — ou ses sœurs en l'occurrence — sont en train de changer sa vie et de lui ouvrir des horizons tout à fait nouveaux.

Au milieu de ces femmes, Androz assure avec brio. Il a du charisme et il le sait. Il sait aussi qu'il a un gros orgueil dont il doit se méfier, surtout quand son charme opère. Il sait le dépasser consciemment pour se mettre au service des autres grâce à son élan de sauveur.

Pendant longtemps, il n'a pas su ce qu'il voulait faire de sa vie, alors il a suivi deux ans de faculté d'histoire de l'art. Une conférence sur le magnétisme a un jour retenu son attention, et depuis ce jour, il explore cette voie. Il s'est découvert un don remarquable, il a alors bifurqué et suivi une formation de physiothérapeute. Il s'est ensuite formé en thérapies alternatives. Naturopathie, phytothérapie, homéopathie et même chamanisme. Puis il a ouvert un cabinet. Guérisseur dans l'âme, il se réjouit du bien qu'il procure aux autres.

Depuis qu'il anime des stages, il est devenu un leader éclairé, un guide, une référence, et le piédestal qui va avec cette fonction convient parfaitement à son ego. Androz s'en arrange en se disant que c'est inévitable, mais pas grave, du moment qu'il en est conscient et qu'il n'en profite pas.

Une nouvelle fois, Renée a livré un combat nocturne et elle a le réveil pâteux. Ce matin, elle a nettement moins le cœur à rire, tout comme les copines. Les émotions brassées en profondeur depuis deux jours marquent les traits de chacune. Selon le jargon en vigueur, chacun a démarré son propre processus et réagit différemment. Il s'agit de respecter son vécu et d'écouter ses besoins, des maximes pour le moins novatrices dans la vie de Renée. C'est plutôt le contraire, qu'on lui a inculqué. «Partage tes jouets!» On l'a obligée à diviser ses possessions pour en offrir la moitié contre son gré à des récipiendaires parfois embarrassés de cette générosité obligée qui n'émanait pas du cœur. Du moins, c'est comme ça qu'elle le vivait quand son frère ou sa sœur «partageait» ainsi de force. Elle a appris à taire ses envies, ses rêves, ses émotions, ses sentiments. Pas de pleurnicherie, pas de sensiblerie, allons, il faut être fort, il faut être le plus fort. Tout le temps, elle a dû lutter, se défendre, trouver des moyens de survie.

Renée est une innocente, une candide. Quand, au catéchisme, elle a entendu parler pour la première fois de paradis terrestre, a tout de suite adhéré. Alors quand on a précisé que c'était après la mort et seulement si on avait été sage pendant la vie, ça a sonné moche à l'intérieur. Une trahison, un mensonge. On a dit *terrestre*, le paradis, pas céleste et conditionnel.

Depuis deux jours, son monde change. Elle peut avoir

confiance, elle peut écouter ses besoins, elle peut en parler sans être jugée et elle est entendue. C'est une profonde détente. Elle voudrait vivre ainsi en permanence, avec des gens de bonne volonté qui n'ont qu'une envie, celle de s'aimer. Pourquoi ne prend-on pas plus souvent la peine de savourer la vie et de se savourer les uns les autres ? Quel gâchis ! Depuis deux jours, plus elle prend soin d'elle, plus elle s'ouvre aux autres. Elle les trouve belles, ses comparses, qui traversent les mêmes émotions, qui les partagent en relatant des épisodes intimes. Elle voit non seulement leur apparence, pas toujours flatteuse quand une crise de larmes ravage les joues, mais elle voit aussi leur être intérieur et pour la première fois en conscience. Elle s'amuse à noter ses réflexions dans son carnet : « Louise, plus forte qu'elle en a l'air et vulnérable là où elle ne s'y attend pas. Profonde tristesse en elle malgré son côté de grande déconneuse. — Kalinda, une déesse maya. D'où nous connaissons-nous ? Elle s'accroche à ses principes et à sa discipline qui l'encombrent pour être reconnue et aimée. — Cecilia, une femme forte. Cabossée par son éducation, mais déterminée. — Ariane, une amazone. Guerrière sous ses airs très doux. Peut-être même tyran et manipulatrice. — Claire, besoin d'exister, recherche son père auprès d'Androz. »

Dans l'après-midi, Androz introduit un exercice de *gestalt* à pratiquer à trois. Il explique :

— L'une d'entre vous fait l'exercice les yeux fermés pendant que les deux autres agissent comme gardiennes de l'énergie. La première s'installe comme elle veut et doit ensuite décrire rationnellement les sensations de son corps en évitant les interprétations. Aux gardiennes de la recadrer si elle part dans les émotions.

Renée est assise en tailleur, une position au départ inconfortable pour elle. Elle observe ce qu'elle ressent. Une tension dans le dos. Elle dit à l'attention de Cora et Cécilia :

— J'ai mal au dos.

Elle se penche en avant pour trouver une position antalgique qu'elle atteint une fois complètement recroquevillée. Ainsi, elle se sent bien et dit :

— Je me sens bien comme ça.

Puis, elle ressent l'envie de se déplier et dit :

— J'ai envie de me déplier.

« C'est facile, la *gestalt*, pense-t-elle, on dit ce qui nous passe par la tête ». Ensuite, elle se cambre au maximum et soudain elle voit dans sa nuque une corde qu'elle décrit comme un « segment de corde de pendu » qui ne passe pas sur le devant. Elle le décrit ainsi d'une voix posée, s'efforçant de ne rien filtrer mentalement.

Cora lui fait remarquer que ça ne se peut pas :

— Ça se peut pas !

— Je le sais bien, mais c'est ce que je vois.

Cora lui demande ce qu'elle veut en faire :

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— J'essaye de l'effacer, ça devient un fil mais il ne part pas.

Renée s'allonge sur le dos et ressent une grosse tension dans la nuque. Cécilia dira ensuite qu'elle a vraiment vu « un truc blanc qui dépassait de ton cou », alors que Renée n'a pas mentionné la couleur de la corde qui était effec-

tivement blanche dans sa vision. Fin de l'exercice, elle ouvre les yeux. Cette corde lui évoque un événement douloureux du passé, le suicide par pendaison de son oncle. Sur le moment, elle n'avait pas su la cause et l'avait appris par hasard dix ans plus tard. Elle ignore encore ce qui l'a le plus choqué, le suicide, la pendaison ou le mensonge qu'on lui a fait. Elle s'étonne que cette émotion remonte à la surface et la classe dans le dossier «à gérer avant la fin du stage» car c'est au tour de Cécilia de faire l'exercice.

Alors que tout se déroulait posément, cette dernière pique soudain une crise et se met à hurler. Elle est à quatre pattes, elle tape des mains, elle gueule, elle crache. Renée est bouleversée par l'ampleur de la réaction et panique un peu. Elle regarde en direction d'Androz qui laisse faire dans une attitude très zen mais attentive. Toutes découvrent alors ce que c'est que de «vivre ses émotions». Cécilia halète, suffoque, sa voix se casse. Renée pense alors qu'elle ne suit pas très bien les consignes dans le sens où elle n'exprime pas rationnellement ce qu'elle ressent, mais du moins est-elle explicite. Elle doit être en colère contre quelque chose ou quelqu'un. Elle se calme, puis Renée et Cora l'entourent, la massent, lui glissent des mots rassurants. Quand elle a bien repris ses esprits, Cora lui demande comment elle se sent :

— J'ai mal aux mains, dit-elle, en regardant ses paumes rouges.

Renée et Cora éclatent de rire.

Pendant que le trio finissait de gérer la crise, les autres se sont mises en cercle et ont commencé la restitution. Quand elles rejoignent le groupe, c'est Claire qui se raconte. Bizarrement, elle est au centre, alors qu'en principe, chacune parle depuis sa place dans le cercle. Ainsi posi-

tionnée, elle semble sur la sellette et surtout, elle tourne le dos à quatre ou cinq participantes ce qui génère une ambiance ambiguë. Au premier coup d'œil, Renée a cru qu'elle était sur un banc d'accusée et qu'Androz était en train de lui remonter les bretelles.

Elle s'appelle donc Claire et elle est opticienne à Lille. Elle est juive, sa famille a connu les affres de la guerre. Elle était petite quand son grand-père, politiquement indésirable, est parti travailler un matin de 1943 et plus personne ne l'a revu ensuite. On n'a jamais su ce qui s'était passé, mais il est aisé d'imaginer ce qui a pu arriver. Claire souffre de ce manque du moindre indice. À l'âge de trente-huit ans, on lui diagnostique un mélanome dans le cerveau qui lui atteint l'œil droit. Elle précise que c'était une forme de cancer qui métastasait très vite et qu'on ne lui donnait que deux mois à vivre.

— Elle en a encore beaucoup, des bonnes nouvelles du genre ? glisse Renée discrètement à Kalinda assise à côté d'elle.

— C'est affreux, chuchote celle-ci.

Refusant violemment le diagnostic de mort, elle a parcouru le monde à la recherche de la cure miracle. Elle l'a trouvée auprès d'un médecin australien qui allie chimiothérapie et guérison psychologique. Aujourd'hui, Claire est guérie, mais un glaucome a finalement eu raison de son œil, deux ans plus tard. Il a fallu le lui enlever, aujourd'hui, elle est borgne. Claire l'opticienne ne voit plus clair que d'un œil.

Plus elle raconte, plus Renée est atterrée. C'est du Zola et Dickens réunis, son histoire. Elle est au bord des larmes tellement c'est triste. Mais qui orchestre tout cela ? Quel

Dieu cruel s'acharne à ce point sur un individu ? Et Claire, au milieu du cercle, toujours vivante. Elle raconte, capturant l'attention. Tous sont suspendus à ses lèvres, y compris Androz. Renée se sent mal avec ses petites misères de rien du tout, avec son vague souvenir d'un oncle pendu qui la bouleverse pourtant profondément depuis quelques heures. Son drame se ratatine comparé à de celui de Claire et elle prend soudain conscience qu'elle lui en veut. Elle est jalouse de tant de drame qui la rend importante. Elle n'aime pas du tout ce constat ! Elle chasse cette vilaine pensée et prend du recul pour observer la situation. Claire existe grâce à ses malheurs, plus ils sont grands, plus elle existe. Sans eux, elle n'est plus rien. Depuis tout à l'heure, elle attire une formidable énergie en direction de son nombril. De fait, elle rayonne depuis qu'elle se nourrit de l'attention qu'on lui porte. Étrange perversion.

Ensuite, c'est Valéria qui donne un retour sur ce qu'elle vient de vivre pendant l'exercice. Elle sort d'une sévère dépression, elle est physiquement en piteux état. Ses mains et ses bras sont crispés à angle droit, elle se balance continuellement d'une jambe sur l'autre et elle a une élocution hachée. Elle fume trois paquets de brunes par jour et la fumée exsude de tous les pores de sa peau. Elle mentionne sa dépression et ajoute :

— Je ne peux pas raconter mon histoire, comme vous, je suis désolée, c'est trop dur, peut-être dans quelques jours...

Androz la rassure, personne ne l'y oblige.

— Non, mais je voudrais bien vous offrir en retour, comme vous... Comme tout ce que je reçois depuis dimanche.

Elle témoigne de comment elle s'est dépassée à chaque exercice, elle décrit les bienfaits qu'elle en a retirés et elle termine, rayonnante de reconnaissance, en disant :

— Je trouve que j'ai déjà beaucoup avancé et je ne suis là que depuis trois jours ! Qu'est-ce qui va encore m'arriver ?

Elle est joyeuse et attendrissante. Sa gratitude touche Renée à un endroit douloureux et confus. Submergée par cette émotion et toutes les précédentes depuis trois jours, elle s'écarte pour pleurer. Ces larmes brûlent ses joues, elle n'y comprend rien. Elle ressent une espèce de pitié mêlée de culpabilité, comme si elle y était pour quelque chose dans le malheur des plus esquinés ! Elle a honte. Pourquoi ? Elle n'en sait fichtre rien. Elle a mal aux autres, elle a honte qu'il soit possible d'être à ce point fracassé par la vie.

C'est le quatorze juillet. Le soir, elle se joint au petit groupe qui va fêter au village, tandis que les autres restent sur la terrasse du gîte. Sur la place centrale, on chante, on danse, on se soûle et le trop-plein émotionnel se dissout dans les flon-flons. Androz lui fait danser un rock endiablé, puis un slow qui la berce.

C'est la fin d'une longue journée. Il est deux heures et demie du matin quand elle rejoint le dortoir où les copines confirment que ça bouge et ça secoue. Elles se pelotonnent les unes contre les autres et se souhaitent bonne nuit. Du moins ce qu'il en reste.

— J'ai la tête dans le cul, déclare Nathalie au réveil avec beaucoup de grâce.

Renée est dans le même état. Elles vont ensemble à la douche, toutes deux saturées des émotions de la veille, à la limite du gros chagrin. Cette honte inexpliquée pèse toujours sur l'estomac de Renée et lui donne la nausée, tandis que Nathalie retrouve intact un bleu à l'âme réveillé la veille et qu'elle a partagé, non résolu par le sommeil, comme elle l'espérait, et qui la rend d'humeur chagrine.

Elles sont en train de se brosser les dents quand elles entendent gémir sous la douche. La tête toujours dans l'endroit précédemment mentionné, ni l'une ni l'autre n'y prend garde jusqu'au moment où Vicky sort de la douche alors que l'eau coule toujours. Vicky est une petite nana musclée, vive et dynamique. Elle est infirmière-chef dans une clinique privée, c'est une fille droite qui a du tempérament.

— Salut les filles !

— Salut Vicky !

Puis l'eau s'arrête, c'est Androz qui émerge, sa serviette autour des reins.

— Salut, les filles !

— Salut, Maurice !

Pour cette fois, il s'abstiendra de corriger Renée qui a toujours du mal à l'appeler Androz. Renée et Nathalie se regardent avec des gros yeux ronds et pouffent. En overdose d'émotions, elles s'abstiennent de tout jugement. Tout de même, Renée note en passant que c'est un drôle de coco, ce Maurice. Il a une copine et Vicky est mariée. Plus tard, Vicky dira en confidence à Renée qu'elle avait décidé de « péter le cadre » et de s'offrir un bon moment. Une occasion s'est présentée, elle l'a savourée. Une douche, rien

de plus. « Il n'y a pas de petits plaisirs » commenta Renée pour elle-même.

Habillée, coiffée mais toujours dissonante, Renée se rend sur la terrasse pour prendre le petit déjeuner. Elle croise Maurice qui a déjà fini et lui envoie ce qu'elle croit être une vanne marrante sur un ton à la limite de l'acrimonieux :

— La douche était bonne ?

Dédaignant de répondre à cette agression verbale qu'il perçoit plutôt comme un SOS, Androz l'arrête et lui demande tendrement ce qui ne va pas. Sa sollicitude attendrit Renée qui s'en veut d'avoir été vindicative et elle fond en larmes. Elle exprime maladroitement ce sentiment de honte qui lui emprisonne la tête et le cœur et dont elle ne sait que faire. Lui non plus, d'ailleurs. Il est gourou, pas devin, mais surtout, comme tout le monde, il n'a dormi que quelques heures. Il lui suggère de revenir sur le problème, plus tard, ensemble, après la sieste, quand les idées de chacun seront claires. Soulagée que sa détresse ait été entendue, elle remonte dans la chambre, les larmes au bord des yeux. Cora est vautreée sur son lit. En voyant Renée, elle ouvre ses bras pour accueillir son chagrin sans un mot. Arrive Nathalie dans le même état :

— Viens pleurer ici, dit Cora en offrant le creux de son autre bras.

Et puis c'est au tour d'Anne de pénétrer dans le dortoir et Renée plaisante :

— Si tu as quelque chose à pleurer, c'est ici que ça se passe.

Elles rient et pleurent à la fois. Renée se sent mieux non seulement de lâcher des émotions jugulées de longue

date mais de se réchauffer au feu qui émane des êtres qui ouvrent leur cœur. Chacune possède des blessures qui remontent à l'enfance, certaines sont spectaculaires, d'autres moins ; ce qui est remarquable, c'est l'impact laissé par ces chocs. Là où une personne est meurtrie par un épisode apparemment anodin, une autre sera relativement peu touchée par ce qui semble un véritable drame. Question de sensibilité individuelle, impossible de juger, inutile de comparer.

Renée aime ce qu'elle vit, malgré la difficulté. Partager en groupe, constater que les autres endurent des douleurs similaires permet de dédramatiser. Ce n'est pas elle qui est anormale, c'est une culture qui ne sait pas reconnaître ni respecter la totalité de des êtres. En plus de se faire du bien, elle se découvre une vraie passion pour l'être humain dans toute sa dimension. Dans son carnet de notes, elle écrit : « C'est riche, un humain. Ce n'est guère que depuis les années soixante qu'on se soucie du bien-être autre que physique et matériel, qu'on s'ouvre à une autre dimension de l'humain, qu'on s'intéresse à sa vie émotionnelle, sa psyché, sa sensibilité, autant de paramètres ignorés jusque-là par la société. Avant, la pensée était régie par les lois de l'État et de l'Église. Si on suivait les dogmes, on gagnait le paradis et la reconnaissance sociale. Pas de place pour l'épanouissement personnel. Alors que c'est riche, une vie. Tellement d'expériences, toutes différentes chez chacun d'entre nous. L'humain est passionnant. »

S'ouvrir ainsi les unes aux autres tisse des liens affectifs puissants. Renée note des changements manifestes dans l'allure, dans les expressions aussi. Certaines se détendent, des rides s'effacent. Chez d'autres, les vieux démons qui sont réveillés se marquent sur leur visage et rendent leur

teint gris. Renée observe tout cela avec émerveillement et note ses réflexions en constatant que plus elle en apprend sur les autres, plus elle en découvre sur elle-même.

Ce matin, le groupe se répartit dans les voitures pour se rendre dans des gorges à quelques kilomètres du gîte, dans le lit asséché d'une ancienne rivière.

Renée est toujours triste. Comme l'espace est sans jugement, elle s'autorise à vivre ces émotions qui débordent et dont elle n'identifie pas exactement la cause. Sur le siège avant de la voiture, elle pleure, et à celles qui le demandent, elle répond que non, elle ne sait pas vraiment pourquoi mais que oui, ça lui fait du bien. Les filles ont des gestes tendres, qui sur la jambe, qui sur l'épaule ou le cou, sans un mot. Cette solidarité inconditionnelle la fait pleurer encore plus.

Comme il est raide, son cœur, à accueillir ces gestes. Elle doit se contrôler pour ne pas rejeter ces mains. Pourtant, c'est chaud et doux, la compassion, alors pourquoi lui est-elle aussi douloureuse ? Cela n'a pas fait partie de sa formation que de recevoir des mots et des gestes tendres. En famille, on se disait l'amour en se charriant, il fallait encaisser les vanes avec le sourire. Personne ne savait utiliser le cœur. Jamais un geste gratuit, tout était payant. Tôt ou tard, il faudrait rembourser un service rendu, une faveur obtenue. C'était familial, c'était générationnel, aussi. Aujourd'hui, elle découvre des gestes simples, directs et gratuits et elle souffre. Son cœur s'ouvre et ça fait mal à cause des courbatures.

Androz emmène le groupe dans un endroit encaissé des gorges. Les parois sont lissées par la force de l'ancien

courant, on se croirait dans un intestin de granit. Le soleil ne pénètre pas jusqu'au fond, il y fait frais, presque froid. Le son résonne en écho dans ce qui serait un tunnel s'il n'était ouvert au sommet, et les dernières entendent clairement les conversations des premières qui marchent en une file indienne étirée. Une fois regroupées, chacune trouve une place dans une anfractuosité de la paroi et Androz propose une courte méditation, suivie d'un chant harmonique. Chaque personne chante une note et la module en diapason avec le groupe. Avec l'écho, le chant se met à vibrer avec une intensité particulière qui transporte tout le monde et ramène une harmonie dans les âmes. Un espace est à nouveau laissé pour les éventuels retours, mais personne n'a envie de prendre la parole.

Androz annonce alors qu'ils vont reprendre les voitures pour se rendre au sommet des gorges pour un autre exercice. Il ouvre la marche avec Renée et deux autres avec qui il entame une discussion. Derrière, c'est au tour de Charlotte de piquer une crise. Elle pleure, hurle, tandis que trois autres l'entourent pour l'aider tout en la laissant exploser son trop-plein.

Devant, Androz a entendu les cris et il h  s  te. Il marmonne quelque chose au sujet de sa responsabilité en tant qu'animateur de stage. Il va pour faire demi-tour quand il s'arrête à nouveau pour dire :

— Mais, elles se marrent !

— T'es sûr ?

— Si, si !   coute : «    poil, les nœuds », c'est bon !

Renée éclate de rire. Le gag est récurrent depuis le premier jour. Il suffit d'un mot qui se termine avec la sonorité « -aineux » pour que l'une ou l'autre ponctue en

chantant «à poil laineux». Y compris dans des moments plutôt graves comme l'autre jour, quand Françoise parlait de quelqu'un de «vraiment haineux». Personne ne l'a chanté, mais tout le monde a éclaté de rire.

Sur le plateau, la vue est dégagée sur la région. Après l'enfermement dans le ventre de la Terre, c'est l'ouverture au sommet. Renée s'étonne d'être ainsi assise au bord du vide en toute confiance. C'est une première, car elle a plutôt tendance au vertige. Elle se sent bien, paisible, l'air sent bon le romarin et la lavande, elle respire à fond. L'instant est au recueillement général. Le temps est splendide, un léger souffle d'air casse la chaleur du zénith. Il est bientôt midi, le soleil cuit la peau.

Renée voit soudain Marie dévaler la falaise. Quelle horreur ! Ah non, ce n'est pas Marie, c'est une grosse pierre ; mais c'est bel et bien Marie qui s'est cassé la figure, évitant de peu une chute de vingt-cinq mètres dans la gorge. Quel choc ! Elle s'est salement écorché la cuisse et la plaie saigne abondamment. Vicky arrive à la rescousse avec sa trousse d'infirmière. Elle confectionne rapidement un pansement compressif efficace. Elle fait remarquer que la blessure est profonde et recommande à Marie de venir faire changer son pansement auprès d'elle dans les vingt-quatre heures.

— Quelle chance d'avoir une infirmière outillée dans l'assistance, dit Renée encore bouleversée par l'incident.

Androz a entendu la remarque de Renée et ça le fait réfléchir. Il se sent un peu coupable. En effet, il n'a rien prévu pour les urgences. Que se serait-il passé si Marie avait dévalé à la suite de la grosse pierre dans le fond de la gorge ? Il frémit rien que d'y penser. Il ne saurait même pas quel numéro appeler et d'ailleurs, il est parti sans

téléphone. Il respire et fait le calme en lui. Comment se fait-il qu'il n'ait rien prévu, lui pourtant toujours si prévoyant ? Une réponse monte en lui que tout est toujours juste. Effectivement, lui n'y a pas pensé, mais Vicky oui. L'égrégore de groupe est cohérent, il n'est pas seul, ils sont ensemble et la responsabilité du groupe est assumée par chacun. L'idée le fait sourire. «Après tout, je ne suis pas leur père» se dit-il en forme de conclusion.

De retour au gîte, chacune est toujours aux prises avec sa bulle émotionnelle. L'ambiance est solennelle mais globalement plus légère, les participantes sont belles dans leur authenticité. L'amour circule librement. Les exercices de la matinée se déroulent tranquillement et au moment de la restitution avant le repas de midi, Androz adopte une attitude étrange. Il se perd dans un exposé fumeux sur l'ordre des choses et Renée se demande ce qu'il cherche à faire passer comme message.

— Les événements s'enchaînent les uns aux autres dans une logique qui parfois nous échappe. Chaque événement contient un cadeau ou une leçon. Sachez que le hasard n'existe pas, ce sont des synchronicités qui sont toujours révélatrices. De quoi, c'est à vous de le chercher et de le comprendre. On peut apprendre à lire dans ces synchronicités et, mieux encore, à faire confiance à cet ordre des choses. Par exemple, c'est sciemment que je n'ai pas prévu de trousse de secours pour ce stage, je fais confiance au karma de groupe pour pourvoir à nos besoins collectifs. J'ai eu raison de faire confiance à la vie, l'accident de Marie en est une belle démonstration. J'ignorais que Vicky était infirmière.

— Ah bon ? remarquent deux personnes.

— Si, bien sûr, je le savais, c'est noté sur sa fiche d'inscription, mais je l'avais oublié.

La sale petite voix susurre dans la tête de Renée que cet habile acrobate est en train de se justifier. Il se dédouane des reproches qu'il s'adresse et se justifie avant qu'on ne les lui présente. Belle pirouette! « C'est idiot, pense-t-elle, je parie que personne ne songeait à lui en vouloir, c'est un bête accident. » Elle efface la note de la petite voix car pour l'instant, elle a besoin de conserver une image parfaite de lui. Il est sa béquille sur sa route actuelle.

L'après-midi, l'exercice se passe dans une carrière d'ocre où chacune doit entrer dans la peau de son animal totem. Ce sont des falaises de sable argileux et Androz a recommandé de « mettre des habits salissants ». Louise profite du lapsus pour s'habiller en blanc de pied en cap. Saturé de gags idiots, Androz roule les yeux quand elle répète ses propos en adoptant une attitude de fayot.

— T'as dit : « des habits salissants ».

Renée éclate de rire.

Le canyon est un endroit splendide, les falaises à pic sont striées de couches d'ocres de couleurs différentes qui vont du blond doré au rouge de fer en passant par tous les tons de beige. C'est également un endroit touristique où des gens étrangers à ce groupe d'animaux particuliers se promènent. Le jeu est donc d'incarner son animal-totem ; les proies doivent éviter les prédateurs qui, eux, vont les chasser.

Renée a du mal à entrer dans la peau de son lapin. Mais que fait donc un lapin domestique dans cet endroit ? Qu'est-elle venue faire dans cette galère ? Elle hésite un moment à jeter l'éponge puis se ravise. Elle se raconte une histoire pour se glisser sous les poils du lapin et entre dans la danse. Expérience troublante. Elle se sent soudain

animal dans un milieu hostile. Le moindre craquement est à apprivoiser, les cris des animaux la tétanisent. Instinctivement, elle se met à couvert sous des branches basses. Trop tard, Vicky-louve lui saute dessus et la dévore, elle ne l'avait pas vu venir. Elle renaît, elle se prend au jeu, elle veut aller plus loin. Quand elle aperçoit Sabine-lion au loin, elle pousse sur ses jambes pour sauter derrière un rocher. Surprise par trop d'élan, elle se casse la figure à trois mètres d'un couple de touristes qui font semblant de rien. Elle s'était vraiment prise pour un lapin. Celui-ci est toujours innocent et sans défense quand un long sifflement lui fait lever la tête. Accroupi au bord de la falaise, royal, un faucon domine l'endroit. C'est Louise. Elle s'est peint le visage avec de l'argile, elle en a mis également sur ses habits blancs. De loin, Renée jurerait apercevoir un aigle royal. Louise-rapace fixe le lapin sans bouger. Renée frémit. Pendant une fraction de seconde, elle est une proie sans défense consciente que sa dernière heure est arrivée. À la seconde suivante, Renée sursaute à l'idée que le faucon va plonger, elle entend déjà le froissement de ses ailes. La falaise fait trente mètres. Non, Louise ne saute pas, mais l'illusion est totale et la peur du lapin bien réelle.

Les rugissements de Sabine-lion résonnent dans tout le canyon, au point que des touristes effrayés rappellent leurs enfants et quittent cet endroit peuplé d'échappés d'un nid de coucou.

Le lapin croise ensuite des animaux divers dont un cheval — Nathalie — qui vient de se faire occire et qui remarque :

— Ce lion est insatiable ! Il vient de bouffer un cheval et maintenant, il s'attaque à un cerf.

Androz siffle l'arrêt de jeu et il faut plusieurs minutes pour que tout le monde soit rassemblé. De près, l'ocre sur le visage et les vêtements de Louise la transfigurent, on dirait vraiment qu'elle a des plumes. Elle resplendit.

Après une bonne douche de retour au gîte, c'est la restitution en groupe en cercle dans la salle. Au bout d'un moment, l'ambiance devient tendue entre Androz et Claire. Elle initie un jeu de pouvoir, provoquant le mâle dans sa position de leader. Renée rejoint le groupe au moment où elle dévide un écheveau de critiques, de jugements, de bonnes raisons et de questions désagréables. Renée reconnaît immédiatement les tyrannies de son passé, son humeur s'en trouve instantanément plombée. Elle se place à côté de Kalinda et elles entament une discussion à voix feutrée, afin de s'extraire et de ne pas déranger le combat des chefs qui ne les intéresse pas vraiment, ni l'une ni l'autre.

Kalinda confirme cet étrange sentiment de déjà-vu en ce qui les concerne. Une fraternité de l'âme. Elles cherchent où elles ont bien pu se rencontrer, mais elles ont beau faire, leur parcours ne se sont jamais croisés. Renée est séduite par le chant subtil de l'âme quand il se manifeste de si vibrante façon. Elles passent un joli moment intime à se trouver des tonnes de points communs et s'avouent une puissante attraction mutuelle. Renée se sent à nouveau gonflée d'amour.

Ce qui la gonfle aussi, c'est la discussion foireuse entre Claire et Androz qui dure. Elle admire Androz qui reste de marbre sous le flot de la haine inexpliquée de Claire. Il est fermé dans une bulle impénétrable. Ce matin déjà, Claire était en pétard contre le monde. Éduquée à plutôt refouler ses émotions, qu'on considère comme une fai-

blesse dans son milieu, elle les a tellement bien jugulées qu'aujourd'hui, elles lui explosent à la figure comme une cocotte-minute sous pression. Au lieu d'oser pleurer, elle agresse tout le monde verbalement et elle n'y va pas de main morte. Elle éructe face à Androz :

—...parce que tu es un manipulateur et tu imposes tes idées sans respect pour celles des autres. Tu dis qu'il n'y a pas de jugement, mais tu n'arrêtes pas de nous juger et on fait toujours les exercices faux.

— C'est ta vision des choses avec laquelle je ne suis pas d'accord.

— Et tu traites les femmes avec mépris.

— Non, ça, je ne prends pas, répond-il.

Une petite phrase bouclier qui renvoie la décharge de hargne à son expéditeur. Renée prend note. Elle est du genre à se laisser emporter par des colères noires qui la détruisent et ne résolvent rien. Elle n'avait encore jamais trouvé d'autre façon de faire, voilà qui l'inspire. Androz dit posément « qu'il ne prend pas, qu'il ne se reconnaît pas dans ce qu'elle dit » sans plus de justification. Son blindage est imperméable au jet de bile de Claire qui redouble alors de rage et se consume dans sa propre colère. Elle en devient la méchante alors que, rationnellement, certains de ses arguments sont valables. Elle a, elle aussi, noté la pirouette au sujet du karma de groupe qui s'occupe de fournir une trousse d'infirmière et le lui reproche vertement tandis qu'Androz est toujours de marbre. Claire semblant infatigable, Androz est sauvé par la cloche du repas.

Avant-hier, les participantes sont parties à la recherche de leur « endroit de pouvoir ».

— Une place dans les alentours où vous vous sentez bien et fortes. Un endroit qui vous recharge et où vous vous sentez protégées et ceci, toujours avec votre animal-totem présent à l'esprit. Une seule consigne, votre endroit doit être à portée de son de cloche et vous devez être isolées des autres.

Ce soir, Androz organise l'exercice de « confrontation avec l'ombre ». Chacune doit rejoindre son endroit de pouvoir pour une confrontation avec la nuit.

— Vous le savez, la nuit, c'est la peur, les peurs, c'est aussi vos propres zones d'ombre. Prévoyez de passer la nuit, il se peut que je sois guidé à ne pas sonner le rassemblement avant le matin. Couvertures, sac de couchage, tout est permis.

Il a suffi qu'il parle de peurs pour que celles de Renée fassent un paquet douloureux sur son plexus. L'autre jour, elle n'a pas trouvé un endroit précis, seulement qu'elle se sent en confiance quand elle est proche de la maison. À ses yeux, c'est le refuge en cas de danger.

Une ou deux des participantes sont effrayées à l'idée de dormir à la belle étoile. Ce n'est pas leur tasse de thé et dormir seule dans la nature encore moins. C'est bien le but de l'exercice que d'affronter et de dépasser cette peur. Androz les rassure :

— Celles d'entre vous qui ne tiennent pas le coup peuvent bien sûr aller se coucher. Vous n'êtes pas là pour vous infliger une torture ni vivre quoi que ce soit au-dessus de vos moyens, mais je vous engage néanmoins à dépasser vos limites. Jouez le jeu au maximum et vous en

retirerez un maximum de bienfaits également. Car soyez bien conscientes qu'une fois que vous aurez confronté vos démons, vous pourrez alors rencontrer vos guides et dialoguer avec eux.

Il parle ainsi longuement de ce qu'il convient de faire lorsqu'on est face à ses angoisses. Non seulement les regarder en face, mais constater que ce ne sont que cela, des idées, des croyances, et que notre grand Moi intérieur est plus fort que ces simples idées qu'il suffit de chasser d'un simple «je ne t'autorise pas à être ici». Puis il parle des éventuelles apparitions de guides qui peuvent se présenter sous des formes parfois tout à fait inattendues. On sait qu'il s'agit de guide en observant son ressenti, un guide ne dégage jamais d'énergie négative. La préparation de l'exercice est intense, elle frise l'hypnose. Grâce à cela, Renée sent son courage ramassé en elle et elle est prête à toute éventualité.

— De mon côté, une fois que vous aurez quitté la salle, je vais effectuer un rituel de protection de la région. Je resterai ici, devant la salle. Je vais allumer un feu, il sera votre repère et je ne vous lâcherai pas avant la fin de l'exercice.

Renée a un peu la pétoche. L'autre jour, elle a conclu qu'elle se sentait parfaitement bien partout près de la maison, mais c'était de jour. Ce soir, c'est autre chose, elle ne trouve pas d'endroit particulièrement sécurisant. Pendant qu'elle hésite à quelques pas de lui, elle voit Androz préparer son rituel.

Le feu brûle dans une vasque métallique et à côté, il allume une grosse bougie dans un bocal, un photophore efficace contre le petit air vif de la nuit, et cinq bâtons d'encens. Il dispose des pierres semi-précieuses autour, puis il déplie un morceau de tissu noir et sort des cartes

plastifiées sur lesquelles sont dessinés des signes cabalistiques. Un pentagramme, des signes en sanskrit et des lettres hébraïques. Puis il fait des grands gestes lents avec ses bras et psalmodie à mi-voix les mantras du rituel. C'est en étudiant l'histoire de l'art indien qu'il est tombé sur des textes sanskrits qui l'ont touché. Il en a extrait des symboles forts et adapté le texte. Il les a souvent pratiqués et il trouve que leur efficacité est remarquable. Il retrouve la ferveur son âme d'enfant qui priait le bon Dieu de lui accorder sa protection.

— ...protège la région et tous ses occupants.

À quel dieu s'adresse-t-il ? Renée est happée par la magie de l'instant, elle ressent une vague d'amour qui englobe le paysage face à elle, y compris Androz dont elle jurerait voir l'aura. Pendant un furtif instant, elle aperçoit une lueur plus claire autour de sa tête et ses épaules. Elle se dit qu'il s'agit d'une illusion d'optique créée par la lueur de la bougie et un peu de larmes dans ses yeux, néanmoins, l'image est belle et envoûtante.

Elle s'écarte et trouve un endroit confortable dans le champ de lavande en contrebas. Son cœur bat tout de même un peu plus vite que la normale et elle respire par les épaules. « De quoi ai-je peur ? » La nuit n'est pourtant pas noire, elle réfléchit qu'elle n'a aucune raison de craindre quoi que ce soit. Sauf que les émotions brassées depuis le début sont toujours là, et il se pourrait bien qu'elles se remettent à agiter leurs ailes de démons. Alors elle décide de leur faire face. « Eh bien allons-y, montrez-vous, mes peurs, faites voir de quoi vous avez l'air ! » Elle engage un dialogue avec son ombre pendant qu'elle installe son sac de couchage. S'il s'agit d'y passer la nuit, autant être le plus confortable possible. La météo est au mis-

tral depuis plusieurs jours et les nuits sont froides. Elle pense soudain aux araignées. Quelle horreur, et si l'une venait lui marcher sur le visage ? Non, elle chasse cette pensée sous peine de paniquer. La fermeture éclair de son sac de couchage résiste. Ah non, ce n'est vraiment pas le moment ! Il faut absolument qu'elle puisse s'enrouler dedans et le fermer aux intrus du genre rampant. Elle tire et pousse sur le curseur, elle peste, elle fulmine.

— Putain, j'y crois pas !

Rien à faire, c'est cassé ! Elle sent la crise d'hystérie toute proche. Non, non, non... Garder son calme. Elle prend une grande inspiration et revient aux consignes de l'exercice. Confrontation avec les peurs et rencontre avec les guides.

Elle la veut, cette rencontre. Elle a besoin d'aide, de se sentir soutenue, moins seule. Elle veut de la magie, elle avait prévu une ample méditation nocturne avec rencontre psychédélique de ses Maîtres, des êtres éthériques magnifiques, elle imaginait des messages profonds lui être délivrés, des pans de sagesse ou des mystères dévoilés. Au lieu de cela, elle jure en plein milieu de la garrigue.

Elle parvient à se maîtriser et s'enroule dans son sac qui ne ferme pas. Elle trouve une position confortable dans une rangée de lavande qui embaume. Elle s'allonge et ferme les yeux en s'exhortant intérieurement à changer d'état d'âme, consciente de passer à côté de l'expérimentation si elle continue à focaliser sur un « putain de problème technique ».

Non, impossible de se mettre dans un état méditatif.

— Merde !

Elle ouvre les yeux et le cosmos la frappe au visage.

Un ciel splendide, constellé d'étoiles, elle n'en a jamais vu autant. Elle se rappelle que l'endroit est connu pour avoir un ciel pur, on est à quelques encablures de l'observatoire de Haute Provence. Elle ne connaît pas grand-chose en astronomie, mais impossible de manquer la voie lactée qui porte si bien son nom. C'est une traînée de lait sur fond bleu de nuit, avec des milliards de mondes lumineux tout autour. Elle jurerait que ces mondes sont habités, il lui semble se trouver au milieu d'une foule. Son regard glisse sur la voûte céleste en trois dimensions, elle en pénètre la profondeur, elle en prend la mesure, cette splendeur pénètre ses cellules. Elle est fascinée par tant de beauté. La Terre sous elle est aussi confortable qu'un bon matelas et elle expérimente alors une seconde vertigineuse pendant laquelle elle a la sensation délirante d'avoir la planète dans le dos et le cosmos sur le plexus. Elle se perçoit comme un être unifié avec la création, du centre de la Terre jusqu'au bout de l'univers. Elle décolle, elle va quitter son corps !

Un vent-coulis vient réfrigérer son pied gauche qui dépassait du sac de couchage. La magie est rompue, la voilà arrimée à son corps qu'elle n'a pas vraiment quitté. Il fait trop froid, elle décide de bouger. Elle rentre à la salle, explique à Androz ses problèmes de fermeture-éclair. Elle croit devoir se justifier auprès d'une figure autoritaire quelconque. Il la regarde avec douceur et ne fait aucun commentaire, et c'est là qu'elle se rend compte qu'elle n'est pas jugée, que l'exercice ne sera pas noté. Elle prend une fois de plus la mesure de son formatage intérieur et savoure une liberté qu'elle prend un peu plus tous les jours. Elle s'installe par terre un peu à l'écart d'Androz toujours en méditation.

Valéria passe pour dire que c'est vraiment trop pour elle, qu'elle va se coucher. Elle annonce qu'elle a atteint sa limite. Renée mesure le chemin que cette femme a parcouru depuis le premier jour. Elle est épatée. Le soutien de groupe n'est pas une hallucination, cette fille a bel et bien pu avancer grâce aux autres. Renée est une fois de plus bouleversée par les possibilités de l'humain quand il est de bonne volonté. Elle voudrait lui dire tout cela, à Valéria, mais les courbatures de son cœur l'en empêchent encore.

Vers trois heures du matin, Renée est réveillée en sursaut d'un sommeil profond par la cloche d'Androz qui sonne le rappel. Elle s'était endormie à la lueur des bougies. Restitution en cercle. Mal réveillée, Renée, de mauvais poil, se pose dans un coin, grincheuse, muette, « pas envie de participer à ces conneries ».

Claire se précipite à la droite d'Androz et demande d'un ton provocateur :

— C'est maintenant qu'on peut raconter les messages qu'on a reçus ?

Renée ouvre de grands yeux. Elle dit cela comme si c'était naturel, comme si elle recevait tous les jours des messages cosmiques. Elle qui a péniblement reçu trois secondes de conscience galactique, elle pense que si elle pouvait recevoir le début d'un signe de l'existence de quelque chose de désincarné, elle serait heureuse. À force d'entendre les témoignages des autres, elle se pénètre de l'idée qu'elle a peut-être capté ce genre de signes subtils jusque-là, mais elle les cataloguait immédiatement comme hasards ou coïncidences. Elle sera désormais vigilante à les examiner sous un autre angle, mais de là à rencontrer ses guides et tailler une bavette avec eux...

Androz sait depuis un petit moment déjà qu'il va falloir casser la carapace de Claire. « Cette femme m'insupporte » se permet-il intérieurement. En tant que thérapeute, il adopte la bonne attitude. Neutre, il l'écoute vider son sac. Elle s'adresse triomphalement à lui :

— Mes guides m'ont dit de continuer comme ça, les choses se passent en douceur pour moi, comme je le veux moi et non pas comme certains semblent le vouloir.

Regard appuyé et points de suspensions sarcastiques dans la voix.

— Drôlement commodes, les guides qui te disent exactement ce que tu veux au moment où tu en as besoin, glisse Renée à Kalinda qui l'a rejointe.

Il souffle sur le groupe un zéphyr de provocation.

— Le combat des chefs, le retour, souffle Kalinda en pouffant.

Claire continue sur le même registre et Androz est toujours de marbre. Dans la pénombre, Renée voit le visage de Claire se déformer, elle devient laide, on dirait une sorcière. Androz tient le coup. Grâce à ses sœurs, il a développé depuis longtemps une défense de choc et il sait que l'autisme est généralement une arme redoutable. Rien de plus énervant qu'un ennemi qui ne veut pas prendre les armes. Mais ce soir, Claire dépasse les bornes et il craque. D'un ton calme et monocorde, il vomit en retour des jugements acérés et insultants.

— ...Tu n'évolues pas, tu joues les victimes, tu ne prends aucune responsabilité. Tout est toujours la faute des autres. De plus, tu es tout ce que je déteste chez une femme, tu es moche et castratrice, tu n'as rien pour attirer les hommes...

Il continue à l'envi, ça lui fait du bien. Cette chienne prend pour toutes les chiennes de son passé qui lui ont pourri la vie, toutes les traîtresses, toutes les abuseuses, les sournoises, les menteuses et les viles sorcières. Il sait qu'il devrait se calmer, mais il ne se contrôle plus. Tant pis. Après tout, elle l'a bien cherché, cette salope !

Au début, ça fait du bien à tout le monde, parce que Claire est inbuvable depuis hier, mais il continue avec une violence rare et sur un ton toujours plus mesuré, ce qui est encore plus violent. Elle encaisse en silence et se raidit sous les insultes. Il devient odieux.

Renée souffre. Qu'est-ce qui lui prend à Androz ? Bel exemple pour un qui se dit maître ! Elle admirait sa virtuosité jusque-là, mais maintenant, elle n'aime pas du tout ce qui se passe. Claire a très vite fermé son caquet et il s'acharne quand même. Elle ne se laisse apparemment pas plus pénétrer par l'humiliation qu'elle n'a laissé ses émotions s'exprimer. À la fin, comme un robot, elle déclare mécaniquement :

— Dans ces conditions, je demande la permission de rester encore cette nuit, mais je voudrais partir demain matin.

— Tu fais ce que tu veux, répond Androz avec mépris.

« Ah oui, bon débarras, pense-t-il. Ça va être bien mieux sans elle. »

Elle se lève pour quitter la salle. On sent bien que c'est un test. « Si je pars, est-ce que tu me retiens ? » Androz ne bronche pas, alors elle sort avec hésitation et revient avec une réplique bidon.

— Je te ferais remarquer que ce n'est pas ma décision.

Personne ne comprend de quoi elle parle et Androz ne répond pas. Renée est à la torture. Elle n'aime pas cette fille depuis le début, sur ce point, elle est d'accord avec Androz, mais lui balancer un tel chapelet de jugements et de reproches est moche et pas du tout dans l'esprit de ce qu'il prêche depuis le début. Et ce qui l'est moins encore, c'est comment Claire s'humilie en demandant la permission de partir.

— Pourquoi tu te laisses dire tout cela sans réagir ?

Renée a interpellé Claire depuis le fond de la salle, mais c'est trop tard. Elle sort.

Un silence pesant plane un moment dans la salle. Le groupe attend des commentaires sur ce qui vient de se passer. Parce que sur ce coup-là, il a poussé le bouchon vraiment trop loin, Maurice.

Intérieurement, il s'est enfin calmé. Il est un peu embarrassé et utilise le silence pour faire changer l'énergie, il sait déjà que son charme fera le reste. Il prend doucement la parole pour demander si quelqu'un veut restituer. Le ton est revenu à un registre de non-agression et la discussion est intense.

— Je sais ce que j'ai fait, explique Androz. Voyant qu'elle n'arrivait pas à faire une percée émotionnelle, j'ai cherché sciemment à la faire sortir de ses gonds, pour qu'elle conscientise ses schémas d'egosystème et se donne une réelle chance de changer de paradigme. Je m'attendais à recevoir la plus négative des réactions. Elle a choisi de ne pas saisir cette occasion pour transformer, c'est son libre arbitre. Je le respecte.

Renée renifle qu'il improvise et elle admire à la fois son attitude et le choix de son vocabulaire, tous deux lénis-

fiants. Son antipathie pour Claire est palpable depuis le premier jour et il est sorti de ses gonds, c'est un fait. Il est très fort pour trouver ensuite des justifications à ses actions. Comme pour l'épisode de la blessure de Marie, il avance à l'aveugle et ensuite, tel un félin, il se rétablit d'un habile coup de reins pour retomber sur ses pattes.

Elle aimerait bien en avoir le cœur net. Alors qu'il ne reste plus grand monde dans la salle, elle entame une conversation au calme avec Androz. Elle aiguille la discussion sur son rôle d'animateur et s'intéresse à sa façon de gérer les émotions des participantes, de déclencher, d'accompagner et d'aller au bout des processus. Renée le brosse insidieusement dans le sens du poil et ça marche. Elle le flatte d'une façon si subtile qu'il finit par avouer qu'effectivement, il ne planifie pas grand-chose.

— Il m'arrive parfois de lâcher les rênes pour les reprendre ensuite.

Renée ressent à ce moment le plaisir d'une petite victoire. Le gourou parfait a des failles et elle l'a démasqué. C'est rassurant, il est humain. Un exemple à suivre qui ne soit pas inatteignable. Manipulation avouée à moitié pardonnée.

Elle fait le bilan des récents événements. Elle constate comment chacun joue des rôles. Victime, bourreau, flatteur, autant de jeux de rôle pour obtenir... quoi ? Du pouvoir, l'illusion d'être fort même si c'est seulement l'espace d'un instant. Les rôles sont interchangeables, mais le jeu est toujours le même. Tous complices. Où est la sortie ? Ils étaient tellement beaux, les moments de partage sincères, l'écoute sans jugement, et soudain, ce soir, cet affrontement sordide et les zones sombres de la personnalité.

Mais qui tient les rênes en chacun de nous ?

Renée n'a dormi que trois heures et se réveille à l'aube, une fois de plus extirpée d'un sommeil profond par une puissante énergie. Comme si elle ne voulait rien perdre du présent intense qu'elle vit depuis quatre jours.

Claire est au milieu de ses bagages sous la tonnelle avec quelques autres. Alors elle part vraiment. Voilà encore une leçon pour Renée qui ne se serait jamais octroyé une telle liberté. Elle prend conscience d'une programmation de plus en elle qui l'étouffe. Elle a été éduquée pour être gentille, polie, à obéir aux consignes, elle n'aurait pas eu l'idée de se permettre de partir avant la fin. « Ça ne se fait pas » est inscrit en elle à cet endroit. Intérieurement, elle remercie Claire de lui donner l'exemple de l'usage du libre arbitre. Décidément, ce stage est bourré d'enseignements. Mais dans quel bocal a-t-elle donc vécu jusqu'ici ? Celui de la conformité, de la fille comme il faut. Mais qui décide de comment il faut, justement ? La voix en elle répond : « Moi. Je décide de mes choix ».

Claire est aigre dans ses adieux. Un petit groupe de filles tente de la raisonner et l'engage à rester, à aller au bout de ce qui a commencé, mais elle est pleine de haine pour les hommes, c'est manifeste. Un sentiment qu'elle projette sur le seul mâle du groupe et, qui plus est, celui qui a la position de pouvoir. Elle s'en va en disant :

— Ne croyez pas tout ce qu'on vous dit.

Elle a raison. Après son départ, Renée analyse son sentiment pour Androz. C'est le premier homme dans sa vie qui a une figure de père et qui ne lui fait pas peur. Ah non, il est le second, le premier, c'était le docteur Denny. Elle constate alors qu'entre son père et ses frères, puis les copains d'école ensuite, les amoureux, les amants, elle a toujours été terrorisée par l'homme. Elle a une jolie collection de tyrans qui ont bien pourri sa vie. Mais pourquoi cela ? Il faudra qu'elle trouve la réponse à cette question. Pour l'heure, elle est comme tout le monde, sonnée par les événements récents.

Androz, de loin, a vu partir Claire. Depuis hier soir, il ne lui a pas reparlé. Il a réfléchi un peu à l'attitude à adopter et puis il s'est dit qu'il verrait bien. Habitué aux caprices de femmes, il ne s'est pas formalisé outre mesure, et pas une seconde il ne s'inquiète de l'impact sur sa réputation. Il rétablit toujours son équilibre, il a parfaitement confiance en lui. Dès lors qu'il trouve une bonne raison de faire ce qu'il fait, il est rassuré. Dans ce cas, Claire est l'horrible mégère qui le provoquait depuis le début, et il ne manque pas de bons prétextes pour l'avoir remise en place. Qu'elle quitte le stage est le cadet de ses soucis.

Il a organisé la restitution de groupe à l'extérieur. Il est adossé à un olivier au sommet d'une bosse sur le terrain herbeux à petite distance de la maison. Les filles s'installent en rond autour de lui et l'une d'entre elles remarque qu'il fait très « Jésus parlant à ses disciples ». On plaisante, on constate que l'endroit est parfait pour échanger des secrets ou pour enseigner l'école des mystères. Sabine baptise l'olivier « l'arbre à palabres ». Androz a belle allure ainsi et Renée voit ses yeux devenir fluorescents. Elle ressent à ce moment une décharge d'amour incondi-

tionnel et il lui semble qu'elle lévite pendant un court instant.

Androz commente brièvement le départ de Claire.

— J'ai passé une bonne partie de la soirée à réfléchir à ce qui s'était passé. Je vous avoue que c'est la première fois qu'une participante quitte le stage, et j'ai fait mon autocritique. Je suis complet avec ce que j'ai offert à Claire, elle a usé de sa liberté de partir. Tout est juste ainsi.

Il demande si quelqu'un a quelque chose à dire à ce sujet avant de le clore et si « tout le monde est complet ». Il le fait d'une façon si subtile que personne n'a envie de remuer la vase à peine redéposée sur le fond. Chacune raconte ensuite sa confrontation avec sa zone d'ombre de la veille, chaque expérience est évidemment différente. Renée relate ses attentes d'une expérience initiatique qui a tourné en eau de boudin. Quand elle témoigne de cette seconde d'éternité, une fois de plus, ses émotions débordent. Elle fait une grande déclaration d'amour collective avec des trémolos dans la voix ; les retours sont alors délicieux. On lui dit qu'on la découvre, qu'on ne pensait pas qu'elle possédait une telle profondeur, une telle ampleur, on lui dit merci et qu'on l'aime. Ce qui fait encore plus pleurer Renée.

Sa sensibilité n'est-elle donc pas manifeste ? Elle commence à se voir plus nettement dans le miroir. C'est vrai qu'elle la cache sous de l'humour, cette grande sensibilité, et parfois derrière une attitude brusque. C'est une fragilité à protéger. Pour se sentir forte, elle prétend tout savoir, généralement mieux que tout le monde. Elle se rend compte que ça laisse peu de place aux autres, cette façon d'être, et surtout, que ça donne une image distordue d'elle-même.

Ses connaissances, elle veut les partager et non pas s'en servir pour écraser les autres.

Au fur et à mesure que chacune prend la parole, l'ambiance s'allège et la crise de la nuit finit par être digérée. La roue tourne, la vie continue. La séance est terminée, quartier libre jusqu'à midi.

Androz marche en direction de la maison aux côtés de Renée. Il lui demande :

— Comment te sens-tu ?

— Bien, répond-elle un peu surprise de sa question. Pourquoi tu demandes ?

— Tu avais l'air bien secouée par les événements, je voulais m'assurer que tu étais maintenant complète avec les processus. Nous n'avons pas reparlé de ce sentiment de honte de l'autre jour.

— Oui, je te remercie, ça va. Ça a passé, je t'avoue que je ne sais pas très bien comment. Je réfléchis beaucoup, tout cela me bouleverse pas mal, mais au final, c'est positif. J'ai l'impression qu'un grand nettoyage est en train de se faire, je me rends compte que je trimballais encore beaucoup de blessures du passé.

— Oui, on en a tous. L'important est de le savoir et de se regarder en face. Si tu as besoin de parler, tu sais où me trouver.

Ils se sourient , Androz la prend dans ses bras et l'étreint tendrement. Rien d'équivoque, juste la bulle du moment. Il sent bon, elle se laisse aller contre lui dans un moment hors du temps.

Chacune part de son côté, Renée voudrait dormir un peu mais n'y arrive pas. Elle prend un livre, mais son mental en ébullition fait défiler des idées pêle-mêle par-dessus les mots imprimés. Alors elle range ses affaires et, désœuvrée, elle sort. Elle revient vers l'arbre à palabres où un petit groupe est resté pour discuter.

— ...et ils sont là, tout autour, ils attendent le bon moment pour intervenir, explique Frankie.

— Qui ça ? demande-t-elle discrètement à Kalinda à côté de qui Renée s'installe.

— Les extraterrestres.

Voilà qui capte instantanément l'intérêt de Renée.

— Mais comment tu sais tout ça, demande Cora ?

— On reçoit les informations sur le site internet. Tout le monde peut se connecter, c'est ouvert à tous. C'est chef Zoltec qui channelise les infos des dirigeants de l'Unification Intergalactique. Ça fait plusieurs centaines d'années qu'ils nous observent, prêts à intervenir. Mais ils ne doivent pas violer la loi du libre arbitre et ne peuvent intervenir qu'en cas de danger pour la galaxie.

Renée observe Frankie pour discerner si c'est une blague. Non, elle est très sérieuse. Renée croit volontiers que la Terre n'est pas le seul monde habité, mais ce que dit Frankie dépasse tout.

— Encore que quand je dis : « centaines d'années », pour eux, ça ne veut rien dire, le temps n'existe pas, mais nous, dans la 3D, on ne peut pas comprendre.

— C'est quoi la 3D ?

— La troisième dimension. Celle où on est en ce moment.

Ah oui. Longueur, largeur, hauteur. Nous, quoi ! La création telle qu'on la connaît.

— Eux, dans l'espace, ils sont déjà dans la 5D.

— Et la quatrième dimension ? intervient Nathalie.

— En fait, tu vois, la planète est en train d'ascensionner...

« VI'à autre chose ! La planète qui monte, maintenant ! Il y a un haut et un bas, dans le cosmos ? » Jusqu'ici, Renée pensait que les planètes et les étoiles flottaient dans un éther infini. Où se trouve donc l'ascenseur ?

— Elle va très bientôt passer de la troisième à la quatrième, puis tout de suite après dans la cinquième dimension, continue Frankie.

« Ah bon, se rassure Renée, elle ne monte pas verticalement. »

— Elle change de dimension ou si tu veux, elle augmente ses vibrations. C'est l'étape suivante de l'évolution. Les prophéties en parlent depuis longtemps.

— Oui, mais de tout temps, il y a eu des prophéties bidons, tu ne crois pas que c'est une de plus ? insiste Cora.

— Tu délires ? C'est réel, il y a la fin du calendrier maya, on va vers un changement de paradigme.

Renée est un peu larguée, elle ne saisit pas tout ; pas exemple, c'est quoi un « paradigme » ? C'est la seconde fois qu'elle entend le terme, elle le trouve joli, ça sonne comme « paradis ». Ce n'est pas grave, elle aime bien Frankie qui est joyeuse et qui rayonne, animée par son

sujet. Elle décide de l'écouter sans l'interrompre et sans analyser, elle cherchera plus tard dans le dictionnaire. Le cerveau en mode réception simple, elle n'en perd pas une miette.

— On devrait voir se produire de grands changements d'ici peu. D'abord, les objets de 3D vont disparaître à mesure qu'on utilisera nos potentiels et les outils de 5D. Par exemple, le plastique disparaîtra quand on utilisera totalement la télépathie. Pfouit ! Comme ça. T'auras un stylo-bille sur la table un moment, et la seconde d'après, il aura disparu. Les vibrations de cette matière ne correspondront plus à celle de la Terre dans la 5D.

— C'est peut-être comme ça que les dinosaures ont disparu ? dit Renée en aparté à Kalinda. Pfouit ! Comme les stylos-billes bientôt. Dis donc, un monde sans plastique ? Ça va être le retour à l'âge de fer.

Kalinda rigole et ajoute en douce :

— Oui, et ça va résoudre les problèmes de pollution.

Frankie poursuit :

— Tous les métaux vont disparaître aussi.

— Ah, retour à l'âge de la pierre taillée, dans ce cas, commente Renée à mi-voix pour Kalinda.

— On n'aura plus besoin d'objets puisqu'on communiquera par télépathie, on se déplacera par télétransportation, enchaîne Frankie.

Renée n'y tient plus :

— Mais il va rester quoi ?

— Nous. La nature.

— On aura encore besoin de manger ?

— Oui, mais plus de la nourriture solide puisqu'on se nourrira de prâna.

— C'est quoi ça ?

— L'énergie qui se trouve dans l'air. Une énergie vitale, une vibration.

— Ah, c'est ça. « Vivre d'amour et d'eau fraîche » n'est pas un adage, mais une prophétie, dit-elle à nouveau en aparté.

— On va faire quoi de nos journées ? demande Louise.

— Vivre ! Vivre enfin libres, en s'aimant les uns les autres. Ce sera l'âge d'or attendu. Mille ans de paix et d'harmonie.

« En gambadant tous nus sur l'herbe, riant, dansant, légers, beaux, jeunes, bronzés. On ira se baigner dans l'eau fraîche de la cascade, on cueillera des fruits veloutés aux arbres magnifiques, on échangera des idées avec les cerfs et les fées... Ah, Frankie, puisses-tu dire vrai ! » Cette fois, elle garde pour elle la visualisation d'un monde idéal.

— Bon, d'accord, mais alors tes mecs, là, de l'Union Intergalactique..., poursuit Vicky.

— L'Unification Intergalactique. Ne confonds pas, parce que ceux de l'Union ne sont pas vraiment dans la lumière. Au départ, ils étaient avec nous, mais ils ont rejoint ceux d'Andromède et finalement, ils ne marchent pas pour des buts élevés, mais pour leur intérêt personnel. Ils veulent coloniser la planète parce qu'ils ont tellement salopé la leur qu'elle ne les nourrit plus.

En fin de compte, ce n'est pas les *Bisounours*, mais *La guerre des étoiles*.

— Ah bon ? Et alors l'Unification Intergalactique, ils sont là pourquoi ?

— Ils vont empêcher que la planète ne soit détruite par nos pollutions, nos guerres, nos armes nucléaires et toutes nos erreurs.

— Mais, ce n'est pas interférer avec notre libre-arbitre, ça ?

— Ben, ils peuvent intervenir si on met en danger l'équilibre galactique. Et ce serait le cas si la planète disparaissait. Ça créerait un tel bouleversement dans l'équilibre des galaxies que l'univers entier serait anéanti. Mais si la Terre explosait, les vaisseaux de l'U.I. embarqueraient les *lightworkers* qui le veulent. Les artisans de lumière, traduit-elle.

— Euh... Ils sont grands, leurs vaisseaux ?

— Tu ne peux pas imaginer ! Tellement grands que s'ils le voulaient, ils pourraient mettre la planète dans la soute.

— Et tu dis qu'ils sont là tout près ? Et on ne les voit pas ? Arrête, un vaisseau d'une dimension pareille !

— Mais non ! Ils sont d'une autre vibration. Ils ne descendront dans la troisième dimension que si c'est nécessaire, mais pour l'instant, ils vibrent en 5D.

Elle a réponse à tout, Frankie, elle connaît son sujet. Tout le monde l'écoute bouche bée, sa conviction est drôlement contagieuse, bien que son discours soit décoiffant. La cloche du repas vient l'interrompre.

Renée mange silencieusement en se repassant le film. Elle ne sait pas ce qui la bouleverse le plus, les révélations elles-mêmes, le fait que Frankie dise « nous » en parlant d'extraterrestres ou le fait que personne ne la fasse taire

en lui disant qu'elle est folle. Elle observe Frankie en diagonale. Elle a l'air tout à fait normale. Elle mange, elle respire, elle doit faire pipi comme tout le monde, bref, elle ne paraît même pas être la plus allumée du groupe. Renée a une furieuse envie de croire à son récit, cependant, deux ou trois choses soulèvent des questions. À table, elle y repense, tout en mangeant une tomate : « Une bascule des pôles. Frankie a brossé un tableau d'apocalypse : des vents de plusieurs milliers de kilomètres/heure balayant tout sur leur passage, des tremblements de terre, trois jours d'obscurité. L'horreur. Elle a vivement recommandé de s'y préparer moralement et pratiquement en prévoyant des réserves de nourriture et d'eau. La Terre tourne sur elle-même je sais plus à quelle vitesse, mais très vite. Plus vite au niveau de l'équateur que chez nous, mais même à l'équateur, personne ne se rend compte de rien. Alors pourquoi est-ce que la Terre basculant sur ses pôles devrait provoquer autre chose que la migration de la Grande Ourse dans l'hémisphère sud ? Il doit me manquer des éléments. Il faudra que je me renseigne. De toute façon, Frankie dit qu'on l'a évitée, cette cata-là. En même temps, elle fait quand même des réserves d'eau et de nourriture... Ça me fout un peu les jetons, quand même. J'espère avoir le temps de finir tranquillement ma tomate avant de devoir me prémunir contre l'apocalypse. »

Elle a soudain un gros pincement au cœur en pensant à ses enfants restés à la maison en imaginant que tout cela puisse être vrai. « Zut, elle me fait flipper, Frankie ! Et son histoire d'intervention galactique et de libre-arbitre ne tient pas debout. On a le libre-arbitre ou on ne l'a pas. Nous empêcher de faire une grosse connerie qui détruirait l'univers, mais oui, et puis quoi encore ? Et puis faut pas charrier, on n'a pas réussi à vitrifier la planète

malgré tous nos efforts. On pollue à qui mieux mieux et elle survit. Bonne fille, elle produit même toujours de la nourriture en abondance. Je ne vois vraiment pas en quoi la planète est en danger ? Frankie prétend que la planète en a marre et que bientôt, elle va nous donner une bonne leçon. Je t'en foudroierais ! Une bonne fessée. Pan-pan, cul-cul, les vilains humains ! Au coin, et soyez sages, maintenant. Maman Terre en a marre de vos bêtises ! Quel délire ! "La planète en a marre." Mais elle s'en fout, la planète, elle vit sa vie, la planète. Et pourtant, elle tourne, la planète, et si elle a une conscience, m'étonnerait bien qu'elle se soucie de nous comme une maman s'inquiète pour ses enfants. "Détruire la planète", mais c'est à peine si on lui gratouille la peau, à la planète. Un petit coup de tremblement d'elle et elle est se débarrasse de l'eczéma que nous sommes ! Non, mais ils croient quoi, les humains ? Mais demandez aux milliers de victimes des éboulements ou des éruptions volcaniques comment ils sont une menace pour la planète ! Ça me tue, ça ! "Nouvel âge" ? Où ça, quelque chose de nouveau ? Et puis cette histoire d'ascension. On passe de la troisième à la cinquième dimension, je veux bien, mais pourquoi on zappe la quatrième ? Elle pue ? Elle a pas répondu à cette question, Frankie. Et puis elles ressemblent à quoi, la première et la deuxième dimension ? On vit dans la troisième depuis la nuit des temps, bon, admettons qu'on en soit pile au moment où on en a fini avec elle, OK, mais pourquoi zapper la quatrième ? Elle ne lui a pas demandé ça, Frankie, à son colonel Kopek ? »

— *Tu me passes la salade !* crie Kalinda.

— *Ouais !*

— Ça va pas ? T'as l'air furax ?

— Ben, c'est toi : pourquoi tu hurles ?

— Ça fait trois fois que je te demande de me passer le plat.

Renée éclate de rire.

— Excuse-moi, j'étais aux prises avec des extraterrestres qui m'énervent.

Le monde Bisounours dans lequel Renée vivait prend l'eau de toutes parts. Elle ne sait pas vraiment pas que croire mais ce qui est sûr, c'est qu'elle a soif d'en savoir plus. La voix, en revanche se moque sans vergogne. Elle lui rappelle sa grand-tante Berthe qui tuait et plumait ses poulets en ronchonnant que de son temps, on ne se posait pas tant de questions. La vie était-elle vraiment plus simple, plus facile alors ? Ignorés, leurs boulets étaient-ils moins lourds ? Renée considère que la première chose à faire pour s'en débarrasser est de prendre conscience qu'un poids est là.

Une brèche est ouverte en elle, elle ne peut plus faire semblant de n'avoir rien entendu, alors elle se fera sa propre opinion. Elle ira aux infos, elle cherchera les réponses aux questions qu'elle commence à laisser émerger. Son long fleuve tranquille vient de se transformer en torrent.

Dans sa chambre, au frais, Androz prépare la séance de l'après-midi. Il est interrompu par le téléphone. C'est Coline. Il hésite avant de répondre. Une seconde pour noter qu'il est déjà passé, le temps où son cœur battait en voyant son nom s'afficher sur l'écran lumineux et où il décrochait immédiatement.

— Colinette ? Comment vas-tu ?

— Je vais bien, et toi ? Ça se passe bien ?

Il raconte les derniers événements, le départ de Claire. Elle écoute d'une oreille distraite.

— Dis, mon cœur, c'est grave si je ne suis pas là quand tu rentres à la fin de la semaine ?

— Euh, pourquoi ?

— J'ai l'occasion d'aller à Londres. Un cousin que je n'ai pas revu depuis des âges et qui fait une grande réunion de famille. J'ai bien envie d'aller y passer quelques jours.

Pourquoi est-ce que ça lui fait plaisir ? Serait-il en désamour ? Il répond que non, mon cœur, tu me connais, je suis peu loquace quand je rentre de stage. Vas-y, à Londres, et fais-toi plaisir.

« Et restes-y » s'entend-il penser.

Il médite un moment sur sa vie. Il est content de son parcours, mais pas totalement satisfait. Il aurait besoin d'une meilleure reconnaissance, il lui manque un sentiment d'accomplissement. Pourtant, il fait du bien autour de lui, il le voit bien, mais il ne se sent pas exister pleinement. Il aimerait plus de passion. Il en a eu avec des femmes. L'autre jour, avec Vicky sous la douche, c'était excitant. Comment en sont-ils arrivés là ? Il ne se rappelle plus. Ils plaisantaient, et la plaisanterie est devenue coquine. L'un des deux a dit « chiche » et ils se sont frottés l'un contre l'autre tous nus sous la douche. Ils n'ont pas vraiment cherché à faire l'amour, c'était une séance de sensualité. Le plaisir pour le plaisir. Ça l'a mis de bonne humeur pour la journée. Il a eu une seconde de honte devant Renée et Nathalie qui les ont vus, mais son ego l'a enfoui dans l'inconscient.

Androz n'analyse que rarement ce qu'il vit, sinon, il comprendrait que son éducation rigide l'a beaucoup refoulé sexuellement. Il se donne des airs d'affranchis, mais en fait, il est claquemuré dans une programmation sévère. Le sexe, c'est mal, au point qu'il ne s'est jamais masturbé. Son père lui a dit un jour que Dieu l'observait et qu'il saurait s'il péchait en douce. Cette croyance d'un œil de Caïn sur lui en permanence est encore active chez lui, bien qu'il ne croie plus que Dieu est un voyeur. C'est avec difficulté qu'il a sauté la barrière de quelques interdits, à l'occasion, pour expérimenter, mais en fin de compte, il se trouve plutôt confortable dans sa conformité. Cela dit, la séance de la douche a eu un petit goût aventureux qui lui a ouvert l'appétit. Il est loyal et fidèle, mais la tentation est grande et Coline absente. Il chasse son démon intérieur pour se concentrer sur ce qu'il va dire tout à l'heure.

Dans la salle, en cercle, l'exercice suivant consiste à réexaminer les objectifs de départ afin d'évaluer le chemin parcouru. Ensuite, il s'agit de se dessiner comme on se voit soi-même et comme on voit les autres, chacune à son tour posant au centre du cercle. Encore une expérience avec des ramifications. D'abord la révélation par le regard des autres, en dépit des talents de dessinatrices de certaines, et puis l'exposition publique.

Martine est au centre en position du lotus. Depuis la première minute de stage, Renée est profondément agacée par cette nana qui se donne tous les airs de la perfection. Elle se tient très droite, les jambes parfaitement positionnées, les bras en arceaux le long du corps, les phalanges délicatement posées l'une sur l'autre, les deux pouces se touchant juste par leur extrémité. Une icône. Elle est impé-

riale. C'est l'avant-dernier jour et Martine n'a encore rien livré d'elle-même. Pendant qu'elle la dessine, Renée sent monter de la colère à son égard. Mais qui est-elle pour se croire ainsi supérieure ? Qui est-elle tout court derrière son vernis brillant, et pourquoi y tenir encore au bout de six jours alors que tous les autres ont cassé le leur ? Renée prend cette attitude pour un rejet. « Vous n'êtes pas assez bien pour que je partage mon intimité avec vous, même quand vous êtes toutes à poil devant moi depuis plusieurs jours ». Puis sa colère tombe pour laisser de la place à de la pitié et elle estime que ce n'est pas tellement mieux comme sentiment. Renée la dessine en lotus stylisé et laisse son visage sans traits. Sa tête est un ovale vide.

Martine ne parle que si on la sollicite. Elle est d'une grande sagesse, elle. Évaporée, elle vibre au-dessus de tous à un niveau supérieur. Dans la carrière d'ocre, elle était un lièvre. Cécilia-louve l'avait aperçue assise près d'un point d'eau dans sa position habituelle de lotus académique.

— Je me suis dit chic, un lièvre, avait raconté Cécilia. Et quand je me suis approchée, Martine m'a fait un signe de la main.

Elle avait mimé le geste de lever doctement la main droite pour la stopper.

— Bon, puisqu'elle ne voulait pas jouer, j'ai continué...

Martine avait alors interrompu Cécilia en coulisant la tête d'un quart de tour vers la droite sans bouger les épaules pour s'adresser à elle. On aurait dit un hiéroglyphe égyptien.

— Mais ce n'est pas que je ne voulais pas jouer, mais mes guides m'ont dit d'aller méditer à la cascade pour...

— Oui, Martine, d'accord, mais enfin reconnais que tu ne voulais pas jouer.

Martine avait balbutié un « oui, si tu veux » pincé, puis rectifié son lotus, car un pouce s'était déplacé pendant qu'elle parlait.

Drapée dans son attitude de silence hautain, l'agacement et la colère se généralisent à son égard depuis un jour ou deux. Son retrait devient éloquent et provoque un effet « trou noir » qui attire l'attention. Elle est devenue un sujet de conversation récurrent et les filles font les chipies de cour de récré en la critiquant dans son dos. Renée aussi et quand elle s'en rend compte, elle se déteste de le faire. Il se passe trop de bonnes choses pour elle dans ce stage pour qu'elle s'autorise à graviter encore dans les bas-étages, alors elle décide de changer cela. Elle profite d'un moment où Martine semble abordable — elle n'est pas en méditation en lotus — pour s'approcher et s'ouvrir franchement à elle. Elle avoue son agacement face à son attitude, son jugement négatif et sa volonté de dépasser cela. Martine l'écoute dans une attitude pénétrée, comme un prêtre recueillant une confession. Ce qui est exactement le cas.

La conversation ne se passe pas mal, Martine est gentille, dans une écoute aussi guindée que sa position du lotus. Renée est satisfaite de sa démarche, mais pas de la réaction de Martine. Elle essaye d'ouvrir une brèche et lui demande si elle se sent vraiment bien, seule dans sa tour d'ivoire

— Oui, je suis très bien avec ma vie.

— OK. Après tout, sûrement qu'un groupe comme le nôtre a besoin de quelqu'un comme toi pour provoquer

nos bas instincts et nous donner ainsi l'occasion de les transcender.

Renée dit cela en toute bonne foi et ce n'est plus tard seulement qu'elle prend la mesure de la vacherie de son propos. En revivant l'épisode, elle trouve qu'elle y est allée un peu fort. Sur le moment, Martine ne bronche pas, elle balbutie seulement :

— Oui, peut-être. Si tu le vois comme ça...

Renée met fin à la conversation en pensant que cette nana est un monument d'artifice et d'hypocrisie, imperméable à tout et d'une monumentale mauvaise foi. Un peu morose, elle se rapproche d'un groupe de filles pour apercevoir parmi elles Cécilia complètement nue.

— Ça faisait un moment que j'en avais envie, dit-elle en réponse au regard interrogateur de Renée.

Elle s'est autorisée à satisfaire cette impulsion et elle papote en costume d'Eve avec un naturel parfait. Elle dégage un bien-être tel que sa nudité passe inaperçue. Renée se dit qu'il se pourrait bien qu'un passant éventuel ne la remarque même pas.

La cloche du repas vient une fois de plus remettre tous les pieds sur Terre.

L'arbre à palabres accueille encore une fois une discussion à bâton rompu. Renée s'approche, Kalinda lui fait une place à côté d'elle. C'est Sylvaine qui parle :

— Période de merde et ça ne s'arrange pas. Les travaux n'en finissent pas à la maison, on est toujours dérangés par des bêtises, des coups de fils, des rendez-vous idiots à Pétaouchnock. Un appareil tombe en panne, trente kilomètres pour aller chercher la pièce de rechange et quand on veut réparer, la pièce ne correspond pas. En rentrant du second trajet au brico marché pour trouver enfin la pièce qui correspond — la seconde fois, on a tout de même pensé à prendre l'outil en panne — on crève un pneu. Pas de roue de secours. On l'avait enlevée pour transporter un lit pour un copain et on l'a oubliée au fond de la grange. Heureusement, des gens sympas se sont arrêtés et nous ont dépannés, mais le lendemain, il a fallu refaire une troisième fois le trajet pour aller rechercher la voiture. Ça et tout le reste, et rien n'avance. Ma sœur s'engueule avec son mari deux jours avant le stage, j'ai bien failli ne pas venir, elle n'avait personne pour garder ses enfants. Finalement, c'est ma mère qui s'en occupe, mais comme elles ne s'entendent pas, il a fallu que je fasse tampon entre elles. Là-dessus, on apprend que mon oncle a fait une embolie et qu'il est hospitalisé d'urgence. Ma mère appelle l'hôpital, mais son frère a été emmené dans un autre hôpital, on ne sait pas lequel. Elle a dû ramener mes neveux pour trouver son frère. Ma frangine en a fait tout

un plat. J'en ai eu pour deux heures à la calmer. Ma mère n'a toujours pas de nouvelles de mon oncle. Je l'ai appelée tard hier soir, j'ai essayé de la rassurer pendant une heure, mais elle est toujours aussi inquiète. Je dois faire quoi de plus, moi, hein ?

Renée interroge discrètement Kalinda pour savoir depuis combien de temps Sylvaine vide ainsi son sac.

— Plus de cinquante minutes, souffle-t-elle.

Elles pouffent le plus discrètement possible. Elles rient mais ne se moquent pas. C'est juste une distance, elles ne participent pas au drame, mais ne le nient pas pour autant. La douleur de Sylvaine est réelle et elles ont du respect pour elle.

Au fil des jours, avec un naturel étonnant, Renée et Kalinda ont tissé un lien qui se renforce tous les jours. En plus de partager un humour complice, elles ont échangé plusieurs séances de massage pendant la semaine et se sont aidées grâce à des échanges intelligents et sensibles. Renée prend à l'instant conscience que cette fille commence à prendre de la place dans la vie. Elle est en train de « tomber en amour », comme disent les Québécois. Elle aime bien cette expression.

Toutes deux continuent à écouter avec bienveillance Sylvaine qui poursuit :

— L'autre soir, Gilbert téléphone pour me donner l'adresse d'une entreprise qui pourrait résoudre nos problèmes d'évacuation des eaux usées. Il a rencontré aussi un architecte qui pourrait nous donner un second avis pour la toiture, et cela gratuitement. Ces bonnes nouvelles me remontent le moral, mais voilà qu'il commence à me parler de ses soucis que je connais par cœur vu qu'il

me tient la jambe au moins deux fois par semaine avec ça. Je lui donne mon point de vue, je l'aide à trouver des solutions, je le secoue un peu, c'est vrai. J'avais pas fini mon repas quand il a appelé, et j'ai pas pu boire le café. Ils étaient tous repartis sur le chantier que j'étais encore au téléphone, dis donc ! Au bout de deux heures, j'avais l'oreille en feu et je me suis fait engueuler parce que Thomas était tout seul pour finir la peinture. Merci bien ! Le lendemain, Gilbert me rappelle pour me dire qu'il a le moral dans les chaussettes, il déprime, n'en peut plus de sa solitude, il n'a personne à qui parler, personne qui le comprenne. Et les deux heures que j'avais passées la veille à l'écouter geindre, c'est pour du beurre ? Il m'a reproché mon peu de disponibilité. J'hallucine ! J'en peux plus, moi. J'ai passé ma vie à aider les autres, j'ai tout fait, pour eux, j'ai tout fait... *J'ai tout fait !*

— Respire !

— Quoi ?

— « J'ai tout fait, j'étouffais »... Respire ! répète Renée en mimant l'étouffement.

Sylvaine regarde Renée d'un air bovin et enchaîne.

— Apparemment, elle n'étouffe pas encore assez, glisse discrètement Kalinda à Renée

— Non. Elle n'a pas l'air de vouloir comprendre. Elle veut juste se plaindre et qu'on l'écoute, manifestement. Que se passerait-il si elle n'avait plus d'ennuis ? Comment existerait-elle ?

Une autre conversation se tient à côté de Kalinda et Renée. Florence raconte qu'elle est chamane. De naissance. Elle sait tout de ses vies antérieures, elle a successivement été prêtresse atlante, puis druidesse celte au temps

d'Arthur, puis fille d'Avalon, chaman indien chez les Navajos, médecin dans un quartier pauvre de Shanghai au XVII^e siècle et enfin, guérisseuse scandinave au temps des Vikings. Quelle(s) mémoire(s)! Elle s'y connaît, parce qu'elle est s'est réincarnée cette fois pour la dernière fois, elle a comme mission de transmettre son savoir et pour cela, elle a reçu le don de se rappeler de toutes ses vies dans les moindres détails. Au départ, elle vient d'Orion. Comme une grande partie de l'humanité, d'ailleurs. Elle sait l'histoire de notre planète, l'apparition de la vie, les origines de l'humain qui n'ont rien à voir avec Darwin.

Plus tard, Renée relate ce récit dans son cahier de notes pour y réfléchir à tête reposée: « Les premiers êtres conscients à avoir peuplé la planète sont les baleines et les dauphins. Et puis est arrivée en provenance de je ne sais quel coin du cosmos une race de géants qui convoitaient l'or de la Terre dont ils avaient besoin pour leur technologie. Ayant épuisé leurs réserves, ils sont partis à la recherche d'autres mines, c'est ainsi qu'ils sont arrivés sur Terre, il y a de cela fort longtemps. Comme c'était fatigant d'extraire l'or, ils ont attrapé un grand chimpanzé qui passait par là, l'ont un peu manipulé en lui rajoutant un gène —le fameux *gènon* manquant —, histoire de le rendre suffisamment intelligent pour obéir aux ordres. Et voilà comment la race humaine actuelle est née avec le glorieux destin de servir de nains pour une race de Blanche-Neiges géants. Aie-ho, aie-ho, allez tous au boulot!

Au début, les humains étaient beaux, forts, musclés, mais incapables de se reproduire. Ils n'étaient que le fruit d'une manipulation génétique et fabriqués en nombre nécessaire par les géants. Seulement voilà, les géants avaient des sentiments et ils ont fini par se prendre d'amitié pour

cette race humaine faite à leur image. Par amour, ils ont cessé de vouloir les exploiter comme esclaves et leur ont offert un endroit de vie un peu plus confortable que les mines d'or. C'était dans une région du Moyen Orient où certains pensent que se trouvait l'Eden. D'ailleurs, ce pays s'appelait «Eden», tiens ! Et comme cadeau de bienvenue dans ce coin de paradis, les géants ont donné à l'humain la faculté de se reproduire. Zizi-panpan ! Le fruit défendu !

Ah, voilà l'explication : Dieu n'est pas dieu, mais un géant. Feignant, il crée une race pour faire son boulot à sa place ; faible de caractère, il tombe amoureux de sa propre image et pof, il commet l'irréparable et permet à cette créature de se reproduire. Dès lors, nos ennuis commencent. Nous échappons à ce dieu, nous ne voulons plus être sa chose, et le géant devient grincheux. Il boude et quitte la planète, nous laissant nous démerder avec les bêtes sauvages et l'environnement peu hospitalier de la planète à ce moment-là.

C'était sans compter sur notre sens domestique ; nous avons rangé, éliminé les petites bêtes du genre dinosaures et tricératops, planté de la verdure, fait de l'ordre partout, balayé dans les coins, mais maintenant que la planète est agréable à regarder, les géants veulent la reprendre sous prétexte qu'ils en sont les propriétaires. Ah mais, c'est qu'on ne va pas se laisser faire ! D'autant que certains géants, aigris, ont muté en reptiliens et qu'ils n'entendent pas laisser la place aux divers extraterrestres. Bref, dans le cosmos, en ce moment, tout le monde nous envie notre petit chez nous. »

C'est en substance ce que Florence raconte, le plus sérieusement du monde. Renée a de la peine à concevoir tout cela, surtout après le récit de Frankie. Info ou intox ?

Encore des informations à digérer plus tard. Renée note encore :

« Ce n'est pas tout. Cette Terre chérie a désormais gagné le droit de passer en classe supérieure. C'est l'ascension planétaire dont parlait Frankie hier. Leurs histoires se recourent, est-ce rassurant ? C'est une première dans les annales galactiques, cette ascension, c'est pourquoi tout le monde dans le cosmos est penché au balcon et regarde dans notre direction. En plus d'un public nombreux, il y a pléthore de candidats à la réincarnation. Prennent un corps de chair non seulement les âmes qui doivent y retourner pour terminer leur cycle karmique d'évolution, mais également, et dans le désordre : une foule de curieux qui veulent assister à cela en *live*, des maîtres ascensionnés qui redescendent pour aider l'humanité dans ce processus, des génies, car on en aura besoin après pour construire une nouvelle civilisation, et des âmes élevées, pour la même raison.

Ces dernières ne se sont pas incarnées depuis des âges, des fois même, c'est leur première incarnation. Ces nouveaux-nés sont appelés les enfants « indigo ». Les clairvoyants constatent que la couleur générale de leur aura est violette, couleur des initiés, de la spiritualité. Qui dit grande âme dit aussi sale caractère. On les reconnaît non pas à leur couleur — non, leur peau n'est pas indigo —, mais à leurs facultés précoces. Ils sont hyper-intelligents, vifs, rapides à la compréhension. Ce sont des surdoués ou ils possèdent des facultés paranormales. On ne peut pas raconter de contes de fées à ces enfants-là, parce qu'eux, ils les voient, les fées. Ils communiquent télépathiquement depuis leur naissance et on ne peut pas leur cacher nos névroses d'adultes.

À l'école, ils s'ennuient. Pourtant, ne sachant pas lire de façon innée, il leur faut bien apprendre la lecture et les notions de base. Ils apprennent vite mais la pédagogie n'est plus adaptée. Ce décalage entre leurs besoins et ce qu'on leur propose crée une énorme tension psychologique, voire des névroses. Ils doivent aussi respecter les comportements sociaux, et ce n'est pas le plus facile pour eux. Ne pas tuer son voisin pour obtenir un objet convoité est quelque chose qu'ils ont soit oublié, soit qu'ils ignorent, car ils savent que la mort — tout comme la vie — n'est qu'une étape de la conscience. La vie sous forme de pur esprit n'a pas de contingences matérielles, ils sont donc particulièrement réfractaires à toute forme de canalisation et ils peuvent être des enfants difficiles. Il s'agit de leur inculquer une discipline basée sur des valeurs morales élevées, tant ils ne savent pas composer pas avec les jeux de l'ego.»

Renée pose sa plume. Elle va en avoir pour des mois à traiter cette pléthore d'informations.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'aurais bénéficié d'un élargissement de perspectives. C'était quoi, mes petits problèmes, avant ?

— Pardon ? demande Androz qui passe à côté d'elle.

— Non, rien, je me faisais une réflexion.

— Envie de partager ?

— Volontiers.

Il s'assied dans l'herbe où elle s'est installée un peu à l'écart des autres pour mettre ses idées noir sur blanc. Voilà l'occasion de les confronter immédiatement avec quelqu'un, et ils entament une conversation des plus intéressantes. Renée découvre alors un homme non seu-

lement inspiré en tant que leader de groupe d'évolution personnelle mais une âme branchée sur une lumière qui l'attire. Elle lui avoue au bout d'un moment qu'il est le premier homme de sa vie à ne pas lui faire peur. Elle dit qu'elle se rend compte à quel point sa féminité, jusqu'ici, n'a été définie que par opposition à l'homme. Une incessante lutte pour ne pas se faire écraser.

— Pas seulement mon histoire familiale, mais une mémoire collective, je suppose. Depuis le temps que nous sommes programmées à être des Cendrillon au foyer... On a beau croire à un mouvement de libération de la femme, c'est encore loin d'être parfait dans la société.

Androz dit qu'en tant qu'homme dans le monde actuel, tout n'est pas rose non plus. Puis il lui dit qu'il l'a découverte au cours de cette semaine et explique comment il la perçoit, il expose ses qualités qui se sont révélées et ses faiblesses aussi. Il dit qu'elle ne s'était encore jamais montrée sous ce jour. Le témoignage d'Androz, à la fois sincère et franc, lui fait du bien.

— Tu ne sais effectivement pas recevoir, tu l'as bien compris. Tu es pourtant quelqu'un d'élevé qui possède une grande connaissance.

— Grand gourou en chef, moi, plaisante-t-elle en faisant des grimaces.

— Tu vois..., dit-il gentiment.

Elle s'arrête. Il a raison. Elle ne sait même pas recevoir un compliment, il faut qu'elle le tourne immédiatement en dérision. À ce moment, elle se rend compte du mal qu'on peut faire en ne recevant pas les cadeaux des autres. Gravement, elle demande :

— Alors je fais quoi, quand on me dit un truc pareil ?

— Tu souris et tu dis « merci ».

Si simple. Personne ne lui a appris cela. Elle laisse les mots la pénétrer. Puis elle plonge son regard dans celui d'Androz et, depuis le centre de son cœur jusqu'au centre du sien, elle dit d'une voix chaude :

— Merci.

Il passe alors entre eux une très jolie onde de cet amour qu'on doit encore qualifier d'inconditionnel tant c'est un sentiment oublié.

C'est le dernier soir, on fait la fête au gîte. Rien n'a été prévu, hormis un repas copieux arrosé de vin, pour la seule fois de la semaine. On a improvisé des jeux, des mimes. Hilare à la fin d'un sketch, Kalinda dit à Renée :

— Tu fais un sketch avec moi ?

Elle lui raconte alors une séance de massage très drôle qu'elle a eu un jour avec un thérapeute qui avait un fort accent russe et roulait les « r » comme un tambour.

— Chiche !

Devant le groupe, Kalinda joue la thérapeute russe qui accueille sa nouvelle patiente :

— Bonjourr, chèrrre petite Madame. Soyez la bienvenue dans mon temple du bien-être. Je vous en prrie, étendez votrrre corrrps de rrêve.

Pendant quelques minutes, elle reprend tous les artifices de langage et tourne en dérision les comportements des uns et des autres. C'est à mourir de rire.

Et puis Renée souffle à Kalinda :

— On échange les rôles, j'ai une idée.

À son tour, elle caricature Androz en enseignant.

— Je vais maintenant vous expliquer une différence cruciale. Voici un massage énergétique...

Elle se penche sur Kalinda en exagérant des mouvements de massage profond et lui souffle à l'oreille de hurler quand elle va la taper, tout à l'heure.

— Et puis un massage énergique, c'est ça !

Elle fait mine de flanquer une grosse claque sur la fesse de son acolyte qui réagit en se cabrant et en hurlant. Éclat de rire général.

La soirée se termine joyeusement et la nuit est bien avancée quand tout le monde va se coucher.

Ce matin, dernier petit déjeuner en commun et dernière réunion de groupe dans la salle. Androz a placé des bougies au centre du cercle et des brins de lavande fraîchement cueillis. Après s'être assuré que chacune des participantes a complété ses processus, il propose un chant harmonique où chacune à son tour va au centre pour recevoir le son. Les yeux fermés, le chant s'élève, les notes se mêlent, s'harmonisent, une mélodie s'envole. C'est simple, beau et envoûtant. Quand, à un moment, le chant s'amplifie spontanément comme pour répondre à un plus grand besoin, Renée soulève une paupière pour voir qui est au centre. C'est Valéria dont la dépression va cependant beaucoup mieux. Elle est plus calme et nettement moins crispée et ne se balance plus d'une jambe sur l'autre. Renée observe ensuite comment le chant se module différemment selon la personne qui est au centre.

Quand c'est son tour, elle reçoit une bonne dose d'énergie et se sent vivifiée par le chant.

Le vent fait claquer le rideau qui est devant la porte et distrait Renée qui ouvre à nouveau les yeux pour voir ce qui provoque ce bruit. Quand elle les referme, elle visualise des personnes entrer et sortir de cette porte. Puis elle perçoit la présence d'une femme au centre du cercle. Étonnée, elle ouvre les yeux pour voir qui s'y trouve ; personne. Elle referme les yeux, la femme est à nouveau là. Ensuite, elle visualise un homme assis en tailleur à sa gauche, et puis un oiseau blanc majestueux prend sa place. Il a des ailes immenses qu'il déploie et qui prennent toute la place dans le cercle. Elle visualise une tête de hibou. Elle ouvre les yeux pour voir qui se trouve au centre à ce moment-là, c'est Viviane. Il lui semble que cette vision est pour elle et elle ira lui délivrer le message après l'exercice. « Je deviens une vraie Jeanne d'Arc, moi » pense-t-elle, mitigée dans ses émotions et ne cherchant plus à comprendre car saturée de réflexions.

Le chant se termine sur une vibration nostalgique. Androz clôture la semaine avec un speech de remerciement, les cœurs sont gonflés d'amour et d'émotions. Puis ce sont d'interminables étreintes pour exprimer le bonheur qu'on a eu ensemble, échanges de regards profonds et mouillés et déclarations marshmallow. « Tout ce que je déteste normalement chez les new age » pense Renée qui est pourtant la première à faire de gros *hugs*. Elle traîne un peu les pieds dans la salle avec les quelques-unes qui, comme elle, ne sont pas pressées de partir. Androz s'approche alors d'elle :

— Et alors, tu m'évites ?

Il est le seul à qui elle n'a pas encore dit au revoir.

— Non, non, je gardais le meilleur pour la fin.

C'est sorti sans qu'elle y réfléchisse. Elle lui est infiniment reconnaissante de ce qu'il lui a apporté. Il vient d'incarner le père idéal, le guide dont elle aurait eu avidement besoin jusqu'ici. Alors qu'ils sont en train de serrer dans les bras, elle voit soudain un cône de lumière les envelopper et l'éblouir comme un flash. Deux secondes hors du temps, hors des réalités. Elle hésite à lui dire : « t'as vu ? » et puis elle se tait. S'il n'a pas vu, la magie de l'instant sera gâchée ; s'il a vu, il a vu.

Le départ est un déchirement pour elle et les autres. Ils ont tous tellement de peine à se quitter qu'ils se donnent rendez-vous sur la route, à mi-chemin du retour, pour un dernier repas ensemble sur une terrasse provençale avant de reprendre leurs vies respectives. Renée voudrait allonger ces heures de vraie vie, reculer le moment de retrouver un mari trop assis et trois enfants qu'elle adore mais qui sont vampiriques.

Il est trois heures du matin quand elle arrive à la maison, elle se glisse dans son lit et ferme les yeux sur cette tranche de vie.

Les jours d'après

Heureusement, c'est toujours les vacances, le réveil-matin est en congé. Bien qu'une grasse matinée soit une mission impossible avec des enfants, l'horaire est tout de même plus souple qu'à l'accoutumée.

Renée s'est levée, mais elle flotte. Son esprit est ailleurs, elle a de la peine à se focaliser sur le présent. Elle revit les événements intenses de la semaine, elle a une grosse nostalgie des jours passés. Les enfants jouent, elle les regarde, ils se disputent, crient, pleurent, elle les regarde. Ils déclarent qu'ils ont faim, elle les regarde.

Et puis lentement, ses synapses se reconnectent. Voyons, « faim »... Ça signifie que quelqu'un doit leur faire à manger. Faire à manger signifie se diriger vers le réfrigérateur. Il est vide. Il faudra songer à aller faire des courses. Son cerveau baigne dans une gélatine qui amortit les sons, les odeurs et les bruits.

Au bout de quelques jours, la réalité de son quotidien la rattrape et elle reprend conscience que les enfants qui jouent dans la maison sont les siens. Elle se rend compte également qu'elle vient de passer une semaine sans avoir l'ombre d'une pensée pour eux, la chair de sa chair, le centre de son monde. Incroyable !

Cet après-midi, Renée a un gros coup de blues. Elle appelle Kalinda pour prendre de ses nouvelles pendant que les enfants se baignent dans la piscine.

— Au fait, Kalinda, j'ignore complètement ce que tu fais dans la vie.

Renée sait tout de même que son amie est mariée et qu'elle a des jumeaux d'un premier mariage qui sont déjà adolescents. Ils s'entendent très bien avec leur beau-père qui est un homme délicieux et plein d'humour. Leur père et le premier mari de Kalinda, un Colombien au sang chaud, était un drogué et alcoolique vindicatif qui battait sa femme. Il a succombé à une hépatite foudroyante quand les garçons avaient dix ans. Kalinda a ensuite rencontré Yves grâce à qui elle a pu guérir ses plaies, ils forment une très jolie famille recomposée.

— C'est vrai, dit Kalinda, on a parlé de tout sauf de ça. Je suis prof de français au collège et ça devient lourd. Je songe sérieusement à ouvrir un cabinet de soin, ça fait un moment que ça me démange, mais j'ai encore plein de peurs à dépasser.

— Quelles peurs ?

— Oh, les peurs habituelles, la principale étant celle de ne plus avoir de salaire fixe ni de sécurité de l'emploi.

Renée lui dit que c'est ridicule, elle est persuadée qu'elle aurait très vite une clientèle fournie, elle est taillée pour cet emploi. Kalinda répond qu'Yves lui dit exactement la même chose et que de toute façon, il est là pour assurer matériellement, le temps qu'elle démarre. Quand elles ont fait le tour du sujet, Kalinda demande :

— Tu veux un potin ?

— Tu parles ! l'encourage Renée.

Kalinda connaît Nicole, la sœur de Martine-au-lotus-impeccable, qui s'est répandue en commérages à son su-

jet. Renée apprend ainsi que bien qu'elle en paraisse cinquante, Martine a quarante-deux ans et elle était encore vierge il y a six mois. Son horloge biologique commençait à sonner un glas qui devenait pressant et elle s'est mis en tête d'avoir un bébé. Elle a commencé à convoiter à peu près tous les mâles autour d'elle. Habitant un bled reculé, elle a dégotté un paysan sur un tracteur. Comme elle-même se prend pour une servante de la Grande Déesse, elle l'a imaginé et intronisé médium, pauvre garçon qui ne parlait qu'à ses vaches, et l'a placé sur son trône domestique. Enfin, elle l'a couché sur sa couche et ils se sont mutuellement déniaisés, Paulo étant aussi vierge qu'elle. Après cela, Paulo n'est jamais revenu, on ne sait pas si le sexe n'était pas à son goût ou si Martine lui a fait peur avec son envie de bébé.

À ce stade du récit, Renée fait remarquer qu'elles sont très mauvaises langues et que ce n'est pas charitable.

— Peut-être, mais c'est trop drôle, dit Kalinda en poursuivant.

L'histoire aurait dû en rester là, mais Martine voulait tellement un bébé qu'elle l'a inventé. Elle s'est persuadée d'être enceinte, malgré une non-interruption de menstruations. Les règles pendant la grossesse, ça se peut, disait-elle. Martine s'est alors mise à communiquer avec sa fille dans son ventre, un fœtus de quelques semaines dont elle était déjà sûre du sexe. Elle a prétendu que c'était une très grande âme venue la rejoindre pour accomplir un grand destin ensemble, mère et fille main dans la main. Du père, il n'en était pas question. Elle n'a jamais rien dit à Paulo, il était géniteur, son rôle s'arrêtait là, et c'était confirmé par sa fille dans son ventre qui, par ailleurs, ne s'arrondissait que dans la tête de Martine. À six mois de cette pseudo

grossesse, quand manifestement il était évident qu'elle n'était pas enceinte et à l'occasion de règles un peu plus abondantes, elle a déclaré qu'elle avait fait une fausse couche.

Renée éclate de rire.

— Elle est chtarbée, cette nana !

— C'est vrai qu'elle est grave. Mais en même temps, elle est heureuse ainsi, tu sais. Elle se fait son monde imaginaire. Elle a dit que sa fille avait décidé de ne pas rester, parce qu'une mission plus grande l'attendait, mais que sa mère — Martine, donc — allait rencontrer des gens extraordinaires avec qui accomplir des choses importantes.

— Eh bien, c'est l'essentiel.

— Oui, je suis d'accord.

Renée essaye de se mettre à la place de Martine. Elle se dit que c'est si facile de se créer une fantaisie, de croire à des choses invisibles. Et si cette histoire était vraie ? Comment savoir ? Il y a des mystères et des inconnues dans les théorèmes de la vie, des milliers de choses qu'on ne sait pas. En tout cas, cette histoire est vraie pour Martine et donne du sens à sa vie. N'est-ce pas là tout ce qui compte ?

Une semaine après le stage, Claude est en vacances et la famille part pour le Club Med, comme tous les ans. Ils retournent à Marbella pour retrouver une bande de copains et dans l'espoir d'y avoir autant de plaisir que l'année dernière. Géo devrait être là aussi. Géo est un GO. Il s'appelle Georges, il trouve amusant de ne garder que les trois premières lettres de son prénom pour le calembour qui correspond parfaitement au genre de la maison.

L'avion atterrit à Malaga sous la pluie. Jamais il ne pleut en Andalousie, pourquoi faut-il que ça tombe sur eux ? Les Espagnols sont contents, leur terre était assoiffée depuis de longs mois, mais Renée est morose. Elle est venue pour bronzer et ne penser à rien, elle a besoin de journées prémâchées. Les enfants l'irritent, elle les houspille en les installant dans leur chambre, voisine de celle des parents. Guillaume lui fait remarquer qu'elle n'est pas gentille. Elle le rembarre mais sait qu'il a raison.

Une heure plus tard, chacun a trouvé ses marques. Les trois enfants sont au mini-club, parfaitement heureux, pendant que les adultes se retrouvent au bar pour l'apéritif de bienvenue. Géo est là, il a fait un grand sourire et agite les bras depuis l'autre côté de la salle en les apercevant. Les amis sont là aussi, tout est à sa place comme prévu. La pluie a cessé, le soleil émerge de derrière les nuages mais alors pourquoi cette humeur maussade ne la quitte-t-elle pas ?

Après le buffet de midi, Renée va à la plage. Seule Catherine l'accompagne, les autres vont au tennis, au tir à l'arc, et Jean-Marc et Chloé vont en ville.

— Alors ? Comment ça va entre toi et Claude depuis l'année dernière ? demande Catherine.

Renée se remémore la fin des dernières vacances. C'était houleux. Elle raconte comment ils se sont réconciliés au retour et lui donne des nouvelles de toute la famille, ce qui l'oblige à faire le bilan de l'année écoulée. Pas terrible. Elle ne se souvient même pas précisément de ce qui avait provoqué cette crise un peu avant la fin du séjour et qui avait bien plombé l'ambiance générale. Ça devait être elle, une fois de plus. Pas satisfaite. De quoi, au juste ?

Toutes deux allongées sur le sable, *topless*, enduites de filtre solaire et faisant le lézard, ce sont en principe les meilleurs instants de la vie pour Renée. Pourtant, à plat ventre, elle pleure doucement entre ses bras croisés. Elle a perdu le feu pour Claude, ce mari immuable dans son conformisme et qui s'y complaît. Tout ce qui lui inspirait confiance et la sécurisait au début est devenu un carcan, un format, un cadre trop petit. Elle étouffe.

Sa routine, ses obligations, ses rendez-vous, ses collègues, ses missions, ce métier que Claude raconte le soir, ce métier que Renée pratique par procuration devient une maîtresse encombrante dans leur couple. Il charge sa vie d'événements qu'elle ne vit pas tandis que la sienne n'est remplie que des anecdotes des enfants qui n'émerveillent plus Claude, frustré de ne pas être témoin au quotidien de l'évolution de sa progéniture, et par les commérages de quartier qu'elle relate à son tour le soir et qu'il écoute distraitement. Leur vie est d'un ennui ! Ils se racontent leurs journées par le menu parce qu'ils n'ont plus rien à se dire, trois enfants et une compagnie de sécurité les séparent. Ils ont fabriqué une jolie famille, mais perdu leur couple. Voilà ce qu'elle ose enfin admettre le nez morveux dans le pli de son coude gauche.

Elle secoue ces pensées noires, elle craint de s'y noyer. Elle se lève en reniflant et en évitant le regard de Catherine.

— Je crève de chaud, j'ai besoin d'une trempette en urgence.

Catherine grogne qu'elle reste, elle ira plus tard. Renée dilue le sel amer de ses larmes dans celui de la mer. « Tiens, elle est marrante, cette phrase. *Le sel amer dans la*

mer. Le sel à mer dans l'amer. La mère amère. Il faudra que je le note», pense Renée.

Elle fait de longues brasses, elle respire, l'orage est passé. Il fait si beau. Quand elle la rejoint sur le sable, Catherine raconte son année et c'est terrible comme elle ressemble à celle de Renée. Alors c'est cela, le mariage, la vie de famille? «Ils vécurent heureux...» mon œil! Pourquoi les filles veulent-elles à ce point croire aux contes de fées?

Si tous les protagonistes de l'année dernière sont réunis au même endroit, le fun n'est pas au rendez-vous. La magie, au contraire du facteur, ne sonne pas deux fois.

Tout d'abord, l'équipe des GO n'est pas amusante. On apprend par Géo qu'il y a des tensions entre eux et ça se ressent. Et puis il y a des problèmes d'intendance et le buffet manque de chic. Pas grand-chose, des petits riens, même pas de quoi vraiment se plaindre, mais ce qui fait le brillant du Club Med n'est pas au rendez-vous.

«Ou alors c'est moi», pense Renée. Après une semaine avec des gens vrais, le clinquant, l'artificiel et la vanité l'insupportent.

Catherine et elle ont rejoint leurs maris sous la tonnelle. Ils s'étaient donné rendez-vous pour boire un jus de fruits après le sport. Elle laisse aller ses pensées en sirotant son verre. Elle repense au stage. Androz apparaît alors sur son écran intérieur. Il n'était pas en reste quand il s'agissait de déconner. Elle revit les bons moments, les fous rires, la joie, l'intensité et elle est emportée par une vague d'amour. Elle repense à cette étreinte dans la lumière et cette chaleur qui l'avait envahie. Elle idéalise son souvenir, elle a tant besoin de se sentir vibrer. Puis elle se rappelle qu'il a une copine, mais en confidence, il lui avait avoué que ça

ne se passait pas très bien. Où en sont-ils après le stage ? Est-ce que lui aussi pense à elle ? Et si elle lui envoyait un sms ? Au fait, où est-il ? Elle ignore ce qu'il avait prévu de faire après le stage. Ça prend des vacances, un gourou ? Ça va au Club Med ? Elle l'imagine plutôt dans un ashram avec ses congénères, à psalmodier des mantras et brûler de l'encens toute la journée, tous vêtus de lin blanc léger, sourires à la Joconde et *namasté* les mains jointes sur le sternum. L'idée la fait sourire.

— Qu'est-ce qui te fait marrer ?

Claude a surpris son expression joyeuse.

— Rien, je me rappelle un gag avec un copain du stage. Tiens, je vais voir comment il va.

Elle attrape mon smartphone et tape : « Ça va la vie ? »

« Envoyer ». Elle n'y croit pas, elle vient d'écrire sans vergogne à Androz sous le regard de Claude qui a lu par-dessus son épaule alors que le texte sortait de ses pouces ! Elle fourre le téléphone dans sa poche et commande une margarita. Elle est prise d'une soudaine envie de s'amuser ! La tequila du cocktail tape vite entre ses deux yeux qui se mettent à briller. Elle danse toute la soirée en riant, ce soir-là, et elle danse une autre danse encore sur le lit son mari. Pompette, elle lui fait l'amour comme ça fait longtemps qu'elle ne l'a pas fait.

En pensant à Androz.

De retour chez lui, Androz a savouré l'absence de Coline. Ce n'est de loin pas son premier stage, mais c'est le premier qui le perturbe ainsi. Que s'est-il passé de différent, cette fois ?

Il fait chaud, il a envie de bord de mer. Il ouvre son laptop et part à la recherche de vacances en kit. Il trouve en peu de temps un « dernière minute » pour la Tunisie. Il n'hésite pas, il réserve. Départ le soir même. Le lendemain matin, il déjeune sur la plage, il est content. Il fait le tour de l'hôtel, mine de rien, il se fait voir. Il y a là quelques jolies nénettes et il pense que le séjour va être agréable. Il a mis son chapeau blanc, genre Borsalino, il sait que son regard est avantageé ainsi. Il s'est installé à une table de la terrasse avec un bloc et une plume, il joue les écrivains. Il sait que son hameçon a déjà capturé l'intérêt certain d'une blonde, celui modéré d'une brune et il surveille une autre, plus loin, qui pourrait bien, elle aussi, succomber à son charme. Il ne sait pas encore ce qu'il va faire, pour l'instant, il appâte.

C'est là que son téléphone sonne pour annoncer un sms. Il lit le texte en ignorant de qui il vient, le numéro est inconnu. Il fait une recherche dans ses contacts et identifie qu'il s'agit de Renée. Il est surpris de ne pas être plus surpris. S'y attendait-il ? S'attendait-il aussi à la réaction physique que cela lui procure ? Une douce activation du premier chakra. En souriant, il répond, oubliant tout des

blondes et des brunes de la terrasse soudainement devenues insipides.

Il a répondu dans la minute. Elle ne l'a vu que plus tard, car elle avait pris bien soin de mettre son smartphone en mode avion.

« Ça va très bien dès que je pense à toi ».

Ces quelques mots la font grimper sur un petit nuage sur lequel elle flotte.

— Il a répondu, ton copain ? demande Claude au dîner.

— Oui, il va bien, il est en vacances à Djerba.

Elle ne précise pas qu'il est seul, sa copine étant partie à Londres avec un autre au dernier moment. En plus de l'eau dans le gaz entre eux, il y a cette superbe blonde, à Djerba, qui le drague sans vergogne et pour laquelle il allait craquer quand il a reçu le message de Renée.

Il a enjolivé, la blonde n'a fait que répondre à son sourire quand elle s'est levée pour rejoindre son mari au bar. En langage texto, il dit en quelques heures tout ce qu'il n'a pas dit pendant le séjour en Provence à cette étrange femme dont il ne sait toujours pas ce qui le séduit en elle. Cette histoire ne ressemble pas aux autres. Chaque mot, même tronqué pour économiser les caractères — cent quarante, espaces compris — parle à la colonne vertébrale de Renée. Depuis hier, elle ne porte plus que des vêtements avec des poches pour sentir vibrer son téléphone dès qu'un message arrive. C'est aussi efficace qu'une caresse intime, et le plus excitant est de ne rien laisser paraître. Deux vibrations. Ne pas réagir, continuer la conversation sans finir la phrase en apnée, et puis trouver un prétexte

pour s'échapper et aller, vite, vite, découvrir les mots tendres, les phrases qui transportent.

Il écrit : « Je t'm grave » ou « Toi, enfin » et elle se sent reine. Reconnue, appréciée, il la touche au meilleur endroit qui soit : en plein cœur. Non, ils pénètrent son âme. Avec Androz, elle peut être vraie. Il l'a vue dans le pire état qui soit, en larmes, délabrée, et il l'aime quand même. Avec lui, les masques sont incongrus et elle aime ça, ne plus jouer de rôle. Elle jouit d'oser être qui elle est. Elle se découvre en même temps qu'elle s'ouvre à lui et il accueille tout inconditionnellement. Androz ouvre en elle la porte vers elle-même et allume un feu inédit.

De son côté, il est touché par son authenticité sans fard. Il a l'habitude des femmes troubles et parfois fourbes, qui usent de n'importe quel stratagème pour obtenir ce qu'elles veulent. Et que veulent-elles, d'abord ? Il médite un moment sur la question qui le ramène jusqu'à sa mère. Débordante de tendresse pour lui, elle était dure et sévère avec ses sœurs, exigeant beaucoup d'elles, lui passant tout, à lui, petit roi tant espéré et attendant de lui en retour une dévotion sans bornes. S'il connaît bien les femmes pour les avoir pratiquées dans l'intimité pendant des décennies, il ne les comprend toujours pas. Après son veuvage, sa mère s'est lentement aigrie et son cœur s'est desséché, laissant apparaître une âme peu élevée. Aujourd'hui, il ne sait pas bien la nature de ses sentiments à son égard. Quand il interroge son cœur à son égard, il ne trouve ni amour, ni reconnaissance pour cette femme devenue une étrangère. Il n'ose s'avouer qu'il n'a pour elle qu'une indifférence tranquille. Quant à ses sœurs, elles sont une énigme tous les jours un peu plus grande et il les évite le plus possible, prétextant de leur part une

incompréhension totale de sa personne. Ils ne sont pas du même monde, il le dit sur un petit air de Caliméro. Tout cela, bien sûr, est confus dans son esprit. Quand il s'agit de lui, la psychanalyse ne fait que gratter le vernis, il préfère s'occuper d'aider les autres, il estime que son nombril ne vaut pas la perte de temps.

Pour l'heure, il jubile des échanges avec Renée. Première fois qu'il flirte par sms. Provocateur dans l'âme, c'est lui qui a envoyé le premier « sexto ».

Renée mesure à quel point elle a triché avec elle-même jusqu'ici. Bonne épouse, bonne mère, bonne personne, elle est conforme. Celle « qu'on forme » et qui ne s'est jamais rencontrée. Pour l'instant, Claude est ravi, c'est lui qui en profite. Peu versé dans l'introspection et encore moins dans l'analyse de la femme, il ne cherche pas à savoir ce qui a réveillé la libido de la sienne, il en jouit en pensant que c'est parce que c'est lui et qu'elle s'en est souvenue. Il est de bonne humeur, agréable, il plaisante avec tout le monde. Finalement, elles sont parfaites, ces vacances à Marbella.

Renée se sent belle, jeune et elle a faim. Avec Androz, elle ne fait rien de mal, mais c'est un jardin qu'elle a envie de garder secret pour l'instant. La première fois que Catherine l'a vue sourire béatement à son téléphone, elle a demandé avec curiosité à qui elle s'adressait.

— Un copain de stage. On a tellement rigolé, il n'arrête pas de me raconter des gags.

Renée a compris qu'elle irradiait quelque chose de pas ordinaire et songé qu'il fallait qu'elle se surveille. Elle a raconté une anecdote pour mettre sa copine en confiance et rangé son téléphone. Elle a ensuite dévié la conversa-

tion en gardant le même ton anodin. Où a-t-elle appris à tricher avec cette virtuosité ? Elle l'ignore. Elle sent seulement qu'elle ne doit pas brasser les choses trop vite, qu'elle a besoin de temps. Il se passe quelque chose de profond, elle le sait confusément.

Ce matin, elle s'arrange pour être un moment seule à la plage en désynchronisant sa routine d'avec celle de Catherine. Elle laisse partir les enfants au mini-club, les grands jouant aux grands et s'occupant d'emmener le petit, et puis elle lance à Catherine :

— J'y vais déjà, je te prends un transat.

Pendant vingt minutes, elle échange frénétiquement avec cette âme si proche, cette jumelle à une Méditerranée de distance. Les pouces sont à la limite de la tendinite quand Catherine arrive. Elle ponctue sa dernière phrase par un « catharrive-tm » express, et il sait, à l'autre bout, qu'elle décroche jusqu'à la prochaine occasion. En trois clics, Renée archive la conversation dans un sous-dossier à l'intitulé anodin et l'efface ensuite de l'application de messagerie.

Le lendemain, Claude, attendrit par le réchauffement de leur relation, lui propose un stage de golf. Cinq jours qui les obligent à se lever tôt pour aller sur les parcours de la région. Elle décline avec une petite moue en prétextant une grosse fatigue de l'année scolaire.

— T'es gentil, Minou, mais je le sens pas. Mais vas-y, toi, avec Fred. Faites-vous plaisir. On passera les journées à la plage, avec Cat, on fera sûrement le tournoi de scrabble à la rotonde et comme ça, on sera là pour les enfants quand même. C'est bien comme ça. Et puis tu sais, ça va

pas fort entre eux, et ça lui fait du bien de pouvoir parler, à Catherine.

Elle feint de dormir quand il se glisse hors de la chambre à l'aube du matin suivant. Elle attend l'heure à laquelle ils sont censés embarquer dans le minibus et se rend au buffet pour prendre un café. Il n'y a pas grand monde à cette heure-là, elle dispose d'une bonne demi-heure avant que Charly, son cadet, ne se réveille. Elle a donné des instructions aux deux grands. Si elle n'est pas dans la chambre, c'est qu'elle est allée boire son café et qu'elle revient dans pas longtemps.

— Vous ne sortez pas de la chambre, vous jouez où vous lisez en m'attendant. Vous pouvez allumer la télé si vous voulez.

Elle a trouvé l'endroit pour la meilleure réception wifi et échange frénétiquement avec Androz pendant ces instants volés. Dès qu'elle n'est plus seule, elle rêve sans fin. Les souvenirs ne s'usent pas à force de les repasser, au contraire, les couleurs s'avivent, les détails reviennent.

Elle est plutôt du genre dépendant de l'opinion des autres et commence à réaliser que ça lui complique sévèrement la vie, de vouloir plaire à tout le monde. Avec Androz, elle est autorisée à se plaire à elle-même. Une grande première.

Plus tard, allongée sur le sable, elle somnole et s'envole mentalement pour la Tunisie. Elle le visualise sur la plage, lui aussi. Elle s' imagine à côté de lui et ça lui donne chaud. Elle se lève et va se tremper. Dans l'eau, son corps sait déjà son amant à venir. « Nous nous baignons dans la même eau » lui a-t-elle écrit en toutes lettres dans un sms suggestif. Elle n'a pas de censure, elle se permet déjà tous

les adultères qui n'en sont pas, car dans sa tête, elle n'a de comptes à rendre à personne d'autre qu'à elle-même, et depuis quelque temps, elle est devenue très indulgente avec elle-même. Elle avait enlevé le haut du maillot de bain pour bronzer, dans l'eau, elle enlève le bas et fait quelques brasses voluptueuses, nue, sa culotte à la main. Elle trouve la vie magnifique !

Quand Androz reçoit le message où elle lui raconte cela, il lui donne rendez-vous dans la Méditerranée à onze heures et dit qu'il sera nu lui aussi. C'est la première fois qu'il vit un truc pareil, et il adore. Cette fille est un peu folle d'une folie qui l'enthousiasme.

Après le buffet de midi, Renée prétexte le besoin d'une sieste à l'ombre pour rejoindre son bungalow. Décrocher de Catherine pour être toute à Androz. Il n'est pas au bout du fil, alors elle en profite pour prendre une bonne douche et se laver les cheveux. Et puis elle s'enduit le corps d'une huile apaisante après-soleil et, dans la fraîcheur de la chambre, elle s'octroie une longue séance de massage qu'elle pousse jusqu'à l'intime en fantasmant sur lui.

Allongée, détendue, elle songe qu'il n'y a que quatre jours qu'elle a envoyé un anodin « ça va la vie ? » et ils en sont déjà aux déclarations enflammées. Est-ce que tout cela ne va pas un peu vite ? Non. Elle n'a pas envie d'être raisonnable. Ils sonnent vrais, leurs sentiments. Sincères et directs. Pas de petits jeux, c'est un dialogue d'âme à âme, elle en est sûre. La voix en elle lui injoncte de ne pas refouler ce qui émerge. Il lui semble que c'est la partie vraie d'elle-même, que si elle ne la laisse pas naître d'une couche en décomposition dont elle n'avait même pas conscience, son être essentiel mourra à jamais, englouti

par la pourriture d'une vie sans signification, et elle y perdra son âme.

Les golfeurs reviennent au club vers seize heures, Claude est radieux, il est content de ses performances. Elle le trouve beau, ainsi. Il est bronzé, détendu. Elle le rejoint dans la douche et là, c'est elle qui est contente de ses performances. Ce n'est pas avec lui qu'elle fait l'amour, mais elle le fait divinement et celui à qui elle pense ne le sait pas encore.

À Djerba, émoustillé par une délurée sur un autre continent, Androz a ferré la brune pulpeuse et la saute voluptueusement dans son bungalow avant de boucler sa valise et de prendre l'avion du retour.

Renée acquiert une meilleure lucidité. Elle voit bien que la distance entre elle et Claude se creuse. Ils ne se parlent pas, la misère de leur relation lui apparaît clairement. Si elle n'était pas aussi « amour-heureuse », elle serait triste. Le père de ses enfants est devenu un étranger.

Le séjour terminé, dans l'avion du retour, collée au hublot, elle donne libre cours à ses méditations. « Il part le matin, revient le soir et nous ne savons plus rien l'un de l'autre. C'est quoi cette vie de merde ? Dès le moment où on décide de vivre ensemble, on ne vit plus ensemble. Où est-il, cet homme qui me faisait vibrer ? Qu'est-ce qui a mangé l'amour entre nous ? Le quotidien, les enfants ? C'est alors que je fantasme comme une folle sur un autre que je vois clairement mon mari. Bien placé dans la société, bien encadré dans son cadre. Il réussit très bien selon les critères du capitalisme moderne, selon les critères religieux en déshérence, selon la pression sociale et surtout,

selon les attentes paternelles. Pourtant, il n'est pas heureux, Claude, ça se voit. Il part de plus en plus tôt le matin et il a de plus en plus de séances qui durent tard le soir. Il court après une réussite qui continue à lui échapper. Sait-il seulement après quoi il court ? Et moi ? Je ne suis pas heureuse non plus, pourtant, mes enfants me comblent. Ils me comblent de soucis, de sollicitations, mais aussi de bonheur, de tendresse, de joie. Ah oui, de joie, surtout ! Qu'est-ce que je peux m'amuser, avec eux ! Je voudrais être plus patiente, plus attentive, plus douce. Je peste, je gronde et je me sens coupable. Je ne supporte plus mon mari, pourtant il me comble et je devrais être reconnaissante, mais il ne me comble que de ce bien-être matériel qui remplit les pièces de ma villa et non mon âme. Je suis comblée et encombrée et je me sens coupable de ne pas m'en satisfaire. J'étouffe. Et c'est alors que je triche pour la première fois de ma vie que je me sens enfin vraie. »

L'avion a atterri à dix heures trente, à midi et demi, elle était dans les bras d'Androz. Comment elle a réussi ce tour de force, elle en est encore épatée, elle semblait téléguidée.

Les dernières heures à Marbella furent chargées. Les bagages, les enfants, les adieux, l'aéroport, pas une seconde de tranquillité pour envoyer son heure d'arrivée à Androz. Trop absorbée par leurs échanges tendres, elle n'y avait pas pensé plus tôt. Pas même moyen de voler un instant aux toilettes, les obstacles se sont succédés, elle enrageait.

Les parents de Claude sont venus les accueillir à l'aéroport et les ont invités à manger. Quand, après le café,

Renée déclare qu'elle devrait faire des courses, elle ajoute un vibrato subliminal dans sa voix suggérant que ce serait drôlement mieux si elle pouvait ne pas être encombrée des enfants. Ça marche, la mère de Claude demande :

— Les enfants, vous voulez rester vous baigner pendant que Maman va faire les courses ?

La réponse est collégiale et euphorique.

— Vous êtes sûre, Lucienne ? demande Renée avec hypocrisie.

— Mais oui, Renée, prends ton temps et puis venez manger ce soir aussi, ça vous rallonge un peu les vacances et ça nous fait plaisir.

Les enfants sont ravis de plonger dans la piscine tout l'après-midi. Claude doit absolument passer au bureau, content, lui aussi, d'avoir l'après-midi pour régler les urgences.

Enfin, elle arrive à s'éclipser pour avertir Androz. « Je suis rentrée, t là ? » Il ne répond pas. Elle expédie les courses en vitesse et puis se rend chez lui. Il n'a toujours pas répondu quand elle appuie sur le bouton de l'interphone. Elle gémit intérieurement « Pourvu qu'il soit là, pourvu qu'il soit là. Sois là, Amour. Si tu n'es pas là, je sais p... »

— Oui ? nasille la grille ronde sur le mur.

— C'est moi ! dit-elle dans un expir langoureux de soulagement.

Le clac de la serrure qui se libère, elle pousse la porte, elle monte. Il est sur le pas de la porte. Un dieu. Était-il déjà aussi beau, en juillet ? Il a maigri ? Il a bronzé ! Ses yeux. Le bleu de ses yeux. Elle chavire.

Il chavire, ils chavirent.

Il l'attrape tendrement et virilement, il l'attire à l'intérieur, referme la porte et la plaque contre. Il a ses deux mains sur le panneau à la hauteur de ses oreilles. Seigneur, il sent divinement bon ! Il s'approche lentement, il promet le baiser avant de le donner. Pour ne pas le voler, pour le proposer seulement. Un premier baiser pour se découvrir, s'apprendre. Elle ouvre un peu la bouche dans un sourire d'acceptation, il vient toucher ses lèvres. Un baiser électrique pour se rejoindre, un baiser qui descend jusqu'au coccyx. Un baiser gourmet et tendre, leurs langues se goûtent un instant. Et puis lentement, il indique qu'il s'en va, mais qu'il va revenir. Il se recule et la regarde, il n'en croit pas ses yeux qui disent aux siens : « Tu es là, enfin ». La surprise de sa présence lui met une eau dans la gorge et au bord des cils qui renforce la couleur de ses yeux. Elle n'en peut plus de chavirer pour ce bleu-là. Il va parler, mais elle l'empêche de casser la magie, elle met ses bras autour de son cou et colle ses hanches contre les siennes.

Ses yeux azur à lui dans ses yeux onyx à elle, il recule, l'emmène au salon comme un danseur emmène sa cavalière, toujours sans un mot. Il lui fait faire trois tours languoureux en glissant sa main sous son t-shirt. Ils étanchent une grosse soif aux lèvres l'un de l'autre et, toujours sans un mot, dans une valse tendre, il l'emmène sur la terrasse. Une attique sans autre vis-à-vis que le ciel. Sa main sous le t-shirt demande l'autorisation de le retirer. Elle l'obtient. Elle porte un très joli soutien-gorge en dentelle rouge et noire. Il caresse ses bras quand ils sont encore levés et vient s'arrêter sur ses côtes. Il regarde ses seins sous le tulle du sous-vêtement et vient faire leur connaissance du bout des doigts. Puis ses mains reviennent caresser son

dos et il fait sauter l'agrafe du soutien-gorge avec dextérité. Collés l'un contre l'autre, leurs pics amoureux durcissent. Ses seins se cabrent de joie, et son sexe à elle frémit en sentant son sexe à lui manifester le même désir. Les habits tombent à terre, les amants à côté, sur le canapé.

Compatibilité intégrale des épidermes qui se découvrent et se savourent. Ils font l'amour en douceur, leur étreinte est sensuelle et tendre. Leurs sexes sont faits l'un pour l'autre, comme sur mesure. Quand il arrive au fond d'elle sans la heurter et en la comblant complètement, elle redouble de jouissance.

— Je suis fou de ton corps, murmure-t-il.

Ils restent un long moment à baigner dans le vertige de l'après-orgasme en se caressant doucement et en laissant le soleil chauffer chaque parcelle de leur peau. Dans le ciel, quelques nuages épars rosissent devant leurs ébats au grand jour.

Puis il lui dit :

— Je ne m'attendais pas à ta visite, je suis content de te voir.

— Ah bon, c'est bien que tu le dises, je n'étais pas sûre, dit-elle en contemplant son sexe encore dressé.

Ils éclatent de rire. Le temps s'étire et leur donne tout le loisir de se donner les dernières nouvelles en détail. Elle lui explique la difficulté à l'avertir de son retour et il constate que la batterie de son téléphone est à plat, c'est pourquoi la surprise fut totale. Et intense.

Androz annonce qu'il est célibataire depuis peu. Coline, sa copine, était en Angleterre depuis deux jours quand elle lui a envoyé un sms : « M'installe à London, viendrai

chercher mes aff. en sept. » Neuf mots, cinquante-six caractères pour rompre. Plus facile est la communication, moins bien on communique.

— Je ne sais même pas avec qui elle s'installe. Elle m'a parlé d'un cousin éloigné, mais maintenant, j'ai des doutes. Et je m'en fous complètement, pour tout dire.

Il raconte la grossesse de Coline, l'avortement et la lente décomposition de leur amour. Divorcé depuis sept ans, son fils César, maintenant adolescent, est infantilisé par sa mère et en crise avec son père. Ils ne se voient que quand Androz frappe du poing sur la table, ce qui est rare, car ce n'est pas son genre. Il était avec Coline depuis trois ans et ça ne se passait pas bien avec César, mais il faut bien avouer que rien ne se passe bien avec César. Tout l'emmerde, rien n'est bon à lui faire lever une paupière ou contracter un zygomatique. Le message de rupture de Coline n'a pas bouleversé Androz.

— Tu étais déjà là quand elle m'a largué, dit-il, et je suis heureux que ce soit elle qui ait rompu avant moi. Hier, j'ai mis toutes ses affaires dans des cartons et à la cave. J'ai toute la place pour toi, maintenant. Viens me voir quand tu veux.

Tout est arrivé si vite, et c'est si bon ! Ils sont toujours allongés sur la terrasse à prendre un bain de soleil intégral quand elle répond :

— Ça va être quand je peux, tu sais, et non quand je veux.

Cette pensée la fait descendre du septième au sixième ciel : « Ça va devenir compliqué, la vie. Jouissif, mais compliqué. »

Corps à corps avec l'ange

Une coque en verre

Dans le parking du centre commercial, elle a reconnu la voiture de Claude. Elle se demande ce qu'il peut bien faire là à cette heure de la journée et elle le cherche du regard, mais il n'est pas dans le supermarché. Quand, après les caisses, elle le voit sur la terrasse du Starbucks, elle va pour l'embrasser et lui demander la raison de sa présence dans ce quartier bien éloigné de son terrain d'action professionnel.

Arrêt cardiaque sur apnée, électroencéphalogramme figé quand elle voit la main de Claude tendrement posée sur celle d'une pétasse blonde. Ils se sourient béatement. Renée pile net et se planque derrière les plantes vertes qu'elle remercie de se trouver là. Elle est hypnotisée par ce qu'elle voit. Deux amoureux transis, c'est sans équivoque possible. Elle revoit le Claude amoureux de leur début et ça lui fait un mal de chien. La blonde est quelconque, bien sûr. Moche, même. Son sourire à elle est idiot, d'abord, c'est une sorcière. Soudain, les deux se lèvent et se dirigent vers les ascenseurs. Ils sont tendrement enlacés et pendant qu'ils attendent, ils s'embrassent à bouche que veux-tu, comme des adolescents.

Renée ne sent plus ses jambes. Pour ne pas risquer de les croiser dans le parking, elle va s'asseoir à son tour sur la terrasse et commande un café pour leur laisser large-

ment le temps de s'en aller. Une lame aiguë lui a transpercé le cœur, et maintenant ça saigne douloureusement. Quand elle reprend une respiration à peu près normale, c'est pour décider qu'elle a rêvé. Comment c'est, déjà, les étapes du deuil ? D'abord le choc. C'est fait. Ensuite le déni. Non, elle a rêvé, elle a confondu, ce n'était pas Claude. Si. La voiture était bien la sienne, impossible qu'elle se soit trompée, elle connaît son immatriculation par cœur. En raison de l'existence d'Androz dans sa vie, elle ne s'autorise pas la colère et plonge immédiatement dans la tristesse. Elle est triste, parce que cette fois, c'est officiel, son mariage est cuit. Pourquoi ça fait mal à ce point de revoir Claude amoureux ? Pourquoi n'est-elle pas plutôt soulagée, puisque lui aussi est adultère ?

En tremblant, elle appelle Kalinda. Son amie l'écoute longuement et l'aide à se calmer. Elle sait tout de Renée, y compris l'aventure avec Androz depuis le début.

— Trop de mensonges depuis quelque temps, dit Renée en pleurnichant, c'est moche. C'est nul qu'autant de bonheur soit entaché de cette vilénie mais je comprends pas pourquoi ça me fait si mal. Après tout, je peux balayer devant ma porte, je fais bien pareil, moi, avec Androz.

— Ben oui, mais ce qui fait mal, c'est ton rêve qui se casse. Tu as épousé Claude, fabriqué trois enfants avec lui, c'est ta vie. C'est une construction qui s'écroule et c'est douloureux.

Après quelques paroles supplémentaires de consolation, les amies raccrochent. Les jambes et le cœur lourds, Renée va trouver Androz pour s'épancher. Lui aussi, il comprend. Ça lui fait du bien, surtout quand elle songe qu'elle pleure dans les bras de son amant la trahison de son mari. Le monde est légèrement à l'envers.

— Qu'est-ce qu'on va faire, hein, Amour ? Qu'est-ce que je vais faire ? J'ai trois enfants, une vie de famille bien organisée, qu'est-ce que je vais faire ? Je n'aime pas la tricheuse que je suis devenue mais j'aime la femme et la flamme qui revivent en moi et j'aime notre amour.

Androz recueille la peine de Renée et sa tête contre son épaule. Il s'étonne non pas d'être le confident intime d'une femme, c'est un rôle qu'il connaît par cœur, ses sœurs l'ayant longtemps utilisé comme défouloir, mais il s'étonne de ne pas être jaloux. En principe, la présence d'un autre mâle sur son territoire de chasse a tendance à le mettre sur la défensive. Avec le mari de Renée, il est tranquille, il sait qu'ils s'appartiennent déjà et que Claude ne sera plus longtemps un obstacle.

Renée s'apaise. C'est ce qui lui plaît le plus en lui, cette faculté innée qu'il a de comprendre l'autre, de l'écouter, de l'aider. Un vrai guérisseur avec un cœur énorme. Elle ne lâchera pas cet homme, mais elle est coincée dans son mariage. Impossible de bouleverser la routine familiale réglée comme du papier à musique. Tant pis, elle s'accommode des mensonges. La brûlure cicatrise, une nouvelle routine s'installe qui englobe leurs adultères respectifs.

Après la flamme estivale, la chambre conjugale est retournée au frigorifique, elle a tourné au cryogénique après la découverte de la maîtresse de Claude. Ils vivent comme frère et sœur et font tous les deux semblant de ne pas le remarquer. Il ne sait pas qu'elle sait pour lui, elle ignore s'il sait pour elle. Surtout, ne pas remuer la vase, qu'elle reste bien déposée sur le fond pour l'instant. Cette complicité dans le déni est presque attendrissante.

Androz de son côté est parfaitement satisfait de cette situation. Il a tous les avantages de la relation amoureuse

sans les inconvénients. Pour l'instant, il n'en demande pas plus.

En juin, Renée termine sa formation et obtient un diplôme de masseuse-réflexologue. Elle a besoin d'avancer. Quand elle manifeste son envie d'ouvrir un cabinet à la rentrée, Claude dit :

— Ouais, bonne idée. Comme ça, tu n'auras pas fait ça pour rien.

Elle peut toujours compter sur Claude pour avoir des conclusions pénétrantes. Quand elle ajoute qu'Androz a une cabine à sous-louer, il trouve que c'est très bien. Elle vit toujours une double vie dans laquelle elle ne ment pas, elle n'est qu'économe de vérité. C'est ainsi qu'elle s'accommode de l'hypocrisie de la situation.

Qu'Androz prenne désormais une place officielle dans sa vie va lui permettre de parler de lui et de le voir souvent sans devoir se cacher. La seule chose à cacher c'est à quel point elle est amoureuse. Ce qu'elle cache aussi à Claude, c'est la suite de son cheminement personnel. Elle est toujours à la recherche d'elle-même et suit des stages et des conférences et, vu la situation, elle consulte également divers devins. Elle vit mal cette situation de mensonge, elle se doute que ça ne va pas durer, elle aimerait être rassurée sur son avenir. Ce sont des séances où elle n'entend évidemment que ce qu'elle veut entendre, on a besoin d'oracles seulement pour cela et les meilleurs consultants sont avant tout télépathes.

Financièrement dépendante de Claude, elle doit justifier la dépense de ces consultations. Il accepte de payer

tant que le montant est raisonnable. Elle se doute qu'il compense ainsi pour sa mauvaise conscience et le temps passé avec sa maîtresse. Bref, la situation est gagnant-gagnant, pour l'instant, même si elle n'est guère reluisante.

L'un de ces consultants lui fait remarquer un jour qu'elle vit dans une «coque en verre». Elle n'avait jamais vu la chose ainsi. Effectivement, Renée Coquenver est prisonnière d'une bulle transparente, à la fois protectrice et séparatrice. Depuis quelques semaines, elle a décidé de sortir de cette coquille et c'est ce qui fait partie de sa motivation à ouvrir un cabinet de massage. Qui a eu l'idée ? Il lui semble que c'est Androz. Il lui disait combien ses caresses étaient délicieuses, qu'elle avait des mains de fées, que c'était du gâchis de ne pas utiliser ce talent, bref, il l'encensait et elle prenait cela pour de l'infatuation amoureuse.

— Tu devrais consulter.

— Consulter qui ? Pourquoi ? demande-t-elle un peu vexée.

— Non, donner des consultations.

Elle doit avoir un air bovin attendrissant, parce qu'il prend un air très doux pour dire que c'est une suite logique à sa formation, que non seulement elle en a la capacité mais aussi l'envergure, que de toute façon, il est là pour l'aider. C'est là qu'il l'informe qu'une cabine se libère bientôt, Ralf vient de donner son congé au centre.

— Tu crois ?

— Réfléchis, Amour, c'est ta décision, mais tu es à même de faire beaucoup de bien autour de toi.

Il l'a eue à «une cabine se libère au centre». Elle se voit

parfaitement passer ses journées en sa compagnie, le voir, le sentir, le toucher, être, respirer à ses côtés.

— Mais tu crois que ça va être possible de rester sages, nous deux ? demande-t-elle avec une lueur coquine dans le regard.

— Bien sûr ! Nous allons séparer le professionnel de notre relation, c'est crucial ! Nous sommes deux adultes responsables, n'est-ce pas ?

Oups, il tique. Elle a chatouillé son orgueil de gourou parfait. Il n'a aucun humour au sujet de son éthique professionnelle.

Depuis deux mois, elle fait des plans avec Androz pour la mise en route de sa pratique et passe tous les jours quelques heures au centre. Il lui manque des éléments pour gérer la relation thérapeute-patient qu'Androz lui enseigne en guise de post-formation gratuite. Elle apprend l'accueil des patients, l'attitude face à un cas difficile, que faire avec un mauvais payeur, etc. Androz a tout intérêt à ce que sa clientèle grandisse vite, car ils ont convenu qu'elle ne paye pas de loyer, mais qu'elle rétrocède dix pourcents sur ce qu'elle encaisse. Claude, à qui Renée a détaillé leur convention, a trouvé ça correct.

Renée distribue des cartes de visite et propose des séances gratuites pour créer sa clientèle. Elle donne ainsi des consultations à son entourage, aux amis de ses amis, à ceux à qui elle en parle avec enthousiasme. Le projet est en place et démarre bien.

Il fait doux, cet après-midi d'un été indien qui étire languoureusement la belle saison et remet les frimas à plus tard. Elle aime quand l'automne se prend encore pour l'été, que le soleil fait de son mieux pour darder encore quelque chaleur. Comme quand Guillaume, petit, réclamait « encore un petit moment, Maman » avant de devoir inévitablement aller se coucher. Le parc est déjà jonché de feuilles mortes, le soleil est radieux et la température délicieuse. Renée vient de recevoir son premier « vrai » patient, quelqu'un qui ne fait pas partie de son réseau social. Le bouche-à-oreille commence à faire son effet. Elle est contente, il est parti content, elle a envie de partager sa belle humeur avec Androz. L'un de ses patients s'est décommandé et il prend un café au soleil, dans la cour intérieure du centre. Il la voit arriver toute guillerette, elle est émouvante. Elle a une candeur qui le bouleverse. Cette nana est en train de lui attraper le cœur grave ! Elle le rejoint et lui raconte la séance par le menu. Il sourit de son enthousiasme et l'eau bleue de ses yeux s'intensifie. Qu'il est beau ! Elle fond.

Son regard amoureux le fait craquer et il oublie la règle d'abstinence sexuelle en cabinet, il la fait approcher et lui roule un patin d'anthologie. Elle ne résiste pas une seconde, ce n'est pas elle qui a fixé cette règle, elle transgresse les siennes depuis des mois, alors une de plus... Elle scanne rapidement la situation : ils sont seuls dans le centre, on ne peut pas les voir sur la terrasse depuis la réception, si quelqu'un entre, la sonnerie les alertera, le prochain rendez-vous est dans trois quarts d'heure, il reste une heure avant la fin de l'école, ils ont le temps et l'espace.

Un temps qui s'arrête, un espace qui s'agrandit. La

nouveauté de l'endroit, de l'heure et le goût de l'interdit augmentent leur désir qui, à la base, est toujours présent. Ce sont des assoiffés de sexe, ces deux-là. Leurs corps se connaissent bien, maintenant, mais ils n'ont pas encore tout exploré, bien qu'ils aient dépassé depuis belle lurette la simple position du missionnaire qui contribue sans doute à effriter le couple quand il n'y a qu'elle. Alors se prendre en plein après-midi sur le bord de la table en tek de la terrasse, en douceur, en silence, le fait, lui, redoubler de vigueur pendant qu'elle savoure des sensations nouvelles, sensuelles et épidermiques.

Ils ont fini depuis peu quand la sonnerie de la porte retentit. Androz se réajuste en vitesse et va accueillir son prochain rendez-vous. Seule, elle reprend lentement ses esprits en laissant le petit vent d'automne frais caresser sa peau jusque dans les plis les plus intimes et raidir ses seins encore heureux de cet impromptu. Puis lentement, elle revêt ses habits de mère et se rend à la sortie de l'école.

— Ça va ? demande sa copine Antoinette, la maman de Yannis qui est dans la même classe que Charly.

— Ça va super, et toi ?

Si elle savait, Antoinette...

Schizophrénie ou ubiquité ? se demande Renée à la périphérie de son mental. Elle est là, normale, alors qu'il y a à peine vingt minutes, elle était... « Ou alors je suis une grande malade. Je m'en fous, je suis heureuse. J'ai pétié ma coque en verre. À quarante ans, il était temps » pense-t-elle avec un grand soupir.

La clientèle du cabinet s'étoffe grâce aux annonces que Renée ne cesse de faire paraître et surtout grâce au bouche-à-oreille. Depuis dix mois qu'elle a commencé sa pratique, Claude trouve qu'elle travaille beaucoup et il s'inquiète pour les enfants. En fait, il s'inquiète pour son petit confort, car elle finit souvent tard et il doit assurer le repas du soir. Elle le rassure, tout va bien, ils ne manquent de rien et ils aiment quand leur père s'occupe d'eux. Il sait bien que la première année d'exploitation est cruciale, elle ne veut pas se planter.

Les consultations la journée et l'administratif le soir ; elle prétend que c'est « tellement plus pratique au cabinet », mais si elle y retourne après les heures, c'est pour retrouver son amant et non pas vraiment pour établir des notes d'honoraires.

Au début, elle retrouvait Androz chez lui, à quelques rues du cabinet, mais un soir, un copain de Claude et voisin d'Androz — ce que Renée ignorait — l'a vue pénétrer dans son immeuble. Quand Claude lui a demandé ce qu'elle faisait là, elle a piqué un fard et failli se trahir.

— Je croyais que tu bossais au centre ? fit-il un peu agressivement.

— Androz a emporté la clé de l'armoire, j'ai dû aller la chercher chez lui. Mais c'est quoi, d'abord, cet interrogatoire ? Je l'ai pas vu, Serge, et pourquoi il vient commérer

vers toi, il aurait pas pu dire bonsoir, c'est quoi, cette mentalité ?

Agressé en retour fut une excellente stratégie, Claude, penaud, avait balbutié de vagues explications et le sujet avait été clos, mais depuis, pour plus de sûreté, les amants se retrouvaient au cabinet. Une autre fois, c'est Androz qui avait eu chaud. Il était resté endormi sur le tatami de la salle de méditation, nu comme un ver après leurs ébats. Heureusement, au matin, le « ding-dong » automatique de la porte l'avait réveillé en sursaut. Il avait eu tout juste le temps de ramasser ses affaires et de filer dans son bureau avant que Sophie, la prof de yoga, n'entre pour donner son cours.

Depuis plusieurs jours, Androz parle d'ouvrir une école. Lors de l'une de ses méditations quotidiennes, il a récemment reçu un message de ses guides. C'était clair et bouleversant. Ces moments de méditation sont toujours un moment enrichissant pour lui, ils lui permettent de se centrer, de faire le vide et ainsi, d'avoir une meilleure clarté mentale. C'est indispensable pour sa pratique et surtout pour ses cours, pour ne pas se laisser influencer par les autres. L'autre jour, son guide lui a révélé sa mission : enseigner le tantrisme. Avant cela, il doit être initié. C'est pourquoi depuis, il écume les librairies et les bibliothèques à la recherche de documents sur le sujet qu'il l'étudie. Au fil des jours, il en parle à Renée qui est intéressée. Il aime cette façon qu'elle a de boire ses paroles, cet intérêt qu'elle a pour tout, cette soif d'apprendre et de comprendre. Quand il partage ses connaissances avec elle, elle vient les additionner de ses intuitions, pas toujours exactes, mais toujours stimulantes. Seigneur, comme

il aime cette femme et comme la vie avec elle est simple et enrichissante !

Il lui propose la mise en pratique de ce qu'il apprend sur le tantrisme. Encore un enseignement dont elle bénéficie par osmose, elle apprécie. La première chose qu'il découvre dans le *Tao de la communion*, c'est la maîtrise de l'éjaculation.

— Écoute ça, Amour, c'est dans *Les prescriptions secrètes pour la chambre à coucher* : « Tsai-Nu, autre préceptrice de l'empereur Houang-Ti, interroge P'eng-Tsu : — On croit, en général, que l'homme tire un grand plaisir de l'éjaculation. Mais lorsqu'il apprendra le Tao, il éjaculera de moins en moins. Son plaisir n'en diminuera-t-il pas ? — Absolument pas, la rassure P'eng-Tsu. Après l'éjaculation, l'homme est fatigué, ses oreilles bourdonnent, ses yeux sont alourdis. Il aspire au sommeil. Il a soif, et ses membres sont inertes et ankylosés. Pendant l'éjaculation, il éprouve un bref instant de joie, mais il en résulte ensuite de longues heures de lassitude. Ce n'est pas vraiment de la volupté. Si l'homme, au contraire, contrôle son éjaculation, son corps en sera fortifié, son esprit s'en trouvera ragaillardi, son ouïe plus fine et sa vue plus perçante. Même s'il a réprimé la sensation que lui procure l'éjaculation, l'amour qu'il éprouve pour la femme grandit. C'est comme s'il ne pouvait jamais la posséder en suffisance. Comment peut-on dire que ceci ne constitue pas une infinie volupté ? Pourquoi l'éjaculation est-elle si néfaste ? Parce que, en ne la contrôlant pas ou en la contrôlant mal, l'homme imagine qu'il jouit, sans satisfaire sa partenaire. Un homme doit cultiver l'art de retarder son éjaculation jusqu'à ce que sa partenaire amoureuse ait éprouvé l'orgasme. Un homme doit trouver quelle est sa fréquence

idéale d'éjaculation et la maîtriser. Il ne doit émettre sa semence que deux ou trois fois sur dix. Si l'homme gaspille sa semence, il sera malade et s'il l'épuise inconsiderément, il mourra. C'est là le point le plus important qu'un homme doit garder en mémoire. »

— Intéressant. Tu penses être capable de retenir ton éjaculation ?

— Je vais essayer. Attends la suite, ils expliquent comment parvenir à la maîtrise. « Sur la voie du Tao de la communion dont la maîtrise de l'éjaculation est la clé, on recommande au novice de n'être ni trop excité ni trop passionné. Et pour éviter ces deux pièges, le sage Wou-hien conseille de ne se livrer aux premiers essais qu'avec une femme qui ne soit pas trop séduisante et dont la Porte de Jade ne soit pas trop étroite. Si elle n'est pas trop belle, le novice gardera la tête froide ; et si sa Porte de Jade n'est pas trop resserrée, il sera modérément excité. »

— C'est un vaurien, ce Wou-hien, plaisante-t-elle. Dis, je suis assez moche pour la pratique ?

— Ha, ha, je fermerai les yeux et je penserai à un thon. Je continue : « Wou-hien conseille aussi d'apprendre à pénétrer une femme en douceur et à en ressortir rapidement pour s'entraîner à battre en retraite avant la fatidique éjaculation. Si le novice sent qu'il est trop excité, il doit cesser immédiatement ses pénétrations et retirer son Pic de Jade de façon à ne rester engagé dans la Porte de Jade que de deux à trois centimètres environ. Il attendra d'avoir retrouvé son calme, puis il recommencera à porter ses coups ».

— « Pic de jade » et « porte de jade », c'est joli.

— « Il doit porter doucement et avec lenteur une pre-

mière série de coups, puis deux, puis trois. Et s'arrêter un moment pour reprendre son calme. S'il veut combler sa partenaire, il se montrera doux et tendre afin qu'elle atteigne rapidement l'orgasme. Si le novice sent qu'il est sur le point de ne plus se maîtriser, il doit procéder au *blocage* qui a pour but d'empêcher le Fleuve jaune ou le Précieux Trésor de couler. Wou-hien propose une méthode basée sur le contrôle du souffle. À l'homme impatient, notre maître donne plus de vingt jours pour l'apprendre. Un homme moins impétueux apprendra en dix jours. L'avantage de cette méthode, assure le maître, est sa facilité d'utilisation. Par exemple, tandis qu'il porte une série de trois coups superficiels un coup profond, l'homme peut fermer les yeux et la bouche et respirer profondément par le nez, sans forcer, de façon à ne pas haleter. Dès le premier signe lui donnant à penser qu'il est sur le point de ne plus se contrôler, il se soulève d'un mouvement rapide et retire son Pic de Jade de deux à deux centimètres et demi et demeure dans cette position sans bouger. Il respire ensuite profondément en élevant le diaphragme en même temps qu'il contracte le bas-ventre. Si, tandis qu'il respire ainsi, il fixe ses pensées sur l'importance qu'il y a à conserver le king — le sperme — et sur la nécessité de ne pas le gaspiller inconsidérément, il retrouvera vite son calme et pourra reprendre ses coups, après cette pause. Un point important et qu'il ne doit pas oublier est qu'il lui faut battre en retraite au moment précis où son excitation grandit. S'il se retire alors que son désir est déjà profondément embrasé et qu'il essaie de faire rebrousser chemin à son king, celui-ci ne retournera pas en arrière.

L'homme qui applique cette méthode pourra contrôler son éjaculation sans en éprouver de désagrément, et son Pic de Jade ne perdra rien de sa fermeté. Il peut ainsi éco-

nomiser son énergie. Il en retirera une remarquable sérénité. Il ne doit pas émettre son king avant d'avoir porté cinq mille coups. En poursuivant de la sorte, il pourrait continuer presque indéfiniment et contenter sans difficultés dix femmes dans la même nuit. »

— Quoi ? Pas question ! Tu me contenteras moi seule dix fois dans la même nuit. Chiche ? dit-elle en riant.

— Évidemment, tu sais bien qu'il n'y a qu'une seule vraie femme au monde : toi.

— Sans blagues, c'est quoi l'idée ? Pourquoi ce genre de pratique ?

— La maîtrise de l'énergie sexuelle. Plutôt que de se consumer par d'elle, on peut se régénérer. Attends, je cite Sou-Nu...

— « Tout nu » ?

— Effectivement, il a un nom prédestiné. « Si un homme se livre à l'acte sexuel sans perdre de semence, il fortifiera son corps. S'il le fait deux fois, son ouïe sera fine et sa vue perçante. S'il le fait trois fois, il jouira de la paix de l'âme. Cinq fois et son cœur et la circulation de son sang seront améliorés. Six fois et ses reins deviendront robustes. Sept fois, ses fesses et ses cuisses gagneront en puissance. Huit fois, son corps deviendra lisse. Neuf fois, il atteindra la longévité. Dix fois, il sera comme un immortel ».

— Woah, en effet. L'homme seulement ? Et la femme ?

— Je ne sais pas, je n'ai rien lu encore sur les bienfaits chez la femme. Tu me raconteras, on va pratiquer. J'ai lu quelque part que l'exercice opère également un « nettoyage du cerveau ».

— Ah ça, c'est souvent nécessaire. Surtout chez l'homme.

— Je t'en foudrais! dit-il en l'attrapant et en la faisant rouler sur le canapé où il délivre ce qu'il vient de promettre sans aucune maîtrise de l'éjaculation.

Dans les mois qui suivent, ils pratiquent assidûment. Faire l'amour ainsi enflamme leur libido et ils copulent tous les jours, parfois plusieurs fois dans la journée. Leur carnet de rendez-vous accuse plus de plages libres, désormais. Ils doivent se faire violence, certains jours, pour s'obliger à travailler afin de pouvoir boucler la fin du mois financièrement.

Dès les premières séances, elle découvre des sensations aussi subtiles que nouvelles qu'elle décrit dans son cahier, ainsi que des visions qui sont de plus en plus nettes. Le tantrisme semble renforcer cette faculté chez elle. Quand elle les lui a mentionnées en demandant à Androz quelle pouvait être leur signification, il a répondu :

— Je ne sais pas, mais note-les. Tu en feras sûrement quelque chose un jour.

Elle note à l'attention de son amant en veillant à ne pas interpréter. Elle cherchera les éventuelles significations plus tard, il lui semble important de n'apporter aucune analyse pour l'instant, d'une part pour éviter les interprétations hâtives et d'autre part, parce qu'elle n'en a pas les outils d'analyse.

26 mars

Le deuxième câlin de notre anthologie depuis le début de notre initiation. J'ai la vision très nette de deux fontaines.

Elle les esquisse sur la page suivante.

27 mars

Chariot et cheval

Je vois un chariot avec un cheval qui me fait penser à la carte du Tarot. Le chariot est couleur terre, sombre, il a des bas-reliefs ou des armoiries (?) Il me vient le mot « triomphe ».

28 mars

La coupe du Graal. Je la vois en céramique bleue. Elle contient l'eau de Jouvence que je dois boire pour t'en abreuver. Elle apportera la guérison.

L'arbre de vie. Il est vert très foncé, je le vois très sombre, comme au travers d'un filtre gris. Son feuillage est dense, il me fait penser à une branche de brocoli. C'est une étrange beauté qu'il s'agit d'examiner de près pour la voir, sinon il a l'air un peu ridicule. (Un brocoli, tu parles !) La connaissance est à l'intérieur de ce feuillage très dense. Il ne m'est pas permis d'y entrer pour l'instant, je ne fais que le voir.

La Déesse Noire. Je vois tout d'abord une gerbe de fleurs, puis la silhouette d'une femme en noir dans une robe de satin brillant qui s'étale en traîne à ses pieds. Sa peau est cuivrée, presque orange. Elle a des cheveux très noirs, elle est porteuse d'un message, sa présence a une signification, mais je ne vois pas laquelle. Je vois à une ou deux reprises et furtivement une tête d'aigle pendant que tu maîtrises ta respiration et juste avant que mon orgasme n'arrive.

29 mars

Le Hibou Grand Duc de Merlin. Juste cela : je vois nettement un hibou Grand Duc et je sais que c'est celui de Merlin. Comment je sais cela, je n'en ai aucune idée.

30 mars

Pharaon. Je vois une tête de pharaon et une pyramide. Je vois souvent des pyramides. Il a une coiffe comme Tout Ankh Amon et il a tes yeux.

Androz a trouvé d'autres exemples de pratiques tantriques et il a voulu explorer celle de « la vénération du yoni ». Le yoni, a-t-il expliqué, c'est le sexe féminin. Cette séance consiste à se mettre en position du lotus, face à face, nus. Il contemple son yoni sans ciller pendant le plus longtemps possible, elle le regarde le regarder. Il a tamisé l'ambiance dans la chambre, allumé des bougies et des bâtons d'encens. Elle a pris une longue douche et s'est huilé le corps.

Il passe l'enregistrement d'un initié connu récitant « le cantique des cantiques » sur une musique indienne. L'homme a une voix chaude, envoûtante, le texte est magnifique :

« Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! — Tes caresses sont plus douces que le vin, quand elles se mêlent à l'odeur de tes parfums exquis. Nos transports et nos joies sont pour toi seul. Mieux valent tes caresses que le vin ! Qu'on a raison de t'aimer ! — Je suis noire, mais je suis belle, fille de Jérusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon. Ne me dédaignez pas parce que je suis un peu noire : c'est que le soleil m'a brûlée. [...] — Que ton amour est charmant, ma sœur fiancée ! Que tes caresses sont douces ! Elles valent mieux que le vin, et l'odeur de tes parfums vaut mieux que tous les baumes. Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée ; le miel

et le lait se cachent sous ta langue, et l'odeur de tes vêtements est comme l'odeur du Liban.»

Pendant qu'il contemple son intimité offerte, elle doit soutenir son regard. L'expérience dure huit minutes et est à la limite du supportable. Ce voyeurisme sensuel la trouble. Elle est à la fois horriblement gênée par l'impudeur de l'exercice et en transe. Son regard, qu'il arrive à maintenir fixe, chauffe sa Porte de Jade au bout de quelques secondes. Il la caresse littéralement des yeux. Elle ressent un fort désir sans aucune manifestation physique et, toujours les yeux ouverts, son esprit part en voyage.

Ils terminent la séance dans une étreinte sensuelle, transgressant la consigne qui est de ne pas consommer après cette séance, Androz allant jusqu'à laisser couler son Précieux Trésor dans un rôle concupiscent.

31 mars

Séance « cantique des cantiques ». Multiples visions qui se succèdent.

Le vin des noces de Cana

Je vois seulement le haut d'une amphore avec deux anses.

Scènes de la vie quotidienne en Égypte.

Je vois un scribe égyptien, il a la peau noire et une tiare blanche sur la tête. Je vois des esclaves, des gens qui font des dessins et des hiéroglyphes sur les murs d'un temple. En débarquant ainsi au milieu d'une scène de la vie quotidienne, je crois que j'ai accès aux mémoires akashiques.

Scarabée

Je te regarde et un autre regard s'interpose. Quelque chose ou quelqu'un apparaît (?) La vision n'est pas claire, fugitive, elle disparaît.

Marie

*Je vois une silhouette très lointaine, très petite, dans l'ombre.
C'est Marie, mère de Jésus. C'est comme un message qu'elle
va intervenir prochainement.*

Fleur

*Je vois très clairement une fleur : mélange d'edelweiss, de
jonquille avec quelque chose de la noblesse d'une orchidée.
Ça semble important, la vision est insistante.*

2 avril

*Alors que tu caresses de ta langue ma Grotte du Tigre Blanc,
la jouissance m'amène au bord de la perte de conscience, je
vois la lumière blanche et une fleur de lotus.*

Cette nouvelle sexualité les transforme. Il lui semble qu'elle s'installe mieux à l'intérieur d'elle-même et lui s'épanouit. Après un orgasme où il n'a pas éjaculé, ils constatent tous deux effectivement un meilleur mental. Des idées claires, limpides, centrées. Une meilleure créativité, aussi, qui les dynamise dans leur travail.

Androz approfondit ses connaissances et partage ses aspirations les plus intimes avec Renée qui se sent alors dépositaire d'un bien précieux. Elle est de plus en plus admirative. Une telle vénération gave l'ego d'Androz, stimule sa libido et l'inspire dans la création d'un enseignement. Il lui dit qu'elle est sa muse, elle répond que ça l'amuse.

Un soir, dans un moment un tendre, il susurre :

— Tu crois qu'on s'aime ?

Elle entend : « tu crois qu'on sème ? » Elle le regarde tendrement et répond :

— On devrait semer tout ce qu'on s'aime.

Il met deux secondes pour saisir le jeu de mots.

— Oh, joli ! Tu as raison, ces bénédictions que nous recevons, nous devons les transmettre, c'est égoïste de garder cela rien que pour nous. Ça fait un moment que l'idée mijote en moi, je veux ouvrir une école de tantrisme avec toi.

— Tu laisserais tomber l'enseignement du massage et les stages ?

— Non, mais je peux déléguer certains cours. J'ai besoin d'avancer, moi aussi, je n'ai pas envie de m'enfermer dans une routine.

Quand Renée l'annonce à Claude, elle a beau choisir ses mots, Claude fait la grimace, surtout quand il apprend ce qu'est le tantrisme.

— C'est un bordel, que tu vas ouvrir !

— Mais non, rien à voir. Pas question de pratiquer dans l'école, bien sûr, sinon, impossible que ça ne dégénère pas. On ne fait qu'enseigner, et la pratique, chacun la fait où il veut quand il veut, mais dans son intimité. Et puis, je ne vais pas enseigner, moi, c'est Maurice qui donnera les cours. Il a besoin de moi surtout pour la gestion administrative, il ne peut pas tout faire tout seul.

Quand elle parle de lui avec Claude, elle fait bien attention de l'appeler « Maurice » et non Androz ; le fossé entre leurs mondes est assez grand pour ne pas y ajouter l'incompréhensible changement de nom pour des raisons vibratoires. Renée fait comprendre à Claude qu'elle avan-

cera avec ou sans son approbation, et ils finissent par ne plus parler de cela, comme de tout le reste.

Elle vient de passer tout un samedi avec Androz à travailler sur la structure de l'école et le contenu des cours. Il a trouvé un nom, la *Tantrika Academy*. La première fois qu'il l'a prononcé, Renée a entendu « tante Rika » et un chapelet de gags idiots leur a fait passer un bon moment. Mais aujourd'hui, ils ont travaillé sérieusement et sans se laisser distraire. Le projet leur tient à cœur, ils se sentent investis d'une mission et veulent lui faire honneur.

Androz sait faire passer le message. Il veut traiter le sujet avec une volonté d'élévation spirituelle. Le tantrisme est une science très ancienne qui n'a rien à voir avec la pornographie du XX^e siècle, c'est le premier point qu'ils stipulent clairement dans la charte. L'enseignement traite surtout de l'énergie sexuelle dans le corps, dans le psychique. Il y a tout au plus quelques exercices de yoga, de respiration, des méditations, et c'est tout pour le côté pratique. C'est surtout un espace pour l'évolution personnelle.

Quand elle rentre à la maison en fin d'après-midi, elle trouve Claude abruti devant la télé avec les enfants, alors qu'il fait une journée splendide. Ils regardent un film stupide. C'est à peine s'ils la saluent, car elle dérange à un moment crucial de la niaiserie sur l'écran. Elle ramasse la vaisselle qui traîne et se réfugie dans la cuisine. C'est là que frappe le tsunami. Un étau vient serrer son plexus et ses larmes silencieuses se mélangent à l'eau de vaisselle. Elle termine et annonce dans l'indifférence générale qu'elle va prendre un bain dans lequel elle laisse libre-

ment couler ce chagrin dont elle sait déjà de quoi il est fait.

Impossible de continuer ainsi, elle s'abîme. Le mensonge la ronge, ce n'est pas elle. Ce n'est plus elle non plus, cette mère conventionnelle et formatée. Qui sont ces gens dans le salon pour qui elle joue ce rôle ? Est-ce vraiment ce qu'elle veut pour ses enfants ?

Elle sait ce qui lui reste à faire. Elle le sait depuis le fameux sms envoyé à Androz en Tunisie, il est temps de couper cette tranche de vie.

Dès lors, elle met le moteur en route sans penser aux conséquences. Si elle y pense, il est fort probable qu'elle recule une fois de plus. Et puis la fin de son mariage annonce la fin de l'idylle clandestine. Son amant caché va pouvoir être son amoureux au grand jour. Pas tout de suite, mais l'idée lui fait du bien.

— Amour, je divorce.

— Quoi ?

Comment, « quoi » ? Sa surprise la surprend. Androz a furtivement l'air embêté. Il l'est. Il s'accommode parfaitement de cette situation où son égoïsme trouve son aise. Il ne le lui a pas avoué, mais depuis le début de leur relation, il a eu deux aventures. C'était au début. Deux élèves qui, une fois de plus, le buvaient des yeux. Il n'a pas résisté, car elles ne signifiaient rien et il s'estime libre. Comme beaucoup d'hommes, il accepte le jeu de l'amour pour obtenir le sexe tandis qu'elle, comme la plupart des femmes, accepte le jeu du sexe pour obtenir l'amour. Depuis que leur sexualité est tantrique, il reconnaît que le sexe pour le sexe ne le tente plus, mais enfin il n'avait pas

du tout pensé à aller plus loin avec Renée. Ça l'arrange bien qu'elle ne soit pas plus disponible.

Il réagit très vite et feint d'avoir mal entendu pour effacer l'impression de sa surprise. Renée a parfaitement capté la réalité, mais elle en fait le déni instantané. Elle répète d'une voix plus ferme :

— Je divorce, je n'en peux plus. C'est trop dur. C'est lourd, à la maison, c'est moche, ce mensonge.

Il lance un regard très doux des yeux aigues-marines qui fait refluer l'angoisse de Renée quand elle a cru qu'il n'était pas content qu'elle divorce.

— Amour, tu es sûre ? Tu as pensé aux enfants ?

— Oui, je ne pense qu'à eux. Je me mets à leur place et je nous projette dans quelques années. Si je reste, je me fane. Je deviens acariâtre, frustrée, rongée de culpabilité. Je ne veux pas être cet exemple pour eux. J'ai cru qu'ils avaient besoin de stabilité, de sécurité. Un père, une mère, un foyer. La télé au milieu pour nous faire croire à la communion. L'illusion de la perfection. Je suis en train de comprendre que ce que je veux pour eux, c'est du vrai. Je ne sais pas encore comment faire, je suis programmée autrement, mais j'apprendrai. Ce carcan m'est devenu insupportable et j'ai déjà commencé à m'en débarrasser. J'ai peur à l'idée de vivre sans, je ne sais pas si ça va aller, je sais juste que je suis en train de perdre mon essentiel et cette impulsion vient du plus profond de moi. Je suis en danger, je suis en train de me perdre.

Androz lui parle et elle répond, mais elle est absente de la discussion. Il peut dire ce qu'il veut — il lui semble bien, d'ailleurs, qu'il cherche à l'en dissuader, mais elle n'enregistre pas — sa décision est prise. Alors il se tait, il

la regarde, épaté par son courage. Jour après jour, mine de rien, elle lui grignote le cœur. Encore un peu, et il ne pourra plus se passer d'elle, il devient accro. Elle vit tout ce qu'il n'ose pas.

La suite c'est l'enfer. Claude le prend très mal, les enfants sont malheureux et Renée est submergée de culpabilité. Le divorce n'était pas prévu, dans sa tête, elle avait épousé Claude « jusqu'à ce que la mort les sépare ». Avec la belle robe blanche, les invités, les familles réjouies. Le conte de fée. Pourquoi n'a-t-il pas duré ? À quel moment s'est-il arrêté ? C'est elle, la coupable, avec son foutu sms ? Et puis d'abord, depuis quand il avait une maîtresse, Claude ? Et pourquoi ? Quand est-il sorti de leur union, et sans prévenir non plus ? Elle était toujours Renée, il était toujours Claude. C'est peut-être ça. Elle a peut-être considéré que l'autre était acquis. Elle aimait ça, au début, cette sécurité qui aujourd'hui l'horripile. Mais pourquoi ne lui a-t-on pas dit que la vie, ce n'était pas un long fleuve tranquille ? Que le mari, c'est un boulet quand il a fini d'être l'amant merveilleux, que les enfants, c'est une foutue galère en plus d'être un grand bonheur. « Mais pourquoi n'ai-je pas voulu le voir ? » Parce que finalement, elle l'admet, si elle n'avait pas mis la tête dans le sable, elle aurait vu les signes, car ils étaient clairs.

Ce qu'elle ne voit toujours pas, c'est qu'elle ne se pose pas encore les bonnes questions.

Pour l'heure, elle aux prises avec un divorce qui ne se passe pas bien. Ce n'est jamais à l'« amiable » un divorce, puisque justement, on ne s'aime plus.

Dans le processus, ils nient leurs relations extraconjugales respectives en soutenant leurs regards. Elle trouve que ça n'a rien à voir avec la fin de leur histoire ; au

contraire, c'est parce que Renée et Claude, c'était fini, qu'il y a pu y avoir d'autres partenaires. Ce n'est pas la peine d'amener maîtresse et amant sur ce ring. Après quelques échanges amers et vengeurs, ils ont remis le partage des biens aux mains des avocats. Les juges trancheront.

Claude a pris trois valises d'affaires personnelles et s'est installé chez sa secrétaire. Les enfants sont malheureux, Renée se démène pour amortir le choc. Elle répète sans cesse que ce n'est pas de leur faute, ce sont leurs histoires d'adultes imparfaits. Elle souffre qu'ils souffrent. Échec lamentable qui la déprime.

Elle décide d'en tirer une magistrale leçon : plus jamais, elle ne laissera pourrir une situation au point d'en arriver là. Plus jamais.

Elle ignore que la vraie leçon, c'est de ne jamais dire « jamais ».

Elle a officialisé sa relation avec Androz auprès des enfants qui ont accueilli la nouvelle sans surprise — les deux grands s'en doutaient — et avec une relative indifférence. Désormais, elle ne se sent plus coupable de le rejoindre et sa peine s'en trouve allégée. Son bel amant est un baume merveilleux sur sa brûlure. Avec lui, elle respire, elle revit ; grâce à lui, elle garde espoir, et grâce à cet immense amour, elle tient le coup. D'un accord tacite, ils ne parlent pas de la procédure judiciaire pour garder leur belle histoire intacte.

Elle redouble d'énergie dans son travail, elle fait en sorte que tout soit parfait. Elle n'a jamais aussi bien travaillé. Ses consultations, miraculeusement, remplissent

les heures nécessaires pour remplir sa caisse, son bureau est toujours impeccable, son secrétariat et sa comptabilité sont à jour. À la maison, elle n'a jamais été aussi organisée. Elle trouve là l'ancrage dont elle a besoin pour faire face à la procédure judiciaire et aux enfants qui requièrent une énergie considérable. Elle a l'impression qu'ils lui font payer le divorce. Ils l'épuisent. Guillaume a maintenant treize ans, sa voix qui mue l'embarrasse et il se renferme. Fanny vient d'avoir douze ans et entre en mode contestation. Avec ses dix ans, Charly, est celui qui semble le mieux tirer son épingle du jeu. Il a commencé le judo il y a un an et depuis la séparation, il en a fait une passion. Il va bien psychologiquement, mais ce sont les incessants trajets pour l'amener aux entraînements qui fatiguent Renée. Et puis elle se demande si le bien-être apparent de son cadet n'est pas une bombe à retardement à surveiller.

Elle est seule face à leur crise, Claude jouant les absents quand il ne sabote pas son autorité et les enfants profitent de la brèche. Alors que Claude vit sa nouvelle relation au grand jour, Renée n'a toujours pas présenté Androz aux enfants. Il ne l'aide pas. Il prétend ne pas vouloir s'impliquer dans une famille qui ne lui appartient pas. Elle sent bien que ses enfants ne l'intéressent pas, elle met cela sur le compte de blessures encore vives. Un jour, il a suggéré que c'était trop douloureux d'être père pour d'autres enfants que le sien qui lui manque terriblement. Elle comprend, elle respecte. Il ne ment pas quand il dit cela, mais il n'est pas complètement sincère. Il n'a pas de place au quotidien pour être dérangé par des enfants. Il les aime bien, mais de loin, que ce soient le sien, ceux de Renée ou tous les autres enfants au monde.

Si ses enfants sont en crise, Renée aussi. Elle vit mal leur

transformation. Hier encore, ils étaient joufflus et tendres, elle était le centre de leur vie, aujourd'hui, elle est la cause de tous leurs problèmes et cette culpabilité lui pèse, elle qui voudrait plutôt soulever les montagnes pour eux.

Ce soir, elle a rendez-vous avec Kalinda qu'elle n'a pas vue depuis longtemps. Elle a besoin de parler à une amie et Kalinda est toujours d'une disponibilité souveraine.

— Je dois jongler entre la culpabilité d'avoir pourri la vie à mes enfants et une fermeté de mère à la hauteur pour canaliser leurs débordements d'adolescents. Pas facile. Comment je garde le cap ? Je n'en sais rien. Pas sûr que je le garde, d'ailleurs, j'ai l'impression de faire tout faux. Ils m'usent. Guillaume devient autiste et menteur. Il paraît être dans les rails, il rentre à l'heure, obéit aux consignes et j'apprends par la bande qu'il accumule connerie sur connerie. L'autre jour, il a été puni parce qu'il fume à l'école. Avec Fanny, c'est la guerre toute la journée. Quoi que je lui demande, elle le conteste. C'est d'un pénible, de devoir tout expliquer, justifier. Elle m'en veut, c'est flagrant, j'ai beau lui parler, lui expliquer. Je suis à deux doigts de lui balancer que le méchant, c'est Claude avec sa pétasse.

— Non, ne fais pas ça !

— Évidemment non, ce serait bas. Mais c'est tentant, tu sais, parce qu'en plus, les enfants ne l'aiment pas. D'après ce qu'ils racontent, j'ai l'impression qu'elle est en compétition avec moi pour obtenir leurs bonnes grâces. Elle veut jouer la belle-mère idéale. Bref, je n'arrive pas à faire sortir Fanny du jugement, il lui faut à tout prix un responsable à qui en vouloir. J'essaye de lui expliquer qu'il n'y a pas

un méchant et un gentil, que c'est la vie. Et puis merde, après tout, Claude est aussi responsable que moi de notre débâcle conjugale. Pas une seconde je l'ai vu chercher à arranger les choses. Il est allé voir ailleurs sans chercher à sauvegarder notre histoire. Quand il a compris que j'étais décidée à divorcer, il a commencé à faire chier et depuis, c'est la bagarre pour la séparation des biens. Une horreur. Il compte tout, à l'entendre, c'est lui le propriétaire de tout, y compris de moi et des enfants. Toutes ces années à m'occuper des enfants et du ménage, pour lui, c'est « rester à la maison à rien faire pendant que *lui* travaille ». Ça l'arrange bien que ce soit moi la méchante qui demande le divorce. Il ne l'aurait jamais fait, lui.

— Mais non, tu n'es pas la méchante.

Elle fond en larmes.

— Pleure pas, pourquoi tu pleures ? demande tendrement son amie.

— Parce que je n'arrive pas à ne pas me sentir coupable. Si je n'avais pas envoyé ce foutu sms, on n'en serait pas là.

— Tais-toi ! Je t'interdis de dire cela. Rien n'arrive par hasard. Si votre relation avait été jolie, vivante, jamais tu ne te serais intéressée à quelqu'un d'autre. Pourquoi est-ce que tu as eu besoin de faire une formation ? Parce que tu n'étais pas heureuse. L'argent ne fait pas le bonheur, la preuve. Tôt ou tard, tu serais partie. La question est de savoir si tu as essayé de partager tout cela avec Claude.

— Mais oui ! Il a tout rejeté en bloc dès le départ en qualifiant mes lectures de « psychédéliques ». Je me suis dit qu'on pouvait très bien avoir des goûts différents dans le respect de l'autre. Bon, aujourd'hui, c'est cuit. Je ne l'aime plus Claude, que veux-tu, et lui non plus. Ce que j'aime-

rais maintenant, c'est arriver à convaincre mes enfants, mais surtout moi-même, que je ne suis pas une méchante et que le divorce n'est pas « mal ». C'est tout. Il faut faire avec.

Elle soupire, submergée par ses émotions.

— Comment se fait-il que l'amour avec Androz, le bel amour, provoque autant de remous ? poursuit-elle. Pourquoi est-ce difficile ? Pourquoi est-ce que je me sens si coupable de vouloir vivre mieux ?

Pendant les semaines qui suivent, elle appelle souvent son amie pour vider son sac. Elle a peur de retomber dans la dépression. Kalinda a toujours de très bons conseils, parfois même des coups de pied aux fesses pour la faire avancer dans le bon sens. Renée vit douloureusement cette épreuve, c'est tout son monde qui s'écroule et ses valeurs avec. Elle avait une haute idée du mariage et de l'engagement, l'adultère était une faute grave et elle pense qu'elle aurait dû être capable de sauver leur couple. Kalinda lui fait remarquer qu'il faut être deux pour sauver un couple. Claude avait sa part à accomplir, et manifestement, il ne le voulait pas.

Un soir, Renée se rappelle une réflexion du docteur Denny qui avait déclaré que le mariage était une entreprise à gérer. Elle se revoit, ébahie devant ce qu'elle pensait être une boutade. « Je suis sérieux » avait précisé le thérapeute. Elle en était encore au prince charmant et elle pensait qu'avec beaucoup d'enfants, on allait vivre heureux longtemps. Désormais, pour survivre, elle doit remplacer le romantisme par le cynisme, et elle n'aime pas ça du tout. Elle vit le pire moment de sa vie sans voir encore qu'il lui enseigne entre autres le lâcher prise.

Androz, pour sa part, reste sur la réserve. Le divorce de Renée lui fait revivre le sien et il est mal à l'aise. Il est cependant gentil et patient, il écoute et attend que ça passe. Il se doute bien qu'ensuite, leur relation va changer. Il sait qu'il n'a pas envie de la perdre, mais il n'est pas très sûr de vouloir l'épouser, par exemple. Il remet ces réflexions à plus tard, « quand les émotions se seront calmées », se dit-il. « Le temps arrange souvent les choses ».

Au bout de dix-huit mois, le divorce est enfin prononcé. Les avocats se sont mis d'accord, les biens sont partagés, les droits de visite instaurés et les drames sont éteints. Alors Renée et Claude trouvent un *modus vivendi* dans la tempérance, les enfants allant d'un foyer à l'autre à leur convenance sur une base de garde partagée élargie. Renée ne veut pas priver ses enfants de leur père et elle compte bien sur la nouvelle configuration pour obliger celui-ci à voir mieux et un peu plus souvent ses enfants. Il a acheté un gigantesque appartement en plein centre-ville et emménagé avec sa secrétaire.

Quant à Renée, elle a apprécié plus de plages de solitude pour se reconstruire après tous ces tourments pendant quelques mois, puis elle et Androz, dans l'harmonie enfin retrouvée, ont parlé de l'avenir de leur couple. Ils sont heureux, ils s'aiment, plus rien ne les entrave. Ils ont trouvé une petite maison qui leur va bien, une occasion qui s'est présentée avec un naturel surprenant. Ils l'ont achetée ensemble et ont emménagé au printemps. Les enfants ont suivi avec enthousiasme malgré l'absence de piscine, car les chambres sont plus jolies et plus grandes qu'avant.

La vente de la maison de Renée et Claude, dont ils étaient restés propriétaires conjoints, avait été prévue dans le jugement de divorce, tout s'est passé au mieux. Renée peut enfin vivre la vie dont elle rêve et être la mère qu'elle a envie d'être. Androz a finalement succombé à la douce musique de l'amour avec cette femme qui le comble comme aucune ne l'a encore jamais comblé. Peut-être que le fait de dépasser la quarantaine lui fait prendre conscience que son charme n'opérera pas toujours, et l'idée de finir seul ne le réjouit pas. Mais comme d'habitude, tout cela n'a pas vraiment atteint son raisonnement conscient et comme il est comblé sexuellement, il se considère un homme heureux.

La *Tantrika Academy* existe maintenant depuis plusieurs mois et prend son essor. Une trentaine de disciples se réunissent deux fois par mois. Androz est un gourou lumineux, il a vraiment trouvé sa voie. Renée aime la place de reine qu'il lui fait à ses côtés. Elle apprend beaucoup de lui, il soulève pour elle le voile de certains mystères ésotériques, et son âme, affamée depuis longtemps, se nourrit de cette manne bienfaisante. Plus qu'un apprentissage, c'est un réveil de mémoire. C'est un savoir qui sommeillait en elle qui revient à la conscience. Quand ils étudient l'Égypte ancienne et les mystères d'Isis, elle fait des rêves pénétrants qu'elle lui raconte au réveil et qu'il interprète.

Androz enseigne la théorie et favorise l'étude de textes, pendant que Renée anime des cours de respiration et des postures de yoga, ainsi que les séances de méditation. Elle aime particulièrement cela. Les élèves sont installés dans une position confortable, certains sont assis en tailleur, d'autres allongés. Des couvertures sont à disposition, il est primordial de ne pas être incommodé par quel inconfort que ce soit. Elle est adossée au mur, assise sur des coussins. Elle ferme les yeux et guide une relaxation corporelle. Sa voix se pose naturellement sur le fond de sa gorge dans un registre plus bas que d'habitude. Ça lui donne une sonorité à la fois sensuelle et inspirée.

— La détente remonte le long de vos jambes. Visualisez un flux de couleur or qui envahit toutes vos cellules. Lais-

sez ce flux remplir vos cuisses, vos hanches, votre ventre. Maintenant, le flux de couleur or envahit votre ventre jusqu'au diaphragme. Visualisez que chaque parcelle de votre ventre est remplie de cette couleur or...

Quand elle a guidé la relaxation dans tout le corps, elle lâche le mental et accueille les images. Alors quelque chose ou quelqu'un dicte ses paroles. Elle décrit ce qu'elle voit et le propose sans filtre. C'est, à l'occasion, une colonne de lumière qui vient du centre du cosmos, passe par le cœur et va s'ancrer au centre de la Terre. Ou elle voit un paysage idéal, une cascade, et un animal totem ou une entité qui vient délivrer un message de sérénité. Elle s'amuse comme un enfant à laisser venir ce qui vient. La première fois, elle était sûre que les gens allaient se moquer d'elle, mais pas du tout. Au contraire, ils témoignent :

— Incroyable ! Je ne suis jamais allé aussi profondément dans la relaxation ! Merci, dit un premier.

— L'animal-totem, chez moi, c'était un cerf et il m'a donné des éléments de réponse à une problématique que je n'arrive pas à résoudre depuis des semaines. C'est génial ! dit le suivant.

— J'ai dormi comme une masse, avoue le troisième.

Androz a participé deux fois, et deux fois il a dormi et ronflé. Depuis, il quitte la salle au moment de la relaxation, prétextant du travail à faire et laissant les élèves « en de bonnes mains ». Renée est à la fois flattée d'avoir un bout d'enseignement à elle seule et triste qu'il ne pratique pas cet exercice qui procure tellement de bienfaits.

— On s'en fiche que tu ronfles. Tu ne ronfles pas fort.

— Je ne veux pas déranger le groupe.

— Mais justement, la maîtrise, c'est de ne pas se laisser déranger par les bruits extérieurs. Je guide cela aussi.

— Oui, je sais, Amour, mais c'est moche que je dorme, moi, l'enseignant.

— Non, je ne crois pas. Ça leur montre que tu n'es pas parfait et que toi aussi, tu évolues sur ton chemin.

Androz ne trouve rien à rétorquer, elle a raison, une fois de plus et ça l'agace. Pour autant, il ne veut pas changer d'avis, alors il promet qu'il reviendra un jour, mais pour l'instant, il prétend avoir besoin de cette plage de temps pour avancer. Elle l'énerve quand elle titille son orgueil.

Au fil des lectures sur le tantra, Renée a découvert un rituel où les amants doivent entièrement s'épiler. Elle en parle à Androz qui semble intéressé à le pratiquer.

Ce soir, elle a décidé de le surprendre, elle a rasé son pubis de près. Le contact de sa peau lisse sur son sous-vêtement est différent et ça l'excite beaucoup. Elle a préparé un joli repas et ouvert une bonne bouteille. Ils ont fini de manger et ils sont tous les deux détendus. C'est elle qui se fait câline. Elle est sensuelle, lascive, un peu éméchée, et il se laisse très vite séduire. Il passe la main sous ses habits et lui ôte le haut avec sa dextérité habituelle. Il laisse parler ses mains qui partent à la recherche de ses rondeurs et s'arrêtent sur les pics amoureux. Elle gémit longuement et encourage la caresse de ses seins en les offrant à sa bouche pour retarder le moment d'être totalement nue. Elle le déshabille et libère son Pic de Jade qu'elle goûte avec gourmandise. Il se laisse faire avec beaucoup de bonne grâce. Elle veut retarder la surprise le plus longtemps possible. Quand elle voit qu'il n'en peut plus, elle

l'autorise à glisser sa main dans sa culotte et, à sa grande surprise, il retire sa main et débande immédiatement.

— Quoi, Amour, qu'est-ce qu'il y a ?

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Mais quoi, ça ne te plaît pas ? C'est doux. Vas-y.

Il se recule en dissimulant mal une peur de néophyte.

— On en a parlé, je voulais te faire la surprise...

Il retrouve son sang-froid et tire lentement le drap sur sa nudité.

— Écoute, ce n'est pas ainsi que ça se passe. Tu ne peux pas décider toute seule d'un rituel, ce sont des décisions que nous devons prendre à deux. J'aimerais bien être averti quand il s'agit de déflorer une nouveauté.

Il se retourne, éteint la lumière et s'endort sans plus un mot. Elle n'en revient pas. Pas une seconde elle n'avait imaginé que c'était une première pour lui, elle pensait qu'il était totalement à l'aise sur le sujet, qu'il était un peu plus affranchi que cela.

En fait, il ne dort pas, il est mortifié. Par sa peur, et par sa réaction qui révèle sa peur. Il a improvisé une bonne raison d'être choqué, mais il est conscient que Renée ne se laisse pas duper. Il est vexé, aussi, qu'elle ait pris ce genre d'initiative sans lui en parler. Il est bien obligé de reconnaître qu'il est un peu inhibé sur tout ce qui n'est pas conventionnel. Pourtant, il ne demande que cela, dépasser ses inhibitions, mais il aimerait bien que ça vienne de lui. Il est blessé dans son orgueil de mâle, de coach. Zut, d'habitude, c'est lui qui initie les changements, qu'est-ce qui lui a pris de prendre les devants ? Il sait qu'il est de mauvaise foi et qu'il faudrait qu'il s'excuse, mais son

ego renâcle. L'épisode refroidit Androz pendant plusieurs jours au terme desquels il finit tout de même par provoquer une discussion de fond.

— Il y a une puissance rare dans le yoni en règle générale. Quand il est révélé dans toute sa nature, cette puissance est décuplée. Tu ne pouvais pas savoir, mais c'est la raison pour laquelle j'ai été à ce point bouleversé. Il y a des textes népalais qui révèlent qu'il faudrait même une préparation avec un initié — une initiée, dans mon cas — pour effectuer ce rituel. Tu as la puissance de la déesse innée de par ta condition de femme, et chez toi, c'est plus fort que la moyenne, c'est pourquoi tu n'as eu aucun problème avec l'idée de me le présenter ainsi. De mon côté, je n'étais pas prêt, pardon, j'ai mal réagi. J'aurais dû avoir la maîtrise nécessaire pour te l'expliquer sur le moment. Tu n'as rien fait de mal, je te rassure. Tu es innocente et c'est ce que j'aime en toi. Tu es un diamant brut. Ma mission, c'est de faire de toi une gemme aux facettes qui resplendissent. J'ai besoin, moi aussi, d'évoluer sur ma route. Nous allons continuer ensemble, mais je pense que pour cela, c'est indispensable qu'on se marie. Tu comprends ? Nous devons sacréaliser notre union avant de pouvoir poursuivre. Ces derniers jours, si j'étais silencieux, c'est parce que j'ai effectué mon premier devoir d'initié tantrika, celui de créer un rituel d'union sacrée. Je l'ai écrit et nous allons enseigner à nos élèves le rituel du mariage tantrique en les invitant au nôtre. Ce sera à la pleine Lune du Lion.

Ainsi Androz vient de lui faire une curieuse « affirmation de mariage » à laquelle elle n'a rien eu à répondre. Ce non-conformisme lui convient. Leur alliance est évidente,

qu'il ne mette pas un genou à terre pour lui demander sa main, au fond, lui plaît bien.

Le mariage aura donc lieu l'été prochain selon le rite tantrique élaboré par Androz. Renée, heureuse, veut mieux s'y préparer, elle plonge dans l'étude. Ce faisant, elle tire des enseignements puissants qui l'enthousiasment et qu'elle partage avec son merveilleux guide et amant. Il s'étonne des conclusions qu'elle dégage, parfois, qui sont profondes et intelligentes. Il s'en inspire pour le contenu des cours de l'académie. Elle connaît mieux l'anglais que lui et l'aide souvent dans les traductions. Il est l'enseignant, elle est l'assistante.

— Gilbert filmera la cérémonie, on en fera une video et on la vendra sur le site web avec mes services d'officiant, dit-il à Renée.

— Oui, bonne idée, répond Renée.

Comme il ne peut pas officier pour leur mariage, il a confié ce privilège à Didier, un élève de la première heure qu'Androz tient en grande estime et que Renée aime bien, parce qu'il est profond et marrant.

Les gens de l'académie ont été ravis de la nouvelle et sont heureux d'être invités. Les enfants, en revanche, emmêlés dans leur adolescence, ont accueilli la nouvelle avec une indifférence polie. Renée et Androz décident de ne pas mélanger les genres ; à la mi-août, il y aura un mariage civil à la mairie avec la famille et les amis et trois jours plus tard, la cérémonie tantrique sera réservée aux disciples seulement et ceux de leurs proches suffisamment libres d'esprit.

Pour l'occasion, Androz a conféré à Didier un premier grade d'initié. Il en a profité pour annoncer que la progression des disciples serait désormais consacrée par des grades. Il établit l'importance de valider l'évolution à ses propres yeux et aux yeux de tous. Renée n'est pas tout à fait d'accord avec un « système de notes », comme elle le formule.

— Tu ne comprends pas, ne plaisante pas avec cela. Je sais que tu n'as besoin de cela, toi, mais penses aux élèves. Ils ont besoin d'améliorer l'estime d'eux-mêmes.

Une fois de plus, elle vient de l'agacer avec un raisonnement des plus justes, même pas consciente du fait qu'elle est en avance sur lui. Elle avance candidement et passe des portes qu'elle n'a pas besoin d'ouvrir alors que lui progresse laborieusement. Ça l'énerve quand c'est elle qui ouvre la marche ! Renée ne remarque rien.

Didier est donc désormais *Tantrika Shiva*. Après, il y a *Tantrika Shakti* et enfin *Tantrika Bouddha*, les trois termes sortant tout droit de l'imagination d'Androz.

— Et aussi, tu recevras ton nom tantrique, déclare Androz.

— Ah non, pitié ! implore Renée. Ne m'oblige pas à cela. Je déteste ça, et puis j'aime mon prénom. Je ne veux pas être encombrée d'une autre identité, j'ai déjà assez de peine avec la mienne. J'ai eu de la peine à t'appeler Androz, pour moi, fondamentalement, tu es Maurice... Non, Amour, c'est non.

Devant la véhémence de Renée, Androz n'insiste pas.

Renée ne sait rien de ce qui va se passer, Androz lui a demandé de lui faire confiance. Ça l'a un peu angoissée.

Elle a avoué qu'elle détestait avancer ainsi à l'aveuglette, elle redoutait une mauvaise surprise.

— Quel genre ? a-t-il demandé.

— Je ne sais pas, me retrouver toute nue devant tout le monde.

Il a ri, l'a rassurée et lui a demandé de porter une robe rouge. Ça lui a bien plu, ça. Elle a trouvé une robe somptueuse dans laquelle elle se trouve splendide. Une robe-bustier, longue, en lamé cramoisi. Un drapé horizontal enserme élégamment sa poitrine et le tissu coule en dessous en s'évasant jusqu'aux pieds avec des effets moirés, la couleur virant au pourpre selon comment l'étoffe accroche la lumière. Pas de soutien-gorge, le bustier a un savant effet *push-up* qui lui procure un décolleté pulpeux. Sa taille et ses hanches sont libres.

Coiffée, maquillée, parfumée, elle virevolte devant le miroir. Ce qu'elle voit la ravit, la coupe de la robe est magnifique, le toucher du tissu voluptueux. Sur une impulsion, elle retire sa culotte et rejoint Kalinda, son témoin de mariage et chauffeur pour l'occasion.

La tête de son amoureux quand elle sort de la voiture et qu'il voit sa robe ! L'effet au-dessous de sa ceinture quand elle se colle contre lui et lui glisse que cette splendeur est le seul vêtement qu'elle porte !

— Mariage païen et paillard, lui glisse-t-elle dans l'oreille.

Androz est vêtu de blanc. Un pantalon et une tunique de style vaguement indien, très classe, en satin de qualité. Il répond que pareil pour lui, il ne porte que ce qu'elle voit. Ils sont tous deux complètement excités.

Trois femmes sont là pour Renée et trois hommes pour Androz qui séparent les fiancés et les emmènent à l'écart. Elles recouvrent la mariée d'un voile de tulle grenat et d'une couronne de fleurs et de feuilles tressées qui lui donnent tout à coup une allure très virginale. Elles mettent dans ses mains un bouquet, ou plutôt une magnifique gerbe végétale composée de fleurs des champs, d'épis de céréales, de lierre, ça embaume la forêt et les prés fleuris. Renée, émue, se prend pour la déesse Cérès. Elles sont belles, ses copines, on les dirait sorties du film *Robin des bois* avec Kevin Costner. Elles ont des robes bleues et blanches, elles sont parées de colliers, de pierres et de fleurs dans les cheveux.

Le petit groupe rejoint la clairière où se trouve les invités. Androz porte deux gros médaillons dorés autour du cou, un qui représente Shiva et l'autre Shakti et une écharpe blanche en cashmere très fin. « Code vestimentaire jaune, blanc et orange » était précisé sur l'invitation, et toute l'assemblée est vêtue de tons solaires qui contrastent sur le vert de la clairière. C'est une joyeuse explosion de couleurs, Renée en a les larmes aux yeux.

— Merde, t'as pas un mouchoir ? souffle-t-elle à Kallinda.

Elle essuie ses yeux et glisse le carré blanc entre un sein et le lamé rouge.

La trentaine de disciples de l'académie forme un grand cercle silencieux. Ils sont tous pieds nus et sont habillés en bleu foncé et indigo. Autour, les invités, les amis et les amis des amis. La petite rivière et les oiseaux qui chantent et au centre, un feu.

Les six demoiselles et garçons d'honneur accom-

pagnent les mariés jusqu'au centre du cercle qui s'ouvre pour leur laisser le passage, puis ils retournent dans le cercle.

Didier s'avance face aux fiancés.

— Nous sommes réunis ce jour pour célébrer l'union de Renée et Androz selon le rite tantrika. Ils sont dans le cercle de la vie et participent à la danse de la création. Voici les principes du mariage que Shiva nous transmet : le sentier du mariage parfait, initiation aux divins mystères de l'union charnelle de deux êtres, est la clé de la réalisation cosmique de l'homme. L'homme est la plus élevée des créatures, la femme est le plus sublime des idéaux. Dieu a donné pour l'homme un trône et pour la femme un autel. Le trône exalte, l'autel sanctifie. L'homme est placé où finit la terre, la femme, où commence le ciel. Le Mariage Parfait, c'est l'union de deux êtres, un qui aime plus, et l'autre qui aime mieux. Pendant l'union sexuelle tantrique, le couple est inondé de la force prodigieuse du Troisième Logos, de l'Esprit Saint du Bouddha. L'union charnelle est la force du Saint-Esprit. L'union charnelle est la cause primitive du Cosmos et la racine de toute religion. L'union physique de l'homme et de la femme est le plus beau des hymnes de louange, l'alpha et l'oméga de toute la création. L'Amour est la plus haute, la plus belle des religions, le seul et unique chemin du Salut.

L'une des demoiselles d'honneur apporte une vasque en cuivre qu'elle a remplie à la rivière. Elle la tend à Didier qui la verse lentement sur le feu, juste de quoi provoquer un peu de vapeur d'eau.

— Béni soit l'Amour, bénis soient les êtres qui s'adorent.

Il trempe le bout de ses doigts dans la cendre mouillée et vient déposer un point de suie sur le front des époux.

— Le Fils de l'Homme naît de l'eau et du Feu. L'eau est la semence, le feu est l'esprit. La Nature respandit sur le couple parfait.

Puis il s'adresse à Androz :

— Androz, désires-tu prendre Renée pour épouse ?

— Oui, je la désire.

Il a fait un lapsus sur le pronom que seuls Didier et Renée entendent. Ça lui fait un effet très doux, à Renée, qu'il la désire à ce moment-là.

Toujours solennel, Didier saisit l'une des trois pommes qu'un garçon d'honneur est venu placer dans la vasque après que Didier l'ait vidée.

— Sais-tu qu'en toi, elle réside tout entière, comme le montre cette pomme que je coupe suivant le méridien. Vois, le sexe féminin apparaît dans ce fruit.

Effectivement le cœur de la pomme évoque une vulve. Renée est émue.

— Renée, désires-tu prendre Androz pour époux ?

— Oui, je le désire.

Elle susurre son désir d'un ton le plus neutre possible.

— Sais-tu qu'en toi, il réside tout entier, comme le montre cette pomme que je coupe suivant l'équateur ? Vois l'homme qui apparaît au centre de ce fruit.

La seconde pomme coupée révèle une petite étoile au centre, un petit bonhomme bras et jambes écartés. Quel joli symbole !

— Comme ces pommes, vous mûrirez au contact l'un de l'autre. Comme ces pommes, vous souffrirez si vous vous heurtez l'un à l'autre. Comme ces pommes, vous portez en vous la graine de l'arbre de vie. Comme ces pommes, vous avez en vous toute la vie.

Didier saisit alors une troisième pomme.

— Cette pomme représente votre couple. Si je la coupe, je vous sépare. Si je la coupe en deux par l'équateur, c'est l'homme qui apparaît dans toute sa virilité et il n'y a pas de place pour la femme. Si je la coupe en deux suivant son méridien, c'est la femme qui apparaît, et uniquement la femme. Lorsque la pomme reste entière, l'homme est femme et la femme est homme. C'est le seul moyen d'atteindre l'unité. Vous devez atteindre cette unité. C'est pour cela que vous vous mariez et je vous unis pour le temps que vous déciderez et qui vous sera nécessaire pour accomplir ce que vous devez accomplir. C'est notre loi, et c'est la seule loi que vous êtes tenus de suivre à la lettre.

Puis, d'une voix de stentor pour tous assemblés dans la clairière, fourmis et taupes comprises :

— Maurice et Renée, je vous déclare unis pour le temps qui vous sera nécessaire pour accomplir la mission que vous vous êtes fixée.

Elle découvre tout, Renée, et elle est comblée. Pas de mauvaise surprise, mais au contraire, une excellente nouvelle : ce mariage est prévu de durer « le temps qu'il doit durer ». Elle est ravie.

Les mariés sont ensuite invités à aller tremper leurs pieds dans l'eau pour invoquer la protection de la déesse Shakti. L'eau est fraîche et le contact saisissant est délicieux. Renée sent monter une onde de chaleur le long

de ses jambes et de son buste, qui vient durcir ses Pics. Elle brûle d'un feu singulier, à la fois sensuel et noble, un feu qui se tempère en atteignant son cœur, le remplissant d'un amour total et inconditionnel pour la Vie sous toutes ses formes. Elle vit un moment d'extase lucide. Androz lui dira ensuite qu'il a vu ses yeux noircir encore et briller d'une lueur étrange.

— Un monde s'y trouvait que j'aurais aimé pouvoir visiter.

Tout passe, le temps, la brûlure de la séparation, l'acné juvénile sur les joues des adolescents et la crise du même nom. Depuis le mariage, Renée savoure des saisons de paix. Se pourrait-il que le bonheur se soit enfin installé ?

Guillaume a vingt ans et est en première année de faculté de droit. Il est content. Trois bons copains à lui ont choisi la même filière, ils forment un quatuor à la fois studieux et ludique. Des séances d'étude suivies de sorties que Renée soupçonne très arrosées les rassemblent régulièrement. Ils finissent souvent la nuit dans la chambre de Guillaume, et Renée fait beaucoup de café fort le lendemain matin. Elle joue de temps en temps encore la mère poule en demandant si les notes sont bonnes, mais le regard de son aîné lui fait comprendre qu'il va falloir qu'elle cesse définitivement de poser la question si elle veut qu'ils restent amis.

Fanny, dix-huit ans en juin, termine sa scolarité obligatoire l'année prochaine. Elle a trouvé un équilibre encore un peu précaire, elle rue toujours dans les brancards, mais avec moins de véhémence et plus de justesse. Elle a un groupe d'amis sains qui l'aident à garder le cap. Renée remercie le ciel de cette aide extérieure pendant la phase d'opposition de sa fille qui fut virulente. Sa colère s'est principalement calmée dans les bras d'un amoureux arrivé à un moment crucial. Renée est vigilante à garder un lien inconditionnel avec cette enfant passionnée et pas-

sionnante qui lui enseigne de grandes leçons, pas toujours tendrement. Elles passent de plus en plus souvent de bons moments ensemble. Fanny lui fait alors de longues confidences qui font du bien à Renée. À ses yeux, être mère, c'est aussi être guide, aider, conseiller et consoler, et quand elle peut être cette mère complice, elle est comblée. Quant à Charly, dix-sept ans, son engouement pour le judo s'est renforcé. Accumulant les entraînements et les meetings avec un enseignant éclairé qu'il affectionne, il a ainsi traversé royalement les bouleversements hormonaux dus à l'adolescence et ceux du divorce. Finalement, la bombe à retardement n'en était pas une. Elle a longtemps gardé un œil vigilant sur lui et heureusement, il magnifiquement évolué. Aujourd'hui, c'est un roc, elle est tout à fait rassurée.

Claude a épousé sa secrétaire et l'a promue assistante. C'est toujours la même punaise qui distille des horreurs sur Renée avec une voix et un vocabulaire doucereux. Déchirés au début, les enfants ne s'y laissent plus prendre, et quand ils sont avec leur mère, ils se moquent de sa jalousie idiote.

— Elle est complètement con, c'est toi l'ex et c'est elle qui a pris ta place, de quoi elle est jalouse ?

La nature humaine ne finit pas de surprendre Renée.

L'arrivée d'Androz dans leur vie s'est faite en douceur. Au début de la vie en commun, ils se sont regardés en chiens de faïence, ils se sont reniflés avec méfiance et puis après le mariage, ils ont validé la présence les uns des autres dans une chaleureuse indifférence. Quelque chose procure cependant à Renée un malaise qu'elle n'arrive pas à identifier. À l'occasion, l'un ou l'autre des enfants lâche une réflexion sévère à l'encontre de son beau-père et

elle ne parvient pas à mesurer la gravité de la chose. Sont-ce des relents d'adolescence, des conflits normaux de coexistence ou est-ce plus profond ? Le temps ne semble pas apporter de réponse à cette interrogation qui n'est peut-être, après tout, qu'un peu de paranoïa chez Renée, encore marquée par les épreuves passées.

Androz a finalement accepté l'idée de vivre avec d'autres enfants que le sien, son malaise s'est atténué. Cependant, il est souvent agacé de leur présence, c'est qu'ils ont du tempérament, ces trois-là ! Si on lui demandait, il voudrait bien sa chérie pour lui tout seul. Il se rend bien compte qu'il est un peu enfant capricieux à ce niveau-là, et il n'en est pas fier. Il n'est pas toujours d'accord avec l'éducation de Renée, mais n'ose pas intervenir. Il l'a fait une ou deux fois, et ça s'est plutôt mal passé car il n'a pas su être diplomate et Renée a été très mère-juive. Tant pis, il fait le poing dans sa poche et passe beaucoup de temps dans son bureau.

César, le fils d'Androz, ne s'est pas joint à la famille recomposée, malgré les efforts d'Androz et de tous pour l'accueillir. Il a vingt-trois ans et erre dans les facultés universitaires à la recherche d'une vocation. Il vient de temps en temps manger à la maison et la soirée est toujours agréable, mais il reste sur la réserve, ne se livrant pas, refusant manifestement toute connexion affective tant avec son père qu'avec Renée et les enfants.

Depuis la rentrée, Guillaume a toujours son domicile légal chez sa mère, mais de fait, on ne le voit plus guère. Sa copine loue un studio où il passe le plus clair de son temps, quand il ne finit pas les nuits de fête chez l'un ou l'autre de ses copains.

Fanny adopte petit à petit le même style de vie. Comme

ils sont tous deux désormais majeurs, Renée n'exige plus que la communication respectueuse de leurs allées et venues, ne serait-ce que pour des raisons d'intendance. Elle souffre un peu de leur départ, elle aurait bien aimé prolonger — «Maman, encore cinq minutes»— le temps heureux de sa couvée sous son aile. Elle en prend son parti, elle vient de passer quatre ans de rêve avec un taux de problèmes minimal, elle sait bien qu'ils sont maintenant à l'âge où les parents encombrant.

Charly est fidèle à lui-même. Il est bien dans sa vie toujours grâce au judo, il est joyeux, de bonne composition, il plaisante. Bien obligé par le quotidien partagé — il prend encore tous ses repas en famille —, il a établi avec Androz un lien agréable. Il ne perd pas pour autant le discernement aigu qu'il a de naissance. Parfois, il fait remarquer à Renée des choses pleines de bon sens qu'elle ne veut pas toujours voir. Elle n'a pas envie de voir les défauts de son homme, même si elle les enregistre tout de même. Elle l'aime inconditionnellement, elle le prend tel qu'il est. Elle a soif de bonheur et une tendance à faire le déni des problèmes pour le garder captif.

— Personne n'est parfait, tu sais, et c'est écrit nulle part que c'est obligé que ce soit parfait. Toi et moi avons aussi nos défauts. On peut avoir de la tolérance pour les gens qu'on aime. L'important, c'est de rester dans le respect.

Charly admet, et il met de l'eau dans son vin concernant les aspects de son beau-père qui l'énervent. Androz apprécie ce jeune avec qui il se sent en confiance la plupart du temps, sauf quand il lui lance son regard aux rayons X qui lui déshabille l'âme. Dans ces moments-là, il lui semble que Charly le lit comme un livre ouvert et ça le met profondément mal à l'aise, car lui-même n'accède

pas à certains chapitres de sa propre histoire. Hormis cela, tout va bien. Bref, la vie est belle.

Ce soir, Androz a assisté à une conférence donnée par un maître tantrique désincarné canalisé par une médium et son compagnon. Atlantos et Lëmura. Enthousiaste, il relate la soirée à Renée qui reste perplexe sur la chose.

— Un être désincarné qui vient causer par la bouche du pékin moyen ? M'ouais. C'est limite une forme de possession, non ?

— Non, le médium autorise l'entité à utiliser son corps. C'est un accord passé entre les âmes.

— Et il va où pendant ce temps ?

— Il se met en veille.

Androz a été bouleversé par la séance, il voudrait partager son émoi et présenter le couple à Renée pour la convaincre. Ils se rendent à une autre conférence dans ce but. Ils se sont habillés en blanc, comme demandé sur la publicité. Dans le hall de la petite salle louée pour l'occasion, il y a une table et une chaise où deux hommes encaissent le prix de l'entrée et font attendre le public. Quand tous les billets sont vendus, l'un d'entre eux s'adresse à tous :

— Je le précise pour ceux qui ne le savent pas encore, Lëmura entre en transe pour canaliser. Elle est en train de se préparer à l'intérieur, je vais maintenant la rejoindre pour l'aider à entrer en contact avec ses guides. Je serai à ses côtés pendant toute la séance comme pilier énergétique. Dans cinq minutes, Michel ici présent vous ouvrira la porte et je vous demande de rentrer et de prendre place

dans le plus grand silence. Quand tout le monde sera installé, nous commencerons. À la fin, je ferai quelques passes magnétiques autour d'elle, ne soyez pas impressionnés, c'est pour l'aider à revenir de transe. Pendant la séance, c'est à Shivadhaji que vous vous adresserez, c'est lui qui répondra à vos questions. Merci de lever la main pour poser votre question, je vous désignerai en silence et vous poserez votre question à voix forte afin que tout le monde puisse vous entendre. Merci, et à tout de suite.

Il disparaît. Quelques minutes plus tard, Michel ouvre la porte et le public, avec une solennité étrange, va prendre place dans la salle. « On se croirait dans un asile de fous » se dit Renée à voir tout le monde vêtu de blanc. Tout cela n'est vraiment pas fait pour la mettre à l'aise. Lëmura est assise sur un pouf en position du lotus sur une petite estrade, les yeux fermés. Elle est en blanc immaculé, enveloppée dans une grande étole de satin couleur violet profond. L'air est saturé d'encens et cinq bougies brûlent autour d'elle sur l'estrade. La voix intérieure de Renée souffle : « Belle mise en scène » Elle ressent un malaise aigu, celui de participer à une mascarade, le décor est clairement conditionnant. Elle prend une grande inspiration et chasse ces pensées négatives pour se concentrer sur l'expérience à vivre. Elle veut rester ouverte d'esprit, alors elle fait taire son juge intérieur, si rapide à critiquer surtout quand elle est mal à l'aise. À côté d'elle, Androz est sous hypnose. L'odeur de l'encens l'enivre, lui rappelle la messe de minuit de son enfance. Il y a un côté merveilleux qui l'enchanté et le séduit. C'est tout juste s'il n'attend pas le père Noël.

Atlantos observe un moment de silence un peu exagéré qui renforce le sentiment de prise de pouvoir. Enfin, il in-

troduit le «spectacle». C'est le mot qui vient à l'esprit de Renée.

— Bonjour, merci de votre présence. Nous sommes réunis ce soir pour entrer en contact avec Shivadhaji, un disciple de Shiva, adepte du tantrisme himalayen, qui vient partager son enseignement et répondre à nos questions. Shivadhaji, nous vous souhaitons la bienvenue.

Lëmura, les yeux toujours fermés, a un léger spasme, elle prend une grande respiration, sa bouche se tord et elle s'exprime d'une voix rauque en articulant de façon exagérée et en traînant les diphtongues :

— Boonjour. Je suis Shivadhaji. Je viens ce jour d'hui vous remercier (elle prononce la fin du mot: «scier») de votre présence, assurément, parmi votre assemblée. Je vous vois lumineux et irradiants, et vos cœurs sont purs, assurément. J'ai à vous dire ce jour d'hui, que vous êtes-euh des êtres-euh d'exception et je vous reconnaissois parmi la foulitude des êtres-euh incarnés à cette heure (elle prononce «hore») sur notre chère planète...

«Ma parole, c'est *Les Visiteurs*» avec Monsieur Ouille. *Je ne vous reconnaissois pas, ma ptite-ptite fillotte.*» Renée sent un fou rire l'envahir, elle se mord les lèvres. Non, non, ce n'est pas le moment.

S'ensuit un laïus logorrhéique dans lequel il est établi que les gens présents sont des élus, qu'ils ont répondu à un appel et que leurs interrogations seront entendues. Que grâce à eux, l'humanité évolue vers un avenir meilleur, qu'il est important de savoir canaliser l'énergie primordiale qu'est l'énergie sexuelle, tout en véhiculant des valeurs élevées. On s'y laisse prendre. Les mots sont désaltérants pour les êtres en quête de sens de la vie.

Au moment des questions, un homme lève la main, Atlantos lui fait signe de parler.

— Depuis plusieurs semaines, je traverse une période difficile. J'ai des problèmes d'érection et je n'arrive plus à satisfaire ma femme.

Il se tourne vers sa voisine de gauche en disant cela, l'identifiant ainsi visuellement comme sa femme. Cette dernière a un petit sourire de pitié pour lui. Il donne ensuite des détails incroyablement intimes et Renée est choquée par cette totale impudeur. Pour une première question, on est dans le vif du sujet. Il termine en disant :

— Je crois que c'est parce que je suis séparé de mon âme et j'ai perdu ma motivation. J'aimerais savoir qui je suis et quelle est ma mission.

Shivadhaji répond, toujours en vieux « français » et en tordant la bouche de Lëmura comme une vache qui rumine.

— Assurément. Comme vous le dîtes, vous êtes séparé de votre âme. Votre mission est de vous rassembler, certes, dans cette vie, et de retrouver la part lumineuse de votre âme avec votre âme sœur qui est à votre gauche.

À moins qu'elle n'ait ouvert les yeux à un moment de la question, Lëmura ignore que sa femme est assise à côté de lui. Voilà qui épate Renée qui, néanmoins, met le « à moins que » en italiques dans sa pensée. Elle cherchera plus tard où se trouve l'éventuelle supercherie, après tout, la médium a peut-être bien ouvert les yeux furtivement.

Les propos qui suivent ne résistent pas à une analyse cartésienne, cependant, le public est touché. Lëmura est certainement branchée sur une source valide, les mots qui sont délivrés parlent à l'essentiel de chacun. À un mo-

ment, Shivadhaji dit que les humains incarnés sur Terre en ce moment sont conscients qu'il se passe de grandes choses. Une grande mutation est à l'œuvre et ils sont venus apporter leur contribution à ce changement, et pour cela, ils sont infiniment aimés par tous les êtres de la création, y compris les êtres non incarnés qui les envient d'avoir été choisis pour cette mission. Il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus qui ont obtenu la chance de venir vivre cette vie sur Terre. Cette révélation va laisser Renée songeuse, tant ces propos trouvent une résonance en elle. Oui, elle vibre à l'idée d'une mission à remplir, d'un grand édifice auquel apporter sa pierre. Elle sort très troublée de cette séance.

Un petit groupe de fans décide d'aller boire un verre avec Atlantos et Lëmura, Androz et Renée se joignent à eux. Androz est totalement séduit par Atlantos et l'élan de sympathie est réciproque. Très vite, les deux hommes sont dans une bulle à eux et Renée en profite pour approcher Lëmura qui se révèle tout à fait charmante. En sortant de transe, elle est restée un moment à l'écart, toujours enveloppée dans sa couverture, à frissonner, l'air un peu hagard. Renée voudrait la cuisiner car elle n'arrive pas à gober l'idée de la transe, mais elle n'a pas le culot de lui faire part de ses doutes, comme ça, froidement. Elle engage la conversation au sujet de ce qui vient d'être dit et Lëmura reste laconique, précisant qu'elle ignore tout de ce qui vient de se passer.

— Ah bon ? Tu n'as aucune conscience de ce qui se passe ?

— Si, mais c'est comme un rêve un peu cotonneux.

Plus loin dans la conversation, elle se trahit et fait allu-

sion à la séance. Renée le lui fait insidieusement remarquer.

— Oui, mon guide m'a dit que mon don allait changer et que j'allais bientôt faire du channeling conscient. On dirait que ça se met en place.

« Bien rattrapé » susurre la voix. Puis les deux femmes se mêlent à la conversation générale. Renée apprend que leurs noms sont vibratoires, elle s'en doutait, et qu'en fait, ils s'appellent Gérard et Juliette Martin. « Comme l'âne », continue la voix qui est en pleine forme, ce soir. Gérard-Atlantos est un puits de science sur le sujet du tantrisme et Renée en apprend un bon bout sur le sujet rien que pendant cette soirée qui s'allonge. La voix intervient encore une fois pour suggérer qu'en fait, Lëmura est plutôt télépathe et channelise son mari.

Il est tard quand ils reprennent leur voiture et pendant tout le trajet de retour, Androz ne tarit pas d'éloges. « Ma parole, il est tombé amoureux ! » pense Renée.

— J'ai pris rendez-vous pour une séance de canalisation pour toi et moi.

— Ah bon ? Pour quoi faire ? s'étonne Renée.

— Pour en savoir plus sur notre mission sur Terre. Et puis tu pourras poser des questions sur tes vies antérieures, tu ne veux pas savoir, Amour ?

— Oui. Non. Je ne sais pas. Je suis mal à l'aise avec la transe. Elle est tellement chou, cette nana, au naturel, mais quand je la vois se tordre la bouche et parler dans cette drôle de langue avec cette drôle de voix, j'ai presque envie de la secouer et de lui dire d'arrêter de se foutre de nous. C'est bizarre, cette réaction que j'ai. Cela dit, en sa-

voir plus sur mes vies antérieures ou sur ma mission, oui, c'est tentant.

— Pourquoi es-tu toujours aussi critique ? Ne peux-tu pas avancer avec foi ? Que te dit ton intuition ? Est-ce que tu penses vraiment que ces gens font du cinéma ?

— Je ne sais pas, j'ai une voix en moi qui met toujours tout en doute. Un avocat du diable présent sur tous les coups. J'aimerais croire en leur sincérité, mais en même temps, un tel bastringue... Tout le monde habillé de blanc, le silence, la transe. C'est beaucoup de mise en scène, non ?

— Ou pas, tranche Androz. Le blanc émet une vibration qui facilite les bonnes énergies. Le silence est pour ne pas déranger la transe. Ce sont des énergies subtiles dont nous n'avons pas l'habitude. C'est ça, qui fait bizarre. Mais pour le contenu, tu en as pensé quoi ?

— Si j'écoute mon avocat du diable, pas mal de ce qu'ils ont dit pourrait faire partie d'un show. Nous dire que nous sommes les élus, franchement, ça flatte l'ego. Je peux moi aussi me mettre sous une couverture et te dire avec une voix affectée que tu es le plus grand des tantrikas du monde et tu ne vas pas hurler à la supercherie. J'ajoute un ou deux trucs qui semblent plus personnels, du style « vous avez un grand charisme et vous avez une vocation d'aide aux autres » et tu vas me dire que je suis un channel très pur.

— T'es incroyable ! Tu as dû être charlatane dans une autre vie.

— Ah oui, possible, ça ! Et puis au prix du billet d'entrée, ils se sont faits une bonne soirée au niveau du tiroir-caisse.

— Ah voilà ! Parce qu'ils se font payer, c'est suspect. Si la conférence avait été gratuite, tu aurais moins douté ?

— Peut-être bien. Tu as raison, ce n'est pas très objectif, reconnaît Renée.

— Écoute, personne ne peut avoir de preuve. C'est ça, la foi, c'est croire sans preuves.

« C'est aussi se faire avoir » ponctue la voix.

Leur consultation a lieu trois jours plus tard, et quand Renée se trouve seule face au couple avec Lëmura en transe dans son accoutrement blanc et violet et Atlantos à ses côtés qui a pris pour l'occasion une attitude sérieuse et sévère, elle se sent dans la peau d'une écolière qui passe un test. Sa tête est vide, alors que les questions se bousculaient jusqu'à tout à l'heure.

Elle demande d'une petite voix timide quelle est sa mission sur Terre. Assurément, certes, elle ne comprend grand chose-euh à la réponse-euh. Il est question de gardienne du feu, de médiumnité, d'une vie antérieure de pythie, et dans cette vie, elle est venue channeler Gaïa. D'autres de l'académie sont venus également consulter et, en échangeant avec eux après coup, il s'avère que plusieurs personnes ont cette mission de channeler Gaïa. Voilà qui vient alimenter encore les doutes de Renée, encombrée de ces informations douteuses.

Androz, lui, s'est vu élevé sur un piédestal. D'abord, Shivadhaji s'est inclinée devant lui et l'a appelé « Maître ». Il a grande mission sur Terre à cette époque charnière entre deux millénaires, il va sauver un grand nombre d'âmes grâce à son œuvre et son cœur très grand. Deux

voix intérieures s'opposent en Renée. L'une trouve que voilà de quoi surflatter un ego qui n'avait pas besoin de cela pour s'hypertrophier et l'autre qui susurre «je le savais que j'avais épousé un maître». Laquelle a raison?

Androz a une telle attraction pour le couple qu'il leur propose un job dans la *Tantrika Academy*. Renée admet qu'au «civil», ils sont très agréables et elle les apprécie beaucoup tous les deux.

Atlantos et Lëmura sont désormais enseignants à l'académie, ils channelisent Shivadhaji pour une partie théorique de tantrisme népalais et donnent un cours de sensibilisation à la médiumnité. Grâce à des exercices intensifs de relaxation et de visualisation, les disciples prennent conscience de leur intuition et apprennent à lui faire confiance. Ces cours sont hautement appréciés. Renée y participe en tant que co-directrice du centre, pour juger de l'enseignement des nouveaux profs et aussi parce qu'elle est intéressée. Androz fait quelques apparitions dans le même but, et puis il prétexte trop de travail pour ne plus venir. Il ne se l'avoue pas, mais le contenu du cours le dépasse et le perturbe. Pour l'intégrer, il lui faudrait un peu plus d'humilité qu'il n'en possède, alors il se raconte qu'il est sollicité ailleurs. S'il ne s'en est pas rendu compte, Renée oui, mais elle se dit qu'il a bien le droit d'avancer à son rythme. Quant à elle, elle joue le jeu. Elle se met dans la peau d'une étudiante attentive, elle apprécie toujours ces moments où elle se consacre à elle-même. Elle en apprend toujours plus sur qui elle est vraiment. Elle se découvre des facultés qui étaient enfouies, elle prend surtout conscience à quel point elle est encore formatée, dépendante de l'opinion des autres. Elle débusque des

schémas de pensée qui relèvent toujours de la névrose. Grâce à tout cela, elle transforme, elle avance.

C'est tout simple, il suffit de mettre en conscience et, en conscience toujours, de changer de comportement. Ce qui n'est pas simple, c'est l'honnêteté avec soi-même. Il faut être sincère, sinon, rien n'est possible. Sincère avec elle-même, elle en a fait le choix le jour de sa première consultation avec le docteur Denny. Pas moyen d'avancer sans cela, ce fut une évidence. Androz, lui, n'a pas compris cela, il ne sait pas dépasser son orgueil, souvent mal placé.

Tout cela renforce encore l'amour de Renée pour ses frères humains. Rien de meilleur dans sa vie que ces moments où l'autre se dévoile, révèle sa sensibilité, partage son intimité. Quand les larmes coulent, que ce soient les siennes ou celle de l'autre, que ce soient des larmes libératrices, de peine ou de joie, elle entre dans une compassion qui l'élève. Elle voudrait pouvoir vivre en permanence dans cet état de communion avec ses semblables.

— J'aime l'humain, dit-elle à Androz. Nous sommes capables du pire, c'est une chose établie, mais quand nous commençons à montrer le meilleur de nous-mêmes, je suis renversée. « Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté » disait l'autre. C'est vrai, tu sais. Ce dont nous aurions besoin, c'est d'une thérapie collective pour sortir de nos peurs. Ce sont nos peurs, les plus grandes et les petites, qui nous mènent. Si nous pouvions collectivement comprendre cela et décider de les dépasser, nous serions capables de grandes choses.

— Tu as parfaitement raison.

Elle est fière d'être co-créatrice d'une académie qui s'occupe d'ouvrir les autres au meilleur d'eux-mêmes.

Au bout de six mois, dans le but de faciliter l'ouverture des chakras supérieurs, Atlantos propose aux plus avancés d'expérimenter de fumer de la marijuana. Shivad-haji a mentionné dans un channeling que les substances chimiques contenues dans certaines plantes pouvaient aider dans ce genre de processus, mais qu'il fallait impérativement les utiliser avec un guide. Androz ouvre une session spéciale pour cette expérimentation, dont il fixe le prix très haut.

— Pour dissuader ceux qui ne sont pas à la hauteur, dit-il.

« Et ça fera du bien à mes finances », pense-t-il. Il a le projet d'organiser un stage de tantrisme à Katmandou, ça va coûter des sous.

Hormis le tabac pendant son adolescence, Renée n'a jamais touché aux drogues, elle va donc expérimenter son premier pétard. On lui précise qu'elle fume de l'herbe et non du « shit ».

— Ah bon ? Il y a une différence.

— L'herbe, c'est bien meilleur.

La séance commence, c'est Atlantos qui anime le groupe, sans guide spirituel, donc sans la transe de Lë-mura qui, pour une fois, est participante, tout comme Androz pour l'occasion. Atlantos explique les effets de la drogue qui peuvent éventuellement être négatifs et donne des conseils. Puis il allume cérémonieusement un joint, il tire dessus et le fait passer. Il garde longuement la fumée

dans les poumons et l'expire lentement. Le suivant a mis ses mains en coupes autour du mégot, ça fait un gros bruit d'aspirateur. Renée voit sa voix intérieure lever les yeux au ciel et lui enjoint de se taire ! Atlantos allume ensuite deux autres joints qu'il fait également tourner. Quand c'est son tour, elle tire sur la cigarette, ce qu'elle n'avait pas fait depuis des années. Elle n'arrive pas à garder la fumée plus d'une seconde, la sensation est fortement désagréable. Quand arrive le deuxième joint, la fumée lui monte à la tête et lui provoque une nausée. Elle ne fait que passer le troisième à son voisin en se tenant le ventre, car son estomac est en train de se comprimer sur lui-même et elle a une forte envie de vomir. Elle émet un gros hoquet et se plie en deux en gémissant. Androz intervient et lui demande où elle a mal. Il appuie sur son plexus et, magiquement, la douleur disparaît. Renée ressent un violent vertige et s'allonge pendant que les autres continuent à fumer.

Au moment de la restitution en groupe, les expériences sont très diverses. Certains sont partis en demi-transe ou transe, d'autres ont eu des visions et les derniers n'ont rien ressenti de particulier. Renée a détesté cette sensation aiguë dans son plexus, elle n'a aucune envie de réitérer l'exploit. Ce sera sa seule et unique participation à l'atelier « fumée sacrée ». Lëmura y participera encore quelques fois régulièrement, puis plus sporadiquement, puisque ses services de médium ne sont pas requis et que l'expérience ne lui plaît guère.

Dans les semaines qui suivent, Androz désire mettre en pratique le tantrisme népalais enseigné par Atlantos. Il a dressé un autel dans leur chambre à coucher où il place régulièrement des nouveaux symboles. Ils expérimentent

des postures et des rituels nouveaux, effeuillant à deux les pages du Kama Sutra. Dans un premier temps, c'est inspiré. De quoi, Renée n'en est pas sûre, elle fait confiance à son homme. Leur sexualité s'était quelque peu modérée avec la vie en commun, voilà qu'elle retrouve un second souffle. Les sensations subtiles reviennent et s'affinent encore, les visions augmentent, les mots manquent à Renée pour les décrire avec satisfaction dans son carnet, sous le titre : « câlins ondulatoires » où elle inscrit tout de même :

Vie antérieure. Nous avons pratiqué la position où je suis assise sur toi et te tourne le dos. J'ai alors la vision que je suis un homme. Tu es un soldat romain, nous sommes sous une tente, romaine, ronde, avec un chapiteau. Je nous vois faire l'amour et j'entends des bruits de luttes à l'extérieur. Nous sommes frères d'armes, compagnons d'âme. Nous étions déjà âmes-sœurs, alors. Je suis un jeune homme très beau, musclé, fin, dans le genre Apollon. Plutôt androgyne, alors que toi, tu n'es pas différent de ce que tu es aujourd'hui, hormis un système pileux plus développé.

Un paon qui fait la roue.

La lumière une nouvelle fois, furtivement.

Un grand cèdre du Liban. Un grand chêne.

Je vois aussi une silhouette de lumière. C'est la Reine de Saba et le Roi Salomon. Une seule entité et deux personnages vagues.

Le Grand Inca. Je vois un personnage richement habillé de tissus décorés d'or. Il a une grande tiare sur la tête, comme une couronne, une auréole. Il porte des bijoux. Il me fait penser aux dessins d'Hergé dans « Le temple du soleil » (Tintin).

Un ange avec un bébé dans les bras. Ce matin, tu m'as dit que tu avais vu la lumière. Dans l'après-midi, c'est à mon tour. Je nous y vois tous les deux dans une belle lumière jaune, puis orange, puis du rose s'en mêle. Ça donne une couleur orange-violette. Je ressens beaucoup de paix, il n'y a rien d'autre que de la lumière. Le câlin est très tendre, très doux, très en confiance.

Scarabée. Je le vois plusieurs fois, mais j'oublie quand. Je le vois soit de couleur émeraude, soit en lumière jaune. Tu me dis que c'est le cœur du pharaon. Outshabti, c'est l'immortalité. Je lis aussi ailleurs que c'est le symbole de la transformation, de la résurrection.

Voyage dans la lumière. Je fais une grande glissade dans la lumière. D'abord, je vois l'embrasement d'une grande flamme verte, puis j'ai l'impression d'avancer loin en avant. Il y a quelque chose au bout, mais je ne distingue pas quoi.

À cette dernière occasion, Renée raconte à Androz qu'elle a eu la nette sensation qu'elle allait sortir de son corps par le sommet de la tête.

— Et pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Je ne sais pas, j'ai refusé. J'ai eu peur, je crois. Je ne savais pas où j'allais ni comment j'allais revenir. Et puis surtout, je ne voulais pas y aller sans toi.

— Ah non, vas-y, la prochaine fois. Je n'y vais pas moi, je ne suis pas prévu pour cela.

— Tu es prévu pour quoi, alors ?

— Je suis là pour faciliter ton initiation.

— Mais tu ne ressens rien, toi ? Tu n'as pas plus de visions depuis la fumée sacrée ?

— J'en ai peu, tu le sais, c'est ainsi.

— C'est nul, j'aimerais tant que tu jouisses comme moi.

— Je jouis, ne t'inquiète pas. Pas de la même manière. Je suis au service de la grande Déesse.

Quelque chose de ténu se brise en elle à ce moment-là. C'est la première fois que la communion entre eux n'est pas totale, Androz lui ment. Mais c'est peut-être à lui-même qu'il ment. Avec cette forme de résignation, Androz se fixe une limite à ne pas franchir. Aurait-il peur, lui aussi, sans l'admettre ?

Il est heureux que le tantrisme ait un tel effet sur elle, mais s'il osait se l'avouer, il en est également jaloux. Sa sensibilité n'est pas la même, il n'arrive pas à lâcher son mental pour accueillir les visions. Trop d'inhibitions pendant ses années formatives et pas assez de travail conscient de transformation. Il pense qu'il suffit de se considérer comme un maître et de se le faire confirmer par un médium pour que l'élévation se fasse d'elle-même. Des années de méditation n'ont pas réussi à lui faire lâcher le contrôle mental. Quand il déclare que le rôle sexuel de l'homme n'est que de servir la femme, il est convaincu qu'il channelise une vérité. C'est vrai, c'est celle de son ego, c'est la seule voix qu'il est vraiment capable d'entendre, son âme étant recroquevillée derrière.

Renée ne peut pas croire que les hommes et les femmes soient à ce point différents. L'homme doit pouvoir jouir aussi profondément des bienfaits du tantrisme. Elle se promet d'aller aux informations et elle lui montrera qu'il

a tort sur ce sujet. Elle l'emmènera au septième ciel, pas question d'y aller sans lui.

Depuis quelques semaines, une seconde séance hebdomadaire de fumée sacrée a été ouverte en raison de la demande qui augmente. Les deux hommes se voient beaucoup et Androz développe un profond sentiment pour Atlantos, qui est flatté de l'intérêt que lui porte son ami. Androz est surpris et choqué, un jour où il a beaucoup tiré sur le joint, d'avoir une bouffée de désir pour lui. Il bande fortement en le regardant fumer. Il ressent instantanément une grande honte qui le fait aussitôt débander. Une douleur lui transperce le coccyx et lui provoque une nausée. Il sort urgemment pour respirer. Il reprend ses esprits au bout de quelques minutes et refoule ce qui vient de se passer, l'homosexualité étant encore pire que la masturbation dans sa programmation de base. Il retourne dans la salle, comme si de rien n'était.

Désormais, ils consomment du shit qu'Androz et Atlantos achètent sous le manteau, évidemment, qu'ils revendent un bon prix en plus de celui de l'atelier et dont ils se partagent les bénéfices illégaux. Le choix du shit, c'est soi-disant pour accélérer l'ouverture des consciences, car il y a urgence. Dixit Atlantos qui channelise de plus en plus souvent Shivadhaji sans l'aide de Lēmura. Quand, un peu narquoise, Renée le fait remarquer à Androz, il répond :

— Tu sais, il a une telle connexion avec lui, depuis le temps, qu'il peut se brancher sans l'aide de la transe de sa femme.

Androz participe donc à deux séances hebdomadaires

de « fumée sacrée » animées avec Atlantos et Lëmura. Il en revient de plus en plus shooté, aussi par les verres que le groupe va boire après la séance.

— L'alcool recentre, dit-il.

De l'extérieur, Renée a l'impression que tout cela est surtout prétexte à beuverie. Insidieusement, la fumée accomplit une œuvre au noir. Séparation et dissolution alchimiques. Elle a essayé de savoir ce qu'Androz vivait dans ces séances, mais il l'a gentiment remise à sa place en disant que puisqu'elle avait décidé de ne pas participer, elle n'en saura pas plus, par respect pour les expériences des uns et des autres.

— Non, pas les expériences des autres, Amour. Je suis curieuse de savoir ce que toi, tu en retires.

— C'est difficile à mettre en mots pour l'instant. J'expérimente sans analyser, je crois que c'est le but premier.

Un soir qu'elle n'a pas envie de rester seule à la maison, Renée rejoint le groupe au bistrot pour boire un verre avec tout le monde. L'ambiance est joyeuse et détendue, ils parlent de tout et de rien. Puis les gens s'en vont à tour de rôle, il ne reste plus qu'Atlantos, Lëmura, Androz et Renée. Atlantos mentionne les nouvelles directives que Shivadhaji vient de donner au sujet de la prochaine évolution de la sexualité humaine. Atlantos en parle avec ferveur et se dit prêt à expérimenter avec un couple d'âmes sœurs. La façon dont il expose les choses est envoûtante, et la chaleur avec laquelle il suggère qu'Androz et Renée seraient ce couple la séduit.

— Shivadhaji nous dit que la sexualité est une grâce qu'il faut partager.

Renée regarde Androz, ce sont ses propres mots. Ils

échantent un sourire complice en se tenant la main sous la table. Elle est tendrement collée contre lui pendant que les paroles d'Atlantos l'emportent.

— La première étape, c'est faire l'amour à deux couples dans le même temple, chacun sur sa couche. Les couches sont séparées par un voile. On ne doit pas voir l'autre couple, seulement l'entendre. Ensuite, on enlève le voile et un couple se met en position du lotus et regarde l'autre faire.

— Dans la même séance ?

— Oui, ils sont donc toujours nus et le couple qui regarde doit maîtriser sa libido. Le tantrika ne doit pas avoir d'érection.

— Ça se maîtrise, ça ? demande ingénument Renée aux deux hommes.

— Oui, par le souffle, comme pour l'éjaculation. Et la tantrika doit garder sèche sa Grotte du Plaisir.

— Il me faudra un sèche-cheveux, alors !

Ils éclatent de rire. Atlantos jette un coup d'œil complice à Lëmura suite à la remarque de Renée, révélatrice du fait qu'elle se projette dans la réalité d'une telle éventualité. Effectivement, elle est tentée. Depuis qu'elle pratique le tantrisme avec Androz, tous ses tabous sont tombés. Elle explore et découvre son corps et le corps de son amant. Les écrits ont raison, c'est un temple du plaisir. Elle est toujours prête à de nouvelles expérimentations, et le niveau d'intimité avec Atlantos et Lëmura est arrivé à un tel point qu'elle n'a pas de résistance à l'idée d'une pratique tantrique avec eux. Atlantos poursuit la description :

— La fois suivante, on échange les couples. Les quatre arrivent dans le Temple de l'Amour et se font face. Un homme et sa tantrika à côté de lui, face à la tantrika de l'autre.

— Comment ça ?

— Toi et Androz assis l'un à côté de l'autre en position du lotus, OK ? Ensuite moi, un homme, en face de toi et Lëmura en face d'Androz.

— Compris.

— On pratique le rituel de la contemplation du yoni et du linga pendant huit minutes.

— Pourquoi huit ?

— C'est le nombre de l'infini et du cosmos. Ensuite, on fait l'amour avec le tantrika qu'on vient de contempler. Comme avant, d'abord chacun sur sa couche, derrière le voile, et ensuite, chaque couple regarde l'autre.

Renée regarde Androz et elle s'imagine le regarder faire l'amour avec Lëmura. L'aiguille de la jalousie la pince furtivement. Elle regarde cette fille, constate qu'elle l'aime bien, et la piqure se calme. Lëmura est une petite femme peu loquace, mais amusante et pétillante. Elle est totalement amoureuse de son homme et agit comme si tout était naturel dans la vie. Ce ne serait pas une tromperie, puisque chacun est consentant. Puis Renée s'imagine faire l'amour avec Atlantos et là, ça ne coince pas du tout. Il est beau gosse, Atlantos, elle est tout de suite d'accord.

Androz revit. Malgré le tantrisme, il a commencé à se lasser de sa femme, elle est devenue trop familière. Il la connaît par cœur, il n'y a plus de surprises, plus de piquant dans leur couple. Parfois, il a l'impression que faire

l'amour avec elle est devenu inceste et ça l'effraye. Mais il l'aime et il a envie de rester fidèle et loyal. Sa libido exigeante commence à lui poser problème, au point qu'il s'est demandé s'il n'allait pas essayer de se masturber devant du porno. L'idée lui a fait tellement honte qu'il l'a chassée. Il lui faudrait de la chair fraîche. Un épiderme nouveau, une autre odeur. C'est un besoin purement animal, de cela, au moins, il est conscient, et il ne veut pas briser son mariage pour cela. Il en a parlé avec Atlantos au cours d'un échange de confidences et c'est ainsi qu'Atlantos lui a suggéré la pratique à plusieurs.

— Je serais partant, a dit Androz, mais je ne crois pas que Renée va aimer. Peut-être que si ça ne vient pas de moi...

Ils ont convenu qu'Atlantos saisisrait la première occasion d'amener le sujet, et voilà qu'elle se présente ce soir. Quand il a senti que le vent soufflait dans le bon sens, Androz s'est fait câlin avec sa femme. Depuis qu'ils parlent du rituel, elle est dans ses bras, il a passé sa main sous son pull ample. Il lui caresse le bout du sein après lui avoir fait sauter l'agrafe du soutien-gorge avec cette dextérité qui excite Renée. Quand elle a senti ses doigts partir en exploration sur sa poitrine, elle a rectifié sa position pour rendre le câlin invisible aux yeux des autres. Sous la table, il a lâché sa main pour lui caresser la cuisse et il remonte lentement en direction des zones plus érogènes. Renée contrôle son émotion par une respiration ample et lente. Elle a posé sa main sur le haut de la cuisse de son mari et peut sentir la tension de son pénis sur l'étoffe de son pantalon. Atlantos fait semblant de ne pas voir leur manège et poursuit avec des propos qui ne sont pas faits pour les refroidir :

— Ensuite, chaque couple rentre chez soi et doit faire l'amour au moins une fois avant de recommencer ensemble, continue-t-il. La fois d'après, les deux couples de tantrikas font l'amour sur la même couche, sans voile. En couple habituel pour commencer, donc moi avec Lëmura et toi avec Androz. Ensuite, on laisse Shakti et Shiva nous guider et on honore le partenaire avec qui c'est juste dans l'instant. On fait l'amour à quatre, comme on veut, selon nos envies et dans le respect total des besoins de l'autre. Donc c'est bien clair : y compris les hommes entre eux ou les femmes entre elles. Il faudra y être prêt, si vous ne l'avez jamais fait. Attention, jamais de Fleuve Jaune pour nous. Les tantrikas retiennent leur sperme, bien entendu. On laisse passer un mois où chacun fait ce qu'il veut de sa sexualité et laisse aller le Fleuve Jaune à sa guise. L'idéal est de continuer à le retenir, mais suivant le niveau d'initiation, ce n'est pas possible, car il est indispensable de le faire sans frustration. On dit qu'après ces rituels, la libido est telle que rares sont ceux qui arrivent à retenir leur jet à ce stade.

Renée est émoustillée, elle avoue être tentée.

— On ne décide rien maintenant, mais si vous êtes partants, je vous propose que nous faisons cela chez nous. Nous avons la grande pièce de channeling au grenier qui est idéale pour cela, et comme nous n'avons pas d'enfants ni de voisins proches, nous serons parfaitement à l'aise.

Après une séance torride au retour à la maison et quelques jours de réflexion, rendez-vous est pris pour la semaine d'après. Renée ne s'était pas rendu compte de la lassitude naissante d'Androz et elle apprécie son bon appétit du moment.

Ils ont donc convenu de se retrouver jeudi en début

d'après-midi, une plage commune de libre dans leurs agendas respectifs. En pensant à cette journée, Renée retrouve son adolescence, quand, ayant pris rendez-vous avec son amoureux, elle frétillait de plaisir les jours précédents à l'idée de la fin de soirée qui serait immanquablement horizontale.

La pièce a été savamment apprêtée, et si sa libido n'était pas déjà à son paroxysme...

— ...J'aurais bandé en une seconde en arrivant dans la chambre, raconte-t-elle plus tard.

— Bandé, toi ? rigole Androz.

— Oui, des doudounes ! Et de tous mes pics d'amour. Une femme, ça bande aussi.

Deux futons sont disposés sur le sol et un grand drap de coton légèrement translucide sépare la pièce en deux. Lëmura a décoré le « temple » avec des tissus rouges et oranges. Il y a plusieurs statues de Shiva et Shakti dans l'étreinte éternelle et, au mur, des reproductions suggestives du Kama Sutra. Des bougies et de l'encens, bien sûr, et aussi des huiles essentielles pour le corps.

L'amour à quatre séparés par le voile est hautement excitant et curieusement aisé. Entendre l'autre couple faire l'amour pendant ses propres ébats ajoute un piquant qui excite tant Renée qu'elle a un orgasme violent au bout de quelques minutes seulement qu'elle exprime dans un rôle lascif. Androz contient difficilement son Fleuve Jaune, il doit souvent s'immobiliser pour respirer. Renée enchaîne deux autres orgasmes en même temps que Lëmura de l'autre côté du voile pendant que les mâles respirent bruyamment pour maîtriser leur plaisir.

À la séance suivante, regarder Atlantos et Lëmura faire

l'amour met Renée d'abord très mal à l'aise. Le voyeurisme n'est pas son genre. À côté d'elle, Androz est lui aussi gêné mais principalement par le comportement de son pénis. Il vit un étrange chaud-froid. Il est à la fois hautement excité par l'ambiance et inhibé par ce voyeurisme obligé. Tout cela ne fait absolument pas partie de lui et il ne s'est pas bien rendu compte à quel point il allait devoir se dépasser. Il avance sur son chemin un peu malgré lui, embarqué par la volonté de grandir de sa femme, par sa fierté de mâle qui ne veut pas donner l'impression de ne pas assumer. À se vouloir maître et leader en permanence, il ne s'autorise pas à l'échec, quel qu'il soit, ni même pas à faire un seul pas en arrière. Écouter son ressenti et dire qu'il n'est pas prêt à une séance de tantrisme expérimental ne fait pas non plus partie de lui. Tout ce qu'il voulait, c'était se sentir vivre, se sentir exister. Il croit que le sexe lui apporte la passion. Parfois, il aimerait être une femme pour craquer, pleurer, renoncer... Ce n'est pas tout à fait le cas pour l'instant, et tenter de contenir ses réactions physiques monopolise son mental, mais une voix muette en lui s'interroge sur la galère dans laquelle il a échoué.

À côté de lui, Renée l'entend faire de grandes respirations contrôlées. Elle louche du côté de son sexe et elle le voit se lever et se prosterner au rythme des inspirs et expirs. « On dirait un musulman en prière » se dit-elle en étouffant un fou rire intérieur à l'aide d'une grande inspiration. Pas moyen de contenir sa Rivière du Plaisir, son sexe pleure de désir devant la très jolie séance que le couple de leurs amis leur offre et qui finit par la mettre dans un état second. Atlantos maîtrise parfaitement son Fleuve Jaune et il procure trois orgasmes à Lëmura qu'elle savoure dans une chorégraphie sensuelle et avec juste un feulement de fond de gorge.

Lentement, ils quittent leur étreinte et viennent se mettre en position du lotus. C'est le signal que c'est au tour de Renée et d'Androz de faire l'amour et d'être regardés. Un moment de gêne à nouveau pour Renée et elle sent bien qu'Androz n'est pas à l'aise non plus. Il leur faut quelques minutes pour oublier qu'ils ont un public. Le désir, un instant jugulé, revient plus fort. Jamais Renée n'a expérimenté autant de sensations. Sa peau capte des gammes qu'elle ignorait. Ses sens sont exacerbés, elle sent des odeurs qui ne flottent pas dans la pièce. Lavande, puis musc et cannelle. Le pic de Jade d'Androz en elle lui fait durcir les seins et exacerbe ses sens jusqu'à une douleur extatique. Elle maîtrise son plaisir avec la respiration, c'est tout ce qu'on entend. Androz également, et cette étrange mélodie des souffles qui se mêle à la musique ambiante favorise la transe.

Des souffles, des soupirs, des gémissements, les frottements des corps sur le batik qui recouvre le futon, et puis des visions comme jamais. Renée est toujours là, elle ne perd pas conscience. Ce n'est plus elle qui fait l'amour mais son corps. C'est lui qui va chercher le plaisir, ce sont ses hanches qui guident son yoni à se frotter contre le linga tendu de son partenaire, son sexe qui cherche et avale langoureusement le pénis d'Androz sous le regard de l'autre couple spectateur. Dans le feu de l'action, elle aperçoit le Pic de Jade d'Atlantos, un très beau membre qui se comporte comme celui d'Androz tout à l'heure. Il frétille. Elle aperçoit aussi Lëmura qui a beaucoup de rouge aux joues et les yeux habités d'une brillance singulière. Pour une fois qu'elle n'est pas en transe, elle est en transpiration.

Androz, lui, a traversé un seuil. À un moment, il ne sait

pas lequel, il est devenu quelqu'un d'autre et il a lâché les peurs et les blocages. Ou peut-être qu'il est enfin devenu lui-même. Il se sent lucide, grand, puissant et bienveillant. Il s'occupe de sa partenaire avec une maestria qu'il ne se savait pas. Son corps à elle devient une partition de musique, il lui suffit de la lire et de jouer de son instrument. Il est chef d'orchestre qui dirige une symphonie. La jouissance est permanente, subtile et légère. Il se sent à la fois dense et aérien. Il lui semble qu'il pourrait jouer ainsi infiniment de cet étrange Stradivarius, l'exercice n'est pas fatigant, il est régénérant.

Le temps s'arrête, il leur semble que la séance dure depuis des heures. Trois en tout, depuis le moment où ils sont entrés dans la pièce. Quand ils ont fini, les quatre tantrikas se remettent en position du lotus, face à face dans la contemplation des sexes. Puis Atlantos fait sonner le gong et, d'une voix douce, il donne les instructions pour la suite :

— Aux quatre coins de la pièce, il y a de quoi faire nos ablutions. Ensuite nous nous rhabillerons et viendrons saluer Shakti et Shiva devant l'autel une dernière fois avant de quitter le Temple de l'Amour. Je rappelle que dès demain, nous sommes libres de pratiquer à notre guise, je répète que l'enseignement veut que les Fleuves Jaunes ne coulent pas, mais je recommande de laisser faire, la frustration étant plus grave que l'écoulement.

À peine rentrés chez eux, Renée et Androz ne peuvent résister à l'intensité de leur envie. Renée est toujours dans un état un peu second et Androz est fou de désir. Ils font

l'amour sauvagement, il éjacule violemment en elle au bout de quelques minutes seulement.

À bout de souffle, épuisés, ils éclatent de rire.

— Au temps pour le tantra, on vient de tirer un coup comme des bêtes, dit-il.

Ils rient et chahutent pendant de longues minutes, nimbés d'une joie juvénile et pure, enveloppés d'un amour ample et doux.

L'exploration d'un nouveau domaine du tantrisme a des effets bénéfiques sur les deux couples. Les liens se resserrent encore, leur belle fraternité se renforce. Mais parallèlement, le lent travail de sabotage est toujours à l'œuvre. Les hommes continuent à fumer, et l'alcool coule toujours plus à flots. Androz boit désormais tous les jours. Une bière, un petit verre de rouge en mangeant. Renée le suit parfois, mais le coup de barre que ça lui provoque en début d'après-midi nuit à son efficacité professionnelle. Elle revient vite à la sobriété pendant la journée pour partager, parfois seulement, un bon vin le soir. Car Androz ne boit que du vin de qualité. Renée ne s'en rend pas compte tout de suite mais depuis quelque temps, il mélange également avec des médicaments. Il prend des anti-inflammatoires pour des allergies récurrentes et les doses augmentent sensiblement. Quand elle le lui fait remarquer que le panel général shit, alcool et médicaments n'est pas génial, il n'est pas dans un bon jour et il l'envoie sur les roses.

— OK, c'est ta santé, après tout.

— Parfaitement !

De son côté, elle note toujours les résultats de ses expériences tantriques. Pas seulement les effets physiques pendant et après, mais tout ce qui y est lié. Elle le partage avec Kalinda dont l'amitié indéfectible survit aux longues semaines de silence où leurs vies respectives les séparent. Dès qu'elles se retrouvent, l'intimité est profonde. Leur relation est intemporelle.

— Comment vas-tu ? Comment marche ton cabinet ? demande Renée.

— Tout va parfaitement bien. Mon carnet de rendez-vous est plein deux mois à l'avance, je suis ravie. J'ai terminé une formation en spagyrie, j'ai adoré. Une corde de plus à mon arc. J'ai rencontré des gens géniaux dont un bonhomme incroyable. On aurait dit Merlin. Un véritable alchimiste qui connaît plein de choses. Et marrant, aussi, on a bien ri. Tu aurais apprécié, j'ai pensé à toi.

— Et Yves ?

— Il va bien. On s'aime toujours autant. On va partir en Thaïlande en automne, je me réjouis. Et toi ? Androz ? L'académie ?

— Pareil, tout va bien. C'est fou, ce que je vis avec le tantra, tu sais. Je mesure le chemin parcouru. Adolescente, j'étais une oie blanche du genre « Omo ». Plus blanc que blanc ! En plus j'avais peur. Tu sais comment était l'éducation sexuelle dans les années soixante-dix. Il y avait les hippies qui « faisaient l'amour et pas la guerre », c'était débridé, et il y avait les parents encore sous la coupe de l'Église qui condamnaient tout cela, à commencer par la contraception. J'ai pris la pilule en cachette, moi, et bien parce qu'une copine m'a poussée à me passer de l'autorisation de Papa-Maman. J'étais coincée dans mon corps,

je n'ai pas eu d'orgasme avant plusieurs amants. Il faut dire que les mecs n'étaient pas tellement à la hauteur non plus. Avec Claude, c'était sympa, on a fait nos enfants dans l'amour et le plaisir, mais il n'y a que depuis Androz que c'est un délice. Je me sens totalement en sécurité, nos peaux sont totalement compatibles. Et alors les états de conscience qu'on peut expérimenter dans le domaine, c'est fascinant.

— Il a drôlement avancé depuis le stage en Provence, non ?

— Oui, on fait une jolie évolution ensemble. Le sexe, c'est bien, mais ce n'est pas ma seule préoccupation. On partage énormément, on a les mêmes buts, les mêmes valeurs, c'est incroyable d'avoir trouvé quelqu'un d'aussi proche, d'aussi familier. J'ai l'impression qu'on se connaît depuis des âges. En channeling, Shivadhaji a dit que nous avions des siècles de vie en commun. C'est bien le sentiment que j'ai. Si je suis avec lui la voie du tantrisme, c'est parce que je crois que c'est une porte de spiritualité. Une voie d'initiation. Il y a des choses à comprendre avec cette énergie, les textes sont clairs. Et de fait, on vit des trucs pas tristes. Je prends des notes, j'en ferai peut-être un enseignement un jour.

— Ça t'est utile dans ta vie au quotidien, ça te fait avancer ?

— Et comment ! D'abord physiquement, ça fait du bien. OK, pas besoin de pratiquer le tantra pour ça, le sexe, quand c'est bien fait, c'est bon, on est d'accord. Mais c'est comme pour tout, dès que tu mets de la conscience sur les choses, elles prennent une autre dimension. Tiens, un jour, dans un stage que j'ai suivi, on nous a suggéré d'expérimenter la conscience dans la corvée de chiottes. Au lieu

de pester, de râler quand tu nettoies la cuvette des WC, tu expérimentes de le faire au minimum de façon neutre. Difficile de chercher à le faire avec joie, ce serait se mentir. Mais neutre, genre, c'est à faire je le fais sans émotion particulière. Eh bien au bout de quelques fois, je me suis surprise à être inspirée dans ces moments-là. Le simple fait d'éliminer les pensées négatives laisse la place à des pensées plus fertiles. Et le bienfait, c'est que tu ne rumines plus de colère ou de frustrations qui sont mauvaises pour le foie, c'est bien connu.

— Tu me fais rire. Je retiens l'exercice. Mais pour revenir au tantrisme, je pense qu'il y a d'autres voies d'initiation tout aussi valables.

— Sûrement. Le tantrisme se trouve sur une vibration plus charnelle qu'intellectuelle. C'est que c'est une initiation qui agit sur le corps. Comme le chamanisme. Dans toute recherche, il y a l'étude des textes, la compréhension mentale et l'expérimentation physique. Je crois que toute compréhension doit se faire sur les trois plans — physique, mental et spirituel — pour être totalement intégrée. Comprendre avec son corps, son esprit et son âme.

— Émotionnel aussi.

— Mh... C'est un autre registre, à mon avis. Les émotions sont des vibrations qui ne vont pas très haut et qui brassent beaucoup. Il me semble que le but de la maîtrise, c'est de se détacher des émotions pour ne ressentir que des sentiments.

— Quoi ? Mais ne pas avoir d'émotions, c'est être un monstre !

— Non, pas se déconnecter de ses émotions, mais s'en détacher. Les regarder passer, les vivre sans se diluer de-

dans. Être triste, sincèrement, sans sombrer dans la déprime. Être heureux, avoir du plaisir sans se faire péter les sens.

— Euh, et avec le tantrisme, tu ne vises pas à te « faire péter les sens » comme tu dis ?

— Ah non, justement pas. Le plaisir est maîtrisé, canalisé, il dure longtemps, il ne fatigue pas, il régénère, il vivifie. C'est la même différence entre ripailler, se soûler et savourer un bon repas avec mesure et juste un peu de bon vin. Tu as le plaisir sans les dommages collatéraux. Enfin, il me semble avoir compris cela, mais je n'ai largement pas tout expérimenté.

Arrive le jour où les deux couples se retrouvent pour la suite de l'initiation tantrique. Atlantos explique l'exercice suivant :

— Je vous rappelle que c'est la séance où l'on change de partenaire. Tout à l'heure, nous allons monter dans la pièce qui a été préparée énergétiquement. Comme la dernière fois, nous nous déshabillerons chacun dans notre coin et nous viendrons sur les futons. J'ai préparé et consacré à la déesse Shakti une huile de massage au santal dont la vibration est parfaite pour le tantrisme. Nous allons changer les couples, je vais masser Renée pendant qu'Androz massera Lémura. Un massage tantrique complet qui prévoit *toutes* les parties du corps. Quand tout le corps sera massé, nous nous laisserons guider par les caresses intimes et nous ferons l'amour. Les filles, vous pouvez commencer par nous masser ou passer tout de suite aux caresses sensuelles, faites comme vous le sentez, c'est impératif. L'exercice est subtil, il s'agit pour

les femmes d'être d'abord réceptives, puis actives. Les hommes devront également passer de l'état actif à l'état réceptif et cela en harmonie avec l'univers qui donnera le signal. À chacun de le capter. Il faut à la fois être égoïstement à l'écoute de son corps, de ses besoins personnels et être dans le même temps attentif à l'autre, puis à la pièce — le Temple de l'Amour — aux guides présents et enfin à l'univers.

La visualisation remplit Renée d'un frisson sauvage. Elle dépasse encore une limite, c'est toujours excitant. Au propre et au figuré, dans le cas présent.

Une fois nus, les quatre se mettent en position du lotus sur le futon. Atlantos à côté de Renée et en face de Lëmura avec Androz à côté d'elle. Après une méditation et la longue contemplation des yonis et lingas, Atlantos prend la bouteille d'huile pendant que Renée s'étend sur le ventre pour recevoir le massage. Androz fait de même avec Lëmura. Le parfum de l'huile est suave et la stéréo diffuse une petite musique de fond qui parfait l'ambiance. Renée se détend immédiatement sous la caresse et la main chaude d'Atlantos. Le contact est rassurant, plein et franc. La nouveauté du toucher la fait frissonner et son corps devient un instrument qui module des arpèges encore jamais joués. Elle entre assez vite dans une transe consciente. Elle est à la fois dans un état second où se bousculent les sensations et les visions et tout à fait présente au toucher de l'homme qui la masse. Atlantos est à califourchon sur les jambes de sa partenaire, et son sexe, déjà éloquent, caresse doucement les fesses de Renée pendant qu'il masse le haut de son dos. Puis il la fait se retourner et lui passe de l'huile partout, jusque dans les plis les plus intimes. Elle s'offre naturellement et, à nouveau, c'est son corps qui

agit et non plus sa volonté. Elle pourrait arrêter quand elle veut, elle garde le contrôle, mais elle l'abandonne voluptueusement.

Voir soudain à côté d'elle Androz être tendre et sensuel avec Lëmura augmente son désir jusqu'à la douleur. Elle ne peut retenir un long gémissement de plaisir. Il n'en faut pas plus pour déclencher la fin du massage et le début du coït. Atlantos, assis sur le futon, passe une main dans le dos de Renée et, d'une poigne ferme, la relève et vient l'empaler sur sa Tige de Jade dressée. Il a réussi à faire cela sans aucune brutalité, mais avec une virilité électrisante. Les sexes se sont imbriqués l'un dans l'autre avec aisance, il la maintient fermement et ne bouge plus, sauf pour respirer amplement. Elle étouffe de plaisir, car leurs sexes enlacés pulsent de joie. À côté, Androz caresse de sa langue la Porte de Jade de Lemüra. Cette vision décuple la jouissance de Renée qui est prise d'un long vertige. Sentant qu'elle vacille, Atlantos la presse fermement contre lui, canalisant ainsi l'énergie et prévenant son évanouissement.

S'ensuit une longue séance de plaisir et de sensualité empreinte d'une grande beauté. L'encens, la musique, l'ivresse des sens et la communion des âmes se mêlent en une spirale de lumière presque visible. Le moment est intense, vrai et initiatique. Elle s'extasie longuement avec des montées et des descentes en intensité, tandis qu'Atlantos retient son Fleuve Jaune avec délectation et qu'à côté, Androz s'enivre de la volupté de sa partenaire qui jouit sous son archet lubrique.

Pendant les jours qui suivent, Renée flotte dans un

nirvana plaisant. Tout lui paraît facile, lumineux. Elle est joyeuse et créative. Elle aime sa vie quand elle avance ainsi et qu'elle apprend. Elle aime aussi l'idée d'apprendre en compagnie d'âmes sœurs.

Elle continue l'étude des textes et y trouve de plus en plus de signification. Elle partage ses conclusions avec Androz qui ne semble pas partager autant d'enthousiasme. Depuis la séance de l'échange des couples, il est silencieux, elle n'arrive pas à savoir comment il a vécu le moment. Elle n'insiste pas, supposant qu'il a besoin de temps pour intégrer la puissance de l'expérience. Ils en parleront plus tard, elle a confiance.

Androz est submergé. Il a expérimenté des sensations intenses et puissantes qu'il n'arrive pas bien à intégrer. Il est encore ivre des plaisirs ressentis et n'aspire qu'à y retourner. Comme l'addict attiré par sa drogue qui cherche à renouveler le shoot. S'il pouvait le rendre permanent... Mais ce qui en fait la jouissance suprême, c'est justement qu'il s'arrête. Dans le même temps, il craint de recommencer. S'il acceptait d'écouter sa voix intérieure, il entendrait qu'il se sent violé. Il ne peut s'en prendre à personne d'autre qu'à lui-même, il a participé de son plein gré à la séance, et pourtant, il y a eu une forme d'agression. Il a dépassé ses limites et ses programmations sans la pleine conscience de ce qu'il faisait, son orgueil toujours aux commandes lui interdisant l'introspection bienveillante. Alors il s'est fait violence. La non conscience de cela le rend morose, et il s'échappe dans le travail et un peu plus d'alcool que d'habitude.

— Maman, on peut se voir ?

— Oui, bien sûr.

La voix de Fanny tremble au bout du fil.

— Ça va pas ? Tu pleures ? demande sa mère.

— Non. Dans dix minutes au « Croissant chaud » tu peux ? Seule.

— Oui, pas de problèmes, à tout de suite.

Elles raccrochent. Renée consulte son carnet de rendez-vous, elle a une heure et demie devant elle, Fanny ne pouvait pas mieux choisir son moment. Un peu inquiète, elle ramasse son sac et avertit Androz qu'elle « sort faire une course ». Sa voix intérieure et celle de sa fille au bout du fil lui suggèrent ce mensonge prophylactique. Le tea-room où elles ont rendez-vous donne sur le parc. Fanny est déjà là, au soleil par ces premiers beaux jours de printemps.

— Mam, je suis enceinte.

Tout de suite dans le vif du sujet, voilà bien Fanny !

— Ah merde !

Vu la façon dont elle l'annonce à sa mère, cette dernière se doute que ce n'est pas une bonne nouvelle.

— Comme tu dis.

Elles échangent un regard chargé de gravité. Le dialogue qui s'ensuit ne fait que relater ce qu'elles viennent de se dire des yeux.

— Je te pose la question, mais je me doute de la réponse, tu ne veux pas garder le bébé ?

— Ça fait vingt-quatre heures que j'y réfléchis, mais non. Impossible. Écoute, Maman, je suis en première année de faculté, après HEC, il y a l'école de styliste à Paris. Je suis partie pour être étudiante pendant encore six ans, sans compter les années de stage pour me faire une place dans le métier... Des enfants, j'en veux, mais pas là, pas maintenant. Et puis pas avec Jonas, je crois.

— Ah bon ? Mais je croyais que tu étais amoureuse ?

— Oui, je suis amoureuse. Mais je ne sais pas... Je ne me vois pas faire des enfants avec lui. Ou peut-être c'est parce que c'est pas le moment, je ne sais pas.

Elle fait une courte pause, puis reprend :

— Combien de chances que nous soyons encore ensemble dans dix ans ?

Renée regarde sa fille avec tendresse. Son enfant, son bébé à elle qui a un bébé dans son ventre. Elle a un vertige en voyant défiler les années à toute vitesse depuis le moment où le gynécologue l'a extraite, gluante, de ses entrailles pour la poser sur sa poitrine jusqu'à cette jeune femme de vingt ans, enceinte à son tour. Elle revoit arriver ce petit être silencieux, elle ne savait pas encore que c'était une fille. Elle a ouvert ses bras et touché sa peau pour la première fois. Le nouveau-né a ouvert les yeux sur le rendez-vous avec sa mère. C'était le même regard intense que celui qu'elles échangent maintenant.

Bébé n'a pas pleuré en arrivant. Un cri bref quand elle a reçu la claque légère que lui a administrée le médecin face à son silence, de quoi faire savoir que ses poumons fonctionnaient. Renée se souvient d'une arrivée gracieuse et déterminée. Depuis, elle a une relation charnelle avec cette enfant-là. Avec ses garçons aussi, mais cette fille a une place spéciale dans sa vie qu'elle pourrait difficilement mettre en mots. Ils ne sont pas assez légers pour décrire l'enchantement qu'elle lui procure. Pourtant, elle n'est pas tendre, sa Fanny. Ce n'est pas une grande émotionnelle, même si elle sait vivre de grands sentiments. Elle est carrée, cartésienne. Une Vierge. Faite pour être mère, peut-être, mais dans les meilleures conditions possibles et cette grossesse non désirée n'en fait pas partie. C'est un vrai challenge pour elle qui planifie tout, organise tout, prévoit tout.

Renée ne sait pas quoi répondre à la dernière remarque de sa fille, parce qu'elles ne sont pas les mêmes amoureuses. L'amour et la relation sont deux choses différentes, et la lucidité de Fanny est admirable quant à la durée de la sienne avec Jonas. Une lucidité qui fait peur à Renée, incapable de vivre avec une telle épée de Damoclès.

— Oui, je l'aime, c'est pas la question, ajoute Fanny, confuse.

— Non, effectivement. La question, c'est de savoir si tu fais de la place dans ta vie pour cet enfant maintenant.

— C'est ça ! Oh, merci de comprendre ça, Maman. C'est affreux cette décision. J'envisage de tuer mon enfant, tu te rends compte ?

— T'en es à combien ?

— Huit semaines.

— Alors écoute, huit semaines, c'est une toute petite chose centimétrique, ce n'est de loin pas encore un enfant. Ce n'est qu'une biologie en marche. Zoom arrière, élargis ton champ de vision. Si tu ne le gardes pas, tu ruines peut-être une vie tout juste commencée, mais si tu le gardes, en l'état actuel des choses, tu ruines deux vies, peut-être même trois en comptant Jonas. Tu vas lui en vouloir d'exister, à ce bébé, pas sûr que ton couple y résiste, tu vas l'élever seule, bref, il faut considérer les choses à long terme.

Ce que manifestement Fanny n'avait pas encore fait.

— Oh, Maman, tu peux pas savoir comme tu m'aides ! Je me sens tellement coupable.

— Non, sors de là. D'abord, vous êtes deux à l'avoir fait et vous devez être responsables à deux. Et des fois, être responsable, c'est savoir prendre une décision difficile sur le moment mais bonne à long terme. Il dit quoi, Jonas ?

— Je ne lui ai pas encore dit, je voulais t'en parler d'abord. Il est en stage à Belgrade, tu sais ?

Non, elle ne sait pas, mais pour l'heure, elle s'en fiche. Fanny tire sur la paille de son milk-shake qui fait un bruit de tuyauterie quand elle aspire les dernières gouttes. Renée la revoit gamine et pour un peu, elle la gronderait de se tenir mal. Comme ça pousse vite, un bébé !

— Alors quoi, maintenant ? demande Renée.

— C'est pour ça que je t'ai appelée. Je crois que ma décision est prise. Tu m'accompagnes à la clinique ?

— Évidemment !

— T'es sûre ? Parce que si tu ne peux pas, je le demande à la maman de Chloé

Une envie de meurtre cisaille le ventre de Renée. Chloé est l'amie d'enfance de Fanny et les familles se connaissent bien. À force de se fréquenter, les deux filles se sentent chez elles dans les deux foyers. Renée agresse mentalement la maman de Chloé, Chloé et même Fanny. Comment cette dernière peut-elle douter une seconde de sa disponibilité? Fanny est *sa fille*, la chair de sa chair, Renée est sa *mère*!

— Je suis plus que sûre! Il n'est pas question que je ne sois pas là pour toi dans un moment pareil, ma fille.

— Ah bon, mais avec ton cabinet, je ne voudrais pas que ça te dérange.

Lui lacérer le visage avec ses ongles, à présent. Mais elle ne comprend pas, cette innocente? Elle est mère-louve-juive, Renée, et elle ferait tourner la planète dans l'autre sens, s'il le fallait! Arrêtez tout, sa fille a besoin d'elle! Plus rien d'autre ne compte.

Pour l'instant, grandiose de self-control, elle sourit tendrement.

— Ma puce, non seulement ça ne me dérange, mais je traverserais les océans pour être à tes côtés dans un moment pareil.

L'idée pénètre enfin Fanny qui absorbe l'information.

— Merci, souffle-t-elle avec un soupir de soulagement.

L'après-midi même, toutes deux consultent la gynécologue de Fanny puis remplissent la paperasserie nécessaire. Le surlendemain, Fanny passe en clinique. Dix minutes d'intervention, quelques heures d'observation pour se réveiller de la narcose et retour à la maison le soir même. Renée est là à tous les instants, présence inconditionnelle.

tionnelle. Fanny passera ensuite quelques jours à la maison. Comme elle y vient encore régulièrement, ça n'attirera pas particulièrement l'attention, l'épisode restera leur secret. Si moralement, la chose est intégrée, il n'en reste pas moins qu'une vie vient d'être avortée et ce n'est pas chose anodine. Ce fut la faute à pas de chance, parce que Fanny et Jonas prennent leurs précautions. Un préservatif défectueux, sans doute.

Le soir, Renée va souhaiter bonne nuit à sa fille et s'assurer qu'elle n'a besoin de rien. Elle s'assied sur le bord de son lit :

— Ça va, ma fille ?

— Ouais. Tu vois comment... Je suis un peu déchiquetée de l'intérieur, c'est douloureux.

— Je vois bien. Mais moralement, tu tiens le coup ?

— Boh. Je ne suis pas très fière, et puis c'est triste quand même.

— Rappelle-toi aussi qu'il y a une histoire d'hormones. Ton émotion qui déborde, c'est en grande partie dû à cela. Cela dit, je suis d'accord, c'est triste.

— En tout cas, encore merci d'avoir été là. Je crois que ç'aurait été bien plus difficile si j'avais été seule. C'était bien de pouvoir compter sur toi.

Elle embrasse sa fille et lui fait un gros câlin, et puis elle va se coucher et s'endort rapidement. Androz ne s'est aperçu de rien.

Deux heures plus tard, une protestation intérieure la tire de son sommeil. Pourquoi cette cisaille dans le cœur de Renée ? Personne ne comprend donc la taille de son amour ? Ne sait-elle pas, Fanny, à quel point elle est ai-

mée ? Mais comment fait-elle pour ne pas savoir ? Elle le lui a dit, pourtant. Le temps qu'elle passait, petite, à la serrer dans ses bras ! Elle lui disait : « Tu es mon petit ange descendu du ciel pour faire mon bonheur ». Elle avait des phrases débordantes d'amour pour ses bébés, chacun la sienne. Celle pour Fanny lui avait été dictée un jour qu'elle s'était assise par terre pour jouer avec son bout d'chou qui avait à peine un an et marchait tout juste. Fanny se tenait debout, elles ainsi avaient la tête à la même hauteur. Fanny, vacillant sur ses jambes, cherchait à emboîter deux cubes l'un dans l'autre. Renée était fascinée par sa concentration à la fois sur ses mains et sur son équilibre. Fanny avait alors plongé son regard dans celui de sa mère et avec un grand sourire avait dit d'un air joyeux :

— A va pas.

Attendrie par la pureté de ce petit être vrai, elle avait prononcé cette phrase avec une infinie tendresse :

— Tu es mon petit ange descendu du ciel pour faire mon bonheur.

Alors, quoi, elle ne se souvient plus, aujourd'hui, Fanny, qu'elle est toujours le même ange ? Une drôle de colère monte en Renée. Il *faut* qu'elle se rappelle, qu'elle sache qu'il y a quelqu'un dans sa vie qui l'aime en grand. Trop énervée pour se rendormir, elle se lève. Elle attrape son cahier précieux et un stylo. Non, elle change d'avis, pour cela, c'est la plume à encre qu'il faut. Elle écrit d'un jet :

Tu veux que je te dise comment je t'aime ?

Mais es-tu prête à l'entendre ?

Parce qu'une fois dit, mon amour sera indélébile, et tu ne pourras plus jamais dire « je ne savais pas ».

Un tel amour peut-il être dit, pour commencer ?

Parce qu'il est illimité, mon amour, alors le mettre en mots, ce serait le mettre en pot. Bien sûr, il est là aussi mon amour pour toi : condensé, sucré, dans un pot avec un couvercle et une étiquette : « amour inconditionnel ». Un délice à déguster à volonté quotidiennement.

Mais mon amour pour toi, c'est aussi l'intention qui a précédé l'idée de l'arbre qui a donné le fruit qu'on a confit et mis en pot. Il est avant, il est maintenant, il est après, il est toujours. Il est renouvelé et enrichi à chaque saison.

Il m'est tombé dessus sans crier gare. Il m'a foudroyée quand ton premier regard a croisé le mien. Quel cadeau que ce regard-là ! Dans tes yeux, il y avait le monde. Celui d'où tu venais, celui que tu as quitté pour me faire la grâce de ta présence dans ma vie. Je l'ai vu dans son entier, ce monde, l'espace d'une fugace seconde, et j'ai su que jamais aucune gratitude ne serait suffisante pour te remercier de ta présence dans ma vie.

Je t'aime grand, je t'aime ample. Et le dire le rétrécit forcément. Je suis très attentive à l'exprimer ici sans emphase, cet amour, sans cette exagération que l'on met quand on veut faire comprendre que les choses ont de l'importance.

L'illimité est inconcevable, l'inconditionnel indicible. Pourtant, cet amour que je ressens pour toi me donne la mesure d'une chose non mesurable. Quand je t'aime, je me sens belle. Quand je t'aime, je suis bonne.

Tu me bouscules, tu me malmènes, tu es exigeante, parfois intransigente. Tu es juste. Comment fais-tu pour être ainsi ajustée ? Tu es ma source lumineuse. Tu es mon ancrage et ma liberté. Tu es ma raison d'être et ma continuité.

Tu me surprends et tu m'amuses.

Je t'ai désirée comme je n'avais jamais rien désiré avant. Je t'ai appelée de tout mon être, et tu as élégamment répondu à cet appel. Tu es belle, tu es forte. Tu as un courage dont tu n'as pas totalement conscience et cette ignorance est ta grandeur.

Dire cet amour à cet instant bouleverse tout. Dire cet amour et dire qu'il est mal dit, qu'il est plus grand que les mots et que la conscience que j'en ai scelle nos noces. Nous ne pourrons plus jamais dire « nous ne savions pas ». Il faudra désormais avancer avec cette connaissance d'un amour universel qui nous lie. C'est la grande révélation, c'est la grande amour.

Il va falloir grandir dans cet amour, l'assumer, l'incarner. L'intégrer dans l'unité qui englobe tous les aspects. L'unifier. Non pas l'uniformiser, attention. Ni le diluer, ni le dissoudre. Mais l'additionner, le répandre, l'émaner. Toi et moi égale nous. Un plus un égale Unité.

Le retour en arrière n'est plus possible. Nous n'avons plus d'autre choix que de le faire fleurir, cet amour. Le porter fièrement, s'en anoblir. Avancer avec lui en bandoulière.

Et puis cesser nos corps à corps inutiles, maintenant qu'on sait comment on s'aime. Cet amour empêche la dualité, il nous oblige à nous réconcilier. Avec cet amour, une seule possibilité: le compagnonnage. Trouver nos complémentarités et les épauler.

La fin des combats. Cet amour désormais formulé signe la fin des combats.

Es-tu prête pour la paix ?

Es-tu vraiment prête pour la lumière sans ombre ?

Ou as-tu encore besoin des obstacles et des conflits ? Réflé-

chis bien, parce que si tu l'entends, cet amour que j'ai pour toi, si tu le reçois, alors les vraies difficultés vont commencer.

Parce que le non-amour, c'est le connu. La séparation, c'est l'habituel, c'est facile. Alors qu'avec cet amour qui est dit ici, c'est l'inconnu. Le monde sans la guerre, on ne le sait pas encore, on ne l'a jamais vécu.

Oh, comme nous sommes attachés à nos problèmes ! Es-tu bien sûre d'être prête à les lâcher ? Tu seras alors orpheline et ne pourras jamais les retrouver. Un gros défi à relever.

Es-tu prête à vivre sans peurs aucune ?

Y compris celle de s'ennuyer dans un tel monde ?

Comprends-tu seulement ce que je te dis ?

Mesures-tu la chance que tu as d'être à ce point aimée ?

Sais-tu seulement que ce n'est pas une chance, mais un droit de naissance ? La chance, c'est d'en avoir conscience.

C'est toi qui m'as fait prendre conscience que je l'avais en moi, ce monde de paix, d'amour et d'harmonie. Ce monde de lumière et de créativité. Avant toi, j'étais aveugle et sourde. Et petite.

Je te connais, tu vas résister, tu vas lever les yeux au ciel, trouver que j'exagère. L'abondance illimitée est un truc qui te déstabilise. Tant pis, je t'aime pour de vrai et mon amour ne dépend pas du fait que tu le reçoives ou non.

Aujourd'hui, je le dis. L'univers en prend bonne note.

Quand tu seras prête, tu l'entendras. Tu ouvriras ton cœur pour l'y placer enfin, et tu verras que cet incommensurable amour pour toi s'y trouve déjà.

Ça te fera sourire et tu n'auras plus jamais peur.

Elle pose sa plume, nourrie par ses propres mots. En se relisant, elle a une révélation, elle entend que c'est également son âme qui s'adresse à elle-même. Cet amour qu'elle vient de jeter sur le papier, il est en elle, il rayonne pour sa fille, mais aussi pour tous ceux qu'elle aime, y compris elle-même. Elle a un grand frisson. Une paix nouvelle l'envahit, une acceptation sans conditions. Elle se dit que si chacun pouvait trouver en soi ce point de connexion avec soi-même, le monde tournerait certainement mieux.

Fanny se remet rapidement. Elle informe Jonas le lendemain de l'intervention par Skype. Il fait la grimace de ne pas avoir été mis au courant avant, mais Fanny lui explique qu'elle a fait de son mieux, qu'elle est désolée. Jonas comprend.

Guillaume, lui, était dans la confiance depuis le début. En fait, c'est à lui que Fanny l'a dit en tout premier. Ces deux-là ont une connivence rare et précieuse chez un frère et une sœur. C'est Guillaume qui lui a conseillé de demander l'aide de Renée. Fanny craignait de se faire mal juger, mais Guillaume lui a promis que non. Il connaît bien sa mère. Elle peut être « à chier pour des conneries, mais dans les grands moments, elle assure grave ».

Alors qu'ils en discutent dans le jardin, Charly arrive à l'improviste. Il comprend qu'il s'est passé quelque chose, et sa sœur, incapable de mentir à quelqu'un de la famille, raconte. Une confiance familiale qu'on préserve dans un cocon intime. Ce sont les moments préférés de Renée, ceux où on se tient la main avec amour.

Le moment finit en éclats de rire auxquels vient se joindre Androz qui rentre du travail. Il propose un barbe-

cue collectif qui est approuvé à l'unanimité. Un coup de fil de César l'interrompt dans la préparation du grill. La relation entre père et fils s'améliore nettement depuis les quelques jours de vacances qu'ils viennent de passer tous ensemble. Ce fut une première, et ce fut parfait, au grand étonnement et bonheur de tous.

— Attends une seconde, dit Androz à son smartphone.

Et à la cantonade :

— Vous voulez gagner un César ?

— Ouii, hurlent-ils en chœur.

Puis à l'adresse de son fils, dans le combiné :

— Tu as entendu ? Amène-toi, on fait des grillades.

Un moment de bénédiction, le bonheur comme Renée voudrait qu'il ne s'arrête pas. Elle fait un arrêt sur image, capture l'instant et le place dans son écrin à trésors, un coffre imaginaire en bois de santal qu'elle a capitonné de velours rouge et qui se trouve au centre de son cœur.

Elle ne voit pas qu'une tache de moisissure s'est posée sur les années-bonheur et s'étend insidieusement.

Les deux couples poursuivent leur initiation tantrique après la pause des vacances. La fois suivante où ils se retrouvent, comme à l'accoutumée, les trantrikas arrivent nus sur les futons et se massent. Cette fois, les femmes entre elles et les hommes de leur côté. Le massage doit être complet et, là encore, Renée doit dépasser un malaise. Masser la Porte Sacrée de Lemüra et être massée par elle devient rapidement un plaisir désinhibé grâce à la jouissance qu'il lui procure, mais voir les hommes masser leur Pics de Jade l'embarrasse pendant un long moment. Curieusement, cet embarras ajoute à son plaisir une note un peu masochiste et un peu perverse qui a son piquant.

L'ambiance se réchauffe, l'aisance devient totale. Atlantos est très entreprenant. Pendant qu'il s'occupe du pénis d'Androz, il l'encourage à s'occuper du sien. Ils en sont à se masturber franchement quand Atlantos vient fourrer sa langue dans la bouche d'Androz dans un baiser sauvagement viril. Androz ressent une grande décharge d'adrénaline. À nouveau ce sentiment de viol, mais c'est aussi et peut-être avant tout une énorme jouissance. L'énergie masculine d'Atlantos n'est, de fait, pas agressive, c'est nouveau, c'est terriblement bon, sauf que c'est un homme... Il lui faut plusieurs minutes pour se détendre à cette idée et lui rendre son baiser et ses caresses. Quand enfin son corps est d'accord, Androz se retrouve dans cet état si extatique de la dernière fois, avec un piment en plus, car il n'est pas avec sa partenaire habituelle, loin s'en faut.

Encouragé par Atlantos qui s'offre et dont il sent bien que ce n'est pas la première fois pour lui avec un homme, il le pénètre lentement. La sensation est complètement nouvelle, tant au niveau des épidermes, que de cette musculature masculine fichée sur son pénis qui lui provoque une jouissance perverse. Il ne lui est curieusement pas difficile de retenir son Fleuve Jaune et les deux hommes se cabrent de plaisir. Puis, dans une chorégraphie habile, Atlantos vient à son tour empâler Androz et là, Androz vit une défloration à la fois jouissive et offensante. Jouissive physiquement, offensante spirituellement, car il ignorait n'être pas totalement consentant. Encore une blessure auto-infligée qu'il refoule avec les autres.

Renée, embarquée avec Lëmura dans des caresses savantes et profondes qui les font longuement jouir, observe néanmoins tout ce qui se passe et bascule dans un état modifié de conscience. Elle jouit également du spectacle des corps maintenant entremêlés, car les hommes sont venus à la rencontre des femmes. Androz s'est rapproché, elle reconnaît sa peau et sa Tige de Jade est en elle. Est-ce lui ou est-ce Atlantos par derrière ? Elle oublie la question pour s'autoriser à jouir pleinement. On lui mordille les seins et on la caresse partout, elle ne sait plus où ni qui. Elle aussi caresse et embrasse des lèvres, des sexes, des seins... Soudain confuse, elle perd brièvement conscience dans un expir et explose dans une bulle de lumière en inspirant.

La suite se brouille dans sa mémoire. Elle a juste conscience que les corps sont déchaînés, elle se noie dans un tsunami de plaisir. Une séance paroxystique qui la submerge.

Puis le désir décline et les corps se calment, repus. Alors

qu'Atlantos et Lëmura font déjà leurs ablutions, Androz et elle restent allongés et enlacés. Tenir sa femme dans ses bras récupère Androz qui n'était pas loin d'une crise, et Renée s'endort. Quand elle se réveille, elle est seule dans la chambre, incapable de savoir combien de temps s'est écoulé. Elle passe à la salle de bains et prend une douche fraîche qui la ramène à elle. La séance a été tellement intense qu'elle ne se sent pas bien. Elle rejoint les autres dans la cuisine. Ils ont improvisé un pique-nique, ouvert une bouteille et papotent joyeusement. Ils ont fini depuis un bon moment et les hommes se passent un joint. Renée mange un peu et ça la remet d'aplomb, elle boit un demi-verre de vin qui lui provoque un puissant haut-le-cœur. Elle se précipite aux toilettes pour vomir.

— Ça ne va pas, Amour ?

— Non, je ne sais pas, je ne suis vraiment pas bien. Ça t'ennuie si on rentre ?

Lëmura demande si elle peut faire quelque chose.

— Non, t'es gentille, mais je crois que je vais aller me coucher.

Une fois rentrée à la maison, elle ira vomir encore quelques fois. Elle crache de la bile, son corps proteste violemment contre quelque chose. Elle n'a pas envie de réfléchir, juste de mourir. Androz est prévenant et l'aide à se mettre au lit. Il lui fait une tisane, qu'elle vomit instantanément.

— Je crois que je vais dormir, maintenant.

Androz s'allonge, il ne l'avoue toujours pas, mais il est secoué lui aussi, et il est content d'avoir dû raccompagner sa femme. Il a besoin de silence et de repos pour intégrer la séance.

Le lendemain, il se sent mieux, le sommeil a enfoui ses émotions. Il s'est levé avant Renée et, après un café corsé, il a jeté quelques notes sur le papier. Une analyse de surface de ce qu'il a vécu, avec peu d'introspection émotionnelle. Ça lui suffit pour intégrer l'expérience et se donner l'illusion d'avancer. Il a même envie de recommencer très vite. Il allume une cigarette et accueille sa femme qui se réveille avec un sourire :

— Tu as l'air d'aller bien, ce matin ?

— Oui, je ne sais pas ce qui m'est arrivé, je n'ai pourtant rien mangé de mauvais.

— C'est une purification, dit Androz, toujours plus au clair sur les autres que sur lui-même. Tu n'as pas supporté le niveau élevé de la séance à cause de résidus de négativité, je pense. Atlantos a appelé pour prendre de tes nouvelles. Il dit que cette initiation est réservée aux tantrikas les plus avancés. Nous pensions que tu avais ce qu'il fallait pour la vivre, c'est pourquoi il ne t'a pas avertie des éventuels effets négatifs. Mais ne t'en fais pas, ce n'est pas grave, repose-toi, ça va passer. Après ce nettoyage, tu pourras continuer, j'ai confiance. Tu as l'envergure d'une grande initiée, et les plus grands obstacles sont toujours pour les plus grandes âmes.

Elle avait prévu la journée pour faire de l'administratif, elle repousse à plus tard après avoir avalé une tisane. Une barre entre les yeux, elle décide de dormir encore un peu. Elle se réveille à midi, elle a dormi comme une souche. Cette fois, elle a retrouvé sa lucidité et l'usage complet de son cerveau.

Un léger poids sur le plexus, elle enfile des baskets et décide d'aller marcher. Pendant une heure, elle longe

la petite rivière jusqu'à la forêt. Elle entame un discours intérieur : « Ma belle, tu fais l'autruche depuis un certain temps. Sois franche, ça fait un petit moment que ça ne va pas. Les cercles de fumée deviennent de plus en plus fréquents, Androz en rajoute le week-end. Après, ils vont boire des verres soi-disant pour le réancrage. Ça dérape côté beuverie. Quand il revient de ces séances, il est pas cool. Quand il a bu, il est égoïste, capricieux, manipulateur. Quand il a fumé par-dessus le marché, il devient mauvais. Il me fait plein de reproches, alors qu'il professe avec grandeur que « les reproches tuent l'amour ». Il a raison, quand il m'en fait, ça tue quelque chose à chaque fois. Il a un talent particulier pour savoir quoi dire et comment le dire pour que ça fasse un mal de chien. Au début, je laissais passer l'orage, j'attendais qu'il dessoûle. Le lendemain, il est toujours gentil. D'autant plus gentil qu'il sait bien qu'il n'a pas été cool la veille. Si c'était une fois de temps en temps, ça irait. Personne n'est parfait, même pas mon gourou personnel. Il est en chemin, lui aussi, et il a droit à l'erreur, mais là, il faut bien reconnaître que non seulement ça ne se calme pas, mais ça devient un système. »

Le soir, quand il rentre du cabinet, elle lui fait part de ses réflexions. Elle réussit à trouver un ton bienveillant et fait preuve d'une grande maîtrise de la communication non violente.

— J'entends bien ce que tu me dis, Amour, mais je ne prends pas, dit-il. Je ne suis pas d'accord avec toi, je pense que les séances de fumée nous ouvrent des portes. Tu ne peux pas juger, puisque tu ne participes pas. Maintenant, peut-être que j'ai exagéré une ou deux fois avec l'alcool, tu as raison. Je ferai attention, c'est promis, mais je crois que

tu fais une montagne d'une petite chose. Tu as été secouée par l'initiation à quatre et tu projettes sur autre chose.

— Peut-être. C'est vrai que j'ai été secouée, pourtant, c'était beau. J'ai trouvé puissant, la dernière séance. C'était un autre degré d'expérimentation. Comment tu l'as vécu, toi ?

— J'ai été transporté. Je trouve magnifique de pouvoir partager les grâces reçues. Je me suis senti vraiment comblé. Quand j'ai visité ta Porte Sacrée juste après celle de Lëmura, j'ai nettement senti vos deux fluides se mélanger grâce à moi. C'était un moment hors du commun. Je ne saurais pas bien le décrire, tu fais cela mieux que moi, mais je ne sais pas par quelle magie, j'ai ressenti un amour encore plus grand pour toi. Mais toi, dois-je comprendre que tu ne l'as pas bien vécu ?

— Si, c'était extatique. Comme toi, j'ai de la peine à trouver les mots pour le dire, et je suis vraiment étonnée de cette réaction physique après coup. Je crois que j'ai été submergée de plaisir, il y en avait trop pour mon corps... je ne sais pas comment dire.

— Pour la prochaine fois, Atlantos veut inviter un autre couple. Mais il dit qu'il faut attendre que tu aies intégré cette dernière séance. C'est toi qui fixeras le moment quand tu seras prête.

Elle reste silencieuse. Intérieurement, ça se bouscule. À ce moment, la voix intérieure prononce un « non » massif et déterminé, mais elle ne l'écoute pas. Elle remet cette conversation avec elle-même à plus tard, elle est épuisée bien qu'elle n'ait rien fait de la journée. Elle déclare qu'elle va lire un moment dans son lit. Il est vingt et une heures trente quand elle s'endort.

Les jours suivants, tout va bien, Renée retrouve son calme intérieur. Androz rentre à des heures raisonnables des séances du soir et certaines fois sans avoir bu d'alcool. Ils n'ont pas reparlé de la séance à six, Renée ne veut pas y penser. L'idée de faire l'amour avec encore plus de monde, et surtout avec des gens qu'elle ne connaît pas, voilà une limite difficile à franchir. Vu comment elle s'est sentie dépassée par une séance à quatre, elle craint le pire à plus nombreux.

Non seulement, elle ne répond pas à la vraie question mais elle ne se la pose pas même pas : en a-t-elle vraiment envie ?

Il y a d'autres problèmes à régler. L'académie est en train de se scinder. D'un côté, les fumeurs et les réfractaires de l'autre. Un fossé s'est creusé qu'on ne peut plus ignorer. Ça a énervé Androz une fois de plus quand Renée lui a fait remarquer la chose, mais elle a raison, il est temps de rattraper le coup. Il organise une séance spéciale avec tous les disciples pour « révéler et apaiser les conflits », séance qu'il mène avec son charisme habituel. Il invoque la tolérance, le fait que chacun a le droit de choisir sa voie et qu'aucune n'est meilleure que l'autre. Celle où on affronte l'ombre et ses démons a cela de plus qu'en surmontant l'obstacle, on grandit plus et plus vite. De sa voix chaude, il dispense de belles idées élevées et insiste sur le fait que chacun sera toujours toléré dans son choix. En fait, si on décode son discours, il dit clairement que ceux qui ne fument pas sont de mauvais apprentis.

Suite à cela, la cohésion revient pour un temps dans l'académie. Sauf qu'Androz n'entend pas ce que Renée entend. Tous deux jouent le rôle de père et mère de l'académie, et beaucoup viennent vers elle pour lui faire les

confidences qu'on n'ose pas faire à « Papa ». Elle règle des petits conflits, elle apaise les tensions qui sont de plus en plus fréquentes. Des histoires de cour de récréation qui la déçoivent, elle attendait plus de maturité de la part des disciples. Ils sont tous adultes en recherche de mieux vivre, elle ne cesse de le leur rappeler.

Ce soir, Androz rentre salement éméché. Il est vindicatif, il cherche des noises. Elle reste patiente un moment, mais il sait pousser sur les mauvais boutons et elle finit par exploser. La dispute est sévère, ils se disent des horreurs avec une mauvaise foi cosmique. En larmes, elle quitte la chambre conjugale et va dormir dans le lit de Fanny, absente ces temps.

Elle est malheureuse comme les pierres, c'est la première fois qu'une dispute atteint ces proportions. Le lendemain, c'est dimanche, elle le laisse cuver jusqu'à onze heures. Quand il se lève, elle fait la gueule dans un mutisme complet.

Il ne sait pas ce qui lui a pris. Une tension intérieure depuis quelques semaines qui ne s'en va pas. Il a fumé et bu pour faire passer ce nœud sur son plexus, et il n'a pas vu à quel point il exagérerait. Peu fier de lui, il ne se sentait pas d'humeur à faire profil bas. Trop c'est trop, il n'avait pas envie de s'écraser. Merde, à la fin, il faut toujours être parfait, gentil, compréhensif. Il faut travailler fort, rapporter beaucoup de sous à la maison, il faut avoir la réponse à toutes les questions. Eh ben non, des fois, il n'a pas de réponse et il aimerait bien qu'on lui foute la paix avec les questions ! Il s'occupe des autres, mais qui s'occupe de lui, hein ? Quand il est rentré hier soir et qu'il a vu Renée ra-

dieuse de bien-être, ça lui a foutu les boules. Il a tout fait pour qu'elle le rejoigne dans la colère et la frustration, et ma foi, ça a drôlement bien marché. Ce matin, dégrisé, il est penaud.

— Je n'ai pas été à la hauteur, hier soir, je crois.

— Non, pas vraiment.

— Tu m'en veux beaucoup ?

— Je ne sais pas... À quel point penses-tu ce que tu as dit ?

— Franchement ? Je ne me souviens pas de tout.

Elle se détend. Il la désarme toujours de façon inattendue. Il aurait donc parlé sans réfléchir ? D'où lui vient alors une telle méchanceté ? Peu importe, au fond. Si ce matin, il est revenu à de meilleurs sentiments, c'est une autre histoire. Elle lui sert un café et entame une discussion de fond.

— Tu veux bien, Amour, qu'on regarde les choses en face ?

— Oui.

— Tu trouves aussi que quelque chose cloche ?

— Tu as raison. ...Aïe, qu'est-ce que j'ai dit ?

Il a développé un numéro de clown pour court-circuiter son orgueil dans ces moments-là, il fait semblant de souffrir beaucoup quand il prononce cette phrase. Généralement, ça fait rire Renée ; ce matin, elle esquisse à peine un sourire. Il comprend qu'il va devoir redoubler d'humour et d'élasticité pour s'en sortir, ça semble plus grave de d'habitude.

— Je sais, dit-elle, je n'expérimente pas la fumée et je

ne peux pas mesurer ce que vous en retirez, mais ce que je vois, c'est que depuis qu'on fume à l'académie, on a perdu cinq participants. Et c'est exactement pour cette raison qu'ils sont partis, ils n'ont pas osé te le dire, mais à moi oui. Je crois qu'on prend un virage qui n'est pas bon. Il faudrait garder la cohésion du groupe. Soit tout le monde fume, soit personne, tu ne crois pas ? L'ambiance n'est pas bonne, on se juge.

L'ego d'Androz est aux commandes et assure :

— Ceux qui sont partis, c'est qu'ils n'étaient pas prêts. Ils ne pourront jamais atteindre le niveau tantrika confirmé, ils n'en ont pas l'envergure. Réfléchis à ceux qui sont partis, c'étaient des tièdes. C'est une sélection naturelle.

Elle passe mentalement en revue les défections.

— C'est pas faux. Mais tout de même, je n'aime pas ça. Il y a une sale ambiance, depuis quelque temps. Des histoires nulles à gérer.

Il regagne du terrain, il ponctue :

— Ça fait partie du cheminement.

Elle sait que son monde parfait où tout le monde s'aime et où tout le monde se comprend n'existe pas. Hélas, la vraie vie, c'est pas toujours rose, mais elle ne peut s'empêcher de tendre vers ce but.

— Et puis entre nous, ce n'est pas génial non plus. Quand tu rentres comme ça beurré, ce n'est pas drôle.

Il ne répond rien. Il mime un air penaud et fait semblant de commencer à pleurer. Elle sent qu'il est sincèrement désolé malgré la pirouette humoristique. Qui fonctionne.

— Non, arrête, t'es pas drôle, dit-elle en commençant à sourire.

— Non, je suis pas drôle. Méchant Androz ! Pas bien, dit-il en se donnant des claques.

Il sait qu'il a gagné, il l'attrape et l'attire sur ses genoux. Il l'enlace tendrement et pose sa tête sur sa poitrine. Elle se laisse faire et lui caresse les cheveux.

— Tu es d'accord, Amour, une dispute comme hier soir, je n'en veux plus.

— Moi non plus. Je ne m'aime pas quand je suis comme ça.

Il est sincère. Il voit bien qu'il s'en sort mal psychologiquement, mais il aime infiniment cette femme et il déteste quand ses actes la blessent. Ils restent un long moment tendrement enlacés. Puis il embrasse son cou. Chatte, elle minaude. Il ose un geste plus intime, elle laisse faire. Alors il la porte doucement jusqu'à la chambre et ils font l'amour avec tendresse et douceur.

Atlantos a instauré des séances d'initiation au channeling. Lëmura et Atlantos ont fait des adeptes, ou plutôt, des clones. Un joli petit couple suivait les cours de l'académie et a réclamé une séance individuelle. Informée qu'elle était investie elle aussi d'une mission de médium, Lorette a reçu son nom d'âme dans la même séance : Zyhnïa, et Bernard est devenu Järminos. Renée s'agace de cette mode qui veut qu'on change de prénoms pour d'autres bourrés de trémas. « Pour faire cosmique » dit la voix. En quelques séances, Atlantos a ouvert le canal de Zyhnïa et, à leur tour, ils donnent des séances de channeling. Renée

assiste à leur première séance collective donnée à l'académie sous la supervision d'Atlantos. L'étole sur les épaules de Zyhniä est d'un joli rose tendre et ses habits sont lilas, la torsion de la bouche est de l'autre côté, la voix est un peu moins rauque, l'entité est une femme et le discours est dans la même langue de l'astral, un charabia mâtiné de vieux « français ». Pour le reste, la mise en scène est parfaitement identique à celle d'Atlantos et Lëmura. Renée s'attendait à un autre décorum.

« Je perds le feu. Tout cela devient caricatural », pense-t-elle avec tristesse. Malgré ses doutes de plus en plus envahissants, quelque chose la nourrit encore dans le projet. D'abord, il y a les autres. Ces êtres en quête de lumière et de vérité, leur soif de sens, de profondeur. Elle partage la même soif. Elle sait que le boulot-métro-dodo n'est pas son but de vie, le dieu dollar n'est pas et n'a jamais été son dieu. Elle se sentait terriblement étrangère sur Terre, mais depuis qu'elle a rencontré le monde new age, elle a une famille de l'âme. Les discussions avec eux l'enrichissent et donnent un sens à sa vie. Et puis il y a l'atelier de réflexion qu'elle a créé avec un petit groupe de gens intéressés à creuser certains sujets.

C'est ainsi que grâce à eux, elle découvre des gens et des choses qu'elle ne soupçonnait pas. Ils échangent des informations glanées sur internet qui font sens. Il y a de l'info et de l'intox, il faut trier. Aiguiser son discernement. Exercice de haute voltige dans ce monde séduisant et doux du nouvel âge. Avec le temps et ensemble, ils utilisent leur intuition pour développer un sixième sens fiable. Elle aime ces moments de partage vrais.

Parfois, ils vont faire un cercle en forêt. Dans ces moments, quand ils joignent leurs mains avec bonne volonté,

elle est à l'essentiel de son incarnation sur Terre. Dans ces cercles, il se passe quelque chose de magique et de beau. Elle expérimente des énergies d'élévation et de régénération tout à fait comparables à celles du tantra. La nature participe à ces bienfaits. S'ensuivent généralement un joyeux pique-nique en plein air. Quand c'est la parenté de l'âme qui réunit, et non un improbable ADN, l'ambiance est magique. Pas de jugement, seulement un amour inconditionnel. Le monde idéal à l'œuvre. Elle voit bien que c'est possible, même si ce n'est que quelques heures de temps à autre. Qu'est-ce qui nous empêche de vivre ainsi en permanence ? Cette pensée la rend optimiste au sujet du futur, elle a confiance que d'autres ont les mêmes aspirations qu'elle.

Et puis la réalité la rattrape, son mari devient un junkie. Au cabinet, assise à son bureau, elle l'observe en face d'elle. Il lit un document. « Seigneur, comme il a vieilli ! Pourtant, il prétend qu'il se sent rajeunir, que jamais il ne s'est senti aussi bien. Son corps et ses traits ne racontent pas la même histoire. »

Il est toujours insatisfait et le manifeste avec des allusions si subtiles qu'elle ne capte pas toujours. Ou trop tard. Elle veut l'aider et vient souvent chercher ses confidences. Elle pense que s'il s'épanche, il ira mieux. Il raconte de vieux traumatismes de l'enfance et affirme qu'ils sont guéris, mais il en parle encore avec une charge émotionnelle intacte. Il revient souvent à cette séance individuelle de channeling et prétend que sa mission de guide lui pèse. C'est trop lourd, il lui faudrait de l'aide. Forcément, sauver le monde est une grosse charge. Elle dit qu'elle est là, elle. Il soupire. Il lui fait comprendre très habilement qu'elle est bien gentille, mais l'aide dont il a besoin est au-

delà de ses moyens. Voilà une chose qui vient de changer subtilement, elle qui était sa muse et une initiée de grande envergure il y a peu encore.

Un jour, elle intervient pendant l'enseignement d'Androz avec non seulement des questions dérangementes par le fait qu'il n'en possède pas la réponse mais avec des commentaires et hypothèses suffisamment intelligents pour qu'ils passent pour un complément d'enseignement. Sans faire exprès, elle l'oblige, ce jour-là, à prononcer les quatre mots pénibles de son vocabulaire : « Je ne sais pas ». Le soir, il lui fait une scène douloureuse ponctuée par un blessant « c'est *mon* école, je te prie de rester dans le rang ». La magie entre eux est cassée.

Le lendemain, elle décide de ne plus participer aux enseignements. Sa vie est ailleurs, elle trouve une meilleure satisfaction avec l'atelier « École des Mystères » comme ils l'appellent, et puis elle a son cabinet et le reste. Les enfants, les amis, les sorties. Elle pensait que ça ferait des histoires ; après tout, l'académie est leur bébé, c'est un peu comme si elle l'abandonnait, mais Androz ne bronche pas. Il est content qu'elle prenne le large. Elle commençait à vraiment l'encombrer. Il pense qu'elle s'égare sur des chemins de traverse et qu'elle ferait mieux suivre la seule voie d'initiation valable à ses yeux. Se disperser ainsi est une faute assez grave, et il a beau tenter de l'avertir, elle s'obstine à aller voir ailleurs. Elle est en train de mettre le vers dans la pomme. Son absence des cours le soulage.

Deux semaines plus tard, il lâche que sans elle, « c'est devenu sans intérêt ». Elle n'est pas sûre d'avoir bien compris, car il a noyé la réflexion dans un discours anodin. Elle ne relève pas, elle attend qu'il demande clairement son retour, elle ne se contentera pas d'allusions subtiles,

cette fois. Qu'il montre de quoi il est capable dans le dépassement de l'orgueil, et on verra.

Il a fait ce qu'il a pu pour feinter son ego qui refuse d'admettre des torts quelconques. Il a réussi à lâcher la phrase, mais elle n'a pas réagi. Il faudrait qu'il la répète, mais c'est au-dessus de ses forces. Alors sa tristesse se transforme en rancœur contre elle.

Après cela, le froid s'installe entre eux et leur libido s'éteint. Androz vit mal l'abstinence sexuelle. Il entame un soir une discussion dans laquelle il arrive à partager ses doutes. Elle essaye de lui faire prendre conscience que c'est depuis qu'il fume pour soi-disant expander sa conscience que les choses se dégradent. Pour une fois, la discussion est sereine, mais il n'admet les choses que jusqu'à un certain point. Il reconnaît que l'alcool après le joint n'est pas une bonne idée, que ça le fait revenir trop vite et qu'il perd les bénéfices de la sortie astrale, mais il dit qu'il aime bien faire la fête et que la fête, c'est aussi la vie.

Cul-de-sac.

— Une percée serait possible par le tantrisme.

Elle attend la suite.

— Nous pourrions terminer l'initiation avec Atlantos.

Elle sursaute. Elle avait oublié cette histoire. Cet oubli et la manifestation physique à l'instant lui font prendre conscience — et entendre, cette fois — que c'est non. Elle lui doit d'être honnête, c'est le moment où jamais.

— Amour, je ne sais pas si j'ai envie de ça. L'idée d'une partouze me rebute.

— Une «partouze» ! Tu as une façon de considérer la chose qui est salissante.

— Désolée, mais c'est comme ça que je le vois. Je n'arrive pas à imaginer une séance à six avec des inconnus dans laquelle je pourrais me sentir à l'aise. C'est quoi l'idée ?

— Tu le sais, ne fais pas l'andouille.

— «Partager les grâces reçues», je sais. Mais je perds de vue le but. Jusqu'où on va aller ? On va se retrouver à vingt, cinquante à baiser dans la même pièce ? Est-ce possible de conserver une énergie spirituelle avec autant de monde ?

— Mais arrête ! Il est juste question pour l'instant d'ouvrir à un couple de nouveaux tantrikas. Atlantos discute sur un forum de tantrisme et contacte des gens qui sont dans le même esprit que nous. On ne fait pas ça sans discernement.

La coquine en elle jouit furtivement à cette idée. Refaire l'amour pour la première fois avec quelqu'un de nouveau la séduit l'espace d'une seconde. Mais à six ! C'est cinq de trop pour elle. La constatation du jour : elle aime faire l'amour avec *un* homme, basta. Même pas avec une femme. C'était drôlement bon avec Lëmura, mais elle n'a pas envie de recommencer. Elle aime faire l'amour avec l'homme qu'elle aime, désormais, c'est clair, leurs séances à quatre lui auront au moins appris cela sur elle.

— OK, c'est ton droit, répond Androz. Mais pour autant, c'est mon droit aussi d'avoir envie d'explorer plus à fond.

— C'est vrai.

— J'aimerais donc que tu envisages la possibilité que je termine l'initiation à six avec Atlantos.

La cisaille dans le ventre et dans le cœur en même temps.

— On ne décide rien tout de suite, mais réfléchis. On en reparlera, Amour. Je ne veux pas que ça nous détruise...

La cisaille est retirée, mais ça saigne vilainement.

— Et je ne veux pas non plus me sentir piégé dans notre relation, ajoute-t-il.

— OK, j'y réfléchirai, promet-elle avec un nœud dans le ventre.

Elle ignore le saignement, elle apprivoise la douleur. Leur amour est bien plus grand que les épreuves qu'ils doivent traverser, elle sait qu'ils sortiront vainqueurs. Pour cela, il faut accepter les défis. Les jours suivants, elle tourne l'idée dans sa tête pour l'envisager sous tous les angles. Le choix est clair. Soit elle accepte de poursuivre, soit elle se fait remplacer auprès d'Androz. Les deux alternatives lui font mal. Elle se demande s'il ne serait pas possible de changer le rituel, histoire qu'elle puisse y trouver son aise. Elle envisage plusieurs scénarii, mais rien ne lui procure satisfaction. Puisqu'elle veut renoncer, elle tente d'accepter l'idée d'une nouvelle partenaire pour Androz.

— Mais tu ne serais pas amoureux d'elle ?

— Évidemment non, Amour, c'est toi que j'aime.

— Tu ne la rencontrerais que pour ces séances, d'accord ?

— D'accord. Mais boire un pot après, quand même ?

— Avec moi aussi, alors.

— D'accord.

— Il faut que ce ne soit au détriment de personne, tu comprends ?

— Je comprends.

— On pourrait la choisir ensemble ?

— Bonne idée !

Deux filles ont adhéré en même temps à l'école il y a trois semaines. Elles sont tellement cul et chemise que Renée a d'abord cru à un couple. Mais non. Juste deux amies très proches qui sont colocataires pour des raisons financières. Hélène, une grande femme de belle stature avec des cheveux auburn aux reflets cuivrés et des yeux immenses d'un bleu transparent, et Saskia, une blonde un peu fadasse au physique ordinaire. Elles sont enthousiasmées par l'enseignement et ne tarissent pas d'éloges et de satisfaction, particulièrement Saskia. Une féminité forte se dégage d'Hélène qui plaît bien aussi à Androz. Elle a un côté amazone et androgyne qui le séduit d'autant plus qu'elle boit ses paroles de gourou. Comme toujours, il la joue humble, mais Renée sait comment il jubile intérieurement quand on le considère comme un maître.

Ils sont d'accord, Hélène est une candidate parfaite pour remplacer Renée dans la suite de l'initiation avec Atlantos. Encore faut-il qu'elle soit d'accord. Ils attendent qu'elle soit plus avancée dans la pratique tantrique avant de lui faire la proposition.

Un soir, Renée rejoint le groupe « fumée sacrée » pour boire un verre après la séance. Ils sont en grande discussion métaphysique, l'ambiance est très jolie. De quoi parlent-ils exactement ? De tout, de la vie, de la Vérité avec un grand « V », de la connaissance. C'est dense, profond et pénétrant, le tout est enjolivé de gags irrésistibles, de jeux mots et calembours idiots, grâce à la joie et aussi au cannabis et à l'alcool.

Hélène est fascinée par les propos d'Androz :

— Un tel savoir, une telle dimension. Tu es précieux,

il faudrait quelqu'un comme toi pour accueillir les âmes dès leur incarnation sur cette planète. Je te voudrais bien à mon accouchement.

Un moment plus tard, elle relate un rêve qu'elle a fait récemment et dont elle ne comprend pas la signification. Est-ce qu'Androz pourrait l'éclairer ?

— Tu étais en haut d'un grand escalier que je devais monter pour te rejoindre. J'ai eu de la peine à grimper les marches qui étaient irrégulières. Arrivée à ta hauteur, tu m'as posé une couronne de fleurs sur la tête, et un gros champignon est apparu sur mon ventre.

Androz décode les symboles. La montée des marches, c'est sa quête spirituelle, la couronne de fleurs, la récompense pour une étape franchie, étape pour laquelle il est humblement son guide en ce moment dans sa vie, et le champignon, c'est le symbole de la connaissance. Un pied planté dans la terre et qui part tout droit vers le ciel, et le chapeau qui représente la science acquise. Il ajoute que c'est à elle de comprendre la suite.

— Laisse-toi inspirer, la réponse viendra d'elle-même.

Parce qu'elle a un verre dans le nez, Renée les trouve mignons en couple gourou-adepte fascinés l'un par l'autre. Car elle est ostensiblement réciproque, la fascination, et chez Hélène, c'est surtout son décolleté qui fascine Androz.

Quelque temps plus tard, les quatre organisent une soirée avec Hélène pour amener en douce le sujet de l'initiation. Un barbecue chez Altantos et Lëmura auquel Saskia s'est imposée. Une soirée très arrosée qui se termine dans une ambiance douteuse que Renée n'apprécie pas particulièrement. Le sujet n'est que vaguement abordé, il n'y

a que des allusions frisant parfois le salace qu'Hélène est bien incapable de comprendre. Renée trancherait bien dans le vif, mais comme elle n'est plus concernée par la séance tantrique, elle laisse aux autres l'initiative d'en parler franchement. Est-ce qu'ils n'osent pas en parler ouvertement parce qu'elle est présente ? Le sujet est-il soudainement gênant parce qu'elle ne sera pas de la partie ? Elle ne voit que cette raison plausible. La présence de Saskia n'arrange pas la situation, mais pourquoi faut-il que tout dérape à ce point en dessous la ceinture avec des propos d'adolescents prépubères ?

Le retour en voiture est étrangement silencieux. Androz a pris le volant un peu trop imbibé et Renée est inquiète. Elle a voulu conduire mais il l'a vertement envoyée s'asseoir à la place du mort. Depuis, il est muet, alors qu'il rigolait de rien il a à peine dix minutes.

— Ça va, Amour, tu ne dis pas grand-chose ?

— Ça va.

Le silence qui suit est pesant. Et puis il se lance :

— Il faut que je te dise un truc énorme. Je ne suis pas sûr que ça te plaise.

Elle attend la suite en apnée légère.

— Je vais faire un bébé à Hélène.

La cisaille lui lacère le ventre du cœur aux entrailles. « Si c'est une blague, elle est à chier » pense-t-elle sans respirer. Elle n'ose pas inspirer, elle pense qu'elle va mourir de douleur si elle le fait, alors qu'immobile, elle peut croire encore que tout cela n'existe pas. Et puis elle souffle d'une voix étrangement douce :

— C'est quoi cette histoire ?

Un bébé, elle aurait adoré cela, au début, quand ils se sont rencontrés. Il était encore temps. C'était la dernière minute, ses hormones chantaient un magnifique chant du cygne. Un bébé-lumière avec son âme sœur, quel bonheur ! Elle se voyait déjà vivre une grossesse incandescente. Mais leur liaison était encore clandestine et un bébé aurait souffert d'arriver dans cette configuration confuse. Après, il y a eu l'académie. Une belle création qui les a comblés autant qu'un bébé aurait pu le faire, et ensuite, l'horloge biologique de Renée a sonné le glas. C'est bien ainsi, elle n'aurait plus l'énergie pour un petit, aujourd'hui, mais l'envie est toujours là. Lui, il peut encore faire un bébé. Très facile. Alors elle prend en pleine face la gifle cuisante qu'il lui assène. C'est la première fois qu'elle se sent vieille, flétrie, inutile. Elle ressent une boule de haine pour lui et sa trahison en attendant sa réponse.

— Oui, je sais, hein ? Écoute, je crois que c'est exactement ça : un plan divin. Un appel, c'est un bébé de lumière qui demande à venir. Cet être qui appelle, c'est un grand maître, c'est certain.

Une serpillière essorée. Il ne pouvait pas sonner plus tôt, le bébé lumière ?

— Amour, je crois que ma mission est là. Tu te souviens que dans tes visions, tu m'avais vu avec un bébé dans les bras.

Non, elle ne se rappelle pas. Elle ne veut pas se rappeler. Son cerveau est vide. D'abord, ce n'était pas lui, dans son rêve, c'était un ange qui avait un bébé dans les bras. Et ce soir, il est tout sauf un ange, Androz.

— Et puis rappelle-toi, Amour, le mois dernier, Hélène a raconté ce rêve étrange qu'elle ne comprenait pas.

Elle se rappelle. L'escalier et les fleurs, le champignon..., Vénéneux, ce foutu champignon! Un champignon nucléaire, oui! Oh comme elle aimerait qu'il les explose tous les deux!

— Eh bien j'ai compris, le champignon, c'est dans son ventre, qu'il doit pousser, et je dois être le père de cet enfant, puisque j'étais en haut des escaliers. Souviens-toi, elle a dit qu'elle me voyait à son prochain accouchement. Pour moi, c'est limpide.

Comment s'y prend-il pour faire passer cette grosse couleuvre? Il a tellement l'air sincère et sans malice. Pour la première fois depuis des semaines, elle le voit rajeuni, pimpant.

Elle laisse Androz aller se coucher et dit qu'elle arrive bientôt. Imbibé comme il l'est, il s'endort immédiatement. Dans le silence de la maison, elle pense. Probablement pour tenir à distance la cruauté de la vérité qui est que leur couple est mort et que leurs chemins divergent irrémédiablement, elle caresse cette idée d'un bébé-lumière qui ferait partie de sa vie. Elle avale la couleuvre et pour que ce soit acceptable, elle englobe tout, elle, Atlantos, Lémura, Hélène, Saskia, Androz et toute l'académie autour de l'arrivée d'un maître dont Androz et elle seraient les parents attentionnés. Ils vont créer une communauté de lumière dont cet enfant sera le ciment et elle sera sa mère spirituelle, voilà la mission.

Pourquoi son appétit d'amour et d'humain est-il toujours aussi douloureux? Elle se sent pourtant fondamentalement membre d'une famille humaine, toutes couleurs, tailles, allures et genres confondus. Pour elle, c'est un seul règne animal et elle aspire à un monde où chacun mangerait à sa faim, chacun penserait à sa guise et chacun vivrait

dans le confort et l'esthétique. Est-il à portée de main, ce monde ? En sont-ils les pionniers ? Elle veut le croire. Les autres seront-ils d'aussi bonne volonté qu'elle ? Elle s'endort en caressant ce fol espoir.

Le lendemain, le sujet est toujours d'actualité et Renée expose sa vision des choses. Androz accepte toutes les conditions, il a enfin trouvé sa mission. Il est convaincu que cet acte est ce qui est attendu de lui, et il contacte Hélène par sms. « Il faut impérativement qu'on se voie très vite. » « C'est grave ? » « Non, mais c'est important. »

Ils conviennent de se retrouver pour un brunch à dix heures trente ce samedi matin. Saskia a une fois de plus accompagné Hélène sans y être invitée. « Pot de colle » dit la voix de Renée à laquelle elle ne prête pas attention. Androz expose sa compréhension des diverses prophéties. Hélène le regarde par en dessous et Saskia est en retrait. Quand il dit qu'il va lui faire un bébé, elle plonge son regard dans celui de Renée. Quand elle comprend que Renée approuve, elle a un éclair de déception et de mépris dans le regard.

C'est la chute sévère sur le béton dur de la réalité.

— C'est cela, oui, un bébé, dit-elle d'un ton sarcastique.

Elle se cabre des quatre fers, tandis que Saskia boit Androz des yeux. Renée balbutie un début de réponse qui est balayée par la tempête d'Hélène. Il n'est pas question de cela, elle s'étonne qu'il ose proposer cela, elle dit qu'il y a eu un gros malentendu, que jamais elle n'a prétendu qu'elle voulait un bébé de lui. Elle rétablit les choses :

— J'ai dit que ce serait bien que quelqu'un comme toi soit là pour accueillir un bébé à l'accouchement, mais pas

que ce soit toi qui me le fasses, tu n'as rien compris, tu es stupide!

Elle se retient de dire ouvertement qu'elle n'a aucune envie de baiser avec ce vieux et que son numéro de drague est nul. Elle se tourne vers Renée :

— Et toi, tu acceptes ça ?

Androz, comme d'habitude, réagit comme un chat. Avec arrogance, il ravale ses propositions et dit qu'il regrette qu'elle ne soit pas prête.

— Mais après tout, nous avons le libre arbitre, et tu as parfaitement le droit de refuser une mission divine. Je crois, en fin de compte et vu ta réaction, que tu n'as pas l'envergure pour ce bébé lumière et c'est mieux ainsi. Il faut être à la hauteur pour faire un bébé lumière. On y risque son âme.

Le sous-entendu que lui et Renée sont des élus convenables vient mettre du baume sur l'ego de Renée, salement malmené depuis hier soir. La voix à l'intérieur hurle que les jours de son couple sont comptés, qu'elle est en train de lamentablement piétiner ses valeurs, mais elle continue de l'ignorer, se raccrochant à ce résidu illusoire de complicité avec son homme qui la rassure encore et qui éloigne le moment fatidique de l'acceptation de la réalité.

Hélène quitte l'académie sur le champ. Renée est morfondue, c'est son rêve qui s'écroule. Elle vit mal les conflits et les séparations, elle est sûre qu'il y a toujours une solution pour continuer ensemble. Androz est un peu contrit, lui aussi, surtout à cause de la façon abrupte dont l'épisode s'est terminé. Il aimerait que la conclusion soit

plus sereine et plus flatteuse pour lui. Il a lui aussi très bien reçu le message subliminal de sa non séduction auprès d'Hélène mais il l'a une fois de plus refoulé derrière la barrière de son orgueil. Néanmoins, sa fierté l'amène un soir à l'improviste chez Hélène et Saskia pour tenter de redorer son blason. Il rentre à deux heures du matin, Renée est allée dormir sans l'attendre. Le lendemain, elle se fiche de savoir ce qu'il a fait de sa soirée et à quelle heure il est rentré, et tout le monde passe à autre chose.

En même temps qu'Hélène, quelques élèves démissionnent, qui venaient à reculons depuis quelques semaines déjà.

— C'est de l'écécrimage, ponctue Androz. Ceux qui restent sont ceux qui ont les couilles pour continuer.

— S'agissant de tantrisme, effectivement, c'est mieux d'avoir des couilles, plaisante Renée.

Tout de même, ça la chagrine. Le bateau prend l'eau. Elle tente de faire comprendre à Androz que ce n'est pas anodin et qu'il faudrait bien améliorer leur réputation. Il s'en fiche, il dit que l'opinion des autres n'est pas son problème.

— Ouais, n'empêche que sans les autres, pas de gagne-pain.

Depuis le départ d'Hélène, Androz s'assombrit à nouveau. Une drôle de faune est attirée par les fumées du shit qui doivent se sentir de loin. De son côté, Renée passe de plus en plus de temps avec des gens extérieurs à l'académie et Androz voit chaque jour d'un plus mauvais œil qu'elle s'abreuve à la source d'autres gourous que lui.

Elle a compris depuis le temps qu'elle ne doit pas prendre son ego de face et devient aussi manipulatrice que lui. Sauf qu'elle ne sait pas après quoi elle court. Toujours cet idéal de vie meilleure si lointain qu'il en devient une chimère qui la distrait de sa vie. « Il me faudrait un but plus proche, plus concret, un truc qui me nourrirait, une quête moins inaccessible, histoire que ma vie soit un peu satisfaisante. »

Leur chambre à coucher est à nouveau une chambre froide et Renée a une très désagréable impression de déjà-vu. Ça lui rappelle Claude. La fumée et l'alcool ont complètement remplacé le tantrisme. Elle n'ose pas en parler, de peur de faire des rides à la surface de l'eau calme. Elle a tenté, un soir, de séduire son homme, mais il est resté distant et a prétexté qu'il avait mal à la tête. Elle a tenté la communication, ce fut la même fin de non-recevoir. Il est gentil, mais distant.

Aujourd'hui, c'est leur septième anniversaire de mariage. Tous les ans, il lui fait une jolie surprise qui la fait généralement fondre mais cette année, rien. Elle-même a

carrément oublié l'événement, elle s'en souvient à onze heures trente-quatre très précisément quand, regardant l'heure sur son ordinateur, elle aperçoit également la date. Elle hurle depuis son cabinet, dans le centre vide de patients :

— Amour, bon anniversaire !

Elle entend un grognement.

Elle le rejoint dans son cabinet et répète joyeusement :

— Bon anniversaire ! Sept ans de mariage, Amour !

— Si on veut.

Son sourire se change en face longue.

— Eh ben cache ta joie !

— C'est exactement ça !

Détonateur. Elle succombe et fait ce qu'il cherche depuis des jours, elle ouvre le feu. À la dernière seconde, elle se retient d'exploser comme une furie et lâche en vrac d'un ton contenu :

— Que se passe-t-il ? Ça fait des jours que tu es lointain, je perds le contact avec toi. Depuis le clash avec Hélène, je te sens t'éloigner. Tu en viens même à me repousser. Es-tu toujours sincère avec moi ? Toujours loyal ? Pourrait-on se parler ? Rien n'est plus difficile que ce silence affable. J'en viens à croire que « nous », c'est fini. Est-ce le cas ? Je commence à imaginer tout et n'importe quoi. Surtout n'importe quoi et ça devient douloureux. Ça me rappelle les derniers mois avec Claude, j'ai peur.

Il sort enfin de sa coquille.

— Tu as raison quand tu mentionnes le clash avec Hélène. Je n'ai pas été honnête avec toi. Je ne te l'ai pas dit,

mais deux jours plus tard, j'ai voulu aller faire la paix. Quand je suis arrivée chez elle pour discuter, elle n'était pas là. Saskia m'a offert un whisky, elle avait besoin de parler, elle aussi, alors je l'ai écoutée. L'épisode l'avait bien bousculée. Elle a pleuré un peu et lâché d'autres choses assez lourdes qu'elle vivait mal. Je l'ai consolée, elle s'est serrée contre moi. Et là, j'ai dérapé. On s'est embrassé. Et depuis, un béguin s'est développé. Ça n'est pas une passion, mais ça en prend le chemin. Depuis ce soir-là, je ne vais plus aux soirées « fumée sacrée », je vais chez elle.

Renée est décomposée. Ces aveux lui font affreusement mal et aussi un bien fou. C'est un gros abcès qui pète qui soulage et qui brûle en même temps. Androz est une fois de plus habilement désarmant. Il est gentil et prévenant, il est sincèrement désolé de lui faire du mal. S'il pouvait, il ferait autrement. En même temps, secrètement, il savoure la douleur qu'il lui fait. Pourquoi est-il ainsi heureux de la blesser ? Quel démon en lui lui fait jouer ce vilain rôle ? Il n'est pas heureux, il ne peut pas supporter qu'elle puisse être heureuse à côté de lui. S'il se noie, il faut qu'elle se noie avec lui, sinon, c'est de la déloyauté.

— Je ne veux pas t'abandonner, je t'assure. La puissante magie qui nous a jetés dans les bras l'un de l'autre par-dessus la Méditerranée, cet été-là, veut que nous demeurions unis. Et je pense que les enfants de lumière que nous sommes, qui ont fait pousser et font pousser tous les jours la lumineuse Tantrika Academy, demeurent et demeureront un couple, et un couple unique, dans l'éternité.

Il est hypnotique, elle est sous hypnose. Il est en train d'avouer un lamentable adultère avec une fille même pas jolie, maigre, triste et dont il a lui-même remarqué les disgracieux poils sur les bras, et elle est à deux doigts de le

remercier. « Sacré Momo ! » dit la voix qui intervient avec humour pour prévenir l'effondrement Renée. Androz poursuit :

— Je me retrouve exactement au cœur de la problématique occidentale que j'essayais de comprendre en lisant les textes tantriques. Le grand mensonge sur les valeurs du mariage me paraît la cause du désamour qui vient à bout de tous les couples, du moins de ceux qui acceptent de considérer objectivement leur vie, ceux qui font l'effort d'être lucides. Voilà. Mon évolution est loin d'être achevée. L'âge de l'intelligence, je ne l'ai pas encore atteint et je reste un citoyen de l'ancien monde dont le cœur aspire à vivre encore une passion. Je suis très torturé d'avoir à te dire que je t'aime toujours et que je désire Saskia.

Renée ne bouge pas. Incapable de penser, elle absorbe son lyrisme dans un gel intérieur total. Le ciel est en train de lui tomber sur la tête au ralenti. Abasourdie, elle ne perçoit pas qu'il expose ses choix pourtant délibérés comme une fatalité à laquelle il ne peut rien.

— J'aimerais surtout que personne n'ait l'idée de punir qui que ce soit, ni même d'en penser du mal. Il n'y a aucune mauvaise intention de la part de qui que ce soit. Pas de basses ni de vilaines pensées. Pouvons-nous changer notre regard sur les choses de la vie ? Aucune raison que qui que ce soit se sente coupable. Inutile de se chamailler pour trouver un fautif ou une fautive car tous les couples en arrivent là. C'est une fatalité de l'espèce. En dépit de ce qu'on s'est amusé à nous faire croire, l'amour humain ne dure pas et le joli mirage de l'âme sœur unique est plus qu'un mensonge, c'est un déni de réalité. La « sœur » n'est pas unique, la famille est immense et les âmes « frères » sont au courant.

Androz dans toute sa splendeur ! Bien que sa métaphore finale soit hermétique, elle y entend encore une élévation qui la transporte, qui soulève son âme. Toujours la même hypnose.

Elle sort de son silence et la voix dit à sa place :

— Écoute, là, je suis incapable de penser. Je te demande d'aller vivre ailleurs pendant un moment, le temps que je réfléchisse.

Il ne se fait pas prier. Le soir même, il fait un sac avec quelques affaires et part chez Saskia. Quand Charly rentre, elle lui explique la situation sans verser une larme.

— J'y crois pas, Charly, encore un mariage qui termine lamentablement. Mais qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— Rien, Maman, Maurice est un pervers. On le sait depuis le début avec Guillaume et Fanny, ce n'est pas une surprise.

La surprise, c'est elle qui l'a. Ah bon ? C'est dans cette estime-là qu'ils tiennent leur beau-père ? Mais elle vivait où, elle, pendant tout ce temps ? Et puis au fond, elle est soulagée par sa réaction. Au moins, ses enfants ne seront pas traumatisés par un second divorce, c'est toujours ça !

Les jours suivants, Renée s'accroche. Il lui est douloureux d'accepter un second échec, alors elle explore les possibilités de sauvetage de son couple. Elle en parle longuement avec Kalinda. Elle revisite la possibilité de paramètres nouveaux pour un monde nouveau.

— Après tout, partager les grâces est sûrement un défi pas facile à relever, et tenter l'expérience pourrait procurer

une belle croissance de l'âme. On en avait parlé d'ouvrir notre couple aux autres, on était d'accord. Difficile de lui reprocher d'être avec une autre, surtout après nos ébats tantriques avec Atlantos et Lëmura. Alors pourquoi ça fait si mal qu'il baise avec cette pétasse ?

— C'est simple, avant tout, il y a eu mensonge. Peu importe ce que vous avez discuté en amont, tu m'as dit qu'il était clairement établi entre vous que ça ne devait être « au détriment de personne ». Or, là, ils t'ont menti tous les deux. Et bâtir sur du mensonge, ce n'est pas une bonne idée.

C'est la lucidité qui lui manquait. Le nœud est bien là, il y a eu mensonge. Quelques jours plus tard, les idées enfin clarifiées, elle demande à Androz de venir à la maison pour avoir une discussion de fond.

— Nous nous étions mis d'accord, ouvrir notre couple et partager les grâces reçues ne devait blesser personne. Nous avons choisi Hélène, elle a refusé. Que tu envisages ensuite Saskia, pourquoi pas, mais rien ne devait se produire avant que nous n'en parlions. J'attendais de toi que tu retiennes ton élan et que tu viennes m'en parler. Au lieu de cela, tu as initié une relation extraconjugale qui n'a rien à voir avec le tantrisme et vous l'avez fait dans mon dos. Ceci, à mon grand détriment, je t'informe. Je me sens blessée par ce mensonge. Tu aggraves la situation en la voyant en cachette depuis sept semaines et demie, puisqu'Hélène a claqué la porte de l'école le 11 septembre dernier. J'ai beau chercher, je n'arrive pas à imaginer pourquoi tu as cru bon de me mentir, alors que nous sommes d'accord pour être un couple ouvert. Ce n'est pas ta relation avec Saskia qui est douloureuse, c'est le mensonge. Autre chose : ça fait des semaines que je t'alerte sur tout ce

qui ne va pas à l'académie. Il y a un petit groupe, dont tu fais partie, qui empoisonne l'atmosphère. En participant à cela, peut-être es-tu en train d'expérimenter à grands frais qu'on récolte ce qu'on sème. Et qu'en semant auprès des disciples de ton académie, jugements, critiques et mensonges, tu récoltes séparation, discorde et dissolution. Je ne suis pour rien dans tout cela, hormis peut-être un miroir dans lequel ton image se reflète. S'il ne s'agissait pas d'un gagne-pain commun, je ne dirais rien, mais comme nos intérêts sont liés dans l'affaire, j'estime avoir mon mot à dire. J'aimerais savoir, moi, si tu es conscient de tout cela et si tu as envie qu'on arrange les bidons.

Il l'a écoutée en la regardant bien en face. Décidément, il ne supporte plus son arrogance et son avoir raison. Il reste un moment silencieux, et puis il dit :

— Pour Saskia, c'est vrai, j'ai fait un faux pas. Je ne prétends pas être parfait, je te l'ai déjà dit. Je viens de passer quelques jours avec elle, et nous sommes d'accord pour considérer qu'il n'y a pas de faute. C'est ainsi, c'est tout. Que tu le vives comme une trahison, je le regrette, mais c'est ton choix. Elle est d'accord pour t'intégrer dans notre couple si tu le veux. En ce qui me concerne, j'ai besoin de vivre cette expérience avec elle jusqu'au bout. À toi de voir.

Elle n'en revient pas. Elle pense qu'il plaisante, mais non, il est tout à fait sérieux, il a même l'air sincère. Il croit ce qu'il dit. Encore un peu et il va dire que c'est de sa faute à elle.

— Mais aussi, c'est de ta faute. Tout a commencé à aller mal quand tu as interrompu l'initiation tantrique à quatre. Tu aurais dû te douter qu'il y aurait des conséquences. Il s'agit que tu les assumes, aujourd'hui. Un lien très fort

nous reliait et tu as rompu l'équilibre. En cela, tu m'as privé de l'initiation complète.

« Nous y voilà, c'est de ma faute ! » se dit Renée.

— Je ne t'ai pas privé, je te rappelle qu'on en était à te choisir une nouvelle partenaire. Comment aurais-je pu être plus coopérative ?

— Tu aurais dû savoir que je me suis senti trahi. J'ai vécu cela comme la fin de ton désir pour moi.

— Comment pouvais-je le deviner si tu ne me le disais pas ?

— Tu aurais dû comprendre.

— Androz, je ne suis pas voyante ni télépathe. Et puis reconnais que j'ai tenté de t'approcher une ou deux fois et tu as refusé.

— La magie était cassée.

Énervée par sa mauvaise foi, elle se lève pour aller se chercher un verre d'eau.

— Et concernant l'académie ? demande-t-elle.

— Nous l'avons déjà établi, c'est mon école. Je la gère comme je veux. Je ne suis pas là pour enseigner à des andouilles, que ceux qui veulent avancer trouvent la force de dépasser ces mesquineries.

— Alors quoi ? On fait quoi ?

— Je reste chez Saskia, réfléchis à ce que tu veux faire et tiens-moi au courant. De toute façon, tu n'as plus rien à faire à l'académie, tu n'es plus dans l'esprit. Pour le cabinet, tu peux rester encore un moment.

« Monsieur est bien bon » pense-t-elle en lui lançant un regard noir.

Androz ressent un plaisir masochiste à l'écroulement de leur belle histoire. Il n'est pas responsable, ce n'est pas lui qui la casse, son diable intérieur a tout fait pour que ce soit Renée qui agisse dans ce sens. Ce mariage n'est plus ce qu'il était depuis des mois. Il devait durer le temps qu'il devait durer, nous y voilà, c'est la fin. Trop longtemps que Renée n'est plus fascinée par lui, son assurance est encombrante, son arrogance rédhitoire, elle l'empêche d'avancer, désormais. Il est temps de couper la branche malade pour que l'arbre puisse survivre. Son histoire avec Saskia est torride, il a désormais mieux à faire à lui enseigner le tantrisme à elle plutôt que de continuer « à donner des perles aux cochons », se permet-il intérieurement.

Sa voix profonde, muette depuis le temps que personne ne l'écoute, ne lui dit pas que la réalité est que tant qu'il baise, tout va bien.

Dans les semaines qui suivent, si Renée tient le coup, c'est grâce à son travail, à ses enfants et à ses amis. Et aussi grâce à Kalinda qui est très présente et de bon conseil. Lentement elle reprend ses esprits.

— C'est dingue jusqu'où je suis allée, non ? J'ai accepté beaucoup au nom de l'amour.

— Sois indulgente avec toi-même, tu étais de bonne foi. Tu as toujours voulu aller voir derrière le mur ce qui s'y trouvait. C'est pas écrit que c'est forcément une bonne surprise.

— C'est le cas de le dire. En attendant, il devient vraiment mauvais. J'ai mis les avocats entre nous, parce que c'est impossible de discuter avec lui, sa mauvaise foi me met en rage. Par moments, je pense que je ne vais pas me contrôler et que je vais lui arracher les yeux. Mon avocat a fait une proposition de partage des biens et il y avait un solde final en ma faveur. Pas grand-chose, mais s'il paye cette somme, les comptes sont réglés. Tout est inclus et tout est justifié. Il a répondu « d'accord, mais il y a quelques imprécisions ». Et là, son tour de passe-passe favori. Il a dit que je lui devais tant pour la voiture, tant pour telles factures, etc., des sommes qui *sont dans le décompte* ! Avec un culot insensé, il les a extraites et fait comme si je les lui devais *en plus*. Gros malhonnête ! Et mon avocat qui n'y a rien vu ! Il a fallu que je m'échauffe pour qu'il discerne la

supercherie. Mais comment il fait, ce monstre, pour hypnotiser tout le monde ?

— Ben, toi la première.

— C'est vrai. J'ai toujours pensé que c'étaient mes décisions, mais aujourd'hui, je vois comment, il s'y prenait pour que je fonce exactement là où il voulait que j'aille. Sa dernière trouvaille, il veut me faire payer le loyer du cabinet rétroactivement. Heureusement, mon avocat et le sien l'ont remis à sa place. Il ne peut décemment pas faire cela, c'est clair. Il avait signé un papier au départ comme quoi je lui payais un pourcentage sur mes revenus, ce que j'ai toujours fait. Bref, les procédures traînent. Il ergote sur tous les points, il rend les choses compliquées et difficiles. En plus, il répand des rumeurs. Il a écrit un mail-torchon aux gens de l'académie. Une des filles me l'a transféré en donnant sa démission de l'académie. Je la comprends.

Elle saisit une copie du mail sur son bureau et la tend à Kalinda.

Chers tantrikas,

Vous le savez désormais, Renée quitte l'Académie. Elle a fait des choix qui lui sont personnels et que nous ne pouvons pas juger, mais ce sont des choix qui ont des conséquences sur notre couple. J'ai fait mon maximum, mais je n'ai pas pu empêcher que des forces plus puissantes détruisent notre union. Quand elles sont à ce point organisées, les sectes opèrent un lent et subtil travail de sabotage qu'il est trop tard pour court-circuiter quand on s'en rend compte. J'aurais dû être plus vigilant. Renée dépense l'argent du ménage de façon inconsidérée depuis plusieurs semaines, ce qui m'a obligé à rompre notre association dans le but de sauvegarder l'Académie. Je suis profondément

chagriné d'avoir à en arriver là, mais je n'ai pas l'éducation nécessaire pour faire face à tant de manipulation.

Pour donner des faits précis : Renée donne un tiers de l'argent du couple tous les mois à sa secte de Reiki Tambla. Le Tambla est une forme d'enseignement du Reiki qui exige des adeptes qu'ils consacrent tous les jours deux heures de médiation de leur nombril. Ça ne s'invente pas ! Réellement, ces gens vénèrent leur ombilic. J'ai vainement tenté de raisonner ma femme, mais il semblerait qu'elle soit irrémédiablement endoctrinée.

Je vous alerte sur ce sujet, car j'ai entendu dire qu'elle avait emprunté de l'argent à sa famille et qu'elle avait l'intention de venir taper certains d'entre vous qu'elle dit ses amis. Soyez vigilants, usez de votre discernement, c'est mon conseil.

Je vous demande donc désormais de payer les cours sur le nouveau compte que je vous donne ci-dessous.

— Il a pétié les plombs ! Qu'est-ce qu'il a fumé ? demande Kalinda.

— Justement. J'ai bien l'impression que le problème est là.

— C'est quoi cette histoire de nombril, c'est vrai ?

— Mais non, c'est un grand malade ! Je n'ai jamais pris de cours de Reiki Tambla, je ne suis même pas sûre que ça existe. Il a dû trouver une pub que j'avais laissé traîner. Je lui ai expliqué une médiation que nous avons faite *une* fois à l'École des Mystères où il s'agissait de se concentrer sur le hara. Le ventre, pas le nombril ! Tu connais cela, un moment d'introspection, de silence intérieur pour mieux habiter son corps. En l'occurrence, on se concentrait sur le ventre. J'ai expliqué que le hara est le siège de la créativité, c'est là que sont les organes de reproduction, c'est

une bonne idée de se connecter à cet endroit du corps. J'ai eu le malheur de dire que ce serait bien à intégrer dans les cours de l'académie, car c'est bien en adéquation avec le tantrisme. J'ai bien vu qu'il s'était vexé, il était énervé de ne pas y avoir pensé lui-même.

— Tu vas répondre ?

— C'est fait. J'ai fait un mail collectif à tous les gens de l'académie et je l'ai mis en copie. J'ai remis les pendules à l'heure. J'ai dit qu'en fait de mensualisation de la secte, j'ai suivi deux week-ends de magnétisme dans le cadre de ma formation continue et j'ai précisé, bien que ça ne regarder personne, que l'argent pour les payer avait été pris dans la caisse de mon cabinet et non pas celle de l'académie ni celle du ménage. Ensuite, j'ai expliqué que si on se séparait, ce n'était pas à cause d'une secte qui n'existe pas, mais à cause de son *adultère* avec Saskia. J'ai mis le mot en gras dans le texte, ça m'a fait du bien. À lui, j'ai envoyé un autre mail avec copie à mon avocat en lui disant d'arrêter de dire n'importe quoi et que s'il continuait, je déposais plainte pour diffamation. Depuis, c'est le silence.

— T'as bien fait.

Le lendemain soir, le téléphone sonne à la maison :

— Allo ?

— Salut, c'est Hélène.

Un peu interdite, Renée répond :

— Salut.

— J'ai reçu un mail pourri de la part d'Androz que

je n'ai pas du tout apprécié, c'est quoi ce pataquès ? demande-t-elle en allant droit au but.

Renée la met au courant des récents événements. Un peu énervée au début, Hélène se détend au fur et à mesure du récit.

— Il est cinglé !

— Il a voulu l'envoyer à tous les gens de l'académie et je suis sûre qu'il a fait un « envoyer à tout le carnet d'adresses » sans discernement. C'est pourquoi tu l'as reçu aussi, tu dois toujours être dans ses contacts. Écoute, j'aimerais en profiter pour te dire que je suis désolée de ce qui s'est passé entre nous. C'était une histoire navrante, cette histoire de bébé-lumière, et j'ai un peu honte d'avoir marché. Je me rends compte aujourd'hui que ce n'était pas glorieux.

— Ben oui, j'ai été choquée, venant de toi. De mon côté, je me suis rendu compte que je l'avais mis sur un piédestal, Androz. Alors quand il est venu avec cette idée de bébé, j'ai été profondément déçue.

— Je comprends. Pour ma part, sur le moment, j'ai été séduite par une idée « nouveau monde », mais il faut croire que nous ne sommes pas tout à fait prêts. Heureusement que tu as eu cette réaction, tu imagines la catastrophe si tu avais marché ? Il a voulu venir s'expliquer un soir avec toi, mais tu n'étais pas là. C'est là que ça a commencé avec Saskia.

— Oui, en rentrant tard ce soir-là, je l'ai entendue faire bruyamment l'amour avec un mec. J'étais contente pour elle, ça faisait longtemps. Elle n'avait pas encore trouvé quelqu'un qui lui plaisait pour pratiquer le tantra, je me

suis dit que c'était fait. Le lendemain seulement, elle m'a dit que c'était Androz et que tu étais d'accord.

— Quoi ? Ils ont fait l'amour ce soir-là ? Androz m'a dit qu'ils s'étaient seulement embrassés. Quel enfoiré ! Et puis j'ai jamais été d'accord. Attends, nous, on en était à faire une initiation à quatre avec Atlantos et Lëmura...

Renée résume les événements pour Hélène.

— La suite, c'était à six avec un couple inconnu. Sincèrement, je n'ai jamais pu dépasser l'idée que ce n'était rien d'autre qu'une partouze. Dans cet état d'esprit, c'est sûr que je n'allais pas continuer. On t'avait sélectionnée pour me remplacer et on allait venir te poser la question. Mais avec diplomatie ! Moi j'imaginai la grande discussion où on aurait amené le sujet en douceur, pour que tu puisses l'envisager sereinement. Et puis il s'agissait de pratique tantrique, pas de maternité. Il m'a prise de cours, avec ses conneries. Je l'ai laissé faire, sur le moment, parce que je savais que parfois, il usait d'une provocation fertile qui s'avérerait efficace.

— Ah non, c'était vraiment trop pour ma petite tête. Mais au final, je suis contente, tu sais. Il fallait que je cesse d'idéaliser les gourous après lesquels je courais et que je prenne mon pouvoir. Au bout d'un moment, je n'ai plus supporté de vivre avec Brigitte et Androz, alors j'ai déménagé.

— Brigitte ?

— Oui, « Saskia ». Son vrai nom, c'est Brigitte. Saskia est son nom vibratoire qu'elle a reçu de je ne sais plus quel maître ascensionné.

— Ah bon ? Je ne savais pas.

— Les nouvelles ne sont pas reluisantes, si tu veux savoir. Depuis qu'ils habitent ensemble, ça ne va pas tout seul et Brigitte déchant. Mais comme elle ne veut pas se retrouver seule, elle s'arrange. Sous ses airs de toute douce, elle est vachement manipulatrice. C'est un peu pour ça que je suis partie, aussi. Elle a une façon d'obtenir ce qu'elle veut qui est fascinante. Elle me flattait beaucoup. À l'entendre, j'étais lumineuse, j'étais une grande, j'allais aller loin, elle le sentait. Ensuite, elle arrivait avec un besoin, une envie, et hop, j'étais d'accord. Je commençais à me rendre compte de tout cela quand, un soir, je les ai surpris à faire un rituel. C'était très bizarre. Ils ne devaient pas s'attendre à me voir, parce qu'ils ont eu l'air très embêté. Ils faisaient cela sur la table basse du salon, j'ai eu le temps de voir des pierres, des gris-gris bizarres et des symboles dessinés. J'ai vu ton prénom inscrit sous un pentagramme et il y avait aussi le logo de l'académie. Je suis allé vérifier sur internet, je suis sûre que c'était de la magie noire. J'ai pas insisté, c'était glauque, mais ç'a été la goutte d'eau et j'ai cherché un autre appartement.

— J'hallucine, de la magie noire ? Il est fou. Mais Saskia, enfin Brigitte, elle est toujours élève à l'académie ? Vous vous voyez toujours ?

— Oui, on est restées copines. Elle y est toujours, enfin, plus comme élève, elle est secrétaire et il la forme pour enseigner. Formation express, il lui balance les grades le matin au petit déjeuner. Ça le décrédibilise complètement, entre nous soit dit. Tu sais, il n'y a plus beaucoup de monde, il reste huit disciples, je crois. Et j'ai entendu dire que les consultations d'Androz baissent aussi.

— Je commence à comprendre pourquoi il cherche à me soutirer de l'argent.

Plus le temps passe et plus la vérité émerge, Androz est un imposteur. Pourtant, il est sincère, il croit fermement ce qu'il dit, ce qui fait de lui un mythomane plutôt que réellement un menteur ; néanmoins, Renée a l'impression d'avoir vécu un long mensonge. Elle est profondément troublée et se demande si elle manque à ce point de discernement.

— Non, Maman, il n'y a pas eu que des mauvaises choses, la rassure Charly, un soir de confidences. Avec toi, il a été vraiment gentil. Il t'aimait énormément, ça se voyait. Je crois que tu as réussi à tirer le meilleur de lui. Vous étiez heureux, c'était pas du chiqué, j'en suis sûr. Après, son naturel a repris le dessus.

Elle regarde tendrement son cadet qui a maintenant vingt ans. Il est incroyable de maturité. Il vient de prendre un studio, il est encore souvent là le soir, car il fait des trajets avec ses cartons. Il quitte le nid à petite vitesse, Renée laisse faire, ça l'arrange. Si elle s'écoutait, elle le retiendrait bien cinq minutes de plus, mais elle a trop d'amour pour ne pas respecter son envol.

Ses trois enfants l'entourent et l'aident beaucoup moralement depuis le départ d'Androz. Elle les trouve étonnants de lucidité, et Charly a cela en plus qu'il a une grande sagesse. Il est né avec. Tout petit, il disait qu'il résolvait ses problèmes tout seul. Il avait déjà compris que ce ne sont pas les autres qui peuvent le faire à sa place. Il disait cela sans amertume et avec le plus grand naturel.

Renée a pris un lundi au soleil. L'hiver a duré et ce matin, elle en a eu marre de la grisaille et du froid, elle est partie tôt pour aller passer la journée à la montagne. Elle a loué une paire de raquettes et est partie en randonnée dans la forêt avec une copine. Elles ont déjeuné sur une terrasse, pris un dessert et traîné sur les transats pendant trois heures. Quand Renée arrive chez elle, vers seize heures, le quartier est bloqué. Des voitures partout, des feux bleus. Les pompiers. Il y a le feu. Son estomac se noue « c'est pas chez moi, c'est pas chez moi ! »

Si. Sa maison est en flammes, le brasier est gigantesque.

— Maman, t'es là ! Mais t'étais où ? Ça fait une heure qu'on t'appelle, on croyait que tu étais dans la maison !

Charly a le visage tordu par l'angoisse.

— Non, je suis là, mais qu'est-ce qui se passe ?

— Le feu, tu vois bien !

— Mais oui, je vois bien, mais quoi ? Comment ?

Sa gorge se noue et elle pleure douloureusement en contemplant l'incendie pendant que Charly la compresse dans ses bras jusqu'à lui faire mal. Il apostrophe un pompier et lui dit :

— Elle est là. Ma mère est là.

Le pompier va rassurer l'équipe et retient ceux qui s'apprêtaient à aller la chercher dans les flammes.

— Mais merde, tu réponds pas à ton téléphone ? J'ai eu peur.

— Pardon, je ne l'ai pas entendu sonner.

Effectivement, quand elle vérifie, la batterie est déchargée.

— Je suis allée à la montagne prendre l'air. Mais qu'est-ce qui s'est passé, pourquoi ça brûle ? Arrête de pleurer, je suis là, je suis vivante, dit-elle en pleurant elle aussi.

— Je sais, mais j'ai eu peur... Personne ne sait ce qui s'est passé. T'as rien laissé allumé ?

Elle scanne sa mémoire à la recherche d'une négligence. Non, rien. Elle est sûre d'elle. Comme personne ne l'a vu à temps, le feu faisait déjà rage quand les pompiers sont arrivés.

Une heure plus tard, tout est calciné. Renée va dormir chez Charly. Fanny et Guillaume, au téléphone, ont également proposé de l'héberger, mais Charly refuse de lâcher sa mère. Il n'est pas encore revenu de l'avoir imaginée brûlée dans la maison.

L'enquête conclut très vite à un incendie criminel. Très vite aussi, on trouve le coupable. C'est Maurice Dubois — alias Androz — complètement cuité et shooté, en colère, qui est venu « foutre le feu ». Il était accompagné d'un gars que Renée ne connaît pas, avec qui il s'était imbibé depuis le midi. Ce dernier l'a vu jeter une bouteille de whisky contre la porte en bois du garage et y lancer le mégot de son joint de shit. Il a déclaré que cette maison était « à lui et pas à cette salope ! »

— Je suppose que c'est moi, dit-elle à l'agent de police qui prend les dépositions.

Le partage de la maison n'était toujours pas réglé, la communication étant devenue impossible tellement Androz, redevenu Maurice pour Renée et les siens, tordait les faits. Les avocats étaient démunis. Quelle mouche l'a piqué ce jour, elle ne saura jamais.

Ce jour-là, Androz est particulièrement déprimé. Dans un moment de lucidité qu'il n'arrive pas à refouler, il se rend compte qu'il a échangé non pas un cheval borgne, mais une belle pouliche pour une carne aveugle. Saskia est désespérément sottie spirituellement, elle n'a aucune ouverture. C'est une manipulatrice, une paresseuse. Il se retrouve à devoir faire sa lessive lui-même, elle exige qu'il fasse la vaisselle et les courses chacun à leur tour. Ça lui coupe l'inspiration pour écrire les cours, ça le retarde dans ses études. Elle n'a pas le sens de l'humour de Renée et pour couronner le tout, le sexe est ennuyeux avec elle. Au début, c'était bien, ils avaient soif tous les deux, mais sa maigreur et sa myopie lui ont vite fait perdre l'appétit. Il n'a pas remarqué tout de suite qu'elle porte des lunettes affreuses et que son regard est pire quand elle les retire. Un vrai tue l'amour. « Au fond, cette nana est moche », s'avoue-t-il avec amertume. Il a tenté de séduire d'autres filles de l'académie, mais avec la cinquantaine qui le grignote, il perd son succès auprès des moins de trente ans. Ça le déprime. Ce midi, il a prétexté un rendez-vous pour éviter de déjeuner avec Saskia, il n'a aucune envie de voir sa face de carême. Il va au premier bistrot et paye un coup au pochtron de service qui a une bonne tête et surtout, une grande oreille. Tout en éclusant du vin blanc, Maurice raconte. Il vide son sac et l'autre écoute en s'imbibant

aussi. C'est affreux, il parle et il s'entend. Il voit dans une clarté éthylique méchamment révélatrice son parcours qui aurait pu être lumineux et qui s'est perdu, entravé par un orgueil trop grand. Il a un instant de compassion pour lui et une grande nostalgie de Renée. Mais pourquoi n'a-t-il rien fait pour la garder ? Elle lui manque douloureusement aujourd'hui. L'idée de faire acte de contrition et d'aller lui demander pardon lui effleure l'esprit. Il le dit à son « alcool-lyte » de comptoir qui, pour une fois, lui donne la réplique :

— Cette salope ne te mérite pas !

L'ego de Maurice se réveille en sursaut. « Il a raison, ce con. » Une marée de colère l'envahit, il déclare qu'il va aller foutre le feu. Il paye son dû et va acheter une bouteille de whisky au supermarché. Il en boit un tiers cul sec et titube jusqu'à la maison de Renée, accompagné par l'autre, qui titube plus encore que lui.

Quand la porte du garage s'enflamme, ils entonnent tous les deux une chanson paillarde. Quand les flammes font exploser les vitres de l'étage, Maurice a un haut-le-cœur et il vomit. Quand les flammes commencent à manger la toiture, il est presque dégrisé et il s'en va. Il vomit encore à trois reprises, puis s'affale sur un banc. Il ne sait pas comment il se retrouve au poste, il lui semble qu'il est allé se dénoncer mais il a aussi le souvenir confus d'une bousculade, il se peut qu'il ait été énergiquement arrêté.

Terrifié par son geste, angoissé par les conséquences à venir, il se pend dans sa cellule après trois heures de détention. Lamentablement, en déchirant sa chemise.

Renée est terrassée. Tout est allé si vite ! Elle calcule que les vacances en famille avec César, la carte postale du bonheur, c'était il y a un an et demi. Comment se fait-il que les choses aient dérapé à ce point ?

Elle vit chez Charly depuis six semaines. Son cabinet marche toujours bien, heureusement, le travail lui maintient la tête hors de l'eau. Les procédures avec les assurances et celles de décès — puisque le divorce n'est plus d'actualité — lui prennent beaucoup de temps et d'énergie. Il y a tellement à faire qu'elle n'arrive pas à gérer ses émotions. Elle ne sait pas si elle est triste, horrifiée, en colère ou soulagée. C'est un global d'émotions très lourdes.

Renée ne bénéficiait plus des revenus de l'académie depuis la séparation d'avec Maurice, les choses s'étaient mises spontanément en place avec des comptes séparés. Très vite, il n'y avait plus eu moyen de négocier quoi que ce soit avec lui grâce à son art d'embrouiller les choses et les gens. Il pratiquait son sport favori, l'inertie, et répondait à une question par une autre question ou en déviant le sujet. Quand elle avait réalisé cela, Renée avait commencé à faire de même et la communication avait été irrémédiablement coupée. Ça ne résolvait pas les conflits, mais ça les évitait.

De fait, aujourd'hui, elle est veuve et a des droits sur l'académie mais depuis son arrivée dans la vie de Maurice, Saskia-Brigitte n'a pas chômé et aujourd'hui, elle laisse tomber son masque. Elle préparait son coup depuis longtemps, il faut croire, puisqu'elle présente une pile de documents légaux lui donnant tous les droits sur l'entreprise. Renée ne peut qu'enregistrer le fait établi sans pouvoir faire recourt. Brigitte a confisqué leur bébé, leur belle mission à deux. Elle a envie de vomir.

Par paranoïa, parce qu'elle croit que Renée lui en veut, Brigitte change le nom de l'école pour la *Wicca Academy*.

— « Wicca » ? C'est quoi, ça, encore ? demande Charly.

— Je ne sais pas trop. Soi-disant, ça veut dire « sagesse » en vieil anglais, mais c'est aussi à l'origine du mot *witch*. Tu sais ce que ça veut dire ?

— Oui, « sorcière », répond Charly. Elle a été bien inspirée.

— Elle ne sait pas l'anglais, elle va mourir idiote, c'est bien fait. « Un mouvement qui associe culte de la nature, chamanisme, druidisme et puise pêle-mêle et abondamment dans les mythologies celtiques, gréco-romaine, nordique et même slaves », lit-elle sur Wikipédia.

Brigitte évite soigneusement toute référence orientale, par peur d'être accusée de plagiat. Son enseignement devient une soupe infâme qui réunit des féministes frustrées qui jouent les victimes des maltraitances des machos que sont tous les hommes, selon elles. Les rituels deviennent carrément de la magie qui n'est pas très immaculée, d'après les échos que chacun se régale de rapporter à Renée qui ne demande pourtant rien. Elle n'a plus la force de réagir, submergée par tous les problèmes à résoudre, elle reste sans voix. Elle se demande ce qu'elle a bien pu faire pour en arriver là, elle est sonnée comme un boxeur en fin de combat.

— Il faudrait que je trouve une solution, je ne peux pas habiter chez toi indéfiniment, se désespère-t-elle un soir.

Elle fond en larmes.

— Pleure pas, Maman, pourquoi tu dis ça, tu peux rester tant que tu veux, lui dit Charly.

— C'est pas ça, il y a trop. Je perds pied. Je ne sais plus quoi faire, je ne sais plus comment je m'appelle. Il faut que je m'en sorte !

— Écoute, c'est bien que tu en parles. Ça fait un petit moment que je te vois encaisser et je m'inquiète. Tu vas salement craquer si tu continues comme ça. J'ai réfléchi, on va faire un voyage. Je voulais prendre le large et me payer des super vacances avant de commencer l'université en octobre. J'ai mis de l'argent de côté pour ça. Je t'emmène. On va voir le monde. Ça te fera du bien. On part deux mois et pendant ce temps, tes avocats s'occupent du sinistre. Tu débranches, qu'est-ce que tu en dis ?

Tout en soutenant le regard de son fils, elle voit défiler dans sa tête le scénario qu'il est en train de décrire. Une bouffée d'oxygène l'envahit. L'idée est géniale, mais est-ce bien raisonnable ? Elle fait mentalement le tour de la question et effectivement, rien ne requiert impérativement sa présence. Tout peut être géré sans elle pendant deux mois et puis, de nos jours, le bout du monde est toujours à portée de smartphone. Quant à ses patients, ils attendront. Elle a déjà touché un peu d'argent des assurances, qu'est-ce qui l'empêche de le dépenser dans un voyage ?

— On irait où ?

— En Inde. On va voir Morgane dans son dispensaire, et ensuite on se promène.

Morgane est une jeune femme qui a fait une brève incursion à la Tantrika Academy. Elle s'intéressait au tantrisme, mais elle perçut assez rapidement l'étrangeté de l'enseignement et du personnage d'Androz. L'amitié entre elle et Renée fut instantanée. Elle devint vite une amie de la famille, les enfants l'apprécièrent beaucoup. Morgane,

infirmière, était entre deux emplois et hésitait quant à son orientation professionnelle. Elle décida d'aller voir du pays. Quand elle arriva à Bénarès elle eut un double coup de foudre, dans le désordre, pour Chandra, un très bel Indien, et pour la ville. Ensemble, ils montèrent une association humanitaire et, depuis quatre ans, ils collectent des fonds pour gérer un petit dispensaire dans un quartier défavorisé.

Renée est décidée :

— C'est la meilleure idée du monde, mon fils. C'est d'accord.

*Main dans la main
avec l'ange*

Les trois semaines suivantes sont consacrées aux préparatifs de départ. Les billets d'avion, les passeports, les visas et le matériel. Ils achètent des sacs à dos, ils vont partir en «backpackers». Charly a dit :

— L'Inde, Mam, tu sais, ce n'est pas la Côte d'Azur et il n'y a pas de Club Med.

Renée a souri et lui a rappelé que dans son jeune âge, elle avait voyagé en stop pendant un an. Quand elle a rendez-vous pour la photo biométrique de son passeport, Renée est euphorique, elle trouve que tout scintille autour d'elle et que les gens sont beaux. Au guichet, deux jeunes hommes charmants font semblant de se battre pour la servir. Elle joue le jeu et plaisante avec eux. Elle jubile. Elle doit ensuite s'installer dans une cabine high-tech pour la prise de la photo. Là encore, l'ambiance est détendue et la préposée est charmante. Elle doit trouver son sérieux, il ne faut pas sourire pour cette photo-là, la biométrie, c'est grave. Elle peut refaire la photo si elle ne lui convient pas, ce dont elle ne se prive pas. Elle voit le résultat sur le grand écran de l'ordinateur. La préposée et elle, ainsi qu'une collègue qui passait justement à côté du bureau trouvent que le portrait est très joli.

— Vous pourriez m'en tirer trois pour mes enfants ? plaisante Renée.

Tout le monde éclate de rire. Elle se sent rajeunir et retrouve son clown intérieur qui n'avait pas fait son numéro depuis bien longtemps.

— T'as vu, dit-elle plus tard à Charly en levant le nez d'un prospectus d'agence, on ne choisit pas vraiment la meilleure période pour y aller. Il va faire chaud.

Ils vont partir à mi-mai, c'est là que la température commence à devenir intenable pour le tourisme.

— Tant pis, que veux-tu, c'est notre timing.

Elle espère qu'elle tiendra le coup. Elle est joyeuse de partir, mais elle se sent un peu à bout de forces. Elle craint de flancher là-bas. Pas moralement, ça ira, mais physiquement.

En fait, depuis l'incendie, elle ne choisit plus rien. Elle suit le mouvement, elle avance en mode zombie. Il y a eu les flammes et maintenant les cendres. Elle a été convoquée partout, il y a eu les assurances, les constats, les experts, les enquêteurs et ensuite la morgue de la prison, les pompes funèbres, les funérailles... Elle a obtempéré aux exigences de l'instant au coup par coup. Quand Charly a proposé l'Inde, bien sûr que l'idée l'a enchantée, mais décliner l'offre lui aurait demandé plus d'énergie que de se laisser faire et elle a bien senti que Charly n'allait se contenter d'un non comme réponse. Elle est contente de partir, elle est surtout contente d'avoir une locomotive qui la tire. Toute seule, elle ne partirait pas.

Après une escale à New Delhi, Charly et Renée atterrissent à Bénarès. Ils arrivent en début d'après-midi, Morgane est venue les accueillir. Elle est heureuse de les re-

voir, elle leur a prévu un petit tour de ville avant d'aller chez elle.

Après le voyage dans l'ambiance feutrée et climatisée des avions et des aéro-gares, c'est le choc thermique et émotionnel. Renée prend l'Inde en pleine face. Dans la même seconde d'éblouissement, elle reçoit, pêle-mêle, la lumière étouffante, les klaxons agressifs, l'odeur du curry, l'éclat des couleurs, les maisons pisseuses, les fils électriques en toiles d'araignée, les effluves de pourriture, le vacarme de la circulation, un chien galeux et un cul-de-jatte. Et puis les gens, les gens, les gens... partout. Le flux des gens. Devant elle, Morgane flotte dans ses vêtements indiens avec aisance et ne bronche pas quand elle passe à côté de l'estropié sans le regarder. Charly et Renée échangent un regard ébahi et suivent Morgane en silence.

Elle a réservé un taxi climatisé qui les emmène dans les endroits de la ville à voir et qui les dépose à Raja havéli, un quartier au bord du Gange, au bout d'une heure. Morgane vit très modestement et circule généralement en touk touk, mais quand ses visiteurs débarquent, elle leur offre ce petit luxe, sachant qu'ils iront de surprise en commotion tout au long de leur séjour. « L'Inde n'est pas la côte d'Azur. »

Un havéli est un quartier de maisons, généralement un ancien palais ou une maison de maître. Aujourd'hui, ce sont des demeures populaires ou parfois des musées. À Varanasi, le nom actuel de Bénarès, seuls quelques scooters s'enfilent à l'occasion dans ce dédale de ruelles et de petites cours qui mènent aux ghats. Ces derniers sont les escaliers qui habillent les rives du Gange, permettant aux pèlerins de descendre jusqu'au fleuve sacré.

Morgane règle le taxi puis ouvre la marche jusque

chez elle dans la ruelle étroite pleine de boutiques où ils marchent à la queue leu leu car c'est impossible autrement. Sa maison est de construction modeste. Elle fait partie d'un bloc d'habitations en pierre dans une rue si étroite que le soleil n'y pénètre jamais complètement, gardant ainsi une fraîcheur supportable. Morgane leur montre leur chambre et, après qu'ils aient posé leurs sacs, leur offre à boire dans la pièce commune. En fait, c'est sa chambre à coucher, salon, cuisine. La plus grande pièce de la maison et la plus aérée grâce aux fenêtres en angle. Le ventilateur au plafond tourne en permanence. Elle raconte qu'elle s'est récemment offert un « cooler ». C'est un gros ventilateur avec un réservoir d'eau froide qui aspire l'air ambiant qui se rafraîchit au contact de l'eau. Pas aussi efficace qu'un vrai climatiseur à gaz, mais suffisant pour manger deux ou trois degrés de chaleur. Ce qui aide, c'est le souffle permanent. Celui des ventilateurs, des climatiseurs ou, à l'extérieur, du zéphyr qui circule en permanence.

— Incroyable ! Quel choc, le bruit, les odeurs..., dit Charly.

— On nous avait avertis pour le choc des cultures, je m'y attendais, mais tout de même, dit Renée, le chien gauleux et le cul-de-jatte m'ont mis un coup dans l'estomac. Je me suis prise pour Patrick Swayze dans *La cité de la joie*.

— Je sais, dit Morgane, je me suis doutée. Je n'ai pas réagi exprès. Et vous n'avez pas vu le pire, encore.

— J'ai eu un drôle de ressenti en voyant ce demi-être tordu à ras terre qui souriait de ses magnifiques yeux noirs et de toutes ses dents blanches. Comment font-ils pour avoir les dents aussi blanches ? Il semblait si joyeux ! Cette misère qui suinte de partout, ça fait mal. C'est vrai,

je déteste voir tant de pauvreté, mais il y a tellement de vie partout, de couleurs, de dynamisme... Ça donne presque envie de danser. Intenses, les premières impressions.

— L'Inde, terre des extrêmes, dit Morgane. C'est pour ça que je serais incapable de retourner vivre en Europe.

— Et Chandra ?

— Il travaille. On le verra ce soir. Ou on peut passer le voir à l'agence tout à l'heure, si vous voulez. Moi, j'ai pris la journée, ils n'ont pas besoin de moi tout le temps, au dispensaire.

Chandra travaille dans une agence de voyages qui fait aussi distributeur de devises et bureau de change.

— Volontiers, dit Renée. Et si on pouvait faire quelques boutiques, j'aurais besoin en urgence d'une paire de tongs. J'étouffe dans mes chaussures en toile.

Morgane emmène ses amis dans les échoppes. Elles sont tellement colorées et remplies de toutes sortes de produits que Renée a de la peine à discerner qui vend quoi. Morgane se plante devant une devanture et déclare :

— C'est là.

Effectivement, des chaussures pendues partout sur les parois. Le vendeur met littéralement sa boutique à ses pieds. Un peu gênée au départ, elle comprend que c'est la façon de faire ici. Quand elle achète du tissu, quelques jours plus tard, le marchand démonte littéralement son achalandage et recouvre le sol de sa boutique en un tas impressionnant dans lequel elle fera son choix. Quand elle fait une remarque sur le travail pour tout remettre en place, l'homme sourit et dit en haussant les épaules :

— *No problem.*

Soudain, une paire de tongs convient. Morgane regarde les pieds de Renée et fait remarquer qu'elles sont trop petites. Elle le répète en anglais et la taille au-dessus apparaît dans la seconde. Renée essaye, elles sont trop grandes. Elle réessaye la première paire et pense : « Elles vont très bien, celles-là ». Son anglais est rouillé, elle part à la recherche du vocabulaire et de la grammaire dans les recoins de sa mémoire quand le vendeur lui ôte les mots de la bouche :

— *Size OK!*

— *Size OK!* répète joyeusement Renée en se tournant vers Charly en rigolant.

— Je cherchais ma phrase. Pourquoi compliquer, hein ? « *Size OK* », c'est parfait. Je vais vite retrouver mon anglais, moi !

Le « petit nègre » s'impose et il est superflu de parler une langue académique. On peut même oublier le passé des verbes irréguliers, pas tous les connaissent, ils ne les comprennent donc pas quand on les conjugue. Un jour, Chandra compose un numéro de téléphone, mais comme son correspondant ne répond pas, il raccroche et dit :

— *He's not pickuping.*

La façon correcte de le dire est *he's not picking up* (il ne décroche pas).

La joie de se retrouver est grande, la rencontre avec Chandra est délicieuse. Il est rentré du travail et prépare le repas du soir. Un plat indien qu'il veille à ne pas trop épicer, il sait que les estomacs des Occidentaux sont fragiles. C'est un jeune homme dynamique, beau comme un astre et plein d'humour. Leur couple est attendrissant. Le repas est servi dans des assiettes en métal et à comparti-

ments. Une vaisselle de cantine, pas de belle porcelaine dans le foyer de ce couple modeste. Chacun s'assied là où ça lui convient, sur le lit, sur des coussins et à terre pour Chandra qui préfère le carrelage qui est toujours plus frais que tout le reste.

Le lendemain, Charly et Renée se rendent au dispensaire avec Morgane. Le quartier ressemble aux bidonvilles qu'on voit dans les films. En passant devant les masures aux toitures en tôle ondulée, Morgane salue joyeusement des femmes qui la reconnaissent. À l'une d'entre elles, elle demande comment va sa fille. Elle va mieux.

— Elle a eu la fièvre typhoïde il y a peu, on a cru qu'elle ne s'en sortirait pas.

— Ils ne vont pas à l'école, ces enfants? demande Renée en désignant tous ceux qui jouent dans la rue.

— Non, tu sais, même gratuite, l'école n'est pas intéressante pour les parents, car un enfant est un gagne-pain. Il vend des cartes postales ou des colifichets ou il mendie. Ça m'énerve, parce que la plupart du temps, c'est pour payer les bières des pères qui ne foutent rien.

— Prostitution, aussi? demande Charly.

— Non, pas trop dans ce quartier, heureusement. Mais ailleurs, oui. C'est dramatique. On ne peut pas les blâmer, explique Morgane. Leur but, c'est de trouver à manger pour la journée. Quand c'est fait, leur job est accompli. Ils trouveront demain les solutions pour demain. Au fond, ils vivent totalement dans le présent et avec un fatalisme un peu paralysant. Ils ne sont pas stressés, et du coup, peu créatifs. C'est dur de leur faire comprendre qu'ils devraient faire quelque chose pour améliorer leur condition, sortir de leur inertie.

— D'un côté, vivre au présent est une bonne chose. On devrait prendre un peu exemple sur eux, en Occident, mais je n'avais pas imaginé à quel point, effectivement, ça peut être aussi un danger, dit Renée. L'«ici et maintenant» martelé par le new age n'est pas toujours une bonne chose. Intéressant à constater.

Morgane leur fait faire le tour du dispensaire. C'est une maison à peine en meilleur état que le reste de la rue, une hygiène toute relative y est maintenue. Elle explique les différentes actions qu'ils mènent. Bien sûr, il y a les consultations médicales avec en permanence deux médecins bénévoles qui viennent de partout dans le monde. L'association les loge et les nourrit, c'est tout. Ils restent en moyenne deux mois.

— Plus longtemps, il y en a peu qui acceptent, moins, je n'aime pas. Ils sont à peine rodés et ils doivent partir, explique Morgane. Nous traitons les cas légers, poursuit-elle. Dès que c'est sérieux, ils vont à l'hôpital. Nous faisons pas mal de médecine sociale.

Renée constate qu'elle fait surtout de l'acrobatie. Elle jongle à longueur de journée avec les problèmes qui se présentent et qui sont de tous ordres. Quand ils ne sont pas médicaux, ils sont administratifs, financiers, immobiliers et surtout humains.

— En fait, tu es une grande improvisatrice.

— Voilà! Tu as tout compris, dit-elle en riant.

Le lendemain, ils prennent un touk touk pour aller chercher des médicaments au prix de gros dans un laboratoire d'un quartier éloigné. Morgane négocie le prix de la course et ils embarquent.

— Ils sont complètement cinglés, comme ils roulent, remarque Charly.

Parfois à gauche, comme c'est la coutume dans ce pays, mais avant tout, ils roulent là où il y a de place, et quand il n'y en a pas, ils en font. Un touk-touk est un scooter avec une banquette recouverte d'un toit. Trois places à l'arrière et on peut encore coincer deux personnes devant, de chaque côté du conducteur.

— Six personnes sur un scooter ? s'étonne Renée.

— Oh, même plus que ça. Un jour, on a fait un trajet à dix.

Éclats de rire. Renée, par habitude, a les yeux sur la route. Elle se cramponne et attend le choc quand elle croit que leur touk touk va emboutir celui de devant qui freine. Non, il s'arrête à un centimètre. Elle est en apnée quand un autre touk-touk arrive de face, ça va être le choc frontal, c'est sûr.

— Freine, mais freine ! dit-elle en français.

Ça passe. L'un est passé à gauche, l'autre à droite.

— Ils ont communiqué par télépathie, ma parole !

Après cela, elle fait un quart de tour de tête à gauche et observe les boutiques sur le côté.

— T'as quoi ? demande Charly.

— Je ne regarde plus la route, c'est insoutenable.

Lui revient alors la réflexion d'un ami qui lui avait raconté avoir eu peur de se faire tuer dix fois sur son vélo loué à Pondichéry avant de comprendre « qu'il fallait aller avec le flux ».

Aller avec le flux. C'est cela. Voilà ce qu'elle vit depuis

l'incendie. Elle a lâché la rampe et se laisse porter par le flux. L'idée la détend et elle observe la réalité d'un autre œil. Ces gens, effectivement, suivent un flux invisible, une vouivre. Avant d'être un personnage mythique, la vouivre, tout comme la kundalini, est un courant de vie, une onde tellurique. Les bâtisseurs de cathédrale la connaissaient bien, eux qui ont construit sur ses émergences.

Grâce à cette idée de flux, Renée peut alors se fondre dans le mouvement en toute sécurité, au point qu'au bout de quelques jours, elle adopte une technique bien à elle pour traverser la route. Elle observe le flux et vise un véhicule à bonne distance en se fichant de sa taille. Seule sa vitesse compte. Elle s'engage en le regardant droit dans les yeux. Elle ne peut évidemment pas distinguer ceux du chauffeur, elle fixe le pare-brise. Elle s'engage en laissant parler son corps et avance avec détermination. Elle s'assure, à le voir légèrement dévier sa course pour passer derrière elle, qu'il a enregistré. Puis elle tourne la tête dans l'autre sens pour faire la même chose avec le flot inverse, laissant au chauffeur du premier véhicule le soin de l'éviter. Ça marche à chaque fois, mais ça fait hurler Charly.

— Regarde où tu vas ! T'es folle !

— Non. Si je regarde, je fais la poule, j'avance, je recule, et c'est sûr, c'est l'accident.

Dans le touk touk, le chauffeur se présente. Il s'appelle Rajiv, et chacun se présente. Il s'enquiert de leur provenance et de leur but en Inde.

— *First time in India ?* (Première fois en Inde ?)

Charly et Renée répondent par l'affirmative, tandis que Morgane explique sa vie en Inde depuis quatre ans. Rajiv est disert, il baragouine les quelques mots de français

qu'il sait, il s'émeut de l'activité de « charity » de Morgane et veut en savoir plus. Il apprécie sa façon de s'habiller en Indienne, une casaque longue sur un pantalon avec un *dupata* autour du cou.

Le *dupata*, c'est une étole qui sert à tout. Vu que tous ses habits ont brûlé, Renée se refait une garde-robe estivale indienne. Quand elle a acheté son premier ensemble, elle a ignoré le *dupata*, le trouvant inutile, mais elle a changé d'avis après la première sortie. Ce morceau de coton fin sert comme protection contre le soleil, comme filtre à odeur et à poussière en le mettant devant le nez et évite à l'occasion les regards glissants des mâles en direction du décolleté. Très pratique, le *dupata* !

Quand ils arrivent à destination, Morgane ne fait que prendre livraison d'une commande effectuée trois jours plus tôt. Elle a négocié le prix de la course aller-retour avec Rajiv qui attend avec Renée et Charly que Morgane ait fini ses achats. En désignant Charly, il demande :

— *Husband* (mari ?)

— *No, my son.* (Non, mon fils)

Charly fait plus que son âge, elle moins, mais tout de même...

— *Where is your husband ?* (Où est ton mari ?)

— *Not there.* (Pas là).

— *Why ?* (Pourquoi ?)

Elle n'a aucune de lui raconter que le père de Charly est en Europe à vivre une vie qui a pris une direction diamétralement opposée à la sienne ni que son second mari était un pervers narcissique, un grand malade qui l'a trahie et déçue au-delà de ce qui est possible d'imaginer, qui,

de rage, a foutu le feu à leur maison et s'est pendu dans sa cellule de prison préventive parce qu'il est devenu fou. Elle a pensé tout cela à la vitesse de l'éclair et ce retour en arrière express la fait vaciller.

— *Because there is no room in my life for a husband now.* (Parce qu'il n'y a pas de place pour un mari dans ma vie pour l'instant).

Il faudra qu'il se contente de cette réponse et Renée chasse ses réflexions bien trop sombres pour l'heure.

Dans la boutique, c'est « indian time ». L'heure indienne. C'est-à-dire que les choses vont à leur rythme et selon des paramètres difficilement identifiables. La commande n'est pas prête, on ne sait pas pourquoi, le préposé promet que ce sera là demain. Morgane ne l'entend pas de cette oreille et hausse le ton.

— J'ai passé cette commande il y a trois jours, on m'a promis que ce serait prêt. C'est pour une *free clinic*, je ne peux pas attendre. Vous devez faire votre métier correctement, je dois pouvoir vous faire confiance.

Elle a vraiment l'air fâché, elle leur fait la morale et son attitude a un effet mobilisateur, car les hommes s'agitent dans la boutique.

Dehors, Rajiv continue la conversation avec Renée et Charly. Il leur dit que l'Inde est *incredible*, il vante ses contrastes, assure qu'elle n'est pas pauvre, en tout cas pas de cœur. Il revient sur le travail de Morgane et le qualifie de *good karma*. Il est touchant. Sa voix douce et la façon qu'il a de dire les choses dans cet anglais particulier font que Renée a envie de le croire quand il prend un air convaincu pour lui dit qu'elle va rencontrer un bon mari, ici.

— Ça vous dit, un tour en bateau sur le Gange pour voir le lever du soleil ? demande Morgane un soir.

— Ah oui, bonne idée.

Elle organise la chose pour le lendemain matin. Rendez-vous sur le ghat à quatre heures trente, c'est l'heure à laquelle le soleil se lève. Charly et Renée rencontrent Sanjiv, leur « gondolier », Tom, un touriste norvégien et Léa, une allemande. Ils sont tous encore endormis quand ils embarquent sur une barque à rames. Sanjiv est un ami de Chandra — ils sont tous amis ou de la famille, un peu comme en Afrique, et Renée se doute que les cousins ne sont pas toujours du même sang.

L'instant est des plus romantiques. Sanjiv est un jeune homme magnifique à la carrure parfaite modelée par l'exercice fréquent des rames, ce qui est un premier délice que Renée savoure dans l'intimité de son silence intérieur. La brume du matin étend un voile gris-bleu sur le paysage, la température est idéale, il fait vingt-huit degrés seulement, un second délice dont elle fait la remarque à son fils. Tout est doux et silencieux, la barque glisse sur l'eau dans un léger clapotis des vagues. Il est cinq heures, Varanasi s'éveille. Sur les rives, on aperçoit çà et là des scènes diverses. Ici, un homme qui lave sa tunique après avoir fait ses ablutions. Il tape et retape son linge sur la pierre de la première marche. Là, des femmes se baignent et trois buffles font de même pas loin. Au milieu du courant, des hommes pêchent au milieu de sacs en plastique et de canettes en aluminium qui flottent sur l'eau. Plus loin résonnent, encore discrets, les premiers tambours des célébrations colorées et odorantes.

Sanjiv manœuvre lentement la barque pour s'approcher d'un ghat sombre, noir de suie. Il y a des gens épars

qui font des feux. Toujours ensommeillée et bercée par le calme ambiant, Renée capte une étrange ambiance. Sur la barque, Tom et Léa se sont agités et prennent des photos en rafale.

— Il n'est pourtant pas très joli, ce ghat, glisse Renée à son fils.

— *What is happening?* (Que se passe-t-il?) demande Charly.

— *They cremate people* (Ils brûlent des gens), répond Tom le Norvégien dans une singulière économie de mots.

La brutalité de sa réponse secoue Renée. Elle connaissait la coutume, mais ne s'attendait pas du tout à y être confrontée ce matin. Pourquoi s'était-elle imaginé un rituel bien plus solennel? Des grands bûchers en flammes, chargés de fleurs et d'encens qui dérivent sur les eaux jusqu'à crémation complète, et surtout, de grandes célébrations colorées. «J'ai dû voir ça dans un mauvais film», pense-t-elle.

Le bateau s'est immobilisé aux côtés de plusieurs autres barques avec des touristes. Ils observent dans une ambiance recueillie. De près, personne ne fait de photos, par respect. Les marches sont couvertes de bois coupé pour les feux qui brûlent en permanence. En ce moment, il y a trois foyers dont un avec des flammes qui ne sont pas très grandes, mais nourries. Les deux autres ne dégagent plus que de la fumée. Renée peut distinguer les bûches incandescentes, et soudain, effectivement, dans le brasier, elle distingue la silhouette noir charbon d'un corps, la tête et deux bras pliés, crispés comme dans un dernier mouvement de défense.

— Ça fait drôle, hein? souffle-t-elle à Charly.

— Oui, répond Charly qui ne s'attendait pas non plus à la chose.

Ils apprennent plus tard que les familles amènent eux-mêmes leurs morts sur un brancard décoré, enveloppés dans des tissus chatoyants. Ils les déposent sur le bûcher, et cela généralement dans les trois heures après son décès, pour des raisons évidentes, quand on considère la chaleur et le fait qu'il n'y a pas de morgues. Pas de cérémonie, pas d'installation spéciale. Le bois et la crémation. Autour, les familles réagissent comme autour de n'importe quel feu, ils se déplacent pour éviter la fumée, ils remettent du bois. Ils se parlent. « À peu de chose près, on dirait un pique-nique, ça sent le poulet grillé » se permet la voix de Renée un peu irrévérencieusement. La différence, c'est la solennité qui se dégage, même à distance. Le dernier voyage, le dernier adieu ; ces restes charbonnés, c'était un frère, un mari, un ami et il ne reste plus que sa carcasse calcinée. La mort on ne peut plus en face.

Puis Sanjiv pousse à nouveau sur les rames après un temps que Renée trouve parfait : assez long pour permettre de voir la réalité en face et pas assez pour que ça tourne au voyeurisme.

Le soleil est apparu, boule orange au travers de la brume, puis a jauni quand la brume s'est dissipée et la température a grimpé. Après plusieurs dizaines de photos magistrales du Gange, de ses rives, des ghats, des immeubles qui les surplombent, de ces arbres étonnants qui jaillissent de la pierre et de la population colorée, c'est la fin de la balade.

Renée et Charly rejoignent Morgane, Chandra, Blanche et Thomas, les deux bénévoles français du moment, pour le petit déjeuner. Müesli, pancakes, brioches, œufs brouil-

lés, il y a le choix. Renée prend un massala chaï, elle ne s'en lasse pas. *Chaï* est la traduction de « thé » en hindi. Le massala est un mélange de cannelle, cardamome, girofle, gingembre et poivre. Ils font longuement bouillir ce mélange d'épices, ajoutent du thé noir ou vert, du lait et du sucre. Comme beaucoup de recettes de terroir, chacun a la sienne, le breuvage a rarement le même goût d'un marchand à l'autre et les moins bons sont encore délicieux. Réminiscence de la colonisation britannique, le chaï se déguste avec flegme et un zeste de sacré à toute heure et partout, mais tout seul. Renée devient fervente adepte de la coutume.

Enfin réveillé, Charly raconte la balade.

— J'ai été surpris par le ghat de crémation, je ne m'y attendais pas.

— Oui, moi aussi ça m'a fait drôle, quand je l'ai visité, commente Blanche. J'ai eu de longues réflexions sur la mort ensuite. Au fond, c'est eux qui ont raison, nous devrions prendre exemple.

— C'est parce qu'ils n'en ont pas peur, qu'ils le vivent de cette façon, dit Thomas. En Occident, c'est un tabou parce qu'on a peur de la mort. Forcément, on ne sait pas trop ce qu'il y a après, on préfère ne pas y penser.

— Être incinéré et avoir ses cendres jetées dans le Gange est une garantie de fin de cycle des réincarnations, pour eux. Il y a des gens qui viennent de tous les coins du pays pour mourir à Varanasi au bord du fleuve, ajoute Morgane.

Les jours suivants, chacun vaque selon son gré. Mor-

gane et Chandra travaillent, les bénévoles aussi. Charly et Renée en profitent pour visiter la ville et déambuler dans les rues en faisant un peu de shopping. Ils se retrouvent tous à midi pour manger, puis, à l'occasion, ils rendent des services pour le dispensaire. Ils font des courses, ils aident à nettoyer les locaux, ils vident les poubelles, ils offrent à boire aux patients dans la salle d'attente.

Renée s'imprègne de la vie dans ce pays où toutes les références sont différentes. La langue, bien sûr, la conduite à gauche, le marchandage, l'apparente désorganisation, le rythme quotidien largement imposé par la météo. Avec la température qui augmente tous les jours un peu plus, la sieste commence à s'imposer l'après-midi. C'est la torpeur générale. Les boutiques ne ferment pas toutes, survie oblige, les vendeurs sont allongés ou vautrés sur le sol et ils répondent mollement au chaland occasionnel. Parfois, ils ne bougent carrément pas et leur paresse décourage le shopping dans ces heures les plus chaudes. Dans la rue, les chauffeurs de touk-touk dorment sur leur véhicule, dans d'improbables positions.

Être présente en Inde représente une expérience physique bénéfique pour Renée. Impossible de ne pas habiter consciemment son corps, tout l'y ramène, tout frappe violemment ses cinq sens. D'abord le bruit incessant. Principalement la circulation et les klaxons, mais aussi le brouhaha de la foule, les musiques occasionnelles, les diverses processions aussi vite apparues que disparues, les appels du muezzin ou les bagarres des chiens errants. Et puis les odeurs. Elles sont intenses et agressives, impossible d'y échapper. Dans la rue, des odeurs de curry embaument en arpeges variés juste avant qu'une violente odeur de matière organique en décomposition vienne agresser les

narines, suivie par l'effluve suave d'un homme ou une femme parfumée qu'on croise de près dans la foule. Tiens, oui, elle remarque que les hommes aussi sentent très bon.

L'écologie n'est pas une préoccupation majeure, les immondices jonchent le sol et fermentent immédiatement. Le matin, chacun balaye devant sa porte et pousse les déchets devant la porte du voisin. Un préposé vient récolter les tas de ce compost fétide dans une brouette et va le déverser au bord du Gange. Les chiens et les vaches sacrées viendront y puiser avant la prochaine crue de mousson qui s'occupera de collecter ces poubelles. C'est ainsi que Renée et Charly voient un jour une vache mâcher un carton imprégné de restes de curry comme s'il s'agissait du meilleur fourrage. Tous deux gémissent avec commisération :

— Non, la vache, pas du carton !

La chaleur aussi oblige à habiter son corps. Elle pèse parfois tellement que rien d'autre ne compte que de trouver un moyen de se rafraîchir. C'est de l'ordre de la survie physique. Avant la sieste, quand le soleil est au zénith, Renée prend une douche. Elle ne se sèche pas et se place sous le ventilateur, alors pendant vingt-six secondes précisément, elle a froid. Réellement froid au point de devoir refréner l'envie de s'enrouler dans sa serviette. Elle s'encourage : « Tiens bon, ma petite ! Capture cette sensation de froid, parce que dans quelques secondes, c'est fini. » Ensuite, elle enfle une tunique légère et s'allonge. Elle lit un moment et, à nouveau écrasée de chaleur, elle s'endort. Elle est réveillée deux heures plus tard par une température inquiétante dans son dos, c'est la laine du matelas qui renvoie la chaleur corporelle et elle mijote comme un ragoût.

— C'est étonnant, je ne transpire pas, dit-elle un jour à Charly.

— Non, moi non plus, et pourtant, je dois boire quatre ou cinq litres d'eau par jour.

— Oui, moi pareil. Et je ne vais pas souvent faire pipi.

— On s'évapore, je crois.

Tous deux éclatent de rire.

Son esprit ainsi sollicité au présent par des besoins physiques l'aide à ne pas penser. Ses émotions sont comme une vase qui se dépose lentement sur le fond de l'étang, et ce répit la soulage. Les petites épreuves physiques la distraient des gros chocs émotionnels.

Un autre genre de secousse, c'est la turista qui la terrasse au bout de dix jours. Une violente vidange par le haut et par le bas l'oblige à de fréquents allers et retours aux toilettes pendant toute la nuit. Ensuite, pendant deux jours, elle ne peut rien avaler, ni même boire. Elle ignore ce qui a provoqué cela, peut-être un glaçon fabriqué avec l'eau du robinet, impropre à la consommation pour les non natifs du pays. Difficile de faire attention à tout. Malade, faible, elle cesse complètement de penser et c'est encore une fois un mal pour un bien. Elle sent que la menace de craquer psychologiquement s'éloigne. Charly confirme :

— T'as une sale gueule, Mam, mais t'as l'air d'aller mieux dans ta tête, lui dit-il avec la franchise qui le caractérise, alors qu'elle gît sur son lit d'agonie.

— Merci. T'as toujours le mot juste au bon moment, répond-elle en grimaçant un sourire.

Elle connaît son fils, elle décode son propos qui signifie :

« Ma petite Maman chérie, je te vois aller très mal digestivement, mais quelque chose sur ton visage me dit que le malheur en toi s'estompe ». Et sa réponse : « Merci, mon fils adoré, je crois que tu as raison, les problèmes sont loin d'être résolus, mais un trop-plein en moi est en train de se diluer ».

— Ça va ? T'as besoin de quelque chose, s'inquiète tout de même Charly.

— Non, ça va, merci, répond-elle d'une petite voix. J'ai chaud. Il fait très chaud, non ? Dis donc, comment tu crois qu'ils savent, les Indiens, s'ils ont de la fièvre quand il fait quarante-deux degrés dehors ?

Charly ne s'attendait à cela, il pique un fou rire.

— T'es folle dans ta tête, tu sais ?

Ce matin, Morgane et Chandra accompagnent Renée chez le tailleur, Morgane parce que c'est une fille et Chandra parce qu'il fait le traducteur, le tailleur ne parlant pas l'anglais. Renée a apporté en guise de modèle une tunique qui lui va bien ; elle aimerait la même, mais avec quelques modifications.

— Les Indiens sont des copieurs, a affirmé Morgane, pas de grands créateurs, mais d'excellents copieurs.

Renée est donc en train d'expliquer ce qu'elle veut à grand renfort de gestes, Chandra traduit et le tailleur dodeline. Il penche sa tête de droite à gauche dans une expression dubitative. Renée ajoute alors des explications, il dodeline toujours.

— Quoi, ça lui plaît pas ? demande-t-elle en français à Morgane.

— Non, rien. Ça va, pourquoi ?

— Il a l'air pas content, fait-elle en copiant son mouvement de la tête dubitatif.

Morgane éclate de rire. Renée le savait, pourtant, que pour dire « oui » les Indiens disent « non », mais elle constate que ce n'est pas le même refus de la tête que chez nous, avec le menton qui tourne, mais avec l'oreille qui descend sur l'épaule. Elle joint son rire à celui de Morgane. Quand elle raconte cela à Charly, elle se met à imiter de Funès dans *Hibernatus*.

— « Vous avez dodeliné de votre grosse tête ».

Charly enchaîne.

— « Non, je n'ai pas dodeliné ! Là, je dodeline », dit-il en secouant sa tête très fort.

Quand ils se retrouvent avec Blanche et Thomas, ils parlent longuement de leurs impressions sur l'Inde. Blanche est écrivain. Elle voyage pour son plaisir et écrit tout le temps. Elle publie un blog que Renée savoure, tellement sa plume est jolie. Elle trouve qu'elle porte bien son nom, que quelque chose en elle est blanc. Pur, candide. Plus elle fait sa connaissance, plus elle découvre que Blanche véhicule des valeurs élevées et une belle honnêteté accompagnées d'un enthousiasme permanent qui lui donne un air juvénile. Elle est jeune, elle a vingt-sept ans, mais cette jeunesse qu'elle émane vient du fond des âges. Elle a un vrai coup de cœur pour cette fille, pour son calme intérieur. Par exemple, alors que Morgane marchande avec son tempérament volcanique, Blanche discute placidement. Elle fait une moue qui fait clairement

comprendre que le prix ne convient pas, elle tourne la tête, s'intéresse à un autre article. Puis elle explique que ce n'est pas très bien cousu, là, que le tissu est joli, mais celui d'à côté, par exemple, est de meilleure qualité. Elle fait mine de s'en aller et quand le marchand la rattrape et baisse le prix, elle accepte avec la même contenance et paye avec grâce. Cependant, impossible d'être vraiment satisfait d'un marchandage, jamais un Occidental n'obtiendra le « indian price » en raison de la couleur de sa peau.

Ce n'est pas la première fois que Blanche visite l'Inde, elle y revient après un an et elle retrouve tout avec bonheur. Y compris les odeurs.

— En France, ça me manquait tellement, les odeurs, qu'il m'est arrivé d'aller humer le compost pour retrouver celle de la matière en décomposition.

Renée, toujours agressée par la puanteur souvent extrême, regarde Blanche de travers. Elle ne sait pas encore que dans quelques mois, elle partagera ce même sentiment.

Thomas, lui, c'est un autre numéro. Un français du sud, chaleureux, bon vivant, qui parle « avé l'acceng ». Il plaisante tout le temps, charrie tout le monde. C'est sa première fois en Inde et il s'est vite glissé dans le moule. Ne parlant pas un mot d'anglais avant son départ, il apprend sur le tas et parfois, il se fait comprendre. Il s'est mis à parler avec les Indiens. Ils parient sur les matches de cricket, principalement, mais aussi sur tout et n'importe quoi. Ce qu'il gagne un jour, Thomas le perd le lendemain, toujours en riant. Il travaillait dans une blanchisserie industrielle, il avait une petite équipe sous ses ordres. Il avait toujours averti qu'un jour, il prendrait ses cliques et ses claques et

partirait en voyage. Il l'a fait. Un soir, il a annoncé qu'il ne reviendrait pas le lendemain, il n'est même pas retourné chercher le solde de son salaire. Milieu de la quarantaine, il a déjà de l'argent dans les cheveux et quelques rides lui burinent le visage. Il a des yeux verts transparents qui lui donnent un charme fou. Il le sait, il en joue. Après avoir plaqué son job, il a décidé de voyager à pied. Il a marché de Delhi à Varanasi, huit cents kilomètres, ça lui a pris deux mois. Il a des aventures insensées à raconter. Il a rencontré Chandra un jour qu'il avait besoin de retirer du cash. En discutant, il a appris l'existence du dispensaire de Morgane et il a eu envie de mettre sa pierre à l'édifice. C'est ainsi qu'il s'est engagé pour deux mois de bénévolat. Après, il ne sait pas, il verra.

Sous ses airs de baroudeur, Renée discerne un enfant dont le charme lui a toujours ouvert toutes les portes. Quand ça ne va pas pour lui, il fait un grand sourire, une pirouette et puis s'en va. Il est encombré d'une légère surdose d'orgueil qui l'empêche de reconnaître ses torts, au point qu'il a divorcé par défi.

— Si ça te plaît pas, on divorce, a dit sa femme avec provocation.

— Chiche! qu'il a répondu.

Aucun des deux n'a voulu revenir en arrière, ils sont allés devant le juge. Il reconnaît qu'ils «en chient» tous les deux, mais plutôt regretter que céder. Renée craint secrètement pour lui. Un tel ego va lui amener bien des épreuves encore tant qu'il ne comprendra pas qu'il serait préférable qu'il le rétrécisse un peu.

En riant avec lui, elle lui demande :

— Tu ne voudrais pas changer ?

— Pourquoi ?

— Je sais pas...

Elle cherche ses mots. Sa vie semble compliquée, son orgueil l'emmène à la périphérie de lui-même, il réagit plutôt que d'agir dans sa vie... elle ne sait pas comment résumer cela.

— ...pour qu'on t'aime, lance-t-elle.

— Mais tout le monde m'aime ! répond-il avec un grand sourire.

Renée voudrait bien lui répliquer que non, tout le monde ne l'aime pas. Elle a entendu Chandra être très remonté contre lui pour des histoires de paris entre eux à l'occasion desquels Thomas n'aurait pas été très régulier. Non, ce soir-là, Thomas n'était pas aimé du tout mais la façon qu'il a d'y croire et dont il le dit à l'instant laisse Renée songeuse. Elle se dit qu'elle ferait bien de prendre un peu exemple sur lui, elle qui pense toujours qu'a priori personne ne l'aime. Ça l'oblige à continuellement fournir des bonnes raisons pour être aimée. C'est fatigant et finalement aussi compliqué que la vie de Thomas...

Renée continue à s'imprégner de l'Inde. Elle suit le flux et ça lui convient toujours bien. Elle commence à trouver cette façon d'être très agréable. « Être » et non plus « faire ». Ça change drôlement les perspectives. C'est en suivant ledit flux qu'elle se rend à une invitation dans une famille indienne.

Ce matin, Chandra dit à Morgane :

— Anjali t'attend ce soir pour manger avec Blanche et Renée.

Il le dit aussi avec les mains, en désignant les deux filles qu'il mentionne. Renée jubile quand Chandra s'exprime.

— C'est dingue, on dirait un Italien.

Sa gestuelle est un peu différente de celle des méridionaux, mais aussi abondante. Il a notamment un geste qui la fait hurler de rire pour signifier que l'autre est fou ou à côté de la plaque. Il pince le haut de sa tempe comme pour retirer une épine qui y serait plantée et fait mine de la jeter par terre. Il parle vite et fort en hindi, il fait de grandes théories, ou parfois c'est un chapelet de reproches et de jugements avec beaucoup de gestes et il termine par celui-ci. Un langage corporel suffisamment éloquent pour ne pas nécessiter de sous-titrage.

— Elle a préparé quelque chose que tu aimes bien, ajoute Chandra à l'adresse de Morgane.

Morgane sourit. Elle précise à l'attention de ses amies qu'Anjali est sa belle-sœur à la mode africaine, qu'ici aussi, ils sont tous « frères » et, dans le cas présent, aucun autre lien que celui du cœur.

— Elle aura sûrement fait du tali, ajoute Morgane.

Quatre plats en sauce différents dont un curry bien épicé qui contient un peu de viande, généralement du poulet. Les Indiens ne mangent pas de bœuf, la vache étant sacrée, ni de porc, ils pensent, à l'instar des Musulmans, que c'est une viande impure. Restent des poulets rachitiques, peu nourrissants pour le commun des mortels. Sûrement qu'en y mettant le prix, on trouve de meilleurs morceaux, mais ce n'est pas le quotidien de Morgane et son aréopage. Avec le curry, il y a un plat de légumes

du genre ratatouille, du dal, une purée de pois chiches savoureuse, peu épicée, et du riz.

Le soir, les trois femmes se rendent chez Anjali et sa famille. Elle est en train de terminer la préparation du repas dans sa cuisine en compagnie de sa belle-sœur. Ou cousine. Les filles se présentent, Anjali a déjà rencontré Blanche et lui demande comment elle va, puis elle ne fait que saluer Renée. Morgane l'a avertie que les femmes sont toujours réservées, souvent timides. Les hommes sont dans une pièce au-dessus où on entend la télévision. Ils ne viennent pas saluer et on ne les verra pas de la soirée. Les trois femmes passent dans la chambre à coucher, salon, salle à manger. Elles s'installent sur le lit en tailleur, pendant que les deux Indiennes retournent à la cuisine. Un moment plus tard, Anjali dispose les assiettes devants les Occidentales puis s'en va. Blanche prend son assiette et commence à manger avec les doigts de la main droite, comme il convient. Renée la regarde d'un air réprobateur signifiant qu'elle pourrait bien attendre la maîtresse de maison avant d'attaquer. Blanche saisit son expression et dit :

— Ah oui, ça fait drôle, la première fois, hein ? Ben, c'est comme ça !

Renée n'en revient pas.

— Les gens te reçoivent pour te nourrir, c'est leur façon de manifester leur élan. Leurs besoins n'existent pas.

— Ça alors ! J'essaye de comprendre, mais j'avoue que j'ai de la peine. Elle ne vient pas du tout se joindre à nous ? Mais alors à quoi ça sert ?

Renée est tellement choquée qu'elle en perd l'appétit. Anjali viendra papoter à une ou deux reprises après s'être

inquiétée que le repas leur plaise, qu'il y ait assez avant de se réfugier à nouveau à la cuisine. Elle s'adresse surtout à Morgane, un peu à Blanche, pas du tout à Renée qui se sent un peu potiche. Renée repart abasourdie, ne sachant pas comment intégrer cet événement. Elle est frustrée de n'avoir pas pu rencontrer et discuter avec ces femmes, blessée par leur timidité à son égard, coupable de se sentir heurtée par des coutumes qui n'ont rien à voir avec les siennes. De retour chez Morgane, elle attrape un vieux coup de blues.

— Ben alors, qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiète Morgane.

Blanche a entendu, elle les rejoint dans la chambre de Renée.

— J'en sais rien, un coup de mou. Ça m'a fait tellement bizarre cette soirée, je perds mes repères, je ne sais plus où j'en suis. Il y a des moments où je me demande ce que je fais ici. Je ne vois que la laideur, la saleté et la misère, il me semble qu'il n'y a plus de beau nulle part dans ma vie. Je pleure sur mon pauvre sort, et quand je regarde autour de moi, je sais que je suis une privilégiée et que je n'ai pas le droit de me plaindre.

— D'abord, tu as bien le droit de craquer, dit Morgane. Avec tout ce qui t'est arrivé ces derniers temps, ma belle, c'est légitime.

Renée résume ses difficultés récentes à l'adresse de Blanche. Les deux femmes l'écoutent longuement, ce qui lui fait du bien. Elle lâche encore quelques larmes, puis se console. L'orage est passé.

— Et puis, tu sais, enchaîne Morgane, la misère de ce pays est là où elle n'est pas le plus apparent. Ce qui est dur, c'est le carcan dans lequel ils évoluent. Le système

des castes est officiellement aboli, mais pratiquement, il est omniprésent. Ça donne les mariages arrangés et les combines sordides pour s'en sortir. Dans le meilleur des cas, les hommes batifolent en douce avec des touristes ; dans le pire, ils cherchent à se débarrasser de leur femme encombrante en l'arrosant d'essence et en y mettant le feu. Et en plus, ils font un déni collectif de la chose. Demande à Chandra, il te dira que ça n'existe pas dans son pays. Elles ne meurent pas toutes, celles qui en réchappent n'ont d'abord pas droit à des soins corrects.

— Pourquoi ? l'interrompt Renée.

— Elles sont la honte de leur propre famille ! Au prix où elles sont vendues, les femmes appartiennent à la famille du mari. Pour s'en débarrasser, il faudrait rembourser la dot. Leur belle-famille est le seul endroit où elles sont légitimes, mais quand elles sont ainsi répudiées par leur mari, leur statut y est alors pire que celui des intouchables. Elles portent les stigmates de la répudiation et sont confinées aux tâches domestiques les plus basses. Elles sont une honte pour tous.

Le tableau que brosse Morgane de l'Inde qu'elle pratique remonte paradoxalement le moral de Renée.

— Ils vivent un mensonge permanent, le plus gros étant celui qu'on se fait à soi-même. La frustration est quotidienne et partout, les conventions sociales sont si rigides, comment veux-tu qu'ils s'épanouissent ? Ils n'ont aucune idée de ce qu'ils veulent dans la vie, ils ne se posent pas la question. Jamais on ne demande à un enfant ce qu'il voudra faire quand il sera grand. Moi, je veux m'occuper de cela. C'est ma prochaine étape. Je veux d'abord créer une cellule d'accueil pour que ces femmes brûlées puissent recevoir des soins décents. Ensuite, j'aimerais trouver

une association avec laquelle créer un partenariat pour qu'elles puissent s'émanciper.

Renée prend encore mieux la mesure du travail que son amie effectue au quotidien. Une goutte d'eau dans un océan de nécessité. Morgane fait sa part, elle participe à un monde meilleur. Renée se sent soudain impuissante et vaine et ne peut s'empêcher d'entendre la voix demander : « Mais qu'est-ce que je fais de ma vie, moi ? »

— Viens, je t’emmène voir le gourou, dit Morgane, le lendemain matin.

— Ah bon ? Pourquoi ?

— Il va t’aider à te débarrasser de ta déprime, tu vas voir.

— Non, c’est bon, je vais bien, aujourd’hui. La crise est passée.

— Si, viens, au pire, ça ne te fera pas de mal. C’est un homme étonnant, un peu voyant. Je suis sûre qu’il va te plaire, il a des théories intéressantes.

Avant le petit déjeuner, Morgane a passé dans l’échoppe du gourou pour voir s’il avait un moment de libre. Il lui a dit sans lever le nez :

— *Ten o’clock* (dix heures).

— *Indian time or western time ?* (horaire indien ou occidental ?)

Là, il a levé la tête, a eu un grand sourire blanc et rasant.

— *Western time. Promise.*

Il est dix heures quarante-cinq quand le gourou les reçoit, sans un mot d’excuse, sans même s’être rendu compte de son retard.

— En «indian time», ça aurait fait quelle heure ? glisse Renée à Morgane qui sourit sans tourner la tête.

Morgane présente son amie et s'en va faire quelques courses. Les deux femmes conviennent de se retrouver plus tard à la maison. L'homme est de grande stature et d'un âge mûr. Il a des cheveux blancs, un regard profond et noir, un sourire bienveillant. Renée se sent immédiatement à l'aise. Il la fait s'allonger sur un matelas à terre recouvert d'un batik en coton coloré et lui dit qu'il va d'abord s'occuper du physique. Il tourne autour d'elle et fait des passes magnétiques. Il attrape un objet en santal et le pose sur son ventre, puis une pierre semi-précieuse sur son sternum. Elle se sent bien. L'encens lui fait tourner la tête, le gourou en a allumé beaucoup et l'air est saturé de fumée.

Quand il a fini, il déclare qu'elle est encombrée de microbes dans son ventre et lui concocte une préparation pour l'en débarrasser. Dans cet anglais savoureux à l'accent inimitable, il parle beaucoup, il rit en parlant, elle ne comprend pas toujours tout. Puis il la fait asseoir en tailleur, s'assied en face d'elle et lui demande de fermer les yeux. Il s'occupe de vérifier son aura.

— Ton énergie est sombre. Est-ce que quelqu'un te veut du mal ?

La question la surprend, elle ouvre les yeux.

— N... non, je ne pense pas.

— Oui, il y a une femme dans ton entourage «back home» (à la maison) qui est jalouse de toi. Elle est maigre et blanche. Dis-moi son nom.

Renée mentionne la première personne qui lui vient à l'esprit avec cette description.

— Saskia ?

— Non.

— Euh, Brigitte ?

— Répète ?

— Brigitte, prononce-t-elle en articulant.

— Elle ! dit-il en laissant échapper un rictus de dégoût. Elle fait de la magie noire. Je la vois dans une cave, elle dit des mots, elle fait des gestes et elle allume des bougies, explique-t-il avec son vocabulaire restreint.

— Elle fait des rituels de magie ? propose Renée.

— Oui. Elle est très en colère, beaucoup de haine.

— Pourquoi ?

Renée est abasourdie. Qu'est-ce qui lui prend, à cette folle ? Elle a obtenu l'académie, qu'est-ce qui lui faut de plus ?

— Elle est jalouse de tes connaissances. Tu sais beaucoup de choses, tu es une très vieille âme accompagnée par plusieurs maîtres. Tu sais cela ?

Non, Renée l'ignorait. Elle reste sans voix, ne sachant quel crédit apporter à ce qu'elle entend. Il continue.

— Tu as un grand cœur et tu as trois enfants. Le premier est pour te rappeler tes mémoires, le second... est-ce une fille ?

— Yes.

— Le second pour te lancer des défis et t'obliger à te dépasser et le troisième... Oh ! Il est très proche ! Il est en Inde avec toi ?

— *Yes*, répète Renée qui se dit qu'il ne peut pas inventer cela. Ou alors c'est un sacré coup de dés. Elle n'a pas le sentiment qu'il fait semblant, elle les renifle de loin, les charlatans, depuis quelque temps. Cet homme est sincère, elle se sent en symbiose avec lui. Sur quelle fréquence il est branché, elle ne saurait le dire, mais une fois de plus, elle prend le message et laisse le messager.

— C'est un être très élevé, il est là pour le *fun* sur ta route. Tu as beaucoup de chance avec tes enfants, dit-il dans un grand sourire. Mais il faut éliminer cette mauvaise magie. Elle ne peut pas t'enlever tes connaissances, cette femme, impossible.

Il rit et ses yeux pétillent d'intelligence devant une telle évidence.

— Je vais couper le mauvais sort et il retournera à sa source.

Pendant qu'il œuvre, Renée réfléchit. Effectivement, au quotidien, depuis plusieurs semaines, tout semble difficile, rien ne se fait aisément. Elle doit dépenser plus d'énergie pour accomplir les choses simples, elle a l'impression d'être de retour dans sa coque en verre et que personne ne l'entend.

— C'est exactement cela, dit le gourou. Tes karmas, bon ou mauvais, ne fonctionnent plus. C'est une loi simple, tu la connais. Il n'y a pas de victimes, il n'y a que des karmas. Cause, effet.

Il distille sa philosophie en quelques mots simples qui les rendent encore plus percutantes. « Cause, effet ». Chaque cause produit un effet, rien n'est anodin.

— Beaucoup de bon en toi, tu es une bonne personne. Tu connais la loi, tu sais l'utiliser. Bon pour toi.

Il effrite de l'encens dans une soucoupe qu'il mélange avec d'autres poudres de perlimpinpin. Renée observe comme une enfant. Il termine son rituel de nettoyage.

— Je ne fais pas de mal, je ne fais pas de magie, seulement la guérison. Je demande simplement que les intentions retournent à leur envoyeur. C'est comme ça qu'on connaît les intentions. Si c'est un sort de mort, ça renvoie la mort. La magie, c'est pas bien. Il n'y a pas de magie blanche ou noire, seulement de la magie. Quand quelqu'un fait un rituel, c'est toujours pour prendre le pouvoir. Les grands maîtres n'ont pas besoin de rituels de magie, ils ont leurs intentions, et leurs intentions sont bonnes. Toujours bonnes. Ou alors ce ne sont pas maîtres.

Renée écoute en se rendant compte qu'effectivement, elle sait déjà tout cela. Que la colère est mauvaise conseillère et mène dans un cul-de-sac. Rien n'a jamais été construit sur la colère ou la haine.

— Être un maître, c'est quand on a appris à agir au lieu de réagir.

— Et voilà ! Tout simple.

— Oui, tout simple. Pas facile, mais simple.

Renée se régale de cette conversation avec cet homme doux qui s'affaire dans sa boutique tout en dispensant des vérités en phrases concises. « Quand je serai grande, je serai gourou comme lui » se dit-elle.

Elle retrouve Charly et Morgane sur le ghat pour un chaï. Elle raconte la consultation et leur fait voir les herbes qu'il lui a données.

— Je dois boire une infusion de ça le soir pendant sept jours. Ça sent bon, mais j'ignore ce que c'est.

Puis elle raconte l'envoûtement.

— Il m'a dit que la magie était sur mon corps physique. Ce qui veut dire qu'elle m'a fait avaler quelque chose. « Une fois qu'on mangeait chez elle, par exemple, elle m'aurait mis quelque chose dans ma nourriture ? » ai-je demandé. Il a répondu : « oui, oui, c'est comme ça qu'ils opèrent ». Il a dit que ça faisait trois ans que je me baladais avec ce truc en moi.

Elle réfléchit que ça remonte au moment de son arrivée à l'académie avec Hélène. Soudain, elle se fiche que cette histoire soit vraie ou non, elle est envahie d'une colère du fond des âges. Elle lâche les vannes dans un flot de lave incandescente qui lui brûle le larynx quand elle dit dans un souffle :

— Non, mais est-ce que vous vous rendez compte ? Cette connasse est jalouse de moi ! Non seulement, elle m'a piqué mon mari, mon académie, ma vie, mais par-dessus le marché, elle m'en veut ! Mais elle sort d'où cette salope ? Quelle immonde pourriture ! Je lui ai rien fait, je sais pas ce qui lui a pris. C'est hallucinant, elle est complètement conne ! « Me priver de mes connaissances », n'importe quoi ! Si elle veut avoir des connaissances, elle n'a qu'à étudier, mais il faut dire qu'avec son air con et sa vue basse, elle n'a sûrement pas le niveau pour comprendre ce qu'elle lit. Elle comprend rien, elle est sotte ! Elle est bête, maigre et moche. Je suis sûre qu'elle est anorexique, d'abord. Elle joue les victimes, elle disait être harcelée au travail. Huit ans dans la même boîte, soi-disant harcelée pendant huit ans par une collègue jalouse. C'est son truc, la jalousie. C'est celui qui dit qui est. C'est stupide, d'être

jaloux! J'en reviens pas. Attends, si vraiment y'a un collègue qui t'emmerde, tu restes pas huit ans dans la même boîte! J'hallucine! Ah, ça devait être joli, elle et Maurice. Monsieur et madame «pas beau» et «pas belle». Heureusement qu'ils n'ont pas fait des petits, il aurait fallu les noyer. La vache! Mais qu'elle me foute la paix! Qu'elle dégage de ma vie, cette pute!

Cracher son fiel la libère. C'est la première fois qu'elle exprime cette colère dont elle ne savait même pas qu'elle l'avait en elle. Elle parle en faisant des gestes avec les bras, à un moment, elle imite même le geste de Chandra pour dire que l'autre est folle.

— Je la hais. C'est une tache dans ma vie, qu'elle crève! Oh, mais qu'elle crève, cette vermine! Non mais il faut être complètement malade pour faire de la magie contre les gens! Elle se rend pas compte. Enfin, elle va se rendre compte, parce qu'elle va la prendre en retour en pleine gueule et ce sera bien fait! Raclure!

Enfin vidée, elle revient à elle. Elle regarde son fils et son amie qui n'ont pas pipé mot.

— Je suis vulgaire, non?

Ils rient.

— Un peu, oui, mais ça a l'air de te faire tellement de bien! dit Morgane.

— Vulgaire, mais vrai, dit Charly en se marrant aussi.

L'infusion, le soir, lui chatouille agréablement les organes. Elle sent un apaisement général et dort comme un bébé. Dès le lendemain, elle se sent plus légère et guille-rette, un sentiment qui lui échappait ces derniers mois.

Avant le petit déjeuner, elle va poser une bougie sur le

Gange pour Brigitte et prononce un mantra de paix dans l'intention d'effacer les paroles haineuses de la veille. «Pas envie d'attirer des petits diables, moi. Je commence à bien aller, ce n'est pas le moment de saboter». En poussant le bouquet de petites fleurs sur l'eau avec la bougie allumée, elle prend une grande respiration et déclare, en provenance du centre d'elle-même, en allant puiser dans sa sincérité :

— Brigitte, si je suis en quoi que ce soit responsable de ce qui t'arrive de négatif, je te demande pardon. Je suis désolée et je t'aime.

Elle regarde partir son offrande, ajoute une pensée pour l'âme de Maurice et se sent en paix.

— C'est la méthode ho'oponopono, explique-t-elle plus tard aux amis. Allez voir le détail sur internet. Ça vient d'un chaman hawaïen qui part du principe que nous créons entièrement notre réalité. Jusque-là, tout le monde est d'accord ?

— Oui.

— Donc je pars du postulat que si une fâcheuse du genre de Brigitte existe dans ma vie, c'est que je l'ai créée ou attirée. Comme tout d'un coup, je me rends compte que je ne veux pas de ça, je décide de transformer. Alors d'abord, je demande pardon pour le rôle qu'elle joue, que je lui fais jouer, que j'accepte qu'elle joue dans ma vie... vous voyez l'idée ? Et puis je m'excuse de la situation, et j'envoie de l'amour. Trois fréquences vibratoires bien précises qui sont hautement guérisseuses et transformatrices. Je vous suggère de faire l'expérience et d'observer ce qui se passe dans votre corps quand vous dites les phrases. C'est étonnant. La première fois que je l'ai fait, j'avais tel-

lement de colère que j'ai dit : « je te pardonne » au lieu de « je te demande pardon ». Et puis à force de le dire, j'ai fini par le penser sincèrement et j'ai senti la paix qui remplaçait la brûlure de la colère. Je me suis dit que même si c'était le seul bienfait de l'opération, ça valait la peine.

Blanche est partie avant-hier dans le sud, à Auroville. Elle va passer quinze jours dans la communauté fondée à la fin des années soixante par Mère, la compagne de Sri Aurobindo, avant de rentrer en France. Tous l'ont accompagnée jusqu'à son taxi. On s'est serré dans les bras, promis de garder le contact, de se donner des nouvelles. C'est toujours dense, les adieux, c'est chargé des moments heureux passés ensemble et de ce vide qui vient juste après la séparation. On fait des promesses qu'on aimerait tenir.

Ce soir, c'est Charly et Renée qui s'en vont, ils partent pour Agra et le Taj Mahal. Morgane et Chandra les ont accompagnés jusqu'à la gare, ils iront ensuite dîner chez des amis dans le quartier. Thomas avait une soirée de son côté, ils se sont dits au revoir sur le ghat, autour d'un dernier chaï en fin d'après-midi.

Ils sont arrivés à la gare avec une heure d'avance, la circulation était fluide. Morgane tient à les accompagner jusqu'à la dernière minute et ils tuent le temps ensemble dans la gare.

Une gare indienne ressemble à n'importe quelle gare du monde : des quais, des rails, des boutiques, des bancs, du monde, sauf qu'ici, il y a beaucoup de monde tout le temps et les gens attendent couchés. Ils s'allongent partout. Sur les bancs, d'abord, et par terre, faute de places. Certains déploient un morceau de tissu et s'installent comme pour un pique-nique.

— Ce n'est plus de l'attente, c'est du bivouac, glisse Charly à Renée qui pouffe.

Morgane repère un morceau de place sur un banc où dort une grosse dame. Elle s'y assied en lui poussant les pieds et en lui faisant un regard foncé. Elle espère la mettre suffisamment mal à l'aise pour qu'elle se redresse et partage le banc. Peine perdue, la grosse n'en a cure. Morgane gagne du terrain en déplaçant ses fesses, l'autre est bien obligée de remonter encore un peu ses pieds, et Morgane invite Renée à se coincer à côté d'elle. Charly se pose par terre et Chandra reste debout.

Chacun est silencieux. On s'est tout dit. On attend juste la dernière seconde pour se quitter.

« Tiens, une vache ! » pense Renée.

— Comment est-elle arrivée là, cette vache ? dit-elle tout haut. C'est pas possible, elle a dû prendre des escaliers pour arriver ici. Ou alors traverser les rails.

Morgane et Chandra ne lèvent même pas un sourcil tant le tableau leur est familier. La vache déambule, le museau au ras du sol et attrape tout ce qui est vaguement odorant. Pas grand-chose à manger pour elle dans cet endroit, hélas.

— *Buy something for him ?* (Acheter quelque chose pour lui ?) demande Chandra en faisant un signe en direction du sol.

Qui ça, « lui » ? Renée aperçoit un homme couché sur le sol, squelettique, les bras croisés sur son maigre torse au-dessus d'un creux qui est son ventre. Il a de très beaux cheveux blancs qui donnent envie de passer la main dedans, un visage doux mangé par son regard magnifique qui fixe un lointain vacant. Mais pourquoi s'est-il allongé

à cet endroit ? Un peu plus à gauche, la dalle est propre. Enfin, disons qu'elle est moins sale.

Que fixe-t-il au loin, cet homme affamé sur un quai de gare ? La délivrance ? Dans la foule anonyme et bruyante, un frère humain se meurt et vient bousculer l'indifférence générale, provoquant l'élan de Chandra et l'émotion de Renée. Il existe au moment de ne plus exister. Est-il vraiment aux portes de la mort ? Il est très maigre en tout cas.

— Ah oui, Chandra, oui : « acheter quelque chose pour lui ».

Chandra va acheter un samossa et une bouteille d'eau. Quand il lui tend ce chausson fourré de viande et de légumes très épicés, le regard de l'homme quitte lentement son étrange ravissement pour revenir à sa dure réalité. Il accueille le geste généreux en hochant la tête, on lit clairement sa gratitude en même temps qu'un furtif regret, la douleur d'être rappelé à sa condition présente, alors qu'il semblait jouir d'un état extatique. Il planait ailleurs, c'est sûr, dans un monde déjà indolore.

Il n'arrive pas à s'asseoir tout seul, Chandra lui vient en aide. Il n'arrive pas non plus à ouvrir l'emballage, plus assez de force dans ses mains. Morgane le fait pour lui, elle reçoit un autre regard chargé de reconnaissance. Cadeau inestimable que ce regard qui remplit l'âme. Charly s'est également empressé, Renée décide de ne pas encombrer. Trois personnes autour de lui, c'est bien suffisant. Son sentiment d'impuissance s'en trouve renforcé.

Le train arrive en gare, on se fait un dernier gros câlin — entre Européens, parce que Chandra pique un fard quand Renée lui fait une bise, une seule — et c'est le départ.

Le compartiment trop climatisé provoque un choc thermique et Renée se dit que les couvertures ne seraient pas nécessaires si le thermostat était réglé sur moins froid. Chacun trouve sa place, arrange sa couchette et ses affaires, et puis le calme — relatif — s'installe.

Allongée, Renée repense à l'épisode du quai de la gare. La vache qui fouille dans les immondices à terre, le vieux qui semblait mourir de faim à côté. Elle revoit le cul-de-jatte du premier jour et elle a mal à son humanité. Elle jugule une montée de larmes. « Ah non, ne pas me laisser envahir par le pathos, sinon, je sanglote pendant trois semaines ! ». Elle se désolait, il y a peu, d'avoir tout perdu, mais comparé à cela, elle est dans l'opulence. Elle essaye de comprendre pourquoi et comment un être humain peut aboutir à ce point démuné sur un quai de gare ? Elle l'imagine nouveau-né, bébé joufflu, puis enfant aux dents blanches et aux yeux brillants. À quel moment ça s'est gâté pour lui au point de finir ici le ventre creux ? Et surtout pourquoi ? Est-ce que tout cela à un sens ? Récurren-
te question posée pour la énième fois ; qui ne se l'est jamais posée ? Où se trouve la réponse ? Mauvais karma ? Une explication plausible qui donnerait du sens à ce qui paraît de la plus haute injustice. Elle laisse aller sa pensée : « Je n'arrive pas à croire à l'injustice immanente. Je crois que l'univers s'équilibre, tout le temps. De quoi est-elle chargée, l'âme de ce pauvre hère qui expire sur le béton sale d'une grande gare ? Et pourquoi ici, au milieu de la foule ? Pour vérifier l'état de sa solitude ? Pour se racheter au milieu de ses semblables et que tous soient témoins ? Est-ce la lumière de sa rédemption qui illuminait déjà son regard ? Mais qu'est-ce que je fais ici, moi ? Qu'est-ce qui m'a jetée, moi, sur le même quai de gare que lui dans un état similaire de dénuement ? Aurions-nous quelque

chose en commun ? Qu'est-ce qui nous pousse ou nous tire, dans la vie ? Et puis que sait-on de la vie des autres quand on ne sait même pas se figurer la sienne ? A-t-elle seulement un sens ? Il me semble que j'avais des réponses à tout cela jusqu'à récemment et même quelques certitudes. Et puis cette *incroyable India* les fait voler en éclats et, curieusement, je suis en paix. Brassée, secouée, bouleversée, dérangée, mais en paix. Quel étrange endroit de la planète où ces gens si totalement différents de moi sont des frères plus proches que les miens. »

Elle s'endort sur ces considérations, dans le brouhaha incessant de cette ville-train qui sent fort l'humain.

Arrivés à Agra, ils dégottent un hôtel pas cher. Charly a acheté un guide pour planifier le voyage, il explique à sa mère que le *Lonely Planet* est la référence.

— N'achète pas *Le guide du routard*, c'est moins bon.

— Pourquoi ?

— C'est beau. Tu vois tout de suite le genre des mecs qui visitent avec *Le guide du routard*, c'est terriblement franchouillard. Le *Lonely Planet* est plus international, et il est en anglais exclusivement.

Renée comprend que sa raison est un tantinet arrogante et n'épilogue pas. Sincèrement, elle s'en fout complètement. Elle est toujours en mode zombie et que Charly décide de tout y compris de la Bible en laquelle croire lui convient parfaitement.

Un jour, il s'inquiète :

— Non, mais tu me dis, hein, si ça ne te convient pas ou si tu préfères qu'on visite autre chose ?

— Tu sais quoi ? Je suis ravie que tu décides de tout. Si je m'étais écoutée, je serais partie trois mois sur la Côte d'Azur et je serais restée à ne rien faire sur la plage toute la journée. Je suis super contente d'être là avec toi, super contente de visiter, mais il ne faut guère m'en demander plus, surtout avec cette chaleur.

Renée souffre de plus en plus de la chaleur. Elle croit porter en permanence un sac de plomb sur les épaules. Il a fait quarante-huit degrés, l'autre jour, c'est chaud même pour les autochtones, au point qu'on en a parlé dans les journaux. Elle tient le coup, elle ne veut pas passer pour la vieille qui flanche, mais elle n'a pas les mêmes ressources que son fils qui doit ralentir son rythme pour ne pas épuiser sa mère. Elle ne se plaint pas ouvertement, elle ne veut pas non plus être celle qui râle tout le temps, mais intérieurement, elle ne se prive pas. La chaleur écrase tout en elle, y compris les émotions qu'elle n'a pas envie de gérer. L'incendie, la mort d'Androz, tout est encore stagnant au fond d'elle, toujours inconscient. Elle n'est pas prête à regarder cela en face. Trop chaud pour penser. Pratique.

La Bible de Charly préconise une visite matinale du Taj Mahal pour des raisons de température, précisément, mais aussi de lumière. C'est donc à l'ouverture, à six heures du matin, qu'ils commencent la visite.

L'aube sur le Taj Mahal est magnifique. La première vision est celle qui est sur toutes les photos du monde : la grande allée, le bassin et le temple au fond. Impossible de ne pas faire ici un arrêt sur image, et impossible de ne pas immortaliser l'instant. Se retrouver en vrai devant le monument est une expérience d'une autre dimension. Les

proportions du nombre d'or dégagent une onde de forme d'une harmonie parfaite. Renée s'est intéressée à la géométrie sacrée, cette science ancestrale utilisée entre autres par ces maçons « francs » qui détenaient cette connaissance universelle et qu'ils se transmettent toujours entre compagnons. La mode new age met mieux en conscience ses effets énergétiques. Le nombre d'or est une proportion étrange qui, de la mathématique, ramène au vivant, comme l'a illustré Léonard de Vinci dans sa *divine proportion*, le fameux dessin de l'homme inscrit dans un cercle. Est-ce parce que cette proportion est un miroir du vivant que le Taj Mahal, ce matin, dans la brume matinale, agit comme un puissant générateur de paix ? Cette esthétique incontestable et universelle ne peut qu'avoir un effet bénéfique sur les êtres, et les touristes deviennent alors des pèlerins qui s'inclinent devant la perfection et en reçoivent la grâce.

— « Le beau est la splendeur du vrai », déclame-t-elle.

Charly tourne un regard interrogateur vers sa mère.

— C'est de Platon, ajoute-t-elle. Je suis sûre que si on construisait toutes nos maisons, et même les villes, selon les proportions du nombre d'or, ça éradiquerait le malheur.

Renée mitraille avec son appareil photo, multipliant les angles ; impossible de rater la prise de vue grâce, précisément, à ces proportions parfaites.

— Ah dis donc, ils disent que les tours aux angles de l'esplanade sont légèrement penchées vers l'extérieur pour qu'en cas de séisme, elles ne tombent pas sur l'édifice, et ils ajoutent que ça parfait l'esthétique, cite Charly, le nez dans sa Bible.

Le soleil monte dans le ciel et, à chaque minute, les tons du marbre changent. Ils passent d'un pastel gris bleuté tout à l'heure à une nuance plus lumineuse qui tire sur le jaune. Une autre musique, une ode différente chantée par le monument. Charly et Renée font le tour du temple. Chaque paroi du mausolée est un chef-d'œuvre, les arches sont parfaites, les lignes s'élèvent et retombent, les motifs sont dentelés, c'est une danse de marbre. Les décors en pierres semi-précieuses sont parfaitement incrustées au point qu'on dirait une peinture, c'est du grand art. Pourtant, en s'approchant, c'est une perfection irrégulière et vivante, qui vibre encore du geste de l'artisan.

— Tu vois, c'est cette imperfection qui fait sa perfection, dit-elle à Charly. Tu imagines le travail ?

— Colossal.

Derrière l'édifice, le fleuve coule sur un morceau de pays beau et propre sur plusieurs centaines de mètres dans une lumière étincelante. Rare dans ce pays où la saleté est partout. Au loin, le fort, où le créateur du Taj Mahal, empereur amoureux, sera enfermé après avoir été détrôné par son fils. De sa cellule, il admirera son œuvre jusqu'à son dernier souffle.

— Il y a pire endroit pour être enfermé, commente Renée.

En même temps que l'expérience émotionnelle, il y a l'expérience physique, celle de marcher pieds nus sur le marbre de l'esplanade. C'est une vraie caresse. Un exercice praticable seulement aux premières heures du jour, car dans deux heures, ce sera impossible à cause de la chaleur. Renée ressent un tellurisme subtil traverser la plante de ses pieds, monter le long de ses jambes et envahir sa

colonne vertébrale. Une douce kundalini, énergie de vie, lui remplit l'âme d'une complétude indicible. Esprit en paix, zénitude intérieure et bien-être physique. Elle sourit tout en fronçant les sourcils à cause du soleil. « Il me faudrait vraiment des lunettes de soleil » pense-t-elle en guise de conclusion mystique.

Une Occidentale est assise en position du lotus au milieu de la terrasse.

— La frime ! dit Charly.

La fille, en effet, dégage plus d'énergie ostentatoire que spirituelle. Quand ils repassent vers elle en revenant devant le temple, un bonhomme s'est installé à côté d'elle dans la même position. Cette fois, ça fait paire d'allumés new age et la scène les fait rire. Ils se moquent en douce.

Renée vit un moment de grâce en observant ses pieds, le droit, puis le gauche, nus sur le marbre sacré. Elle capture la sensation velours, elle veut l'immortaliser dans sa mémoire cellulaire. Ce sont les derniers pas avant de quitter l'esplanade, la pierre commence à sérieusement chauffer. Devant elle, Charly. Son cœur se gonfle soudain de sa présence. Comme elle l'aime, ce fils à l'âme jumelle, comme elle est reconnaissante de ce qu'ils sont en train de vivre. Il est baigné de cette lumière magique, imprégné de la perfection de l'endroit, il en fait partie. Comment ne pas être beau de partout dans un endroit pareil ? « Je voudrais être poète pour mieux exprimer ce que je vis à cet instant » pense-t-elle.

— Viens, on fait une photo pour Fanny et Guillaume, dit Charly.

Ils font tous les deux une horrible grimace devant le meilleur profil du Taj Mahal que Charly capture avec son

smartphone et qu'il envoie immédiatement à son frère et à sa sœur avec le commentaire suivant : « un grand bonjour de Rio ». Ils éclatent de rire.

L'après-midi, ils visitent le fort et quelques quartiers de la ville. Le lendemain, ils se lèvent tôt, le train pour Udai-pur part à sept heures. En arrivant à la gare, le tableau des départs annonce que le train aura douze heures de retard.

— Non, c'est une erreur d'affichage, affirme Charly.

Renseignements pris, hélas, c'est la réalité.

— On fait quoi ?

Renée est toujours incapable de prendre une décision et Charly est mou, ce matin.

— Ça fait qu'on va partir ce soir à sept heures, calcule-t-il avec génie.

Ils décident de ne rien décider pour l'instant et vont se payer un vrai petit déjeuner, ce qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire. Bêtement, ils se mettent dans la tête que peut-être, le train partira plus tôt et décident de rester à la gare.

Ils tuent ainsi une heure, et puis rejoignent la salle d'attente. Elles sont séparées par classe de voyageurs, et les hommes et les femmes sont séparés aussi.

— Quoi ? On peut même pas attendre ensemble ?

Quand ils expliquent à la préposée qu'ils sont mère et fils, elle les envoie dans la salle d'attente des hommes et explique que la salle d'attente est réservée aux femmes pour qu'on les laisse tranquilles. Mais les familles peuvent attendre ensemble chez les hommes.

Commence alors une longue attente dans une salle à

peine climatisée par un *cooler*. Charly plonge le nez dans son roman, Renée fait un petit jeu sur son smartphone. Puis, pour tromper l'ennui, elle observe autour d'elle.

Elle l'a repéré à l'instant où ils ont pénétré dans la salle, c'est un homme grand aux cheveux poivre et sel avec des vêtements orange. Il a croisé son regard et indiqué les places libres. Il fait de même avec tous. C'est le gourou placeur de service. Renée observe son manège, il indique aux gens si une place est libre ou seulement temporairement inoccupée. Il régit ainsi les choses jusqu'au moment où il quitte la salle d'attente pour aller prendre son train d'une démarche chaloupée.

Sur le banc en face vient ensuite s'asseoir une dame qui a trop de dents. Elle doit pousser ses lèvres et ses joues en avant et les recouvrir d'une moue si elle veut fermer la bouche. Son téléphone sonne, elle sourit en parlant, Renée est hypnotisée par ses dents du haut. Elles sont horizontales, blanches, on dirait les touches d'un piano qui n'aurait pas de touches noires. Ça lui fait un sourire en éventail. Renée dit à Charly :

— Regarde en douce la nana avec ses dents.

— C'est Marguerite !

Effectivement, elle ressemble à la fleur.

Le temps passe entrecoupé de pauses boisson et victuailles. L'un va au ravitaillement pendant que l'autre garde les places assises. La digestion est presque finie quand un couple de petits vieux entre dans la salle d'attente. Ils sont très mignons, de même taille et de même gabarit. Tout ronds comme des jolis petits tonneaux. Lui est en blanc immaculé, elle en rose saumon éclatant, leurs vêtements sont nets comme dans une publicité pour pro-

duit de lessive. Ils sont tout beaux, tout propres dans cet endroit pisseux. Ils marchent bras dessus, bras dessous, s'équilibrant mutuellement, car ils boitent tous les deux. Ils basculent de concert de gauche à droite. Ils vont ainsi jusqu'au fond de la salle et atteignent les toilettes. Quelques minutes plus tard, verso de la scène, le couple retraverse la salle dans l'autre sens en brinquebalant tout pareil.

— Regarde, des pingouins, dit Renée.

Encore des rires.

Un moment plus tard, dérangée dans sa lecture par un Indien qui parle fort au téléphone, Renée lève le nez et le voit accroché à la paroi au bout de son iPhone qui se recharge pendant qu'il parle. Les prises sont curieusement placées en hauteur, à bout de bras.

— Charly, t'as vu ? Un mec branché sur le secteur.

Ça le fait juste sourire. L'homme s'exprime en hindi et si Renée ne comprend rien, elle trouve la musique jolie. « Un peu forte, peut-être, où donc est le bouton du volume ? » pense-t-elle. C'est alors qu'elle aperçoit un autre homme en face, également au téléphone. Tous deux parlent fort et en même temps, tout le monde en profite. Puis lentement, ils se mettent à parler à tour de rôle jusqu'au moment où on dirait vraiment qu'ils sont en conversation l'un avec l'autre. Une fois de plus, Renée rigole intérieurement.

C'est à ce moment que le haut-parleur tonitruant annonce deux heures supplémentaires d'attente. Renée soupire et retourne à Moscou dans la neige. C'est là où se passe l'intrigue de son roman. Mine de rien, c'est efficace, non seulement, elle ne ressent plus l'étouffante chaleur, mais elle a presque froid.

Elle est extirpée de son havre de fraîcheur par Marie, la mère de Jésus, qui lui tend un registre. C'est la première idée qui lui vient à l'esprit quand elle l'aperçoit, ensuite, elle la prend pour une mendicante, tellement la femme manque de classe, et elle ne comprend pas ce qu'elle veut avec son registre élimé. Charly saisit le carnet et le remplit en consultant les billets de train, il a manifestement compris ce qu'elle demande. Elle parle, fort, d'une voix éraillée de marchande de poissons. Pendant qu'il écrit, Renée dit à Charly :

— Hé, tu te rappelles de Mandy, la mère de Brian dans *La vie de Brian* ? Des Monty Python ?

Charly éclate de rire en finissant de remplir le registre et en le tendant à Mandy avec un grand sourire, qui, évidemment, ne sait pas pourquoi ils rient.

Elle est là pour vérifier la classe des billets des voyageurs et éjecte ceux qui ont réservé en *sleepers*. C'est la classe la meilleur marché, pas d'air conditionné, pas de couchettes, pas de vitres aux fenêtres, seulement des barreaux horizontaux, on dirait des wagons à bestiaux. Leur salle d'attente est généralement la plus bondée, la plus sale et la plus odorante, et l'air n'y est pas conditionnée.

Un voyageur refuse de déménager et Mandy hausse le ton. D'autres s'en mêlent et on dirait bien qu'ils s'insultent. Elle n'en démord pas, Mandy, elle ira jusqu'au bout. Encore un ou deux voyageurs devront quitter cette salle peu occupée à cette heure pour aller s'entasser à côté, avec ceux de leur rang. Quand elle quitte enfin les lieux, le calme revient. Renée enregistre tout avec amusement et une grande inertie provoquée à la fois par la chaleur et par l'ennui.

Enfin, le train est à quai ! L'embarquement est rapide, chacun a hâte de trouver sa couchette et de s'installer. Pour une fois, la climatisation est idéale, mais le sommeil est dérangé toute la nuit par les vendeurs d'eau et de chai qui psalmodient en passant :

— *Pani botal, pani botal* (bouteille d'eau)

— *Chai. Massala chai, real massala chai* (thé, thé au mas-sala, du vrai thé au massala).

Dans le compartiment, Renée et Charly font la connaissance d'un Canadien et d'un Américain. Quand ils ont échangé les informations d'usage sur leur provenance et leur destination, l'Américain demande si Renée est la mère de Charly. Il ose lui demander son âge.

— *You are so much better than my mother* (tu es tellement mieux que ma mère), dit-il en ajoutant qu'il adorerait voyager ainsi avec elle.

Pendant que Charly poursuit la conversation avec eux, la voix intérieure de Renée prend la parole. « J'ai cinquante ans ou ai-je toujours vingt-cinq ans, comme quand j'ai voyagé la première fois ? C'était avant-hier, il me semble, j'ai pourtant vécu tout une vie depuis. Le temps a passé vite... Qu'est-ce qui me prend de voyager ainsi à mon âge ? » C'est l'attitude de Charly qui répond à sa question. Il a un regard épaté et complice pour sa mère suite à la remarque de l'Américain. Il est fier d'elle. Elle lui sourit en retour et émet un « na ! » revanchard à l'adresse de la voix.

Le Canadien a une voix grave et il parle sur un ton uniforme. Son accent « chewing-gum » lui tord la mâchoire. Il trouve tout *awsome* ou *spectacular*, il le dit en traînant longuement les diphtongues et tout en faisant « non » de la tête. Si on coupait le son, on interpréterait qu'il est négatif,

déçu, alors qu'il est en train d'affirmer que « c'est la meilleure chose qu'il ait jamais vue ». Le soir, Charly et Renée l'imitent en trouvant tout « *aaawsome* ».

Après Udaipur, ils visitent Jodhpur, la « ville bleue ». Depuis le fort, effectivement, beaucoup de maisons sont peintes du même bleu qu'on trouve en Bretagne. Alors que Renée est en train de prendre des photos panoramiques depuis les remparts, Charly prend sa mère en photo devant un canon. Puis il la lui montre et déclare :

— Canon, la nana !

Renée ricane pendant trois minutes. Charly sait que ce sont les gags les plus idiots qui la font le plus rire.

Plus loin, un Indien insiste auprès de Renée pour lui vendre une pacotille. Un chausse-pied en forme de paon dans un métal doré et clinquant, bourré de décorations kitsch. Le paon est l'emblème de l'Inde, c'est pourquoi sa présence douteuse sur un chausse-pied. Renée décline, poliment d'abord.

— *No thank you.*

Il insiste, car « non » n'est pas une réponse pour un vendeur indien décidé à faire son chiffre. Il fait l'article, précise que c'est un paon, au cas où elle ne l'aurait pas remarqué.

— Le paon est l'emblème de l'Inde.

— Oui, je sais.

— Alors tu achètes ?

— Non, je n'achète pas, merci.

— Pourquoi ?

— *It's ugly*. (C'est moche).

— Maman ! s'insurge Charly. C'est pas sympa, dit-il en français. C'est son travail, tu pourrais avoir du respect.

— Tu rigoles, t'as vu comment c'est fait ? C'est *made in China*, ça !

Le vendeur les observe bouche bée. Évidemment, il ne comprend pas ce qu'ils disent et ça l'étonne qu'ils s'engueulent pour lui ; d'habitude, c'est plutôt lui qui se fait engueuler. Il a cependant dû comprendre la remarque en anglais, car il se détourne, morose.

Un autre vendeur les accoste et Renée lui répond sur un ton mielleux, d'abord en anglais, puis en français :

— *No, thank you*, c'est très moche, ta camelote.

Charly rigole.

Mère et fils visitent les forts, les musées, et puis dégottent des restaurants typiques et dégustent des pâtisseries sur les marchés. Ce sont des touristes heureux. Légère ombre au tableau, Renée faiblit. Elle a une nouvelle crise de turista et souffre de la chaleur qui tourne toujours autour des quarante degrés. Son moral en prend parfois un coup, surtout quand ils rencontrent de la mauvaise volonté à leur égard. Ils ont l'impression de se faire sem-piternellement avoir avec les prix, le marchandage est une hypocrisie permanente. Une fois que les gens en ont fini avec leur porte-monnaie, ils se désintéressent d'eux. Ils ont de la peine à établir des contacts avec les Indiens et le

regrettent. De plus, on les prend souvent pour un couple, et ils sont mal jugés pour cela, vu la différence d'âge évidente. Renée en est profondément triste. De la méprise sur leurs personnes en particulier et parce que le problème est général, aussi.

— Ils sont pourris par le tourisme sexuel et l'arrogance des Occidentaux, dit Charly. On les comprend, mais c'est dur pour nous.

— Tu te rends compte, comme ils vivent, continue Renée. Je savais que nous avions de la chance, mais en prendre la réelle mesure me fait du bien. Je viens de passer des années dans une recherche spirituelle qui m'a un peu déconnectée de la réalité, je crois que j'avais besoin de me confronter à une autre réalité que celle de mon petit confort bourgeois.

— Je trouve aussi, rétorque Charly. Pas que tu sois snob ou méprisante, mais tu es une indécrottable idéaliste, une utopiste. Il faut savoir rester les pieds sur Terre et être raisonnable.

— Alors tout d'abord, dans l'ordre normal des choses, c'est moi ta mère qui dois te dire ça à toi, mon fils. Ensuite, être utopiste, je le revendique et je compte bien le rester. Tu sais, ce sont les utopistes qui, de tout temps, ont changé le monde. Einstein était un rêveur qui délirait ses théories avant de les prouver. Et «raisonnable», c'est pas *fun* du tout, ne compte pas sur moi pour l'être.

— Bon, si tu veux, mais avoue qu'en matière de rechercher spirituelle, vos histoires tantriques, avec Maurice...

Renée fait un retour dans le passé.

— Je te l'accorde. Ça a fini par totalement dévier, mais au départ, j'aimais bien le projet. Et puis mine de rien, j'ai

appris plein de choses très intéressantes. Tu sais, je ne suis pas du genre à me contenter d'une vie sans signification. J'ai besoin que la vie ait du sens. Boulot-métro-dodo, je trouve ça angoissant. Les religions sont trop étriquées pour moi, je cherche ailleurs.

— Il y a d'autres voies que la sexualité pour suivre une voie spirituelle.

— C'est vrai. Mais j'avais l'occasion d'explorer celle-ci et ça me plaisait bien. Cela dit, j'en suis arrivée à la conclusion que ce n'est de loin pas la voie la plus facile, les pièges sont aisés. Mon but, c'est d'intégrer les enseignements spirituels dans la vie de tous les jours. Quand on choisit la voie spirituelle, qu'elle soit tantrique ou autre, il faut une grande discipline et des valeurs morales élevées.

Elle boit une gorgée d'eau.

— Tu sais, poursuit-elle, j'entendais bien les doutes de ma famille et de mes proches qui ne comprenaient pas ce que je faisais et qui jugeaient. Y compris vous, mes enfants, d'ailleurs. C'était pas facile, j'étais déchirée entre ma quête de quelque chose d'élevé et le conformisme de mon éducation qui me voulait dans le moule.

Ils restent tous deux pensifs :

— Si c'était à refaire, tu ferais quoi ? demande Charly.

Elle réfléchit pendant un moment.

— Je crois que je referais exactement pareil. J'avais besoin de vivre cela, pour avancer, pour comprendre des choses. Sur les autres, sur moi. Tu sais, en me retournant sur mon passé, je me rends compte que les fois où j'ai évité les leçons, les situations pour apprendre m'ont été resservies. Par exemple, quand j'avais vingt-deux

ans, j'ai rencontré un mec qui était un clone de Maurice. On a commencé une histoire, ça se passait plutôt bien, et puis j'ai laissé tomber, quelque chose m'a fait peur. J'y ai repensé plus tard, c'était fascinant à quel point c'était le même genre de bonhomme. Aujourd'hui que la leçon est apprise, je ne recommencerai plus. Je suis vaccinée, et le gros manipulateur, je le vois désormais venir de loin. J'ai eu le temps d'apprendre avec Maurice. C'est fou, d'ailleurs, ça me fait immédiatement tilt quand quelqu'un arrive avec des sabots de tyran. Plus moyen de m'avoir.

— C'est vrai, il nous a appris ça, Maurice. Moi, avec ce genre de personnes, je réponds à leur question par une question qui dévie la conversation ou alors je joue la victime avant eux. C'est génial, ils ne se rendent pas compte qu'on fait comme eux.

— Exact ! Une fois, dans les échanges minables avec Maurice pour le partage des biens, j'ai fait exactement cela : je lui ai envoyé cinq fois le même mail. J'avais écrit en substance « Cher Maurice, voici comment je souhaite que les choses soient réglées... » Observe le passif de la phrase, personne n'est impliqué, personne n'est donc visé directement. Habile ! J'avais détaillé les points litigieux et la solution que je proposais. J'avais fini par : « Je te remercie pour ces années passées ensemble, elles ont été fructueuses. Bien à toi. Renée ». « Bien à toi » est une formule que je n'utilise jamais, ça aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. Il a répondu un truc vachard, comme d'habitude, et j'ai renvoyé le même texte copié-collé.

— Il a rien vu ?

— Non, j'étais morte de rire. Cinq fois pour qu'il se rende compte que c'était la même réponse à chaque fois, c'est fascinant, non ? Après, on n'a plus jamais communi-

qué. Bon débarras. Au final, je me suis rendu compte que toutes les transformations que tu veux dans ta vie doivent être intérieures. C'est marrant, dans le premier stage que j'ai fait, justement avec Maurice, je me demandais pourquoi j'attirais des tyrans dans ma vie. J'ai compris que c'était pour juguler le mien, à l'intérieur. J'ai fini par le terrasser, je crois, ou mieux, le transformer. La manipulation, elle était d'abord en moi, je me mentais, et puis je ne me respectais pas, j'avais très peu d'indulgence et beaucoup de violence pour moi-même. Depuis que je m'aime mieux, ma vie est bien plus facile. Je crois que le secret est là.

Les jours suivants, ils visitent Pushkar et arrivent à Jaipur, la ville rose. Son bazar immense est fait de maisons de pierre plutôt rouge que vraiment rose. C'est splendide. Comme c'est encore une journée très chaude, ils s'attardent dans les couloirs frais du fort. Dans l'une des salles, un Indien fait une démonstration de pliage d'un turban. Jusqu'à neuf mètres de tissus savamment enroulés sur la tête. Il explique ensuite la différence des couleurs et des pliages qui distinguent les différentes populations qui le portent. Puis on peut s'amuser à essayer cinq modèles prévus pour cela sur une table d'exposition. Charly et Renée ne se gênent pas pour s'en affubler de toutes les façons possibles ni pour grimacer sur les photos qu'ils envoient immédiatement à Fanny, Guillaume et quelques amis.

— Oh, tu sais ce qui me ferait vraiment envie, Charly ?

— Non ?

— Un tour à dos d'éléphant. Après tout, on est en Inde !

Charly ouvre la Bible pour satisfaire le premier souhait émis par sa mère depuis le départ et trouve un mini-safari.

— « L'ascension jusqu'au temple peut se faire à dos d'éléphant ». Ils disent que ça ne dure pas longtemps, mais ça peut être sympa.

C'est d'accord. Renée visualise une promenade dans un morceau de forêt et s'en réjouit déjà. En fait, ils sortent du bus des transports publics et font quelques pas pour rejoindre une esplanade en pierre où attendent une douzaine d'éléphants maquillés de vives couleurs. Comme au cirque. Première déception, le décor n'a rien d'un départ de safari, il n'y a pas une once de végétation à moins de cinq cents mètres. Le trajet prévu est la rampe pavée qui grimpe entre deux murs d'enceinte jusqu'à l'entrée du fort sur un demi-kilomètre en zigzag pentu. Déjà une fournaise, alors que la matinée est encore jeune. Les cornacs sont enturbannés de rouge vif, ils sont souriants comme une pub de dentifrice. Un ponton à hauteur d'éléphant est prévu pour embarquer les touristes à tour de rôle, deux par monture plus le cornac. À des lieues du safari prévu, Renée pique un fou rire devant la situation. Elle et Charly grimpent sur le méchant harnachement prévu en guise de selle. Un banc en amazone avec des barres pour se cramponner. L'animal se met en branle et Renée rit de plus belle à cause du roulis. Charly la prend en photo pendant qu'elle tente une séquence vidéo de l'aventure, tout en continuant à rire. Le cornac fait son numéro, son turban rouge écarlate rend très bien en photo. Il fait un gigantesque sourire immaculé, puis prête son turban à Charly et attrape les appareils photo pour prendre « ses » touristes.

— Au moins, pas besoin de marcher. T'as vu comme ça grimpe ? observe Renée.

Le trajet dure seize minutes dont les deux dernières sont consacrées à un grand tour de piste, en cercle, dans la cour principale du fort. Les éléphants se suivent à la queue leu leu, c'est la caricature touristique dans toute sa splendeur.

Quand ils sont sur le ponton d'arrivée, le cornac tend la main avec ostentation. Charly craque et lui donne un pourboire, bien que la Bible recommande le contraire. L'homme compte la monnaie, son sourire se change en rictus, il éructe quelques mots sur un ton nettement moins aimable en faisant la gueule.

— Va te faire foutre ! dit Charly en français avec le geste de la main qui signifie la même chose.

Et à l'adresse de Renée en désignant une pancarte sur le ponton :

— Regarde ça : « ne pas donner de pourboire ». Et il n'est pas content, ce con !

Renée éclate à nouveau de rire.

— Mais pourquoi tu ris comme ça ?

— Parce que j'avais visualisé une aventure aux antipodes de cela. Je me voyais en exploratrice vêtue d'une saharienne et d'un chapeau colonial, limite avec un fusil, dans la jungle, menacée par les tigres dans les arbres. Au lieu de ça, j'ai droit à des mouvements de lessiveuse sur un éléphant mâchuré mené par un cornac avec un gros mal de tête rouge.

Elle fait un geste autour de sa tête pour désigner le tur-

ban un peu démesuré, manifestement plus touristique que traditionnel. Charly se joint à elle pour en rire.

Le lendemain, ils visitent un dernier musée avant de prendre le train pour Jaisalmer, aux confins du désert. Alors qu'ils déambulent dans les couloirs, au bas d'un escalier, Charly se tord une cheville dans un trou qu'il n'avait pas vu. Il émet un bref gémissement qui fait se retourner sa mère. Il est en apnée, bouche ouverte, méchamment pâle. Il hurle sans voix. Mince, c'est sérieux ! Renée le soutient et un préposé en uniforme se précipite à son secours avec une chaise. Il l'invite à s'asseoir, puis à secouer son pied.

— Non, non, dit Charly, je ne peux pas, j'ai mal.

Renée se demande pourquoi secouer son pied. « Pour voir s'il est toujours attaché ? » suggère la voix. Pour l'heure, Charly a recommencé à respirer et retrouve un teint normal. Il fait une tentative de marcher, mais renonce.

— Attends. Dans un moment...

Un petit attroupement se forme et chacun y va de son commentaire sur le danger de ce trou et la nécessité de faire quelque chose pour éviter qu'un accident ne se reproduise. L'Indien propose alors, en mimant avec sa main droite, d'écrire une plainte dans le livre d'or.

— *Write a complaint, you do so !* (Écris une réclamation, fais-le !)

Renée remarque en français à l'attention de Charly que ce serait plus malin de trouver une planche pour boucher ce foutu trou.

Charly arrive finalement à se remettre debout, Renée

est rassurée, on dirait seulement une grosse entorse. Si c'était plus sérieux, il ne pourrait pas poser le pied. De retour à l'hôtel, elle lui fait un emplâtre d'argile qu'il gardera toute la nuit dans le train. Le pire est évité.

— Je craignais quelque chose de plus grave et qu'on soit obligé de passer par l'hôpital.

— Moi aussi, je suis soulagé, répond Charly.

Renée chouchoute son fils, elle s'occupe de tout. Dans le train, elle l'aide à installer sa couchette, commande à manger, achète de l'eau et offre un chai.

— Merci, Maman, dit Charly reconnaissant.

— Je t'en prie. C'est bien la moindre des choses.

À Jaisalmer, ils trouvent une auberge sympathique où le patron ressemble à Raimu. Débonnaire, il va et vient dans les couloirs, prévenant, gentil. Pour éviter le malentendu du couple cougar-gigolo et se donner toutes les chances d'établir un contact sain, Renée a immédiatement mentionné Charly comme « son fils ». Ça marche. Raimu leur propose une chambre au rez-de-chaussée pour éviter les escaliers à Charly qui doit rester immobile au moins une journée. Mère et fils en profitent pour se reposer. Renée fait de la lessive, pendant que Charly lit et fait la sieste sous l'air conditionné.

Renée savoure ce répit, car quelque chose commence à lui peser. Elle n'est toujours pas en super forme physique, son tube digestif aime moins le curry qu'elle. Le moral est OK, mais elle a de plus en plus souvent des flashes de l'incendie et elle revoit fréquemment Maurice à la morgue. Une image terrible qu'elle refoule systématiquement. Il faudrait qu'elle pense à la suite de sa vie, mais elle n'en a

guère le courage. Elle est toujours déconnectée d'une partie de ses émotions.

Le lendemain, le pied de Charly est opérationnel bien qu'encore sensible, et ils partent visiter la ville dorée. Jaisalmer dégage effectivement la vibration de l'or. Est-ce parce que le désert n'est pas loin, parce que le soleil est torride ? Le grès jaune de la ville tire sur l'ambré et produit une ambiance mordorée qui donne une atmosphère précieuse à la cité. Renée a un coup de cœur. Si toutes les villes du Rajasthan sont sculptées, Jaisalmer est ciselée dans la pierre et cette dentelle minérale la séduit particulièrement.

Dans l'après-midi, Charly va chez le barbier et Renée se promène dans les boutiques. En fin de journée, ils sont tous les deux fatigués, lourds d'une étrange lassitude. L'entorse de Charly lui a mis un coup au moral et, dans la nuit, il a une sévère rechute de tourista. Renée l'entend se vider pendant toute la nuit.

Aux petites heures du matin, attentionnée, elle lui demande ce dont il a besoin. À l'ouverture de la première boutique, elle va lui chercher du Coca bien frais qui le soulage un peu. Il reste couché et dort toute la journée pendant que Renée traîne dans la chambre, à veiller sur lui. Il en est tout attendri.

Le soir, Charly déclare :

— J'en ai marre.

— Marre de quoi, mon fils ?

— Je ne sais pas, marre. Plus envie de bouger. J'ai de nouveau mal à la cheville.

— Ben, on ne bouge plus.

— Non, mais c'est con, on n'est pas parti en voyage pour se planquer dans des chambres à air conditionné.

— C'est vrai.

Elle est en train de finir de plier la lessive qui a séché en un quart d'heure et elle la range dans un tiroir.

— Et si on allait à la plage ?

— Ah ouais, mais la plage la plus proche, c'est sept cents kilomètres.

— Ben tant qu'à faire, on s'en trouve une belle. Genre, je sais pas, la mer rouge.

Voilà qui enchante Charly qui passe l'heure suivante à pianoter sur son smartphone pour trouver des horaires d'avion, réserver des billets et un hôtel à Sharm el-Sheikh, en Égypte. Il en profite pour s'inscrire pour faire de la plongée. Renée se rappelle des conditions de son premier voyage, quand internet n'existait pas et que le téléphone n'était encore que fixe. Elle se dit que le progrès a du bon.

La perspective de s'offrir cinq jours de séjour balnéaire leur redonne du pep. Le soir, ils se payent un restaurant un peu plus cher, pour faire la fête, l'estomac de Charly ayant retrouvé son aplomb après une journée de jeûne.

Pendant cette journée un peu triste et morne, quelque chose vient de basculer pour tous les deux. Auprès de son fils blessé et malade, Renée est redevenue mère. Charly n'est plus le meneur de jeu, elle reprend son pouvoir personnel. Le soir, après le repas, dans la chambre, pour la première fois, elle parle des événements. Elle pose tout en vrac.

— Je revois ces flammes et ma maison en cendres. Quel choc, mais quel choc ! C'était à la fois dramatique et pas

grave, puisque personne n'était resté dedans. Tu te dis que c'est seulement du matériel, mais en même temps, c'est toute ta vie. Le nombre de fois, dans le mois qui a suivi, où je pensais à un objet, je le visualisais dans son tiroir ou son armoire et non, zut, il avait brûlé. J'ai pourtant établi l'inventaire pour les assurances, mais tu parles, tu oublies toujours plein de choses. C'est fou, tout ce qu'on peut posséder. Et c'est fou comme on s'en passe quand c'est perdu. Non, mais je te jure, quel drôle de truc ! L'incendie, c'était une première chose, mais quand j'ai appris pour Maurice, c'était encore pire. Un choc après l'autre. Trop forts pour que j'encaisse, je crois que j'ai fermé la porte aux émotions, sinon je perdais les pédales. Il a fallu que j'aie le reconnaître, je n'avais qu'une trouille, qu'il soit encore pendu dans sa cellule.

— Non, Maman, quand même...

— Ben qu'est-ce que j'en savais ? On m'a juste dit de venir le reconnaître. Comme s'ils ne savaient pas qui il était ! Non, effectivement, il était à la morgue en chambre froide, allongé sur un brancard. C'était affreux, cette marque autour de son cou, et son teint bleu. En fait de le reconnaître, je te jure que je ne l'ai pas reconnu. Cette carcasse délabrée, ce n'était pas l'homme que j'ai tant aimé. Je ne sais pas où il a disparu en cours de route, mon... amoureux.

Elle hésite sur le mot, nostalgique.

— Mon Dieu, poursuit-elle, quel affreux dernier regard sur celui qui m'a lui aussi tant aimé. Parce que je n'ai pas rêvé, on s'est aimé, tu sais. Beau et bien. Fort. Mais avec ce qu'il me faisait endurer ces derniers temps, j'avais fini par le haïr, et lui aussi. C'était moche ! Je ne sais pas pourquoi l'amour est mort entre nous. Pourquoi ça n'a pas duré, qu'est-ce qui nous a détruits ? C'est terrible, j'ai presque

été contente quand on m'a dit qu'il était mort. C'est affreux, non ? Et quand je l'ai vu là, perdu... Parti définitivement... Quel gâchis ! Pourquoi il a tout abîmé comme ça ? Qu'est-ce qui s'est passé en lui ? Est-ce de ma faute ?

Enfin les larmes libératrices. Elle pleure doucement.

— Vas-y, Mam, pleure un bon coup.

Ce qu'elle fait sans retenue et longtemps. Elle laisse couler un flot tranquille qui dénoue ce nœud sur son plexus qui coînçait depuis des semaines. Charly dispense quelques paroles réconfortantes. Non, ce n'est pas de sa faute, il pense que les torts, s'il y en a, sont sûrement partagés.

— Il faut être deux pour maintenir ou niquer une relation, dit-il avec sagesse et un choix de vocabulaire discutable.

Elle laisse couler ses larmes en fixant l'écran de télévision que Charly a allumée. Il zappe les chaînes, elle pleure. Puis elle se mouche, s'allonge et s'endort en souhaitant bonne nuit à son fils avec gratitude.

Le lendemain, son humeur est très différente. Elle a fini de fuir le passé, elle est de retour dans le présent. À nouveau connectée à ses émotions, elle sent qu'elle va pouvoir envisager l'avenir. On dirait que sa vie, mise en *stand-by* depuis quatre mois, s'est remise en mouvement quand Charly s'est tordu la cheville. Encore un mal pour un bien.

Dix-sept heures de train pour rejoindre l'aéroport de Delhi et sept heures d'avion plus tard, ils atterrissent au Caire. Il leur faut encore dix heures de bus pour rejoindre la station balnéaire.

Le terminal des bus est à cinquante mètres de la sortie de l'aéroport et c'est reparti pour le marchandage du prix du billet, l'Égypte n'étant en cela pas différente de l'Inde. Renée et Charly marchandent par respect pour la culture du pays, mais l'incontournable jeu de dés pipés où l'Occidental est toujours perdant leur pèse, à la longue. La Bible dit soixante-cinq livres égyptiennes, le préposé derrière le guichet en demande cent. Un vieux bonhomme s'en mêle.

— C'est qui, lui ? demande Charly qui n'est pas d'humeur à négocier aimablement.

S'ensuit un mic-mac entre le chauffeur du bus qui répond d'abord poliment et dans un anglais impeccable que le prix pour Sharm el-Sheikh est de soixante-cinq livres et le vieux qui s'en mêle et qui emmêle les prix. C'est soudain cent livres et le chauffeur « *don't speak english* ». Aux termes d'une négociation impossible, Renée et Charly payent cent livres et s'installent dans le bus. À ce moment-là, le vieux — dont ils ne savent toujours pas qui il est hormis un profiteur — se fait mielleux et demande à Charly si tout va bien, « Sir » ?

C'est la goutte d'eau. Renée explose en anglais :

— Vous trichez toujours avec nous. Nous sommes des blancs, vous doublez le prix à chaque fois, nous devons systématiquement payer le double. Jamais un blanc n'obtiendra le même prix qu'un Égyptien, c'est du racisme. C'est injuste, et ce n'est pas gentil.

Elle voit frémir le chauffeur, elle continue en français pour Charly :

— Et Machin qui vient de me dire qu'il ne parle pas l'anglais, gros menteur. Il ne peut pas réagir, il n'est pas censé comprendre ce que je viens dire. Bien fait ! Il a l'air touché, ça veut dire qu'il a quand même une conscience, on dirait.

— Tais-toi, Mam.

— Non, je ne me tairai pas, continue-t-elle sur un ton normal. Qu'ils nous tondent la laine sur le dos, c'est une chose, mais c'est pas marqué « gros cons » dit-elle en se barrant le front avec deux doigts pour simuler qu'une étiquette y est collée.

Ils prennent place sur leur siège et Renée place immédiatement le sien en position allongée. Une bonne dame derrière elle râle et pousse sur le dossier pour le remonter. Renée fait celle qui ne voit rien. Une jeune personne à côté de la dame, probablement sa fille, lui tape sur l'épaule et fait un signe très intelligible pour demander de redresser le siège. Renée répond, en français, d'un ton franchement bourru et en se tassant dans son fauteuil :

— Je ne comprends pas !

Charly traduit.

— Je sais, mais je m'en fous, lui répond-elle. Non mais,

attends, ça suffit ! Je ne vais pas passer dix heures à me casser le dos parce que médème est dérangée !

— Ouais, mais elle coincée, derrière.

— Rien à foutre, je te dis ! Chacun son tour. J'ai passé des heures derrière un géant dans l'avion pour Delhi, les genoux coincés à cause de son siège dans cette même position allongée, j'ai supporté des odeurs de chiottes dans les trains en Inde et les cris d'un bébé qui n'arrivait pas à dormir. Une fois, j'ai dû dormir avec la lumière allumée dans le compartiment à cause d'une jeune Indienne qui avait peur du noir, j'ai enduré le remue-ménage de familles entières dans les hôtels, j'ai eu des nausées à cause de l'odeur de leur bouffe au curry à trois heures du matin, bref, je me suis faite petite, arrangeante, adaptable, malléable, polie et respectueuse à chaque fois. Marre ! Aujourd'hui, c'est à mon tour d'être confortable et égoïste.

Charly n'ajoute rien, il sait qu'il ne vaut mieux pas. Derrière, la mémère pousse de gros soupirs qui se veulent culpabilisants, mais Renée n'en a cure. La jeune fille finit par échanger sa place avec elle et la vieille arrête de soupirer.

— C'est vrai que tu chasses les tyrans de ta vie, dit Charly en souriant après quelques minutes.

Elle réfléchit un moment, puis répond :

— Tu as raison, c'est exactement ce que je suis en train de faire. Oups, pas très sympa pour les gens d'ici... mais bon.

Elle ne redresse pas son dossier pour autant.

Dix heures plus tard, Charly et Renée s'installent dans un hôtel d'un confort nettement supérieur à tout ce qu'ils ont eu jusqu'ici. Leur chambre est à vingt mètres du littoral où se confondent plage et restaurants. L'idéal. Les jours qui suivent sont hautement régénérants. Pour la première fois, Renée se met en maillot de bain et sa peau bronze. La mer est divine, la température mieux supportable grâce la baignade. Il fait toujours très chaud, mais un peu moins qu'en Inde, les nuits sont presque fraîches, ce qui procure un meilleur repos.

La nourriture est excellente et plus riche. Les premiers jours, ils se régalent de viande et de poissons gras pêchés du jour. Charly reprend vite des couleurs, il avait petite mine depuis son entorse et cette violente récurrence de tourista. Il fait de la plongée et en revient émerveillé pendant que Renée lit et paresse sur son transat.

Ils passent de longues soirées vautrés sur les fauteuils des restaurants agrémentés de grands coussins sur lesquels on se prend pour des pharaons. Ils se régalent de longues conversations. Renée, ce soir, parle de ses impressions sur l'Inde :

— J'ai eu de la peine à ne pas voir que la misère et la saleté. Pourtant, il me semble qu'ils ont quelque chose que je n'ai pas. Une force intérieure, une certitude. Comme s'ils savaient de l'univers un code que nous n'avons pas encore déchiffré. Ce pays est le berceau de notre civilisation indo-européenne, ce sont nos racines profondes et je crois qu'à vivre en Europe, je suis privée d'un grand pan d'une mémoire primordiale conservée sur cette terre. Nous avons développé une société matérialiste et nous sommes distancés de notre enracinement spirituel. En Inde, j'ai le sentiment qu'ils restent connectés avec une

spiritualité incarnée, vécue au quotidien dans les cellules, tandis que la société se délabre et se désagrège. Pourtant, il reste une force verticale qui plie mais ne rompt pas. La joie n'est jamais éteinte. Quelque chose d'enfantin, de juvénile règne en permanence, même dans les pires moments. D'où vient-elle, cette force ?

— Je ne sais pas, répond Charly. De loin, je crois. Du fond des âges. De l'ADN. Je trouve qu'ils ont une solidarité que nous n'avons pas. Ils n'ont pas notre individualisme, ils s'en sortent ensemble même si, parfois, ils s'utilisent les uns les autres et que ce n'est pas toujours dégoulinant d'intentions altruistes. Parce que tout de même, il y a sacrement de la corruption. Chez nous, la solidarité, c'est seulement en cas de grosse catastrophe. Et encore...

— C'est vrai. Et puis toutes ces frustrations causées par la rigidité de la société devraient logiquement provoquer bien plus de violence. Or, je me suis toujours sentie en sécurité. En principe, je n'aime pas la foule, mais là, rien d'agressif. On se croisait sans jamais se toucher, t'as remarqué ? Il n'y avait jamais de bousculade. Je ne sais pas comment l'exprimer, mais il me semble qu'il y a chez eux un meilleur respect de l'autre, ou peut-être, une meilleure compréhension de la vie. Et la seule explication qui me semble plausible, c'est qu'ils ont cette notion de karma et de réincarnation. Chaque action a ses conséquences, bonnes et mauvaises, et il faut se réincarner jusqu'à ce qu'elles soient toutes équilibrées. Une théorie qui a du sens.

La plage et le farniente les détendent tous deux profondément. Le troisième jour, à midi, c'est Charly qui fait une crise et vide son sac. Alors qu'ils venaient de parler de

Fanny, Charly émet un jugement sur sa sœur. Il a attrapé le fil d'une pelote qui se déroule toute seule :

— Pas toujours cool, la frangine. Et Guillaume non plus. En fait, j'ai un frère et une sœur qui m'encombrent. Guillaume ne s'est jamais intéressé à moi. Je n'ai pas le souvenir d'un frère qui joue avec moi, qui s'occupe de moi, ou même qui s'intéresse à moi. Quant à Fanny, elle se prend pour la grande sœur qui sait tout et qui se permet de me diriger. Lui et elle sont soudés, ils ont une complicité que, pour je ne sais quelle raison, ils ont décidé de ne pas étendre jusqu'à moi. Au moment du divorce, ç'a été encore pire. Ils discutaient tout le temps ensemble, ils s'aidaient, se faisaient du bien, et à moi, ils donnaient des directives, me disaient comment je devais vivre. Tu sais, pendant un bon moment, j'en ai chié, parce que je croyais que je ne méritais pas leur affection, que je n'étais pas quelqu'un de bien. J'étais pré-ado, j'avais onze ou douze ans. Heureusement qu'il y avait le judo et Fred, sinon, j'aurais été vraiment mal. C'est Frédéric qui m'a éclairé un jour. Il m'a dit : « Toi et moi on est comme des frères, t'es d'accord ? C'est donc bien la preuve que c'est possible d'être frère avec toi ». Il m'a guéri de ma parano en une phrase.

Fred et Charly sont pratiquement jumeaux. Renée a accouché trois jours avant Marie-Claude, elles se sont connues à la clinique, elles partageaient la même chambre. Habitant dans le même quartier, elles se sont retrouvées au parc avec les poussettes et, plus tard, à boire le café chez l'une ou chez l'autre et à papoter pendant que les enfants jouaient. Les deux garçons ont commencé l'école ensemble et ont fait toute leur scolarité dans la même classe. Ils ont même commencé le judo de concert, mais Frédéric

n'a pas croché, il a préféré le volley-ball. Renée ne s'était jamais rendu compte à quel point cet ami comptait dans la vie de son fils. Elle voyait bien une belle amitié, mais ne soupçonnait pas qu'elle était à ce point profonde.

Charly poursuit :

— Fanny est chiante. Elle a une idée sur les choses est c'est la bonne. Elle n'arrive pas à concevoir que chacun puisse avoir la sienne. Comme je suis le petit frère, je n'ai droit qu'à des conseils de sa part. Tu crois qu'une seule fois, elle et Guillaume, m'écouteront avec intérêt ? Moi aussi, j'ai des choses à dire, j'ai des opinions sur les gens et sur les choses. Non, la vérité, c'est eux qui la détiennent et ils condescendent, parfois, à m'en faire grâce d'un morceau. Avec Fanny, je fais jamais juste. Elle sait toujours tout mieux que tout le monde. Rien qui m'énerve plus quand tout d'un coup elle décide de s'occuper de ma vie. Elle pose des questions, mine de rien, et me donne son avis alors que je ne lui demande rien. Elle est toujours dans l'analyse, dans le jugement. Ras le bol ! Et quand je me permets, moi, de faire pareil et d'émettre une opinion sur sa vie, elle me fait remarquer que je suis dans le jugement, que c'est mon avis et que j'y ai droit mais « qu'elle ne prend pas ». Je déteste quand elle fait son Maurice. Ou alors, elle fond en larmes en disant que je l'ai blessée.

Renée l'écoute sans broncher. Il dit « toujours », il dit « jamais », il s'échauffe, il englobe et il mélange tout, et ça a l'air de le soulager.

— Moi, je trouve que les frères et sœurs, c'est fait pour être complices. Raté ! Mon frère est un autiste, ma sœur un tyran. Si on ne peut pas critiquer la famille entre frères et sœurs, à quoi ça sert ? Eux, ils ne se gênent pas, mais dès que j'ouvre la bouche, j'ai tort. On parlait souvent de

Maurice, entre nous, tu sais, ce n'était de loin pas toujours facile. Eh ben eux critiquaient à gorge déployée et quand je mettais mon grain de sel, c'était « mais non, il n'est pas si terrible que ça ». Fanny, c'est la championne pour ça. Elle a le droit d'avoir des opinions tranchées sur tout, parfois elle y va fort, elle critique ses copines, il faut voir comment, mais si toi, tu as le malheur de dire le quart de ce qu'elle dit, tu te fais ramasser. Il faut lui parler gentiment et pas n'importe comment, chaque mot compte, mais elle ne se gêne pas, elle, pour te gueuler dessus, des fois. Il faut connaître son mode d'emploi, mais elle, elle se soucie pas de savoir comment les autres fonctionnent. C'est aussi une terroriste du non-conflit. Elle refuse de se disputer, elle coupe la communication plutôt que d'aller au bout des choses et elle revient sur le sujet quand et comment ça lui convient. Il faut l'écouter jusqu'au bout, pas la couper, mais elle se permet, elle, de couper la parole quand et comment ça l'arrange. Elle me gonfle avec sa façon d'avoir toujours raison. Je fais ce que je veux, j'ai le droit d'avoir tort. J'ai le droit de me tromper, j'ai le droit de prendre le chemin le plus casse-gueule, si je veux. J'ai le droit de dire les choses comme je veux, merde, j'assume les conséquences. Elle dit toujours : « Tu ne peux pas dire ça comme ça ». Ah ouais ? *Watch me !* Et lâche-moi la grappe. Elle « veut mon bien », mais vouloir mon bien, c'est de la prise de pouvoir, non ? Et si je veux mon mal, moi, qui est-elle pour décider pour moi ?

Il reprend à peine son souffle et enchaîne :

— Et Guillaume, il faut se lever tôt pour savoir ce qu'il pense. Il ne dit rien, et tout d'un coup, il fait un truc où tu comprends qu'il n'est pas d'accord. Genre, son coup favori, il se lève et il se tire en plein milieu d'une conver-

sation. Tu ne sais pas ce qui lui prend. Une fois, j'ai cru qu'il avait besoin de pisser, tellement il est parti vite. Gros malhonnête. Il se ferme comme une huître, et même avec une cartouche de dynamite, tu ne pourrais pas faire péter sa carapace. Je déteste ! Tous les deux, ils sont brutaux, jamais gentils. C'est vrai, c'est douloureux, l'indifférence de Guillaume à mon égard. J'essaye de le comprendre, mais je n'y arrive pas, il ne se livre pas. J'ai longtemps ramé pour que lui et Fanny m'intègrent, mais ils se liguèrent toujours contre moi. Enfin, pas toujours contre, mais ils n'ont été jamais complices avec moi comme ils le sont entre eux. J'ai fini par renoncer. Tant pis, je n'ai pas le frère et la sœur qui me rendraient heureux d'avoir des frères et sœurs, ce n'est pas grave. Je fais sans eux. On peut vivre sans frère et sœur, non ? Et puis j'ai Fred.

Le flot se ralentit, mais c'est un calme avant une nouvelle tempête :

— Mais merde ! On partage une enfance, ça devrait être joli, non ? Ensuite, il y a eu le divorce, c'était la merde, ils auraient pu être plus *cool*. Les deux, ils se sont tenu chaud, pendant cette période. Mais moi, que dalle ! Je devais aller jouer ailleurs. Ce que j'ai fait, remarque bien. Un jour, j'ai décidé que je n'allais pas me laisser pourrir la vie par la famille. Moi, je suis un gentil, et j'aime qu'on soit gentil avec moi. Ceux qui ne le sont pas, ils peuvent aller se faire foutre. Enfin, pardon, hein, je te parle du divorce comme si tu n'étais pas concernée... Mais bon, c'est vrai, c'était dur.

— Je comprends bien, dit Renée, en souriant avec bienveillance.

Elle le regarde avec tout son amour. Son tout petit... Si fragile et si fort à la fois. Quand a-t-il ainsi poussé tout

droit, malgré les bourrasques qui ont soufflé sur lui ? Décidément, « ce qui ne nous détruit pas nous rend plus fort » pense-t-elle en méditant sur ce que son cadet vient de dire. Il arrive au bout :

— Bon, je dis ça, ils ne sont pas méchants, hein. Je ne veux pas que tu croies que j'ai eu une enfance malheureuse. Mais disons que ce n'est pas grâce à eux si je suis heureux. C'est mon frère et ma sœur, quand même. Je les aime. Ils ont leurs bons côtés. Et puis quand on s'y met, on se marre bien, tous les trois.

Il sourit, son cœur s'ouvre à nouveau.

— Depuis qu'elle est amoureuse, Fanny, elle est rigolote. J'aime bien Jonas, il est cool. Et Guillaume, tu sais qu'il fait de la musique ? C'est mega bon, ce qu'il fait.

— Ah non, je ne savais pas. Il y a longtemps ?

— Non, deux ou trois mois, je crois. Il prend des cours de saxo, et je l'ai vu improviser, un soir, j'étais scié. Je crois qu'il est doué.

Il reste un moment silencieux.

— Putain, heureusement que j'ai eu le judo, dans ma vie, moi ! Je ne sais pas comment j'aurais fait sans. Heureusement que j'ai Fred aussi.

Et après deux secondes de silence, il ajoute :

— ...Et Sandra, dit-il en regardant sa mère par en dessous avec un petit sourire.

— Sandra ?

— Mh-mh...

— Eh ben, raconte, tu sembles en mourir d'envie.

Sandra n'est pas la première amoureuse de Charly, mais apparemment, c'est la première qui compte puisqu'il en parle à sa mère. Elle fait tout pour ne pas le montrer, mais elle jubile de recevoir ses confidences. Il lui fait voir une photo, elle a des yeux verts troublants, avec une promesse de regard asiatique. Effectivement, elle est métisse, moitié chinoise, moitié réunionnaise.

— Elle a des yeux cosmiques, dit Renée. On la dirait venue d'une autre planète. Elle est belle, dit-elle en rendant le smartphone à son fils sur lequel il a cette photo en fond d'écran.

Il l'a rencontrée à une soirée avec des copains et il a tout de suite flashé sur elle. Il a dit à ses copains : « Je vous laisse, je vais faire connaissance avec ma femme ». En principe, il aurait dû récolter force quolibets et moqueries, mais il l'a dit sur un tel ton que ses copains n'ont rien trouvé à dire.

— Quand on sera rentré, je te la présente, d'ac ?

Tu parles si elle est d'ac !

Moïse sur le Sinaï

Au bout de cinq jours, ils sont tous deux rendus à l'état de légume. Renée est uniformément bronzée, elle y a veillé, et Charly est un légume épanoui. Il a repris du muscle, il a nettement meilleure mine et il glande.

— Tu ne vas pas plonger ? demande Renée.

— Non, c'est bon, je les ai tous vus, les poissons. J'ai commencé ce roman et je suis scotché. Je veux voir si ce mec va la pécho, la meuf dont il est amoureux depuis le début.

— « Qu'en termes galants ces choses-là sont dites », ironise Renée qui hallucine.

Son fils scotché par une histoire romantique ! Tout arrive. Elle attrape les prospectus touristiques à la réception de l'hôtel.

— Bon, Charly, on se bouge ?

— Ouais, tu veux faire quoi ?

— Le Sinaï, ça a l'air bien. On part à vingt-trois heures, il y a deux heures de bus et deux heures et demie de grimpe dans la nuit pour être au sommet à quatre heures du matin et assister au lever de soleil. Je devrais avoir la force de grimper.

— OK, ben va réserver.

Elle ne s'en est pas encore rendu compte, mais c'est

la première fois qu'elle prend une initiative pour deux depuis le début du voyage. Le même soir, à vingt-trois heures *egyptian time* — tout à fait comparable à son homologue indien —, ils embarquent dans le minibus de ramassage touristique direction Sainte Catherine. Au bout d'une heure, le chauffeur s'arrête au bord de la route au milieu du désert pour laisser monter un bonhomme surgi de nulle part. C'est le guide qui salue tout le monde, ceux qui ne dorment pas le saluent en retour. Ils doivent passer plusieurs postes de contrôle. Parfois, le militaire de faction ne fait qu'échanger quelques mots avec le chauffeur, parfois il vérifie les passeports de tout le monde. L'Égypte est en effervescence. Il y a un an, un coup d'état a renversé le gouvernement et les Frères Musulmans ont pris le pouvoir, à la non-satisfaction de la population qui gronde à nouveau.

Au pied du Sinaï, leur guide, qui s'appelle Moses — ça ne s'invente pas — donne quelques instructions pour l'ascension dont celle, impérative, de rester groupés. Renée est la plus âgée du groupe, elle est immédiatement à la traîne. Moïse repère la chose, il attend qu'elle arrive à sa hauteur, lui plante la lumière de sa lampe de poche en pleine figure comme pour un interrogatoire. Il aperçoit la couleur poivre et sel de ses cheveux et s'inquiète :

— *Are you OK, do you have lamp?* (Ça va, tu as une lampe?)

— *No, but my son has one for both of us.* (Non, mais mon fils en a une pour nous deux).

Effectivement, Charly veille à éclairer le chemin pour eux deux.

— *Your son. OK, «Mother», so let's go.* (Ton fils. OK, «Mère», allons-y)

Dès cet instant, il adopte une attitude amusante. Il est le patriarche qui mène son troupeau, qui s'inquiète pour l'élément le plus faible, et il s'incline devant elle en lui servant un «Mother» à la fois plaisantin et révérencieux. Quelque chose de noble en elle reçoit ce respect de mère. Non pas une mère affectionnée et maternante ou une grand-mère, mais plutôt la «grande mère», la sage, l'archétype de la mère.

Alors qu'elle avance à son meilleur rythme, elle songe que ça lui fout un coup de vieux quand même, parce que son âge n'est qu'un chiffre pour elle. À ses yeux, elle a trente ans. «Ça fait vingt ans que j'ai trente ans, voilà bien quelque chose qui ne change pas!» plaisante-t-elle intérieurement.

— *Mother, are you there?* (Mère, tu es là?) clame Moïse dans la nuit en tête du groupe.

— *Coming!* répond-elle joyeusement. (J'arrive!)

Pendant que Charly s'énerve contre ces petites railleries, comme il l'avouera plus tard, Renée mesure le chemin parcouru. Elle qui a toujours eu peur de déranger, d'encombrer, d'être un boulet, cette nuit, en mettant un pied devant l'autre pour gravir la montagne sacrée, elle s'autorise son propre rythme sans culpabiliser. «Je suis qui je suis, avec mon âge et mes capacités physiques du moment, et j'ai le droit d'exister comme je suis.»

Première fois qu'elle est aussi juste avec elle-même. Cette conscience lui donne la force de rester indifférente aux remarques acerbes du petit con anglais, devant, qui

les distille lâchement, à distance, contrarié de devoir ralentir à cause d'elle.

Moïse fait une pause et explique que maintenant, on va devoir escalader sept cent cinquante marches jusqu'au sommet. Renée déclare :

— *OK, I let you take the stairs and I'll take the elevator.* (Je vous laisse prendre les escaliers, je monte en ascenseur).

Ça fait rire tout le monde et ça épate Charly qui lui avouera plus tard :

— T'es cool, tu plaisantes sur tes faiblesses, moi, à ta place, je les aurais envoyés baigner, les mecs. Ça va cinq minutes, les vannes... Toi, tu en rajoutais dans l'autodérision.

À cause de Renée, le groupe met une demi-heure de plus que prévu pour arriver au sommet. Il fait encore nuit. D'autres groupes de touristes sont là également, il y a une soixantaine de personnes sur ce pic rocheux. Tous portent les stigmates d'une nuit blanche sportive, il règne une ambiance solennellement ensommeillée. Les gens s'enroulent dans des couvertures, il souffle un petit vent frisquet, ils attendent silencieusement l'aube.

Quand le jour pointe, dans les premières lueurs du matin, Renée observe son fils avec attendrissement. Il est enveloppé d'une aura très douce, il dégage une énergie de sérénité de l'accomplissement. Elle doit avoir la même tête, car Moïse attrape son appareil pour la prendre en photo. Il déclare et répète plusieurs fois :

— *You look happy.*

Oui, à cet instant, Renée est heureuse. Elle fait un « V »

de la victoire en direction de Charly et dit: «*I did it!* Je l'ai fait!»

Il sourit, complice.

Elle a atteint un sommet, et pas n'importe lequel. Le Sinaï en compagnie de Moïse. Les muscles en compote, les pieds en marmelade et fatiguée de partout, un sentiment de complétude l'envahit. Elle vit un moment intense. Le soleil, disque orange sur le fond gris de la brume matinale, allume le sommet des montagnes alentour, dans l'air pur à deux mille trois cents mètres d'altitude et la fraîcheur idéale du matin. Perfection de l'éternité éphémère d'un instant de grâce.

À cet instant, sur le toit de son monde, elle prend la décision de continuer. Non pas qu'elle avait eu l'intention de s'arrêter là, mais depuis la mort de Maurice, elle était figée. De s'être ainsi physiquement dépassée cette nuit lui rappelle charnellement comment il est bon de vivre. Mentalement, elle englobe la planète et pense: «Il y a encore de belles choses à vivre». Une soif d'aventures revient en elle, Renée renaît. Une heure plus tard, elle descend de la montagne non pas avec des tables de commandements, mais avec une palette de désirs renouvelés.

Moïse appelle son groupe «family» et, en marchant, il explique à Renée pourquoi il est à ce point inquiet de la garder rassemblée:

— Il y a quelques semaines on a perdu un Russe. Il s'est éloigné tout seul. On l'a cherché pendant des heures, on a retrouvé son corps une semaine plus tard.

Il en est encore traumatisé:

— Vingt-deux ans sans aucun problème et tout d'un coup ça...

Renée pose un regard différent sur ces montagnes dénuées de toute végétation. Elle frémit à l'idée de se perdre dans ce piège de roche. On doit y mourir de soif en quelques heures. Elle prend conscience alors à quel point les autres comptent. Si elle se retrouvait seule, tout à coup, elle ne finirait pas mieux que le Russe. Comment peut-on avoir l'idée de ne compter que sur soi ? Il est évident qu'on a besoin des autres.

Elle traîne la patte. Le soleil a très vite chauffé, c'est à nouveau la fournaise, il n'est pourtant que huit heures trente quand ils arrivent au monastère Sainte-Catherine. Il y a longtemps qu'elle n'a pas fait de sport, elle le regrette. Elle est à la traîne du groupe avec Charly qui, par sollicitude, ne l'a pas lâchée. Quand elle aperçoit l'Anglais assis avec les autres sur un petit mur à les attendre, elle fait la fière, bien contente que personne ne se doute de la taille des cloques dans ses chaussures, elle a les pieds en feu et ne sent plus ses muscles. Elle demande gentiment à la cantonade :

— Depuis combien de temps êtes-vous arrivés ?

L'Anglais, goguenard, lâche :

— Vingt-six minutes !

Il les a comptées victorieusement, ce petit con !

— Ah, pas plus longtemps ? répond-elle d'un ton badin.

Puis elle passe sans le regarder.

Le bus fait, de jour cette fois, les deux heures de trajet du retour dans une vraie fournaise. Il fait plus de quarante

degrés, le bus n'est pas climatisé. Tout le monde dort, sauf Renée qui n'y arrive pas à cause du mouvement et de la chaleur. La route est chaotique. En regardant le paysage et en se demandant comment on peut vivre dans un désert, elle laisse aller ses pensées.

Elle fait une fois de plus un retour sur ces dernières années. Une vie dans le mental et la réflexion, des années de recherche. Intéressantes, mais qui l'ont amenée à la limite du malsain.

— Tu as une vie sédimentaire, lui avait dit un jour Fanny.

Pas faux. Elle a suivi Maurice qu'elle a pris pour guide et à qui elle a concédé son pouvoir. Elle l'a suivi, parce qu'il avait l'air de savoir ce qu'il faisait. Ensuite, ils ont exploré à deux. L'étude des textes, la pratique. C'était bien, c'était nourrissant. Ils ont dépassé leurs limites, c'est bien cela, l'évolution, n'est-ce pas ? Explorer les territoires inconnus. Elle a accepté d'expérimenter à deux, puis à quatre. Elle réfléchit au moment précis où ça a coïncé. La « partouze » à six, c'était sa limite. Elle se demande ce qui se serait passé si elle avait accepté. « Après quoi on court ? Après quoi je cours ? » Une vie meilleure et le meilleur ne se profilait plus là où Maurice se dirigeait.

— Tu vois, dit-elle à Charly le soir au restaurant, je crois que c'est une des grandes leçons que j'ai apprises : d'abord, qu'il n'y a pas de victime. J'y suis allée de mon plein gré, dans cette aventure. On m'a avertie, j'ai eu des signes, j'ai choisi de ne pas les écouter. Je ne les ai pas tous vus sur le moment, mais avec le recul, j'en comptabilise une pléthore. Je me remémore des événements qui me font me rendre compte que tout était sous mon nez. Y compris Saskia-Brigitte. Elle me l'a dit presque ouverte-

ment qu'elle courait après Maurice : « J'attends mon tour, je ne lâcherai pas, un jour, il s'occupera de moi ». Textuellement. Sur le moment, j'ai entendu « en tant qu'élève privilégiée ». J'ai entendu ce que je voulais entendre, n'empêche que ses mots étaient clairs. La seconde leçon, c'est que le gourou est à l'intérieur. Je n'ai besoin de personne d'autre que moi pour me guider. On cherche longtemps un Dieu, un Maître, un bon Papa à l'extérieur, mais ça n'existe pas. Le Père Noël n'existe pas, le Prince Charmant n'existe pas, je ne sais pas pourquoi ça nous prend autant de temps pour le comprendre. Ma voix intérieure me montre le chemin. Il me suffit de l'écouter.

Trois secondes pour entendre la phrase qu'elle vient de prononcer.

— Ma « voie » intérieure me montre le chemin, répète-t-elle en épelant le mot.

— Joli, dit Charly en souriant.

— Et la leçon du jour est tout aussi magistrale, en rentrant, je me remets au sport, parce que j'en ai chié, aujourd'hui !

— Excellente idée !

— Les grands penseurs le disent depuis des lustres mais qui écoute les grands penseurs, hein ? *Mens sana in corpore sano*. « Un esprit sain dans un corps sain. » Indispensable. Toute sagesse ne peut être intégrée que dans un corps physique en bon état. Ceux qui ne font que penser finissent fous. Ceux qui ne font que bouger finissent tôt. Il faut un bon équilibre des deux. Les plus grands sages sont des gens qui pratiquent aussi une activité physique. Mais yoga, taï chi ou art martial... pas du foot, hein ! Je n'ai rien contre le foot, mais ce n'est pas un milieu pro-

pice à expérimenter une recherche spirituelle. Confronter sa recherche à la réalité. Tu me connais, je suis pour un monde idéal. J'y réfléchis, je le rêve, mais il faut qu'il soit adapté. Pourquoi la belle idée du communisme ne marche pas ? Parce qu'elle ne tient pas compte de l'ego ! Impossible de demander aux gens d'être tous pareils et d'avoir la même chose pour tout le monde, nous sommes tous différents.

— C'est vrai. Mais pourtant, ce serait bien, par exemple, l'accès aux études pour tout le monde dans toutes les sociétés.

— La possibilité d'y accéder pour tous, oui. C'est indispensable, mais pas tout le monde a envie de faire des études. Il existe des gens habiles de leurs mains qui n'ont que faire d'un diplôme universitaire. Ils veulent créer, peindre, fabriquer ou réparer. Ce qui serait bien, c'est une éducation où au lieu de nous uniformiser et de nous diriger tous vers les métiers d'avocat, de médecin ou de technocrate, on stimule chez les enfants leurs talents particuliers. Pour cela, il faudra déjà leur faire une meilleure place. Ça demande un tout autre regard sur les enfants et sur les gens en général.

— Il y aurait un sacré travail, tu crois que ça va changer un jour ?

— Ben, si personne ne le désire et surtout, si personne ne bouge, ça ne changera pas, c'est sûr.

Le serveur apporte deux odorantes assiettes de poisson frit garnies de légumes en sauce. Ils commandent une deuxième tournée de cocktails fruités qui montent doucement à la tête.

— C'est délicieux, dit Renée.

— C'est parfait. Et copieux, ça tombe bien, je crevais de faim, répond Charly.

Renée reprend :

— Pour en revenir à l'ego et à son importance, juste avant le départ, une amie m'a rendu un livre que je lui avais prêté quinze ans auparavant. Non mais vise le truc : alors que je crois que j'avais tout perdu dans l'incendie, un objet me revient candidement du passé, intact de toutes mes récentes péripéties, un livre que je possédais avant de me marier et d'avoir des enfants. Comment je le prends, ce clin d'œil de l'univers ? Un morceau de mon passé encore entier qui revient du temps d'avant les grands bouleversements, comme pour me rappeler que j'existe, que quelque chose de moi est immuable, que j'ai un centre, un noyau précieux intact. Cette part de moi qui est toujours jeune, toujours vivante, toujours enthousiaste. Il est là, mon utopisme, il est là, mon bonheur ! Dans ce cœur qui ne change pas, qui illumine tout en moi et à l'extérieur de moi. C'est lui que je cherche à faire rayonner tout le temps, c'est à lui que je veux donner la parole exclusivement et c'est pourquoi j'ai appris à bien connaître mon ego. Parce que l'ego, c'est la partie dense de notre psyché. Tu peux le comparer au squelette, et ils sont bien sots, ceux qui disent qu'il faut « tuer l'ego ».

Charly sourit au choix du mot « sot » sur lequel elle met une emphase amusante. La logorrhée de sa mère le soûle un peu, mais ses propos l'intéressent. Il aime bien quand elle fait le gourou et qu'elle est passionnée par son propos.

— C'est comme si tu cherchais à te débarrasser de ton squelette. C'est lui qui te fait tenir debout. Imagine-nous sans squelette...

— Un tas de viande par terre. Pas facile pour manger. Attends, je dégage un bras pour trouver mon estomac.

— Ha, ha ! Pour aller travailler, ce serait nettement plus compliqué aussi.

— Et pour faire l'amour, je t'explique pas !

Ils éclatent de rire et continuent un moment à imaginer l'humain sans les os.

— Continue avec l'ego, demande Charly, c'est intéressant.

— Lui donner sa part, c'est important. Il existe aussi. Il faut donner du calcium au squelette pour qu'il soit fort, mais personne n'aurait l'idée de ne se nourrir que de calcium. L'ego, c'est les besoins émotionnels essentiels. Le cerveau est programmé pour la survie, il va donc tout faire pour que tu te sentes en sécurité. C'est basique, pour se sentir en sécurité, il faut se sentir fort, pour se sentir fort, écraser les autres est un bon moyen. Si tu laisses faire l'ego, ça donne au bout du compte un pervers narcissique. Ce n'est pas un diagnostic, c'est un défaut de croissance, c'est de l'immaturité. Ces gens-là n'ont pas développé de conscience morale, ils sont restés bloqués à l'âge de trois ans, ils ne cherchent qu'à satisfaire leurs besoins égotiques, sans tenir compte des autres. Pour en sortir, ben, justement, il faut une élévation spirituelle. Se connecter à son âme. Mais on a détruit cela. Il n'y a plus de religion, plus de garde-fous moraux dans la société, on a fait péter les cadres. Ce n'est pas une mauvaise chose, on avait des dogmes auxquels obéir sans les comprendre. « Fais comme ton curé te dit de faire et tu gagneras ton paradis ». Ensuite, on a découvert que certains curés étaient pédophiles, on s'est dit que le modèle était pourri.

Je résume un peu sévèrement, mais le fait est qu'on devait passer à l'étape suivante, la recherche individuelle. L'évolution personnelle. C'est totalement l'ère du Verseau après celle des Poissons qui a commencé à se manifester à la fin des années soixante. Le christianisme, dont l'emblème est — comme par hasard — un poisson, est totalement représentatif de cela : les individus en banc qui avancent et bifurquent tous ensemble, qui flottent dans la même eau. Le Verseau, c'est l'air, c'est la pensée qui s'individualise pour mieux s'universaliser et surtout, la pensée qui explore les territoires inconnus, qui va plus loin, qui dépasse l'horizon. À ce moment a débuté l'ère du *gnothi seauton*, « connais-toi toi-même ». C'était une phrase gravée sur le temple de Delphes. C'est un excellent conseil à suivre. Connais-toi, comprends-toi, comprends comment tu fonctionnes et mène ta barque là où tu veux. Aiguise ton discernement.

— Pas faux. Et c'est vrai qu'on peut nous donner tous les conseils qu'on veut, il n'y a que quand on expérimente par soi-même que c'est valable.

— Voilà !

— Bon mais tu parlais de l'ego et de « noyau précieux intact », tu voulais dire quoi, exactement ?

— En comprenant qu'il y avait en moi quelque chose de plus grand que mon ego, je me suis dit que c'est à ce noyau que j'allais plutôt donner la parole. Mon âme, si tu veux. Ou ma voix / voie intérieure. Et pour la discerner de l'ego, il est indispensable de faire la connaissance dudit ego. J'apprends à me connaître pour déjouer mes propres pièges, pour me sentir libre. Libre de faire des choix élevés et non pas seulement menés par mes peurs ou mes névroses. Les maîtres sont libres, ça veut dire quoi ? C'est

quoi, la liberté ? Moi je vois les choses comme ça : l'ego, c'est comme sur un ordinateur, c'est le système opérationnel par défaut. Après, on peut ajouter des logiciels, en gros, d'ombre ou de lumière. Il y a des choix conscients à faire, car ne pas choisir n'existe pas. Par défaut, c'est l'ego et son système réducteur. Les grands maîtres ont fait une fois pour toutes, un jour, le choix de servir la lumière. Après, ils n'ont plus le choix. À chaque croisée des chemins, la réponse *doit* être lumineuse, puisque c'est ce qu'ils ont décidé en amont.

— Euh, ils peuvent changer d'avis ou faillir, remarque Charly.

— Bien sûr, on le fait tous, d'ailleurs. À chaque instant. Ce qui fait le maître, c'est qu'il est conscient de ses choix en permanence et qu'il ne dévie pas de son but. Nous autres, on cafouille lamentablement. Un jour mené par l'ego, un autre mené par la belle voix intérieure.

Ils en restent là de cette intéressante conversation, car ils sont interrompus par Jean-Pierre Marielle. C'est un Parisien qui les a apostrophés, il y a deux jours, en les entendant parler français, sur la terrasse du café du matin. Un des restaurants du front de mer qui sert un café italien divin. L'homme a la même dégainé et la même voix que l'acteur, et Renée et Charly l'appellent Jean-Pierre et non André de son vrai prénom.

— Ça va, les jeunes ?

— Ça va, Jean-Pierre ?

Ils l'invitent à leur table pour un digestif, et il est tard quand tous rejoignent leur chambre.

Le lendemain soir, Charly et Renée sont au Caire. Ce sont les deux derniers jours avant le retour. Le premier, ils visitent le musée. Trois heures de déambulation dans les couloirs et les salles remplis de pièces les plus impressionnantes les unes que les autres. C'est une abondance d'artefacts et de renseignements sur cette somptueuse civilisation. Renée est fascinée et en attrape le vertige.

Ensuite, ils se promènent dans les rues du Caire. Un étudiant leur emboîte le pas et, après les traditionnels échanges de prénom et de provenance, il se met à leur raconter sa vie. Il explique que les gens ne sont pas contents, que ça ne va pas tarder à bouger. Renée trouve aussi que les gens n'ont pas l'air heureux, on dirait qu'ils sont préoccupés, qu'ils ont du souci. Le pays est en crise, c'est évident. Les chantiers sont arrêtés, les rues et les bâtiments se délabrent.

— Il n'y pas de travail, ça va mal.

De fait, il y a peu de touristes, alors qu'en principe, il y a en toute l'année.

Le soir, la réceptionniste auprès de qui Renée et Charly vont réserver une visite guidée des pyramides pour le lendemain leur donne également des conseils de sécurité. Comment se méfier des pickpockets, comment marchander, comment ne pas se laisser avoir par des propositions douteuses, etc. Renée acquiesce, sourit et dit :

— Nous étions en Inde avant l'Égypte.

Elle s'interrompt.

— *Ah, so, you know the drill* (Alors vous connaissez la manœuvre).

Elle ajoute qu'après l'Inde, on est paré pour aller dans n'importe quel pays.

C'est avec un guide en taxi climatisé qu'ils vont visiter les sites de Gizeh et de Saqqarah. Au menu du jour : la visite d'une fabrique de papyrus véritable pour de vrai en vrai authentique, « pas les trucs bon marché pour les touristes, bien sûr que non, pas d'obligation d'achat », puis le plateau de Gizeh avec les pyramides et le sphinx. Ensuite, la visite toujours gratuite et sans obligation d'achat, promis, « no hassel » (pas de harcèlement) d'une parfumerie authentique en vrai, des vraies essences raffinées pas des trucs frelatés pour touristes, bien sûr que non. Puis Saqqarah, le plus vieux site archéologique d'Égypte et enfin Dashur. Ce n'est qu'une toute petite partie des merveilles à voir dans la région, mais il faudra s'en contenter.

Le quartier de Gizeh n'est nettement pas l'un des plus prestigieux du Caire, Renée a l'impression de se retrouver en Inde. Il y a les mêmes touk-touks jaunes et noirs. Pas autant que là-bas, mais ça provoque une piqûre de nostalgie et il lui semble soudain que c'était il y a des mois.

Charly se débat encore avec des harceleurs. Ils sont très agressifs et sa patience est plus qu'émoussée. Un bonhomme propose une fois de plus à Renée une visite guidée à « elle et son mari ». C'est la goutte d'eau.

— *My husband ! Are you kidding me ? He's my son. Don't you see he cannot be my husband ? I am twice his age. Who do you think I am ?* (Mon mari ? Tu te fous de moi ? C'est mon fils, tu ne vois pas qu'il ne peut pas être mon mari ? J'ai deux fois son âge, pour qui tu me prends ?)

Elle engueule celui-là pour tous les autres avant lui. Charly la regarde en biais.

— Non, mais dans l'ensemble, je me fiche de ce qu'on pense de moi, mais trop, c'est trop, non ?

— Si, si, répond Charly en se marrant.

Sa colère a l'avantage de faire fuir le guide et ils jouissent d'un moment de tranquillité. De courte durée. Charly est maintenant aux prises avec un vieux qui tient leurs billets entre ses mains :

— *Listen to me, I'm telling you, listen to me...* Écoutez-moi, je vous dis de m'écouter. Je travaille ici, c'est mon travail de faire la visite guidée. Je vais venir avec vous et vous donner les informations.

Il essaye très peu habilement de les obliger à payer ses services de pseudo-guide. Quand Renée intervient, il se fait obséquieux et Charly profite de cela pour lui arracher les billets qu'il tenait fermement jusque-là.

— Tu vois, ça ne va pas me manquer, ça, demain. Cette lutte incessante autour de l'argent. C'est usant, ronchonne-t-il.

Enfin, les voilà sur le plateau de Gizeh. Imposant ! Les photos n'illustrent pas l'impression de gigantisme aux pieds de ces monuments. D'abord le sphinx, c'est lui le plus proche.

— Quand on voit de quoi les sculpteurs antiques ont été capables, c'est évident que ce sphinx est d'un autre temps. C'est encore plus flagrant en vrai, non ?

— Absolument, répond Renée.

Ce sont des étages de pierre de facture rudimentaire qui ne représentent un lion ou un félin que si on veut bien le voir. La tête de Ramsès, dont on sait qu'elle a remplacé l'originale, est ridiculement disproportionnée. Grande

énigme. Trois cents mètres plus loin, la grande pyramide de Chéops. Renée est à mi-chemin quand elle sent un frisson la parcourir.

— Charly ?

— Oui ?

— Tu ne ressens rien de particulier ?

— Non... Euh, si ! C'est bizarre, une vibration...

Son regard va spontanément vers la pyramide.

— L'onde de forme. Ça dégage, hein ?

— Ah oui !

Ils observent quelques instants leurs sensations, si subtiles qu'il leur est difficile de les qualifier. Charly enchaîne :

— Tu sais qu'ils ont fait des expériences avec un steak sous une forme de pyramide aux mêmes proportions : la viande ne pourrit pas. Elle se dessèche, c'est tout.

— Oui, je savais. Il y a même des gens qui méditent sous des structures aux proportions de la grande pyramide et qui partent en voyage astral, à ce qu'on dit.

Il règne une ambiance singulière dans ce lieu, ils ont tous deux l'impression d'être dans une bulle hors espace-temps. Les touristes ne sont pas nombreux et le plateau est grand, la promenade est agréable. Impossible de ne pas se sentir petits et humbles aux pieds de ces géants de pierre.

— Elles sont bien délabrées, je les imaginais en meilleur état, dit Charly. Et puis je n'ai jamais gobé l'hypothèse de leur construction par des populations d'esclaves. Pas plus que celle qui prétend que ce sont des sépultures. Un tombeau gigantesque, sculpté, couvert d'or, paré de

colonnes et de terrasses pour flatter l'arrogance la plus hypertrophiée, je veux bien, mais un tétraèdre en cubes Lego, même avec une pointe en or, je ne prends pas. Il s'agit de tout autre chose, j'en suis convaincu. Quoi, je n'en sais rien...

Renée prend Charly en photo à côté d'un des blocs de pierre de la base, tous deux ne sont pas loin d'être de la même taille.

— C'est vrai, je suis d'accord, dit-elle. Regarde, pour quoi tailler de si gros blocs si on n'a pas les moyens aisés de les manipuler ? L'humain comme la nature applique la loi du moindre effort, et je suis plus encline à imaginer une technologie avancée dont on aurait perdu la trace. On n'a tout simplement jamais retrouvé leurs ordinateurs.

Ici encore, comme au Taj Mahal, la magie du nombre d'or fait son œuvre. Peu importe sous quel angle on se place pour la prendre, la photo est parfaite.

— Regarde, on voit bien, ici, que la face n'est pas plate, observe Charly.

Ils ont eu l'info récemment dans un documentaire visionné sur internet. Effectivement, la face triangulaire est légèrement pliée vers l'intérieur par sa médiatrice, un jeu de lumière et d'ombre la rend manifeste. Le même documentaire établissait l'hypothèse que ces constructions étaient de la haute technologie antique qui produisait de l'électricité grâce à la vibration du son. Autant de conjectures...

Soudain, un jeune homme trébuche devant elle et s'étale sur le sable et la pierre. Pourquoi Renée ne bronche-t-elle pas ? À cause de la chaleur ou d'un sixième sens maintenant aiguisé à discerner les escrocs ? Toujours est-

il que devant son impassibilité et celle de Charly à trois mètres, le garçon se relève d'un air boudeur. Il n'a rien, il a feint la chute, probablement pour ensuite piquer dans son sac. Essayé, pas marché. Un léger agacement traverse Renée qui aimerait bien, une fois seulement, jouir d'un endroit comme celui-ci dans une communion élevée avec des vrais Hommes.

Ils déambulent ainsi sur le plateau dans un temps qui s'est à nouveau arrêté. D'un côté, le Caire qui s'étale à perte de vue, de l'autre, le désert et là, ces constructions colossales dont le mystère reste entier.

Ils reprennent le taxi pour Saqqarah et Dashur où la visite est un peu trop rapide pour être enrichissante. Il fait à nouveau très chaud et soudain, sur le plus ancien site de pyramides, Renée sature. Depuis le Rajastan, elle a sa dose de pierres, de lieux, de paysages et est incapable d'absorber la moindre information supplémentaire.

— J'en ai plein la tête, je n'arrive plus à m'intéresser. Je t'attends là.

Charly termine la lecture des panneaux didactiques sous un soleil de plomb, et puis ils rentrent à leur hôtel en traversant toujours des contrées meurtries par la pollution et la pauvreté. On devine encore la splendeur et l'opulence pas si lointaines de ce pays où il reste des magnifiques palmeraies le long d'un fleuve glauque, sursaturé des déchets d'une civilisation en déliquescence.

Après une douche régénératrice, ils vont boire un verre sur la terrasse du café d'en bas. Renée est partagée. Elle est à la fois triste que ce soit le bout du voyage et heureuse de rentrer. Elle fatigue. Pas tellement physiquement, ça va, elle tient le coup, mais moralement. La roue qui s'est

remise en mouvement va l'obliger à faire face à tout ce qu'elle a fui jusqu'ici.

En attendant, elle savoure les dernières heures avec son fils. Ils dégustent un jus de mangue bien frais et fument une dernière chicha au milieu des palmiers. Elle hume les odeurs, elle sait que dans quelques heures, elles vont lui manquer. Elle imprime chaque nanoseconde dans l'eau de ses cellules pour s'en souvenir de façon indélébile. Son cœur psalmodie une prière de gratitude pendant qu'elle fige dans sa mémoire l'image de Charly plongé dans sa Bible. Il lève le nez, regarde sa mère et déclare avec une once de gravité :

— Je crois qu'on n'a rien manqué d'important. On a vu ce qu'il fallait voir. Ç'aurait été bien d'aller à la vallée des rois, mais ce sera pour une autre fois.

— Oui, on reviendra, conclut Renée.

Il tire sur la chicha et Renée après lui. Elle est heureuse. Elle imprime les couleurs dans sa mémoire, le goût incomparable de la mangue dans sa bouche mélangé aux arômes de la chicha qui l'enivrent. Elle emporte Chéops, Képhren, Mykérinos, le sphinx, les pierres multi-millénaires de Saqqarah, le sable mythique collé sur ses pieds, elle ingurgite ses souvenirs goulûment. Ses cinq sens capturent le moindre détail, elle clique sur « enregistrer » en choisissant le dossier « souvenirs précieux ».

Elle sourit à la déclaration de Charly et le regard qu'il échange est chargé de bonheur. Ils se disent leur gratitude d'avoir fait ce voyage ensemble.

Leur avion part à vingt-trois heures et fait escale à Is-

tanbul. Ils y atterrissent à l'aube. Ils ont deux heures à attendre. Au travers des vitres de l'aérogare, c'est l'Europe. Un parking rempli de voitures aux carrosseries rutilantes, des routes goudronnées, des arbres, des réverbères, des feux rouges. Au loin, le minaret d'une mosquée. Carrefour entre l'Orient et l'Occident.

— Oh dis donc, je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'étais partie, dit-elle à Charly.

— Comment ça ?

— Regarde, hormis le minaret, on se dirait chez nous, et il me semble qu'on est parti depuis des mois !

Ils vont au Starbucks prendre un café-croissant dont le goût est déjà celui du retour à la maison. La météo est radieuse et la climatisation dans l'aéroport, pour une fois, n'est pas cryogénique. Pendant que Charly fait un petit jeu sur son smartphone, elle laisse partir son mental. Elle revient encore un peu obsessionnellement à ces heures sombres du feu et de la mort, alors que, coincée dans les drames, elle n'arrivait pas à imaginer une porte de sortie. Elle se rappelle avoir pensé : « le cadeau qui va suivre va être énorme ».

— Et il l'a été, murmure-t-elle.

— Mh ? demande Charly.

Elle lui fait rattraper le cours de ses pensées :

— Tu sais, dans chaque épreuve de la vie, il y a un cadeau. Je me rappelle que quand je suis allée voir Maurice à la morgue, j'ai eu cette pensée que « le cadeau qui va suivre va être énorme ». Et il l'a été. En plus de ce voyage génial avec toi, j'ai compris plein de choses. Une certitude acquise sur les routes indiennes et égyptiennes est

d'aller avec le flux. C'est une sagesse que je me promets de ne pas oublier. Et puis je rentre chez moi en ayant la certitude de ce que je ne veux plus. Je n'ai plus le temps ni l'envie de faire plaisir aux autres avant moi, je n'ai plus le temps ni l'envie d'être comme tout le monde ou de me couler dans le moule. Je veux être moi, unique. Avec les autres, bien sûr, je rentre avec une encore plus grande soif de connexion. Meilleure connexion avec moi-même, mieux écouter ma voix intérieure qui est un grand sage, et meilleure connexion avec mes frères humains. Ce n'est pas une formule, dans mon esprit, tu sais.

— Toi et ton monde meilleur...

Renée jette un regard assombri à son fils qui vient de la refroidir.

— C'est pas sympa, de mépriser.

— Non, pardon, je ne voulais pas te blesser, mais il faut être réaliste. Et puis dans un monde parfait, on va s'ennuyer à mourir.

— Mais ça veut dire quoi, être réaliste ? Ça veut dire ne pas rêver, ne pas espérer ? Et puis s'ennuyer ? Ça va pas, la tête ? On va être libre !

— Mouais.

— Non, mais imagine : plus jamais le souci de devoir travailler pour survivre. On ne *gagne* pas sa vie, elle est acquise et gratuite à la naissance. Tu ferais quoi de ta vie si tous tes besoins de survie étaient garantis ?

Charly se prend au jeu et réfléchit un moment. Renée poursuit :

— On est tous en prison depuis tellement longtemps qu'on ne sait même plus à quoi la liberté peut ressembler.

À ce qu'on veut ! Tu crées ta réalité ! Sans blagues, si je te disais que j'étais une fée avec une baguette magique qui peut t'offrir ce que tu veux sans restrictions, tu voudrais quoi ?

Il prend une voix de bébé pour répondre :

— Je voudrais être cosmonaute. Non, en fait je ne sais pas, c'est bien mon problème en ce moment, d'ailleurs.

— C'est cela, on est tellement programmé à faire ce qu'on peut, et non ce qu'on veut qu'on ne sait même plus ce qui nous fait rêver. On doit pouvoir faire mieux que maintenant. Imagine, une planète propre, belle. Des villes écologiques aux proportions divines, comme le Taj Mahal ou les pyramides, la technologie de pointe au service de la collectivité. On dirait qu'il n'y aurait plus de profiteurs, plus de voleurs, plus de menteurs, puisque nous aurions tous les mêmes chances. « On a tout essayé sauf l'amour » a dit je ne sais plus qui. Non mais imagine ce que ça pourrait être ! On dirait qu'on se parlerait et qu'on s'écouterait. Plutôt que de croire que l'autre nous met en danger, a priori, l'autre serait un allié. On apprendrait les uns des autres, on s'encouragerait. On rirait ensemble, on pleurerait mais de joie. Seulement de joie, les larmes du monde idéal.

— Oui, t'as raison, ce serait bien, dit Charly happé par le rêve. Et tu ferais quoi de toute ta journée ?

— J'inventerais. Je créerais.

— Quoi ?

— Tout, du beau. Des nouvelles formes, des nouvelles couleurs. J'apprendrais à chanter. J'aurais voulu être chanteuse. Avoir une belle voix et chanter pour donner les frissons que je ressens, moi, quand j'écoute une belle chanson

chantée par une belle voix. Je pourrais passer des jours entiers à chanter. Et puis danser, aussi. Marcher. Marcher pieds nus sur la Terre sacrée. Avancer vers les autres, les rencontrer, les découvrir et explorer ensemble un coin de planète. Faire du macramé en Inde et peindre des temples en Égypte. Faire de la poterie, écrire. Et puis rire. Rire tout le temps. Vivre comme on vient de le faire pendant deux mois, tu vois.

Ils sourient tous les deux. Et puis Charly plombe l'ambiance :

— Ça se peut pas. L'humain sera toujours l'humain, il cherchera toujours à écraser son voisin.

— On a déjà eu cette discussion, tu n'arriveras pas à me faire douter de nous. L'homme possède la conscience et le libre-arbitre. Il peut choisir consciemment et librement. C'est consciemment qu'il a choisi, pendant des éons, d'être un sauvage. Qu'est-ce qui l'empêche de faire aujourd'hui le choix contraire ? Rien ni personne. Fin de la discussion, arrête de saloper mon monde idéal, termine-t-elle en riant.

Charly va chercher deux autres cafés et Renée poursuit sa méditation silencieusement dans l'ambiance feutrée de l'aéroport. « Je me demande ce qui nous pousse encore, collectivement, à nous taper dessus. Il est très clair aujourd'hui que hormis enrichir les marchands d'armes, les guerres n'ont jamais rien amené de positif. Nous taper dessus, ça fait mal. Pourquoi est-ce que nous n'arrêtons pas ? Je dois reconnaître que je dis tout cela, mais j'ai encore en moi une peur singulière. J'ai peur que tout aille bien. Je ne crois pas que ce soit par peur de m'ennuyer que je crains le bonheur, mais par peur de ne plus rien ressentir. Le bien-être se trouve à des fréquences plus légères

que celle du drame et le corps n'est pas encore très réceptif à ces subtiles vibrations. La douleur est encore plus jouissive que le bien-être. Il serait sage que nous enseignions à notre corps les arpèges du bonheur. Le yoga et la méditation, entre autres, sont des bons outils pour cela. »

— Tu crois que nous sommes une race sadomasochiste ? reprend-elle à l'adresse de son fils. On dit dans les grandes traditions qu'au début, Dieu était un. Il s'ennuyait dans son unité, alors il s'est divisé pour se contempler, c'est ainsi que nous avons chuté dans un monde duel. La première fois que j'ai entendu cela, je l'ai trouvé bien arrogant et vaniteux, Dieu.

— Un peu, oui, dit Charly. Tromper l'ennui en se contemplant, ça va cinq minutes. À moins qu'il soit vraiment très beau !

— Ou très moche, et ça le fout en colère !

Ils rigolent.

— Je crois que c'était mal dit, poursuit-elle. Si on conçoit que Dieu représente la conscience, on peut comprendre ceci : tant qu'elle était unifiée, la conscience n'était pas consciente d'elle-même. Elle s'est déplacée à la périphérie d'elle-même pour *prendre conscience* de son existence — c'est la signification de « se contempler » —, créant ainsi la dualité. Une chose et son contraire pour faire la différence, pour que l'un puisse mesurer l'autre. Il faut expérimenter l'ombre pour comprendre la lumière, et inversement. La conscience s'est ensuite démultipliée à l'infini, ça a donné nos âmes individuelles, des parcelles de conscience incarnée dans la densité pour expérimenter simultanément toutes les facettes de cette dualité. Nos expérimentations, mémorisées dans nos corps ou peut-

être dans notre ADN, je ne sais pas, reviennent ensuite à la source après la mort physique, l'enrichissant de précisions et de détails. La connaissance de la conscience, tu me suis ?

— Oui, c'est intéressant, je n'avais jamais envisagé les choses comme ça. Je crois à la réincarnation, ça paraît logique. Naître et mourir une seule fois est non seulement angoissant mais n'a pas de sens. Alors que naître, expérimenter et mourir pour engranger des expérimentations, ça me parle. Mais qu'est-ce qui nous pousse à revenir, selon toi ? Parce que c'est une foutue vallée de larmes, la vie sur Terre.

— Parce que c'est *jouissif* ! Le drame est jouissif. On dit que les êtres désincarnés font la queue pour revenir sur Terre parce qu'il n'y a rien de plus jubilatoire dans l'univers, ça me fait marrer, comme idée. Le plan éthérique est cela : éthérique, éthéré, subtil, alors que l'incarnation est charnelle, dense, intense. D'ailleurs, c'est un truc qu'il n'avait sûrement pas bien pas prévu, Dieu, la densité de la densité. C'est devenu tellement dense, ce monde, que nous avons de la peine à revenir à la lumière. Les horreurs et les exactions induisent de très basses fréquences qui calcifient les énergies et provoquent une grosse friture sur la connexion avec la source. Au point que nous avons oublié qui nous sommes. Nous croyons que nous sommes notre corps, nos émotions, nos expériences, alors que nous sommes bien plus que cela. Nous sommes des parcelles de conscience éveillée au potentiel illimité. C'est la métaphore de Lucifer, l'ange lumineux qui a déchu. Il a perdu ses ailes et ça le rend de très mauvaise humeur, parce qu'il ne se souvient même plus qu'il en avait. Beaucoup de Lucifer sur Terre, hélas. Certains conservent une

toute petite connexion avec leur âme, d'autres ont perdu jusqu'à la conscience qu'elle existe. Ce sont ceux-là dont tu dis « qu'il n'y a personne à l'intérieur ». Les arrivistes qui écrasent sans états d'âme, les meurtriers de sang-froid. J'aime bien cette théorie. Elle a du sens, je trouve.

— Je suis d'accord.

— Je suis convaincue qu'en ce moment, la conscience retourne à sa source après avoir fait le tour de l'expérimentation. Je ne sais pas comment j'ai acquis cette conviction, mais il y a des dingues, sur internet et ailleurs, qui la partagent et j'irais bien jusqu'à prétendre que c'est la raison de ma présence sur Terre en ce moment. Si je n'avais pas cette conviction, je n'aurais pas très envie de continuer ici où je me sens parfois comme un Michel-Ange au milieu de chimpanzés.

— Ah ben ça va ! Tu ne te prends pas pour n'importe qui !

— Ha, ha, ha ! T'as raison ! La fille qui se la joue... Tout à l'heure, je disais le plus grand bien de mes frères humains, et à l'instant, je viens de tous les traiter de singes. Bah, c'est bien la preuve que je ne suis qu'un petit scarabée en apprentissage. N'empêche que cette conviction que nous sommes en train de muter m'aide dans la vie. Sinon, je me flingue. Et puis les théories, c'est bien joli, mais il faut qu'elles soient utiles. Je pense à des gens qui dépoussièrent d'anciennes religions comme le druidisme ou d'anciens rituels comme la wicca, ils cherchent quoi, exactement ? Il me semble que ce n'est pas en remplaçant les dogmes par d'autres dogmes, même s'ils sont plus folkloriques, qu'on va avancer. À chacun de donner du sens à sa vie, ça finira peut-être par nous donner un sens collectif. Et puis soyons créatifs, au lieu de dépoussié-

rer, pourquoi ne pas nous inventer une nouvelle religion sur mesure dans laquelle nous serions à l'aise et joyeux ? Quand je vois comment le système actuel part en c... quenouille, je me dis qu'il est temps de passer à autre chose.

— Ouais, mais à quoi ?

— Je ne sais pas... À l'amour ?

Elle reste pensive un instant.

— En tout cas, moi, je dois maintenant passer à la suite de ma vie. Je rentre et il va falloir finir de régler tous les sinistres et reprendre la route. Vers quoi ? Il me semble que c'est un nouveau départ qui vient de m'être offert. Celle que j'étais il y a seulement six mois me semble aussi lointaine qu'une vie antérieure. Je crois que je viens de changer d'incarnation sans passer par la mort. Je ne repars pas à zéro, j'ai le fruit de mes expériences à disposition et j'ai une occasion magistrale de redémarrer à neuf. Je vais y réfléchir.

— Tu lâcherais le cabinet ?

— Non, pas dans un premier temps, c'est tout de même ce qui paye mes factures, mais je vais me donner le temps d'y penser. Je crois que j'ai envie de trouver quelque chose qui donnerait plus de sens à ma vie. Quand je vois Morgane, elle m'inspire, mais je n'ai pas le même élan qu'elle pour l'humanitaire, en revanche. Et toi, tu sais ce que tu vas faire ?

— Non. Je vais me laisser l'été pour y réfléchir. Mais c'est bien qu'on ait parlé, je vais y réfléchir différemment.

Leur vol est annoncé. Merci Istanbul, à cheval entre les

continents et les cultures, pour ces réflexions profondes qui les aident à appréhender la suite. Il est huit heures du matin, l'heure d'ouverture des bureaux, l'heure de reprendre le travail.

Le vol est parfait, la météo excellente. Renée a une place à côté du hublot et elle contemple le paysage. L'avion survole les Alpes, encore enneigées. C'est beau, ce blanc ! Il y a quelques nuages accrochés aux sommets, le panorama est immaculé, c'est pur, c'est frais. Puis ils arrivent sur le Léman à la hauteur de Montreux, elle reconnaît les montagnes. La côte se découpe sur l'eau alors qu'ils survolent le lac. Ensuite, c'est le Lavaux, classé au patrimoine mondial de l'humanité et qui ne l'a pas volé. Les vignobles se réveillent à peine, l'hiver a été terriblement long. Pendant qu'elle et Charly cuisaient sous d'autres latitudes, leur pays endurait une froidure qui n'en finissait pas. Il fait beau et chaud depuis une dizaine de jours seulement, l'atmosphère vibre le renouveau. Comme il est vert, ce pays, et bleu, le lac ! Comme elle apprécie soudain de vivre dans un endroit entretenu, respecté !

Encore suspendue en vol, elle sent fourmiller dans ses jambes une énergie nouvelle. La décision prise au sommet du Sinaï de recommencer à vivre est en train de se manifester physiquement. L'avion se pose sur le tarmac à l'heure prévue. Genève sent bon Genève. Il fait trente-six degrés, c'est cuisant pour un mois de juin.

L'automne se prolonge en un magnifique été indien qui dure. Renée continue d'aller avec le flux dans un calme qui l'étonne. Les travaux de reconstruction de sa maison sont allés étonnamment vite, elle en a profité pour concevoir différemment l'ordonnance des pièces à l'intérieur, notamment en faisant faire une plus grande cuisine. Elle a fait poser une pompe à chaleur et des panneaux solaires, elle est désormais autonome en électricité. Elle a fait venir un sourcier qui a trouvé une source dans le jardin. Elle compte faire creuser un puits et une fosse septique en automne. Une maison écologique, voilà sa première contribution au respect de la planète et elle est heureuse de le faire. Elle a démissionné du centre de soins et installé son cabinet au rez-de-chaussée de sa maison.

Il est midi trente ce jeudi quand elle a fini ses courses. Elle n'a pas envie de cuisiner, elle décide d'aller manger un plat du jour au bistrot d'à côté. Elle demande pardon à une dame en se faufilant entre les tables de la terrasse.

— Renée!

— Hélène! Quelle bonne surprise!

Hélène, l'élue qui devait concevoir le bébé-lumière de Maurice et la copine de Saskia avec qui il est parti. Le saut

dans le temps provoque un léger vertige à Renée qui demande :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai trouvé un job dans le coin. Tu es seule ? Tu te joins à moi ?

La cordialité d'Hélène balaie le doute de Renée qui hésitait face à elle. C'est de grand cœur qu'elle accepte son invitation et les deux femmes échangent les nouvelles. Hélène a terminé une formation d'éducatrice spécialisée pour les enfants à handicaps lourds. Elle travaille depuis peu dans une institution qui s'occupe d'eux. Elle parle longuement de son métier et de ces enfants qu'elle trouve magiques, les autistes, avec qui le moindre contact établi est un miracle, dit-elle. Renée découvre une très belle personne.

— Avec nos conneries, j'ai complètement passé à côté de toi, je suis contente de découvrir, avoue-t-elle.

Hélène rit de bon cœur.

— C'était comme ça, il fallait qu'on expérimente ces choses-là ! Oh ! À propos, tu as su pour Brigitte-Saskia ?

— Non ?

— Elle a eu un accident vasculaire cérébral, elle est dans une chaise à roulettes.

— Quoi ? Quand ça ?

— Il y a six semaines. Toute une partie de son cerveau est atteinte, elle ne sait plus lire ni écrire, elle a l'âge mental d'une gamine de dix ans.

Renée calcule rapidement dans sa tête qu'il y a six se-

maines, elle était à Varanasi. Serait-ce arrivé le jour où le gourou a renvoyé le sort de magie ?

— Mince, c'est moche. Et qu'est devenue l'académie, s'enquiert Renée.

— Elle avait bifurqué sur la wicca, tu as su cela, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Androz avait laissé les rênes à Brigitte parce qu'il voulait écrire un livre sur son enseignement. C'est alors elle qui a continué à donner les cours et elle y a mis sa sauce wicca. Elle n'avait aucune idée du sujet qu'elle enseignait, elle pompait des rituels sur internet et jouait à l'apprentie-sorcière. Elle n'acceptait plus que des nanas, elles étaient totalement... comment on dit « misogynne » pour les hommes ?

— Misanthrope. Mais comment tu sais tout ça ?

— On ne s'est jamais perdues de vue, tu sais. J'aime bien cette fille, et depuis la mort d'Androz, je me suis rapprochée d'elle. Elle m'a fait mal au cœur, j'ai pensée qu'elle avait plus que jamais besoin d'une amie. J'ai essayé de lui donner des conseils, mais elle ne voulait rien entendre. Bref, un peu cinglées, les filles. Brigitte dispensait quelques théories plutôt bien trouvées, ancrées sur des connaissances universelles, je lui laisse cela. En deux week-ends, tu pouvais devenir Maître.

— Maître de quoi ? s'étonne Renée.

— « Maître ès wicca ».

— « Maître ès arrogance », oui. Comment ne pas tomber dans le piège avec un titre pareil ? C'était quoi, l'idée ?

— De la guérison, soi-disant, dit Hélène.

— Non, mais c'est grave, ça ! Impossible de devenir thérapeute en deux week-ends, il y a une pédagogie de la relation patient-thérapeute à... maîtriser, justement !

— Mais tu sais bien que tout le monde fait comme ça, de nos jours. On se branche avec un Maître ascensionné ou un archange avec un nom cabalistique, on monte un site avec des couleurs douces et des images tendres, on allonge les gens sur une table de soins, on leur demande un bon prix et on s'occupe d'eux pendant cinquante minutes. Plus c'est cher, mieux ils se sentent à la fin de la séance.

— Oui, quelle misère ! Ça au moins, on ne peut pas reprocher à Maurice. Quand il enseignait le massage, il formait les gens à devenir thérapeute et ça prenait bien plus que deux week-ends. Je viens de lire une très jolie citation : « Les vrais maîtres sont ceux qui choisissent se créer une vie plutôt que de la gagner. » Ça sonne mieux en anglais : *True masters are those who choose to make a life rather than make a living*.

— Ah oui, joli. Et vrai. Au fait, que sont devenus Atlantidos et sa copine ? demande Hélène.

— Atlantos, corrige Renée en souriant, et c'est sa femme. Alors eux, ils ont disparu de la circulation du jour au lendemain. Maurice et moi étions déjà séparés quand il s'est disputé avec Lëmura pour je ne sais quoi. Peu après, ils sont partis pour la Patagonie rencontrer un gourou quelconque et j'ai appris par la suite que tout son enseignement était bidon et ses rituels tantriques totalement inventés par lui ! Non mais tu te rends compte ? Tout de même, ce qu'on a vécu !

— Oui, c'est pas triste, dit Hélène. Pour en revenir à

Brigitte, elle t'en voulait encore il n'y a pas longtemps, j'ai pas compris pourquoi. Tu lui as fait quoi, au juste ?

— Rien du tout ! Je ne sais pas ce qui lui a pris. Figure-toi que je ne lui ai jamais reparlé après que Maurice soit allé vivre avec elle. Et lui, il m'a vouée aux gémonies, je n'ai jamais compris pourquoi. Je crois sincèrement que le shit l'a rendu schyzo. En tout cas, correctement parano. Plusieurs fumeurs m'ont assuré que ça ouvrait sur des niveaux de conscience supérieure, je reste convaincue que le shit n'ouvre que sur les poubelles astrales. La lumière est à un niveau de vibration plus élevé, c'est l'illusion d'une percée qu'on vit quand on fume. Je me trompe peut-être, mais je ne crois pas. En tout cas, ça n'a pas eu un effet très joli sur Maurice. Il était sûr que je voulais le déposséder de tout en divorçant. Il a raconté des horreurs à tout le monde, c'était affreux. Il a réussi à faire le vide autour de moi, ça m'a fait mal quelque temps, quand même.

Renée reste silencieuse pendant qu'elle pondère sur tout cela. Elle imagine Brigitte, handicapée, régressant en enfance. Elle se demande si c'est une gentille ou une méchante petite fille, et puis elle chasse la question, parce qu'au fond, elle s'en fiche.

— Quel gâchis, non ? finit-elle par dire.

— Oui, voilà. Du gâchis.

Reviennent alors à la mémoire de Renée les paroles du gourou indien. « Il n'y a pas de victime, seulement la loi du karma ». La cause et l'effet.

— Et en même temps, on a appris plein de choses, non ? demande Hélène.

— Plein. Pour ma part, j'ai compris, je crois, la différence entre la beauté du diable et la vraie lumière.

— Que veux-tu dire ?

— Cette brillance que j'ai vue chez Maurice, qui m'a fascinée, aimantée et que j'ai suivie, c'était une illusion. Je cherchais à l'extérieur ce qui se trouvait à l'intérieur. La vraie lumière, la seule est en soi. C'est elle qui éclaire notre chemin, celle des autres ne fait que nous éblouir et parfois nous égarer. C'est une différence subtile mais énorme ; c'est *toute* la différence.

Hélène se laisse pénétrer de ces paroles avec un petit sourire, elle n'a rien à ajouter à cela. Elle finit son café et allume une cigarette. Au bout de quelques instants, elle demande :

— Et de ton côté, que deviens-tu ?

Renée raconte l'après-incendie et le voyage en Inde avec son fils.

— Et là, il devient quoi Charly ? demande Hélène à la fin du récit.

— Il est parti à New York dans une école de musique. Il apprend toute la technique pour enregistrer, les arrangements, tout ça. Il m'a expliqué, mais je n'ai pas tout compris, bref, il veut monter un studio de production, entre autres pour produire la musique de son frère. Il est ravi.

Les deux femmes se quittent en se promettant de se revoir.

Comme tous les mois de janvier, Renée fait de l'ordre dans son ordinateur avant de s'attaquer à la clôture de ses comptes. Par hasard, elle retombe sur un mail que Gilles lui avait écrit peu après le départ de Maurice. Renée était encore effondrée quand Gilles avait réapparu dans sa vie ; elle lui avait pleuré dans le gilet, et ça lui avait fait du bien. Ils s'étaient rencontrés dans un stage deux ans auparavant et avaient vécu des moments de partages intenses, comme toujours quand les gens sont vrais. Ils avaient gardé le contact quelque temps et puis le courant de leurs vies avait espacé leurs contacts. Et puis Gilles avait envoyé à brûle-pourpoint ces mots étranges :

« Je pense que tu as un an pour faire la synthèse de toutes les approches de tes recherches diverses, juste de l'essentiel, de l'immédiat. Quand on écrit un scénario on doit pouvoir résumer quatre-vingts pages de script en une à deux phrases maximum. C'est ton cas aujourd'hui comme c'est le cas de tous un jour, et ça, il n'y a que toi qui puisses l'écrire, personne n'a à le faire pour toi. En te détachant des expériences déjà vécues, tu vas en récolter le jus, le pressoir a bien fonctionné, tu vas nous faire de la Renée bio. Ne traîne pas en route avec les "je devrais" ou "j'aurais dû". Tu respectes tous ceux qui t'entourent mais maintenant c'est à toi de tenir le guidon et d'avancer. Tu as passé l'âge de te poser des questions, et en desserrant l'étreinte de tes pensées, tu laisses l'oxygène agir dans ton sang, et ton sang reflète l'énergie de ton esprit, alors laisse

parler ta vitalité, celle qui ne te demande pas de te justifier sans cesse, celle qui était déjà là à ta naissance. Quelle boucle de vie, hein ? Faire des années de recherches pour peaufiner ce que l'on sait déjà à la naissance. Donc renaissance au soleil... Tu vas attirer à toi de nouvelles rencontres et perspectives et d'anciennes vont te quitter. Plein de petites morts joyeuses qui vont laisser tes cellules se reconnecter. Grosses bises de jasmin, Gilles »

Elle en a les larmes aux yeux. Elle se souvient vaguement de ce message, et ce matin, il lui transperce le cœur d'une fulgurance éclatante. Elle la voit, cette synthèse, elle est en train de la vivre. Ce ne sont plus des mots en elle, il a raison, Gilles, ce sont des couleurs, des sons, c'est une danse qui prend naissance à l'intérieur. Une nouvelle vitalité qui se rassemble dans un mouvement moteur. Ça ne va pas tarder à se manifester.

Peu de temps après la relecture du mail de Gilles, Renée dîne un soir avec Kalinda. Comme d'habitude, elles s'appliquent à refaire le monde qui en a toujours bien besoin. Renée déclare :

— J'ai envie de mettre tout ce que j'ai vécu au service. Que tout cela serve à quelque chose, tu vois.

— Ça a servi, non ? Il me semble que tu as appris pas mal de leçons. Tu as furieusement avancé depuis que je te connais. Et vite. J'en vois rarement, des gens qui comprennent et avancent aussi vite.

— Oui, mais si ça pouvait servir à d'autres, aussi... Je pourrais écrire, raconter, témoigner, tu vois. Je crois que ça peut arriver à n'importe qui, de se laisser embobiner

ainsi et de dépasser ses limites. C'est dangereux, j'aimerais avertir du danger. Je pourrais faire du coaching.

Kalinda lui lance un regard en biais.

— D'abord, tu sais très bien qu'aucun avertissement n'a jamais empêché personne de vivre ce qu'il doit vivre. As-tu vraiment envie de cela ? Du coaching, ça ne s'improvise pas, il faudrait suivre une formation. Et puis tu fais déjà du bien avec les massages.

— Oui, mais je voudrais faire plus. Peut-être du bénévolat. Travailler avec les enfants, je ne sais pas.

Kalinda comprend l'élan de son amie et l'aide à explorer les possibilités, mais rien ne semble faire le déclic. Soudain, Renée déclare d'un ton ferme :

— Non, pour être franche, il y a un truc qui me fait envie depuis toujours, c'est chanter.

— Sans blagues ?

— Si, pourquoi ?

— Attends, c'est mon rêve, aussi ! Mais j'ai une voix affreuse et je chante faux.

— Arrête, moi aussi !

Les deux femmes piquent un fou rire.

— Chiche qu'on apprend à chanter ? lance Kalinda.

Le lendemain, Kalinda contacte un prof de chant chaudement recommandé par l'une de ses connaissances et elle les inscrit toutes deux. D'abord pour un cours particulier de pose de voix pendant lesquels les deux amies découvrent que non seulement leur voix n'est pas affreuse, mais qu'elles savent chanter. Elles ont seulement besoin d'un peu d'apprentissage.

Elles cherchent ensuite de quoi pratiquer. Leur prof, Gabriel, dirige aussi une chorale. Elles sont d'accord sur un point, elles n'ont aucune envie de chanter du classique ni du gospel, ça fait partie de ce qui les a régulièrement empêchées, l'une comme l'autre, de mettre leur projet à exécution jusqu'ici. Cette chorale est différente, le répertoire est de la variété. Gabriel ratisse large et fait chanter du Brel, Aznavour et Piaf, mais aussi du Sardou, du Florent Pagny et du Christophe Willem. Il a opté pour des chansons en français seulement.

— Si vous voulez chanter dans une autre langue, faites du karaoké, déclare-t-il, pour faire comprendre que ce n'est pas sa tasse de thé.

Quand c'est nécessaire, il adapte les chansons avec une certaine originalité pour qu'elles soient chantées en groupe, il ne se refuse aucun plaisir et fait en sorte que toute chanson puisse être chantée par son chœur. Jamais de solo, son idée étant que si les gens participent à une chorale, c'est pour chanter et non pour assister à une prestation individuelle. Il ne court pas après pas la performance, mais après le plaisir et se fait un point d'honneur à ce que tous en aient, il est même ouvert aux propositions des participants.

Un jour, Renée demande pourquoi la chorale s'appelle « Assonne ». Patrick, un des plus anciens membres, répond :

— C'est l'humour à deux balles de Gabriel, ça : le chœur Assonne, « coraçon ».

Renée et Kalinda, bon public, rigolent de bon cœur.

Le groupe se retrouve une fois par semaine à dix-huit heures et chante pendant deux heures dans la salle de ré-

union d'une commune rurale. Ensuite, ceux qui le veulent restent pour dîner ensemble à la petite auberge du coin. Ce sont évidemment toujours les mêmes qui sont là, un petit groupe de dix à douze personnes. Un soir, un homme grand et blond s'approche de leur tablée et les apostrophe avec un fort accent anglais.

— Excusez-moi, je me permets de vous parler, je comprends que vous chantez, n'est-ce pas ? J'ai passé devant la salle tout à l'heure, et j'ai entendu ce que vous faites, et j'adore.

Il est Australien, il vit dans ce village depuis dix ans, il est diplomate et travaille en ville dans une organisation internationale. Il va tous les ans à Sydney pour voir sa famille. Là-bas, son beau-frère fait partie d'une association qui organise des festivals, et l'été prochain, c'est un événement sur la chanson de variété. Ils recherchent des chorales étrangères. L'homme propose avec jubilation à Gabriel de présenter sa candidature. Elle est retenue, et après plusieurs semaines de répétitions intensives, la chorale s'envole pour l'Australie.

— Pince-moi, Kalinda.

Les deux femmes échangent un regard ému avant de continuer à sourire à la foule qui applaudit avec ferveur la prestation que le chœur Assonne vient de donner. Quarante personnes sur la scène du prestigieux opéra de Sydney viennent de chanter cinq des plus belles chansons du répertoire francophone. Renée savoure l'instant dans une douce extase avec un fondu enchaîné sur les mois qui viennent de s'écouler. Elle repense à l'enthousiasme qui a mené le groupe pendant les répétitions et à leur joie, à

elle et Kalinda, à l'idée de ce voyage. Traverser la planète pour aller «en-chanter» les populations étrangères. Elle a un moment d'émotion, de l'eau au bord des yeux et une boule dans la gorge.

C'est tout ce qu'elle a toujours rêvé. Elle a toujours aimé chanter. Petite, c'était un vrai pinson, et puis un jour, une institutrice frustrée l'a fait taire en lui disant qu'elle chantait faux alors qu'elle était en train d'inventer une mélodie. Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire «chanter faux» quand on ne connaît pas la chanson? Elle inventait un air, il ne pouvait qu'être juste! Elle avait rengorgé sa voix, la maîtresse avait cassé la magie. Ça allait avec tous les étouffements qui suivirent, toutes les tentatives de la faire entrer dans le moule. Elle n'avait plus jamais chanté que d'une voix éraillée dans sa salle de bains ou dans sa voiture.

Depuis que Gabriel lui a révélé sa voix, elle trouve sa voie. Elle chante. Tout le temps. Elle articule les paroles des chansons et en module la mélodie, mais elle ne fait pas que ça. Pour chanter bien, elle a compris qu'elle doit chanter vrai. Elle est dans la perfection quand elle ne réfléchit à rien et qu'elle met tout ce qu'elle est dans l'acte de chanter.

Un jour, elle a eu l'occasion de faire un enregistrement de studio professionnel. Elle a été surprise de découvrir sa propre voix. Un petit bout de chanson improvisée où elle s'était laissée aller à moduler quelques effets plutôt bien réussis. Elle se passe la bande quand il lui arrive encore de douter.

Elle chante pour elle, aussi. À l'occasion, elle pleure ses douleurs, elle crie ses joies, elle lamente le manque, elle appelle l'infini, mais par-dessus tout, elle chante le plai-

sir, l'amour d'être en vie. Elle chante avec les autres, de sa voix unique et universelle. Elle participe. Complète, entière, riche de son trésor intérieur qu'elle partage avec ferveur et qu'elle ajoute au trésor collectif.

Sur la scène de l'opéra de Sydney, elle a soudain un immense élan de gratitude pour ce qui vient de se passer.

Renée chante avec et peut-être aussi pour Gabriel qui n'a pas que le prénom d'un ange, il en a aussi la belle gueule. À l'instant, pendant les saluts, quand il se retourne, il ne regarde qu'elle avec un sourire radieux et une brillance particulière dans les yeux.

— Bon et là, tu y crois, maintenant, que tu as un ticket pour le paradis ? demande Kalinda, complice.

— Je sens que je vais adorer l'Australie, dit Renée dans un grand soupir.

Table des matières

APPEL DE L'ANGE

Madeleine en pleurs	5
Confiance	12
Les autres	30
Habile acrobate	44
Extraterrestres	59
Dernier jour	76
Les jours d'après	88
Vraie tricheuse	96

CORPS À CORPS AVEC L'ANGE

Une coque en verre	110
Le seuil	118
Alliance	141
Quête aveugle	154
D'âme à âme	191
Point de rupture	203
Bébé lumière	220
Débandade	229
Le torchon brûle	238
Les cendres	246

MAIN DANS LA MAIN AVEC L'ANGE

Perspective	255
Gourou	284
On se promène	293
Les villes de couleur	308
Les vacances	322
Moïse sur le Sinai	333
Épilogue	362
Voix nouvelle	368

VOUS AVEZ AIMÉ CE ROMAN?

*Recommandez-le
en laissant votre avis sur la page web*

Achetez le eBook au meilleur prix sur notre site



© Arbre d'Or, Genève, septembre 2014

<http://www.arbredor.com>

Photo de couverture : *The other side*, © Zeljko Bozic.

<http://www.quantumvisionphotography.com>

Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS